

LE MADURÉ.



LE MADURÉ

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE MISSION,

par le R. P. AUGUSTE JEAN, S. J.

Missionnaire au Maduré,
Fellow de l'Université de Madras.

TOME I.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,

1894.

A SA GRANDEUR

Mgr J.-M. Barthe, de la Compagnie de Jésus, Evêque de Trichinopoly.

MONSEIGNEUR,

C'EST pour satisfaire un désir de Monseigneur Canoz, votre vénéré prédécesseur, que ce livre a été écrit. Le regretté Prélat avait bien voulu en lire les feuilles manuscrites, et donner, spécialement aux récits qui résument les événements de son long épiscopat, sa haute approbation. Hélas ! l'auteur ne se doutait guère, lorsqu'il écrivait ces pages, que le jour était proche où celui qui avait, durant près d'un demi-siècle, présidé aux destinées de la Nouvelle Mission du Maduré, serait ravi à cette Mission. Mieux que tout autre vous savez, Monseigneur, dans quel deuil le diocèse de Trichinopoly se trouva plongé par le décès de son premier Pasteur. Puisse la divine Bonté lui épargner longtemps une perte aussi douloureuse ! Mais c'est le propre de notre Père céleste de placer la consolation à la suite de l'épreuve. Après avoir rappelé à lui son fidèle serviteur pour le couronner dans la gloire, comme nous en avons la ferme confiance, il lui a choisi dans votre personne, Monseigneur, un successeur en qui nous aimons à retrouver l'esprit et le cœur du Père qui nous a quittés. Dieu bénira votre épiscopat, Monseigneur, nous en avons l'assurance. Il nous a donné comme un gage des bénédictions qu'il vous destine, dans les démonstrations de joie et d'affection avec lesquelles les fidèles de Trichinopoly ont accueilli leur nouveau Pontife. Oui, Monseigneur, le

ciel souriait visiblement à cette terre de l'apostolat des Xavier, des Nobili, des Britto, au jour à jamais mémorable et béni où, avec un éclat dont nous n'avions pas encore été témoins, au milieu de l'allégresse universelle, Votre Grandeur fit son entrée dans sa ville épiscopale. Ce que le cœur du bon Maître réserve à V. G. de joies et de consolations, sans doute aussi d'épreuves, car les consolations fleurissent d'ordinaire au pied de la Croix, d'autres le diront un jour ; et leurs récits seront la continuation de ce travail. Mon seul mérite sera de leur avoir donné l'exemple. C'est à ce titre que je viens humblement vous prier, Monseigneur, de vouloir bien permettre que ce livre, malgré ses imperfections, paraisse sous les auspices et avec la bénédiction de Votre Grandeur,

Dont je suis,

Avec le plus profond respect,

le très obéissant serviteur en J.-C.

A. Jean, S. J.



Lettre de Mgr l'Evêque de Trichinopoly.

Trichinopoly, le 29 août 1892.

Mon Révérend Père,

Je ne saurais trop louer la pensée que vous avez eue d'écrire le livre: Le Maduré, l'Ancienne et la Nouvelle Mission. *Cet ouvrage était désiré et attendu avec une vive impatience depuis longtemps par les Pères Missionnaires, par les amis et les bienfaiteurs de la Mission du Maduré. Aussi votre livre ne peut manquer de recevoir le meilleur accueil et de produire de grands fruits pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.*

Vous nous rappelez les grands travaux, les actes héroïques d'abnégation, de dévouement et de zèle qui ont immortalisé les noms des Nobili, des Britto, des Lainez, des Bouchet, des Beschi et de tant d'autres dignes héritiers de l'apostolat de St François-Xavier, au temps de l'Ancienne Mission ; les luttes, les difficultés inouïes qui furent le partage des fondateurs de la Mission Nouvelle: luttes, difficultés dont nous avons souvent entendu le récit de la bouche même de celui qui y prit une si bonne part, qui fut lui-même pendant plus de quarante ans l'âme de toutes nos œuvres, notre vénéré et si justement regretté Monseigneur Canoz. De tels récits, Mon Révérend Père, ne sauraient manquer d'exciter dans nos ouvriers apostoliques une nouvelle ardeur et une sainte émulation ; ils voudront se montrer de plus en plus les dignes frères de leurs glorieux devanciers en imitant leurs nobles exemples.

Notre Seigneur se servira aussi de la lecture de ce

livre, je n'en doute point, pour déposer dans des cœurs bien préparés l'étincelle de la flamme apostolique qui les fera s'élancer un jour eux-mêmes dans la carrière ouverte par les Xavier et les Britto.

Aussi, Mon Révérend Père, j'accepte avec reconnaissance la dédicace de votre livre et lui souhaite, dans l'intérêt des âmes, un grand succès.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments bien affectueux.

Votre humble serviteur en J.-C.

✠ JEAN-MARIE,

Évêque de Trichinopoly.



INTRODUCTION.

I.

« D'APRÈS une tradition qui remonte aux premiers siècles et s'est transmise d'âge en âge, l'Évangile fut apporté aux Indes par l'apôtre S. Thomas. Suivant les anciens témoignages, S. Thomas, après l'Ascension de Notre-Seigneur, parcourut l'Éthiopie, la Perse, l'Hyrcanie, et en dernier lieu la péninsule qui s'étend au delà de l'Indus. Le premier, au prix d'immenses travaux et de courses laborieuses, il éclaira les peuples de ces contrées de la lumière de l'Évangile, et, après avoir donné au suprême Pasteur des âmes le témoignage de son sang, il alla recevoir la récompense éternelle.

« L'Inde n'a jamais cessé entièrement d'honorer son insigne bienfaiteur. Le nom et les louanges de S. Thomas sont célébrés dans les liturgies les plus anciennes et dans les monuments qui nous restent des églises de cette contrée. Dans la suite des siècles, lorsque ces terres furent envahies par de lamentables erreurs, elles ne perdirent pas le souvenir de l'illustre Apôtre ; et, bien que le flambeau de la foi qu'il avait allumé ne brillât plus d'un vif éclat, il ne fut jamais complètement éteint. »

Ainsi parle Sa Sainteté Léon XIII dans la Bulle *Humanae Salutis* qui établit la hiérarchie ecclésiastique dans la grande péninsule. Comme on le voit, le fait de l'évangélisation de l'Inde par S. Thomas, que quelques auteurs ont voulu contester, ne fait aucun doute pour le glorieux Pontife dont nous n'avons pas à faire valoir la haute autorité. Il ne devait faire aucun doute pour S. François-Xavier, qui se rendit en pèle-

rinage au lieu où la tradition place le tombeau de l'Apôtre, et y pria avec tant d'ardeur pour les peuples auxquels il apportait la Bonne Nouvelle. Les Anciens en parlent comme d'un fait universellement admis. S. Grégoire de Nazianze, auquel les Ariens reprochaient d'être un étranger à Constantinople, disait pour se justifier : « Et les Apôtres n'étaient-ils pas des étrangers ? Qu'y avait-il de commun entre Paul et les Gentils, Luc et l'Achaïe, André et l'Épire, Jean et Éphèse ; *entre Thomas et l'Inde*, Marc et l'Italie [1] ? » Le témoignage de S. Jérôme n'est pas moins formel. Parlant de l'immensité du Sauveur en tant que Dieu, « Il était, dit-il, avec ses Apôtres en même temps qu'il était et dans le sein de son Père, et avec les anges, et aux extrémités du monde, et en tous lieux ; *présent avec Thomas dans l'Inde*, avec Pierre à Rome, avec Paul dans l'Illyrie, avec Tite en Crète, avec André en Achaïe, avec chacun des Apôtres et des ministres de l'Évangile en quelques lieux qu'ils fussent [2]. » Théodoret, dans une énumération qu'il fait des peuples qui reçurent le bienfait de la prédication évangélique, nomme expressément *les Indiens*, et confirme ainsi indirectement les témoignages de S. Grégoire et de S. Jérôme [3]. D'autres écrivains disent que S. Thomas mourut à Calamine, *ville de l'Inde* [4]. Enfin, dans le Martyrologe romain nous lisons, à la date du 21 décembre :

« A Calamine, la fête de S. Thomas apôtre, qui prêcha l'Évangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses et aux Hyrcaniens : ayant ensuite pénétré jusqu'aux Indes et instruit ces peuples des maximes de la religion chrétienne, il fut, par ordre de leur roi, percé de plusieurs coups de lance, dont il mourut. »

1. Greg. Naz., *Or.* 25 *contra Arian.*
2. Hieron. *Epist.* 148.
3. Theodoret, *Serm.*
4. Sophron., Gaudentius.

Nous ne voyons pas ce qu'on pourrait opposer à ces témoignages. L'objection commune, que sous le nom *des Indes* les anciens entendaient tous les pays orientaux, nous paraît dénuée de fondement. En tout cas Théodoret ne l'entendait pas dans ce sens, lui qui, énumérant les peuples de l'Orient, savoir les Éthiopiens, les Perses, les Hyrcaniens etc., mentionne et distingue parmi eux les *Indiens*. Il est vrai que le lieu où l'on place le martyre de S. Thomas ne s'appelle plus Calamine ; mais on sait que la plupart des villes indiennes ont perdu leur ancien nom. De plus l'Inde a passé sous tant de maîtres, et les villes y ont été si souvent détruites et rebâties ! Calamine est du reste un mot indien ; c'est le nom d'une espèce de poisson que l'on pêche en quantité le long de la côte de Coromandel, où se trouve aujourd'hui San-Thomé (la ville de St-Thomas), autrement dit Maïlapour (la ville du Paon). Calamine aura été jadis le nom d'un village de pêcheurs.

Léon XIII a donc raison de dire que l'apostolat de S. Thomas dans l'Inde est attesté par des témoignages d'une haute antiquité. Le Saint-Père fait aussi allusion à des monuments anciens qui confirment l'autorité de ces témoignages. En effet, voici ce que racontent les historiens portugais.

Vers le milieu du seizième siècle, lorsque Jean de Castro gouvernait les Indes portugaises, quelques chrétiens de Maïlapour formèrent le dessein de bâtir une église à l'endroit même où, d'après la tradition, saint Thomas avait été mis à mort par les idolâtres. Or, tandis que les ouvriers travaillaient à creuser les fondements du nouveau sanctuaire, l'un d'eux mit à nu une pierre de marbre blanc de deux pieds de long sur un pied et demi de large. Cette pierre était marquée d'une croix en relief qu'entouraient des fleurs de lis. Au sommet de la croix était représentée une colombe becquetant le signe sacré. Le marbre et la croix pré-

sentaient çà et là comme des taches de sang qui, touchées avec un linge, le marquaient de leur empreinte. Enfin, sur les contours se voyait une inscription en forme d'arc, tracée en caractères si étranges que personne ne put d'abord en donner la signification. Il n'y avait pas de doute : on était en présence d'un monument sacré. Recueillie avec respect, cette relique fut déposée plus tard sur l'autel de la nouvelle église, dite de Notre-Dame-du-Mont, à cause du monticule sur lequel elle avait été bâtie. Dieu en fit bientôt l'instrument de faveurs miraculeuses. Le 18e jour de décembre, le prêtre étant à l'autel, au moment de l'évangile, on vit des gouttes de sang se détacher de la croix, et durant le reste du sacrifice cette croix parut aux assistants se colorer de teintes diverses. Le même prodige se renouvela plusieurs fois les années suivantes, à pareil jour. Il se reproduisait encore au commencement du siècle dernier, comme l'atteste le P. Tachard dans une lettre écrite en 1711. « On ne peut nier, dit-il, qu'il ne se fasse de continuels miracles à N.-D. du Mont... Huit jours avant Noël, les Portugais célèbrent avec beaucoup de solennité une fête qu'ils appellent de l'Expectation de la Sainte Vierge. Il arrive quelquefois, en ce jour-là, un prodige qui contribue beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, il a été examiné de si près par les chrétiens et les protestants, que même les plus incrédules ne peuvent le révoquer en doute [1]. » Comme preuve, le P. Tachard raconte au long un miracle qui avait eu lieu en 1704, en présence d'une multitude de personnes.

Mais cette pierre, cette croix miraculeuse, à quoi se rapportaient-elles ? Quelle en était l'origine ? L'interprétation des caractères mystérieux dont nous avons

1. *Lettres édifiantes*, Édit. Aimé-Martin, t. 2, p. 428.

parlé devait répondre à cette question. L'inscription fut présentée successivement à deux *pandits* ou savants indiens, qui donnèrent l'un et l'autre l'interprétation suivante :

« Trente ans après que la loi chrétienne fut annoncée au monde, le 21 décembre, l'apôtre saint Thomas fut mis à mort à Maïlapour ([1]), où il y eut connaissance de Dieu, changement de loi et destruction du diable. Dieu naquit de la Vierge Marie, fut sous son obéissance pendant trente ans, et Dieu est éternel. Ce Dieu enseigna sa loi à douze apôtres, l'un desquels vint à Maïlapour avec un bourdon à la main, et y bâtit une église. Le roi de Malabar, et celui de Coromandel, et celui de Pandi (Maduré), et d'autres rois se déterminèrent à embrasser la loi de Thomas, homme saint et pénitent. Vint le temps ou le Saint mourut par les mains d'un Brame, et de son sang fit une croix. »

Ces faits, et d'autres du même genre, que nous nous dispensons de rapporter ([2]), furent attestés par de nombreux témoignages recueillis sur les lieux mêmes par l'évêque de Cochin, et envoyés, en 1562, au cardinal Henri, alors infant, et plus tard roi de Portugal.

Comme dernière preuve de la mission de saint Thomas dans les Indes, Léon XIII indique le souvenir de l'Apôtre gardé par les peuples de ces contrées et les traces de son apostolat qui y subsistent encore. Ici se rattache un fait d'une importance capitale et qui nous semble trancher la question.

Au Sud-Ouest de l'Inde, dans les contrées montagneuses qui forment une partie des états du Travancore et de Cochin, il existe une communauté dont les

---

1. Maïlapour est, sans doute, le nom d'un village voisin de celui qui se nommait Calamine. La grande ville de Madras n'est qu'une agglomération de quinze à vingt villages ayant chacun un nom différent.

2. Voir *La Mission du Maduré*, *Documents inédits*, par le P. J. Bertrand.

membres se comptent par centaines de mille, et forment une caste spéciale longtemps connue sous le nom de *Nazareni*. Comme certaines rivières poursuivent leur cours dans l'océan sans mêler leurs flots aux eaux de la mer, la caste des Nazareni s'est perpétuée d'âge en âge, à côté ou au milieu des autres castes indiennes, et a gardé la pureté de ses usages et de son sang. Toujours ils ont eu en horreur les rites et les croyances du paganisme ; jamais ils n'ont cessé de se dire chrétiens. Malheureusement, au lieu d'adhérer à l'Église Romaine, centre et colonne de la vérité, ils se rattachèrent au patriarche nestorien de Babylone et perdirent la pureté de la foi. Lors du concile de Diamper, en 1599, sur l'invitation d'Alexis Menezès, archevêque de Goa, après avoir reçu l'assurance que le rite syro-chaldaïque leur serait conservé, ils abjurèrent l'hérésie. Un demi-siècle plus tard un tiers de ces convertis redevinrent nestoriens, et leur postérité est venue jusqu'à nous. On les désigne sous le nom de *Jacobites*. De nos jours les protestants ont essayé de les attirer à eux, mais inutilement. Grande a dû être la surprise des disciples de Luther et de Calvin, de voir que ces vieux hérétiques du Ve ou du VIe siècle non seulement admettent le dogme de la transsubstantiation, la confession auriculaire, l'invocation des Saints, la prière pour les morts, le célibat des prêtres, etc., autant d'articles qui, au dire des réformateurs, sont des corruptions du pur Évangile, mais qu'ils anathématisent ceux qui rejettent ces croyances. Eh bien ! pour en venir à notre point important, tous ces adhérents du rite syro-chaldaïque, tant ceux qui depuis trois siècles sont revenus à l'unité catholique que ceux qui sont retombés dans l'hérésie nestorienne, tous honorent saint Thomas comme l'apôtre de leurs ancêtres. Léon XIII a donc raison de dire que le souvenir de saint Thomas ne s'est jamais perdu dans l'Inde, et que les traces de son apostolat y sub-

sistent encore. Chez les Syro-Chaldéens du Travancore nous trouvons la tradition vivante, remontant aux premiers siècles, ininterrompue à travers les âges, munie, en un mot, de tous les caractères requis pour produire une pleine certitude.

Et par là même nous avons répondu à une objection : Si saint Thomas a réellement évangélisé les Indes, il a dû y fonder des églises : que sont-elles devenues ? — Elles périrent, malheureusement, pour la plupart, comme périrent les églises que le même apôtre avait dû fonder dans la Perse et la Médie, comme périrent plus tard les églises d'abord si florissantes de l'Afrique. Qu'il soit difficile d'en retrouver les traces, rien d'étonnant. L'Inde fut toujours, depuis Alexandre, une proie facile aux envahisseurs ; elle fut de plus déchirée par tant de guerres intestines! Supposé que toutes les chrétientés fondées par saint Thomas eussent complètement disparu au milieu de ces jeux sanglants, il n'y aurait rien en cela qui dût surprendre. Ce qui plutôt nous étonne, c'est qu'en dépit des ravages des guerres et du temps, dans un pays qui durant des siècles fut sans communication avec les pays chrétiens, où l'idolâtrie était partout souveraine, il se soit trouvé une terre, un coin de terre, si l'on veut, où le souvenir du saint Apôtre est toujours resté vivant, où les traces de son apostolat sont on ne peut plus manifestes.

II.

L'œuvre de St Thomas fut reprise au XVI[e] siècle par les fils de St François et, dès l'établissement de la Compagnie de Jésus, par les fils de St Ignace. Saint François-Xavier annonça l'Évangile dans le Malabar, sur les côtes de la Pêcherie et de Coromandel. Le P. De Nobili fonda en 1606 la Mission de Maduré et étendit son apostolat bien au delà du royaume de ce nom. Le Carnate, le Maïssour, les vastes contrées

situées entre le Cavery et le Krichna, évangélisées d'abord par les successeurs de Nobili, passèrent plus tard sous d'autres missionnaires, Français d'origine. Ce furent aussi des Jésuites Français, qui annoncèrent dans le Nord de l'Inde la parole du salut. Dieu bénit les travaux de ses envoyés ; l'église de l'Inde grandit de plus en plus; l'édifice, auquel tant d'ouvriers avaient apporté leur pierre, prenait déjà, vers le milieu du dernier siècle, des proportions magnifiques, quand la tempête éclata et menaça encore une fois de tout engloutir.

Des années s'écoulèrent durant lesquelles cette malheureuse Église abandonnée à elle-même, travaillée au dedans par des divisions intestines, sans défense contre les ennemis du dehors, parut lutter entre la vie et la mort. Mais Dieu se souvint de ses miséricordes. Les tourmentes qui avaient bouleversé l'Europe, s'apaisèrent ; les Ordres religieux qu'elles avaient comme anéantis, refleurirent. Le séminaire des Missions Étrangères, cette grande pépinière d'hommes apostoliques, se reconstitua. La Compagnie de Jésus, que l'enfer se flattait d'avoir abolie pour toujours, fut rappelée à la vie. L'esprit de zèle souffla à nouveau sur la France qui, malgré les efforts de l'impiété, reste le pays catholique par excellence et la terre classique de l'apostolat. On vit naître d'abord l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi ; plus tard, l'œuvre bénie de la Sainte-Enfance: deux œuvres éminemment Françaises qui, celle-là sur une échelle plus vaste, celle-ci sous une forme plus touchante, fournissent au missionnaire l'aumône de la Providence et le nerf de la guerre qu'il fait au démon au nom de Jésus-Christ.

Les missions de l'Inde ont été rétablies par les trois derniers papes sur les bases les plus solides. Elles sont cultivées de nos jours par les membres de plus d'une demi-douzaine d'Ordres religieux ou Congrégations ;

mais la Compagnie de JÉSUS y conserve sa bonne part. Calcutta et une grande partie du Bengale, Bombay et Pouna avec les pays au Nord-Ouest du Dekkan, Mangalore et le Kanara, ce qu'on est convenu d'appeler le Maduré [1], c'est-à-dire cette partie de l'Inde qui s'étend à l'Est des Ghattes et au Sud du Cavery, telles sont les missions Indiennes que la Compagnie de JÉSUS cultive, quelques-unes depuis plus de quinze ou vingt ans, d'autres depuis plus de trente ou cinquante ans.

C'est la mission du Maduré que nous nous proposons de faire connaître. L'heure, ce nous semble, est venue d'en parler à nos frères, à nos amis, à nos bienfaiteurs. L'année même où la catholicité entière célébrait avec tant d'enthousiasme la première fête jubilaire de son immortel Pontife, se trouvait être la cinquantième de la Nouvelle Mission du Maduré. N'est-ce pas un devoir pour nous, au terme de cette période semi-séculaire, de tourner nos regards vers le passé et d'en rappeler les souvenirs ? En contemplant les phases diverses, toujours laborieuses, souvent critiques, que cette Mission a traversées ; en voyant les travaux, les épreuves de nos Pères et les fruits qui en ont été le prix, nous nous sentirons animés d'une nouvelle confiance en la Providence et d'un nouveau désir de marcher sur les traces de ces glorieux devanciers. Ils ont souffert avant nous et plus que nous. Semant presque toujours dans les pleurs, ils n'ont pas toujours moissonné dans la joie. Mais ils ont espéré en Dieu ; ils ont fait l'œuvre de Dieu dans la mesure de leurs forces ; ils ont glorifié Dieu dans leur vie et dans leur mort.

1. *Le Maduré*, dans le langage des missionnaires, désigne la *Nouvelle Mission* qui comprend non seulement les pays situés dans l'intérieur des terres, mais aussi ceux de la côte, depuis Négapatam jusqu'au Cap Comorin. L'*Ancienne Mission*, qui ne comprenait pas les régions de la côte, devrait s'appeler plus proprement la *Mission de Maduré*, du nom de la ville où elle prit naissance. Nous n'avons pas toujours tenu compte de cette distinction en écrivant.

A nous, leurs humbles successeurs, d'imiter leurs exemples afin de partager un jour leur couronne.

De plus, tant de saintes âmes s'intéressent à cette Mission du Maduré, lui viennent en aide non seulement de leurs prières, mais aussi de leurs ressources, Dieu sait souvent au prix de quels sacrifices ! Elles aussi ont bien droit de connaître les œuvres de nos missionnaires. Elles estiment, avec raison, que le récit de la conquête d'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ mérite plus d'intérêt que le récit de la conquête d'une province. C'est leur vœu, bien légitime, de savoir ce qui s'est fait au Maduré que nous serions heureux de satisfaire. Nous n'avons pas la prétention de leur offrir une histoire de cette Mission : ce serait un travail au-dessus de nos forces. Ce que nous leur présentons est une vue rapide des personnes et des choses qui nous paraissent plus propres, tout en les édifiant, à leur faire mieux connaître cette portion de la vigne du Seigneur.

Nous ne pouvions parler de la Nouvelle Mission du Maduré sans donner au moins un aperçu de l'Ancienne. Notre première intention était de rattacher cet exposé sommaire à cette Introduction ; mais nous avons cru devoir déférer à un conseil ami qui nous invitait à donner à cette partie un plus grand développement. Nous l'avouons d'ailleurs, la lecture des lettres des anciens missionnaires nous a comme tenu sous le charme. En voyant passer devant nous ces belles figures des Nobili, des da Costa, des Britto, des Lainez, des Martin, des Bouchet, des Beschi, nous avons éprouvé l'émotion que ressent un amateur d'œuvres artistiques devant une galerie de portraits qui sont autant de chefs-d'œuvre. Ces grands serviteurs de Dieu méritent d'être mieux connus. Nous leur consacrons la première partie de notre travail.

Dans la seconde partie nous dirons les débuts, les

progrès, l'état actuel de la Nouvelle Mission. Un peu plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis son rétablissement. Dans cet espace de temps, à ne compter que les missionnaires Européens, plus de quatre-vingts ont été moissonnés par la mort, le plus grand nombre lorsqu'ils étaient encore dans toute la force de l'âge. Les faits saillants de leur vie, surtout les traits distinctifs de leur caractère et de leur apostolat, voilà ce que nous nous sommes attaché à recueillir, ce que nous présentons d'ordinaire dans une notice consacrée à chacun d'eux.

A côté, ou plutôt à l'encontre des Missions Catholiques, travaillent les Missions Protestantes, nulle part aussi actives que dans le Maduré. Force nous est de parler de ces dernières. Il nous a paru préférable d'en parler séparément. Ce sera l'objet de la troisième partie.

Enfin nous raconterons les commencements et les progrès d'une œuvre qui est tout particulièrement l'œuvre de la Compagnie de JÉSUS, même dans les Missions; nous voulons dire l'éducation de la jeunesse. Trop importante pour être passée sous silence, trop distincte des autres œuvres pour être mêlée avec elles, l'œuvre du collège Saint-Joseph fera l'objet d'un récit qui viendra en quatrième lieu.

Si nous exceptons les chapitres sur les missions protestantes, dont les ministres anglicans ou américains nous ont eux-mêmes fourni les principaux éléments, les récits de nos missionnaires sont les principales sources d'où nous avons tiré les nôtres. En ce qui regarde l'Ancienne Mission, nous avons puisé abondamment dans les *Documents Inédits* publiés par le P. Joseph Bertrand. Les *Lettres édifiantes et curieuses*, la *Vie du B. de Britto*, les ménologes et les annales de la Compagnie ont été aussi mis à contribution. Quant à la Mission Nouvelle, le Recueil des lettres

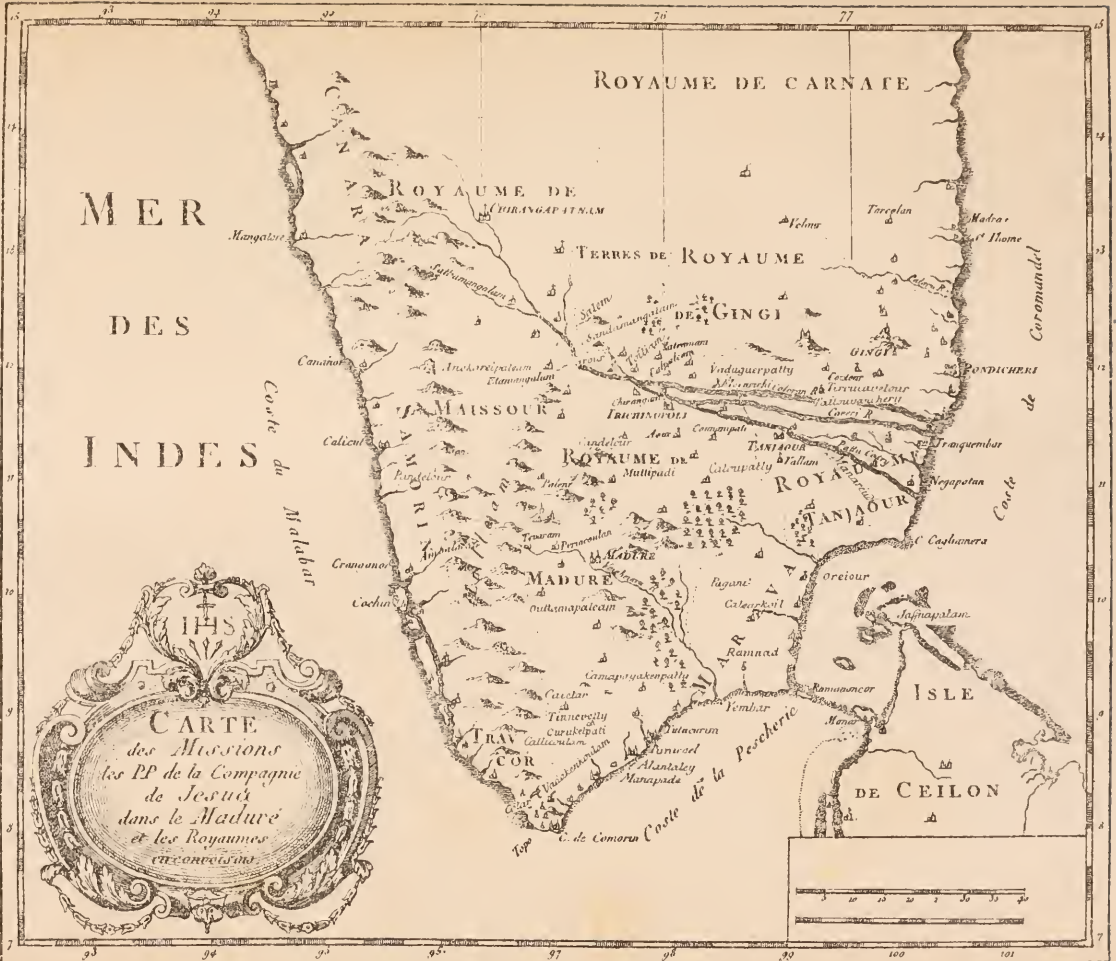
éditées par le P. Bertrand (1838-1860), les *Lettres annuelles* des Provinces de Lyon et de Toulouse, les vies ou notices de plusieurs missionnaires écrites par le P. Saint-Cyr, les *Lettres de Vals et d'Uclès* nous ont fourni une partie de nos matériaux. Nous avons interrogé les souvenirs des plus anciens missionnaires, en particulier ceux du vénéré prélat qui fut plus de 44 ans à la tête de cette Mission. Enfin, ayant le bonheur nous-même d'appartenir depuis 18 ans à la Mission du Maduré, nous nous sommes aussi aidé de nos propres souvenirs.

Il nous est doux de le dire, c'est par déférence pour le désir de ceux que Dieu a établis nos Supérieurs et avec une obéissance joyeuse que nous avons entrepris cette tâche. Nous aimions déjà bien tendrement cette mission du Maduré ; il nous semble que nous l'aimons encore davantage depuis que les recherches que nous avons dû faire sur son passé nous l'ont fait mieux connaître.

Nous voulons espérer que nos récits produiront le même effet sur ceux qui les liront. Il eût été à désirer qu'une plume mieux exercée se fût chargée de ce travail et que l'écrivain eût eu plus de loisir à sa disposition. Outre qu'un ouvrier, dans cette mission, a sa tâche journalière qu'il ne peut ni négliger, ni passer à un autre ; s'il veut apprendre et se rendre familiers les idiomes du pays, il doit plus ou moins désapprendre sa langue maternelle. Heureusement ce livre s'adresse à des Frères, à des Bienfaiteurs, à des Amis. C'est assez dire que l'auteur peut compter sur la bienveillance de ses lecteurs.

Trichinopoly, 17 janvier 1892, Fête du Saint Nom de JÉSUS.




CARTE
des Missions
les PP de la Compagnie
de Jesus
dans le Maduré
et les Royaumes
circonvoisins
IHS
MER
DES
INDES
Coste du Malabar
Coste de Coromandel
Coste de la Pescherie
ROYAUME DE CARNATE
ROYAUME DE
CHIRANGAPATNAM
TERRES DE ROYAUME
DE GINGI
GINGI
MAISSOUR
ROYAUME DE
MADURE
ROYAUME DE
TANJAOUR
TANJAOUR
MARAVA
TRAV
COR
ISLE
DE CEILON
Mangalore
Cananor
Calicut
Cranganor
Cochin
Madras
S.t Thome
PONDICHERI
Tranquembar
Negapatan
C. Caglimera
Oreiour
Jafnapatam
Ramanancor
Manar
Ramnad
Yembar
Tutucurin
Punicael
Alantaley
Manapada
C. de Comorin
Tinnevelly
Curukelpati
Callicoulam
Caucelar
Camapayakenpally
Outtamapaleam
Pagane
Calearkoil
Tallam
Multipadi
Candeleur
Aour
Comanpati
TRICHINOPOLI
Chirangam
Vaduguerpatty
Tiruvaveleur
Coleran R.
Caveri R.
Coleron R.
Velour
Tareglan
Salem
Anekoreipalaam
Etamanpalam
Suttiamangalam
Tevaram
Periacoulam
Pondelour
Polent
Caima fecit
93
94
95
96
97
98
99
100
101
76
77
15
14
13
12
11
10
9
8
7

Le Maduré.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ancienne Mission de Maduré.

CHAPITRE PREMIER.

L'Apostolat et le Martyre de l'âme.

L'Ancienne mission de Maduré et son Fondateur. — Caractère de l'apostolat du P. de Nobili. — Premières conquêtes. — Le P. Vico. — Accusations portées contre le P. de Nobili. — Bref de Grégoire XV. — Progrès de la Mission. — Les *Pandara-souamis.* — Dernières années du P. de Nobili.

1608-1656.

Positus est hic... in signum cui contradicetur. Luc., II, 34.



U mois de novembre 1497, l'amiral portugais, Vasco de Gama, doublait le cap de Bonne-Espérance et ouvrait la voie des Indes par le Grand Océan. Dans un second voyage (1502) il établissait la prépondérance du Portugal dans la mer des Indes. En 1510 Alphonse d'Albuquerque prenait possession de Goa et jetait les fondements de la puissance portugaise dans le sud de l'Hindoustan. Non moins hardi que les navigateurs, les hérauts de l'Évangile couraient porter la parole de Dieu dans ces contrées lointaines.

Ce fut alors, raconte le P. Bouhours dans sa vie de S. François-Xavier, que se vérifia une célèbre prophétie de l'apôtre S. Thomas, à savoir que la foi qu'il avait plantée en divers royaumes de l'Orient y refleurirait un jour. Cette prophétie, si l'on en croit une tradition, aurait été gravée de la main même de cet Apôtre sur une colonne de pierre, non loin de Maïlapour. Elle annonçait qu'au temps où la mer baignerait de ses flots le pied de cette colonne, des hommes blancs viendraient dans l'Inde et y rétabliraient la vraie religion. D'après le P. Bouhours, cette prédiction était connue des idolâtres ; mais ils n'y ajoutaient aucune foi. Entre la colonne de l'inscription et la mer il y avait plusieurs milles de distance. Et pourtant, dit le même écrivain, la prédiction devait s'accomplir à la lettre. Quand les premiers missionnaires arrivèrent aux Indes, au commencement du XVIe siècle, la mer venait briser ses flots devant la colonne qui rappelait la prophétie de St Thomas.

L'historien de Saint François-Xavier rapporte un autre fait du même genre qu'il emprunte à l'histoire de l'Ordre de la Rédemption des Captifs. Dom Pedro de Covilham, religieux de cet Ordre, avait accompagné aux Indes Vasco de Gama, en qualité de confesseur. Plein de zèle pour la conversion des idolâtres, il se mit à prêcher l'Évangile aux peuples de la côte du Malabar. Ces barbares se saisirent de sa personne et en firent un martyr. Pendant qu'ils décochaient sur lui leurs flèches, le confesseur de la foi fit entendre ces paroles prophétiques : « Encore quelques années, et il se formera une religion de clercs qui portera le nom de

JÉSUS. Un de ses premiers membres, conduit par le Saint-Esprit, pénétrera dans les terres les plus reculées des Indes orientales ; un grand nombre d'âmes, éclairées par cet envoyé de Dieu, embrasseront la vraie foi. » C'était en 1498, huit ans avant la naissance de S. François-Xavier, quarante-trois ans avant l'établissement de la Compagnie de JÉSUS, dont le fondateur était alors un enfant de sept ans.

Les dernières années du XVe siècle et les quatre-vingts premières années du siècle suivant forment la brillante époque de l'histoire du Portugal, alors le royaume le plus catholique et le plus zélé pour la propagation de la foi chrétienne. Tandis que ses vaillants capitaines le dotaient de colonies magnifiques dans l'Ancien et le Nouveau Monde, ses missionnaires non moins vaillants volaient à de plus nobles conquêtes qu'ils obtenaient souvent au prix de leur sang. Les premiers qui travaillèrent aux Indes à étendre le royaume de JÉSUS-CHRIST, appartenaient à l'Ordre de Saint-François. Parmi eux nous aimons à nommer dom Juan d'Albuquerque qui, devenu plus tard archevêque de Goa, accueillit S. François-Xavier comme l'envoyé du ciel.

Ce fut le 6 mai 1542 que le navire qui apportait Xavier fit son entrée dans le port de Goa. Nous ne pouvons que saluer en passant l'illustre apôtre des Indes. Le récit des conquêtes de Xavier n'entre pas dans notre cadre. C'est de la Mission de Maduré que nous avons à parler. De la vie de saint François-Xavier nous ne rappellerons qu'un incident qui se rattache à notre sujet.

Les historiens du Saint racontent qu'au temps où il exerçait son apostolat sur la Côte de la Pêcherie, il disparut un jour, à l'insu de ses néophytes. Toutes les recherches qu'on fit pour le retrouver furent inutiles. Huit jours s'écoulèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Au bout de huit jours l'apôtre reparut. Quand on voulut savoir le motif de cette longue absence et le lieu d'où il revenait, il se contenta de répondre qu'il était allé visiter d'autres terres, mais que les peuples qui les habitaient n'étaient pas encore prêts pour le royaume de Dieu. Quels pouvaient être ces peuples que le Saint avait trouvés mal disposés à recevoir l'Évangile ? Ce n'étaient pas les peuples de la Côte ; parmi ceux-ci l'apostolat de Xavier fut merveilleusement fructueux. C'étaient donc ceux qui vivaient dans l'intérieur des terres, c'est-à-dire ceux qui faisaient parti de l'ancien royaume de Maduré.

Un demi-siècle plus tard les dispositions de ces peuples n'étaient guère meilleures. En 1606 la ville de Maduré, capitale du royaume de ce nom, la cité des savants qui y avaient fondé une académie célèbre, ne possédait qu'une pauvre église et une petite chrétienté toute composée de Paravers ; c'est-à-dire d'une colonie de chrétiens venus de la Côte de la Pêcherie, dont les pères devaient à saint François-Xavier le bienfait de la foi. Attirés à Maduré par leur commerce, ils y formaient une sorte de population flottante, reléguée dans les extrêmes faubourgs de la ville où ils s'étaient bâti une petite chapelle. Le soin de ces chrétiens était confié au P. Gonsalve Fernandez, religieux fervent et plein de zèle, mais dont les efforts pour la conversion des

païens de cette ville étaient restés si complètement stériles, qu'après quatorze années de travaux il n'avait pu faire une seule conquête, même parmi les gens des plus basses castes. Un obstacle avait fait échouer toutes les tentatives de son zèle. Nous dirons bientôt quel était cet obstacle. Nous devons d'abord faire connaître le P. de Nobili.

I. — Robert de Nobili, petit-neveu du pape Jules III, neveu du cardinal Nobili et du cardinal Robert Bellarmin, naquit en 1577, à Montepulciano, dans la Toscane. L'éclat de sa naissance, la protection assurée des hauts dignitaires qu'il comptait dans sa famille lui ouvraient la carrière des honneurs et des dignités ecclésiastiques ; il leur préféra l'humilité de la Croix. A l'âge de vingt ans il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Naples. Son directeur dans les voies de la perfection, le P. Nicolas Orlandini, homme d'une sainteté éminente, qui fut plus tard secrétaire général de la Compagnie et écrivit ses annales, lui prédit qu'il serait un jour missionnaire dans l'Inde, et qu'il y ferait de grandes choses pour la gloire de Dieu. Robert, en effet, demanda et, à force d'instances, obtint du Père Général Claude Aquaviva d'être envoyé dans cette contrée. Il exerçait depuis quelque temps son ministère sur la Côte Malabare, lorsque le P. Laertio, Provincial du Malabar, devant visiter la résidence de Maduré, l'invita à l'accompagner. Les deux Pères arrivèrent dans cette ville au mois de décembre 1606. Le P. de Nobili était alors âgé de 29 ans.

L'un et l'autre furent frappés de la stérilité des travaux du P. Fernandez. Ils en recherchèrent la cause,

et se convainquirent qu'elle était toute dans le mépris dont ce Père était l'objet de la part des Indiens, même de ceux qui appartenaient aux plus basses castes. D'où venait ce mépris ? Le P. Fernandez avait cru qu'il était mieux de ne tenir aucun compte des mœurs et des préjugés des indigènes. Non seulement il se disait Portugais, s'habillait et vivait conformément aux mœurs et aux manières portugaises, mais il ne faisait aucune distinction de castes, était servi par des parias, se nourrissait de mets que les Indiens, excepté les castes les plus basses, ont en horreur. Aux yeux des Indiens le P. Fernandez était le *prangui*, c'est-à-dire l'homme qui se nourrit de viande de bœuf, qui boit des liqueurs enivrantes, qui se souille par le contact de personnes impures, qu'on ne peut aborder sans se souiller soi-même. Si du moins le missionnaire avait eu les sympathies des basses castes ; mais non. Ce sont les brames ou les hautes castes qui, comme on dit, forment l'opinion. Le paria n'a pas d'opinion à lui ; il accepte celle du brame. Il se juge lui-même méprisable, parce que le brame le méprise. Les parias de Maduré ne pouvaient pas ne pas mépriser un missionnaire que les brames couvraient de leur mépris. Pour eux, comme pour les brames, la religion qu'il prêchait était la religion des pranguis ; si dégradés qu'ils fussent, ils auraient cru, en l'embrassant, se dégrader encore davantage. Voilà pourquoi le P. Fernandez n'avait pu, après quatorze ans de travaux, convertir même un paria. Pour tout dire en un mot, les différences de mœurs entre Indiens et Européens formaient une

barrière insurmontable au progrès de l'Évangile [1].

De Nobili entreprit de faire tomber cette barrière. Il avait devant lui l'exemple de S. Paul, « qui s'était fait tout à tous pour le salut de tous ». Il avait mieux encore : le Fils de Dieu ne s'était-il pas fait homme pour sauver les hommes ? A l'exemple de l'Apôtre et de son divin Maître, Robert de Nobili se fera Indien pour le salut des Indiens, brame pour le salut des brames. C'est une vie de crucifiement, c'est l'immolation complète de la nature qu'il va embrasser : de Nobili ne l'ignore pas ; il a tout prévu, tout pesé ; mais peut-il en faire trop pour Jésus-Christ et pour les âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang ? Il connaît d'ailleurs Celui en qui il se confie; c'est Dieu qui lui inspire son généreux dessein ; il ne saurait en douter ; car il a soumis son plan au P. Laertio, son supérieur religieux, à l'évêque de Cranganore, duquel dépend la mission de Maduré ; l'un et l'autre, après mûr examen, l'ont encouragé, lui ont donné leur approbation la plus complète. Plus de doute : Dieu le veut ! De Nobili peut compter sur son assistance.

1. Mais, dira-t-on, après tout le P. Gonsalve Fernandez vivait comme les autres missionnaires, ses confrères, qui, eux-mêmes, suivaient les exemples de saint François-Xavier dont l'apostolat dans l'Inde, certes, ne fut pas infécond. — La réponse à cette objection est toute simple, Saint François-Xavier et ses premiers successeurs prêchèrent l'Évangile aux peuples du Malabar et de la Côte de la Pêcherie ; c'est-à-dire à des races qui ne semblent pas originaires du pays, dont les mœurs, en tout cas, diffèrent essentiellement de celles des peuples qui vivent dans l'intérieur des terres ; à des races que 30 ou 40 ans de domination portugaise avaient familiarisées avec les usages européens. Autre était la condition du Maduré, qui formait alors un royaume indépendant, où les Portugais n'étaient connus que pour être détestés ; où les castes, séparées par une barrière infranchissable, restaient attachées à des usages que le temps avait profondément enracinés.

D'abord il s'enferme dans la solitude ; il étudie à fond le tamoul ou la langue du peuple, le sanscrit ou la langue des savants. Il se rend maître des doctrines religieuses, des systèmes philosophiques des Indiens. Il s'astreint à un régime qui lui impose, outre l'abstinence la plus sévère, un jeûne continuel. Du riz, du lait, des herbes, pris une fois par jour, composent toute sa nourriture : l'eau est son unique breuvage. Ce sont des brames qui lui préparent son repas ; ils peuvent le servir sans se déconsidérer, parce qu'ils voient dans le P. de Nobili un homme de haute naissance, un *rajah* romain, un *sanniassi*, c'est-à-dire, un pénitent qui a renoncé au monde et à toutes ses jouissances. Sa manière de vivre est, en effet, celle des sanniassis indiens ; son costume, de même. Il consiste en une longue robe de toile jaunâtre, que recouvre une sorte de surplis de même couleur. Une toque, en forme de turban, forme sa coiffure. Un voile blanc ou rouge, passé sur le derrière de la tête et ramené au-dessus des épaules, se replie et pend sur le bras gauche. Le *poûnoûl*, ou cordon distinctif de la caste des brames et des rajahs, formé de trois fils d'or et de deux fils d'argent, auquel est suspendue une croix, décore sa poitrine. Il porte, en guise de chaussure, une paire de sandales, sorte de semelles de bois munies d'une cheville qui s'engage entre les doigts du pied. Lorsqu'il sort et paraît en public, il tient d'une main un bourdon, de l'autre le vase de cuivre ou *sembou* des brames.

Tel était le costume et le genre de vie du nouvel apôtre, l'un aussi étrange et singulier que l'autre était pénible et assujettissant. La nature voulut murmurer ;

le P. de Nobili lui imposa silence en s'obligeant par un vœu formel à persévérer dans cette sorte d'apostolat jusqu'à la mort. S. Pierre Claver, s'engageant devant Dieu à mourir au service des esclaves nègres, n'est pas plus admirable.

Comme premier sacrifice, le P. de Nobili avait dû se séparer du P. Gonsalve Fernandez. Un terrain, situé dans le quartier des brames, lui fut cédé par un païen de haute caste ; il y bâtit une église et un presbytère qui devint sa résidence. Ce fut le berceau de la Mission de Maduré (1608).

La réputation du sanniassi chrétien ne tarda pas à s'étendre. La curiosité publique fut excitée. On se demandait quel était ce rajah romain, ce pénitent venu du nord qui avait renoncé aux biens de ce monde, ce *gourou* ou maître de la vie spirituelle qui se disait porteur de la doctrine du salut. Les rares privilégiés qui pouvaient l'approcher en parlaient comme d'un personnage extraordinaire, éminent en science et en sainteté. Plusieurs manifestèrent le désir d'avoir un entretien avec cet homme mystérieux. Mais le P. de Nobili se prêtait peu à satisfaire la curiosité dont il était l'objet. La plupart de ceux qui sollicitaient un entretien, recevaient pour réponse que le gourou était en prière, qu'il étudiait la loi divine, qu'il ne pouvait être distrait de ses saintes occupations. Le petit nombre de ceux qui étaient admis auprès de lui, au sortir de ces entrevues, se déclaraient également charmés de sa personne et de sa doctrine.

Quelques détails sur le cérémonial de ces audiences seront lus avec intérêt. Le P. de Nobili observait, sur

ce point, tout ce qui se pratique parmi les Indiens dans les visites des grands personnages. Ceux qui étaient introduits auprès de sa personne le trouvaient assis, les jambes croisées à la façon indienne, sur une estrade recouverte d'un drap rouge. Devant lui était étendu un tapis ou une belle natte. Le visiteur le saluait d'abord en joignant les mains, qu'il élevait ensuite au-dessus de sa tête, pour les abaisser de nouveau, accompagnant ce dernier mouvement d'une inclination profonde. Ceux qui, après avoir répété trois fois cette révérence, se prosternaient devant lui et, s'étant relevés, se tenaient debout en sa présence, montraient par là qu'ils aspiraient à l'honneur de devenir ses disciples.

La première conquête du P. de Nobili fut celle d'un brame qui avait passé sa vie à rechercher les dernières raisons des choses, et la voie qui mène au vrai bonheur. Cette voie, il se flattait de l'avoir trouvée. Enflé de son savoir, il lui prit envie de se mesurer avec le sanniassi européen. Le P. de Nobili voulut bien, en sa faveur, se départir de la réserve qu'il avait cru jusqu'alors devoir garder. La controverse qu'ils eurent ensemble ne dura pas moins de vingt jours, et chaque jour elle se prolongeait l'espace de quatre ou cinq heures. Elle roula successivement sur les perfections de Dieu, l'unité de la nature divine, le dogme de la création, la nature de l'homme, l'immortalité de l'âme, l'inégalité des conditions humaines, etc. Après vingt jours de disputes, le philosophe païen s'avoua vaincu ; mais sincère et conséquent avec lui-même, il devint l'humble disciple du P. de Nobili qui, après l'avoir instruit des vérités de la foi, lui

donna le baptême et le nom d'Albert, et l'aima toujours de cette tendresse particulière qu'un père ressent pour son premier-né. Albert se fit l'auxiliaire de celui qui l'avait engendré en JÉSUS-CHRIST et contribua pour sa bonne part aux conversions qui suivirent. De plus il mérita par sa foi d'exercer un empire souverain sur les démons ([1]).

D'autres néophytes, en effet, ne tardèrent pas à grossir le nombre des enfants spirituels du P. de Nobili. Lui-même, dans ses lettres, fait mention de ces nouvelles recrues.

C'est d'abord un jeune homme de la noble caste des Nayakkers, que le Père baptise sous le nom d'Alexis. Le baptême reçu, Alexis se fait lui-même apôtre et entreprend d'abord la conversion de sa mère. Déjà celle-ci parlait d'embrasser la foi chrétienne, lorsqu'un jour, sans savoir d'où venait le coup, elle se sentit soudainement frappée derrière la tête avec une telle violence qu'on craignit qu'elle n'en mourût. Comme elle se demandait quelle main invisible avait pu la frapper, elle se rappela qu'elle avait, peu de jours auparavant, renvoyé, les mains vides, des brames qui étaient venus lui réclamer l'offrande qu'elle avait coutume de faire

1. Nous lisons dans une lettre du P. Laertio (1609): « Dans ce pays le nombre des possessions est très considérable. C'est chose si commune que personne n'en est étonné. Quelquefois Albert, avant de chasser les démons des corps qu'ils possèdent, se plaît à faire confirmer par la bouche du prince des ténèbres, en présence de ses adorateurs, la vérité de la religion que prêche le P. de Nobili et la divinité de sa mission. Ce témoignage, dont ils ne peuvent récuser l'authenticité, fait grande impression sur l'esprit des païens. » Nous aurons lieu plus d'une fois de parler des faits et gestes du père du mensonge et du pouvoir qu'exerçaient sur lui de simples néophytes.

de temps en temps aux idoles ; que ceux-ci lui avaient déclaré que les idoles sauraient bien se venger. Elle avait alors auprès d'elle son fils aîné, encore païen. Celui-ci ne douta point que l'accident arrivé à sa mère ne fût l'effet d'une action diabolique ; il courut implorer l'assistance du P. de Nobili. Il trouva auprès de lui son jeune frère, le néophyte Alexis. Le Père remit à ce dernier un reliquaire et lui recommanda de le placer sur la poitrine de la malade. A peine la relique l'eut-elle touchée qu'elle se trouva guérie. Elle et son fils aîné demandèrent aussitôt le baptême.

Ce fut ensuite un païen, d'une rare intelligence, qui vint de lui-même se présenter au P. de Nobili et le pria de l'instruire. A la simple exposition des vérités de la foi, la lumière se fit dans son esprit. Il rejeta aussitôt tous les insignes du paganisme qu'il portait sur lui et, avec ses trois fils, il demanda le baptême. Le diable ne pouvait trouver son compte à ces conversions. Père et enfants, tous se virent affligés en même temps d'un mal mystérieux. Les prêtres des idoles triomphaient ; les quatre catéchumènes ne perdirent pas confiance. Quelques brames vinrent trouver le père, s'offrirent de le guérir lui et ses enfants ; ils n'avaient qu'à laisser accomplir sur eux certaines cérémonies diaboliques. Le père les chassa de sa maison et se contenta de faire savoir au P. de Nobili ce qui lui était arrivé. Celui-ci lui envoya son Alexis, qui lut sur les malades la première page de l'évangile de saint Jean et les aspergea d'eau bénite. Tous les quatre furent guéris à l'instant et peu après régénérés dans les eaux du baptême.

Un Indien, pendant qu'il se préparait à recevoir le baptême, fut attaqué d'une maladie grave. Des jongleurs vinrent le visiter et lui promirent de le guérir s'il voulait seulement leur permettre d'exercer leur art sur sa personne. Pour toute réponse le catéchumène fait le signe de la croix, récite une des prières qu'on lui a apprises et se trouve guéri à l'instant.

Un néophyte venait de recevoir le sacrement de la régénération. On vient dire au P. de Nobili qu'il est gravement malade. Un second courrier lui annonce que le malade est à l'agonie. Le Père se contente de répondre qu'il va dire la Sainte Messe pour obtenir sa guérison. Au moment où il montait à l'autel on vient lui dire que le néophyte est expirant. Le Père ne paraît pas ému ; il offre le Saint Sacrifice. La grande action à peine terminée, il reçoit un nouveau message ; le néophyte était hors de danger. Deux jours après il venait à l'église rendre grâce à Dieu de sa parfaite guérison, et amenait au Père toute sa famille composée d'une vingtaine de membres, tous maintenant désireux de recevoir le saint baptême.

Aux miracles de guérison s'ajoutaient des miracles de grâce. Un homme de haute condition, un de ceux qui portent le titre de Rajah, fit des instances pour être admis auprès du gourou chrétien. Il lui fut répondu que le grand Sanniassi n'était pas visible. Une seconde, une troisième fois il revint à la charge et fut encore éconduit. Il eut alors recours à la médiation d'un seigneur païen qu'il savait être l'ami et le protecteur du P. de Nobili ; il le conjura de lui obtenir la faveur d'une entrevue avec le Père, et cela sans tarder, ajoutant qu'il

était vieux (il avait environ 70 ans), qu'il pouvait mourir d'un jour à l'autre. Informé de l'ardeur de son désir, le Père s'empressa de lui donner audience, découvrit dans ce bon vieillard une âme préparée par la grâce et le reçut au nombre de ses catéchumènes.

Après le vieillard septuagénaire se présenta un païen de la caste des Vellages, qui exerçait la profession de maître d'école. « Votre Révérence, dit le P. de Nobili écrivant au P. Provincial, n'aurait pu retenir ses larmes en voyant celles que répandait, avec une dévotion si touchante, ce pauvre païen lorsque, prosterné à mes pieds, il me conjurait de le sauver. »

Une autre lettre du P. de Nobili, datée du 24 décembre 1608, parle du bonheur qu'il avait eu d'administrer le baptême à neuf personnes le jour de la fête de saint Thomas (21 déc.).

Telles furent les prémices de l'apostolat de ce grand serviteur de Dieu. A la fin de 1608, c'est-à-dire, après moins d'un an de ministère actif, il se voyait entouré d'une couronne d'excellents néophytes, dont plusieurs, formés par lui aux fonctions de catéchistes, étaient devenus ses zélés coopérateurs.

Une autre conversion, parmi celles qui suivirent, mérite d'être rapportée. Le P. de Nobili avait auprès de lui un brame qui lui enseignait la langue sanscrite et l'initiait aux livres sacrés des Indiens. Dans plusieurs de ses lettres il en parle comme d'un homme doué de toutes les qualités naturelles de l'esprit et du cœur ; il ne peut se louer assez des services qu'il lui rend. Le 22 avril 1609 il écrivait : « Je ne saurais exprimer toutes les obligations que j'ai à cet excellent brame. Je

lui dois la connaissance des langues sanscrite et badage ([1]), et, ce qui est encore plus précieux, la connaissance des mystères les plus sacrés des *Védas*. Il m'écrit toutes les lois qu'ils contiennent ; mais cela doit se faire très secrètement ; si les brames venaient à le savoir, le moindre châtiment qu'ils lui infligeraient serait de lui arracher les yeux. Je ne pouvais trouver un homme à la fois plus capable et plus dévoué. » Aussi le P. de Nobili avait-il grandement à cœur sa conversion ; il priait et faisait prier beaucoup pour lui. Il pouvait d'ailleurs constater l'effet de ces prières; son maître chéri se détachait de plus en plus du paganisme; il l'entendait souvent s'écrier, avec de longs soupirs : « Hélas ! j'ai perdu mon temps et ma peine, puisque tout ce que j'ai appris n'est d'aucune utilité pour le salut. » Mais, assez éclairé pour voir qu'il avait jusqu'alors fait fausse route, il ne se décidait pas encore à prendre la voie qui mène au bonheur. La grâce enfin triompha. Le cordon superstitieux des brames ([2]) était le dernier lien qui le retenait dans l'idolâtrie ; il le brisa et lui substitua un cordon bénit par le P.de Nobili, auquel était attachée une croix. Le 7 juin 1609, le P. Robert écrivait : « Aujourd'hui, fête du St-Esprit,

1. La langue badage n'est autre que le *télinga* ou *telegou*, la langue des Nayakkers ou Vadouguers.

2. Les brames portent un petit cordon, qui descend de l'épaule gauche à la hanche droite, et se compose de trois fils, pour les enfants de cinq à neuf ans ; de neuf fils, pour ceux qui sont mariés. L'investiture de ce cordon fait époque dans la vie des brames. Elle est accompagnée d'une multitude de cérémonies : ablutions et purifications réitérées ; récitation de *mantrams* ou prières ; *poudjas* ou sacrifices offerts aux neuf planètes, etc. Tous les parents sont convoqués pour la solennité qui ne dure pas moins de quatre jours. (V. *Mœurs des peuples de l'Inde*, par l'abbé Dubois, tome I, 2e part., chap. I.)

j'ai baptisé mon brame, mon bien-aimé maître ; je ne puis exprimer sa joie, la mienne et celle de tous les chrétiens. Il a reçu le nom de Dieudonné. »

Le P. de Nobili avait ses raisons pour insister sur la dette de gratitude dont il se disait redevable à son cher Dieudonné. Il va nous dire lui-même le parti qu'il tirait de la connaissance des Védas pour convaincre les païens de la fausseté de leur religion.

« Outre ma manière de vivre, de me nourrir, de me vêtir, et le soin que j'ai de n'avoir que des brames à mon service, ce qui m'aide beaucoup à faire des conversions, c'est la connaissance des livres les plus secrets des Indiens. J'y trouve constaté que des quatre védas ou lois que ces peuples possédaient anciennement, trois seulement subsistent ; que la quatrième, qui était une loi spirituelle et enseignait la voie qui mène au salut de l'âme, a été perdue, et qu'il ne s'est jamais rencontré un homme assez savant et assez saint pour la retrouver : d'où les uns concluent qu'il n'y a pas de salut à attendre, d'autres, qu'il n'y a pas de vie future. »

Les conclusions du P. de Nobili étaient bien différentes. Après avoir convaincu les savants indiens, par des textes empruntés à leurs védas, que ces livres ne pouvaient plus leur apprendre la science du salut, il ajoutait que le salut leur était encore possible, mais que s'ils voulaient se sauver, c'était lui qu'ils devaient écouter ; qu'il était venu de pays très éloignés dans le seul but de leur apporter cette loi spirituelle qu'ils avaient perdue ; que s'ils voulaient apprendre cette loi, ils devaient se déclarer ses disciples. « C'est ainsi,

ajoute le P. de Nobili, que je m'adapte à leurs opinions, suivant en cela l'exemple de l'Apôtre lorsqu'il annonçait aux Athéniens le *Dieu inconnu.* »

Comme on a dû le remarquer, la méthode du P. de Nobili, le trait caractéristique de son apostolat consistait à se conformer aux usages indiens dans tout ce qu'ils ont d' indifférent. En invitant ceux qui venaient l'entendre à se déclarer ses disciples, il agissait encore conformément aux mœurs du pays. L'Inde, en effet, est un pays de sectes, ayant chacune un chef ou *gourou*, qui compte un certain nombre d'adhérents. Où les docteurs de l'erreur s'arrogeaient le titre de maîtres, l'apôtre de la vérité pouvait à meilleur droit s'appeler de ce nom. Pas n'est besoin d'ajouter que le P. de Nobili n'avait en cela qu'un seul but : s'attacher ceux qui recevaient sa doctrine, afin de les attacher ensuite à Celui qui est le véritable Maître, qui s'est appelé lui-même la Voie, la Vérité et la Vie.

Nous placerons ici une réflexion. Certains moyens, employés avec le plus grand succès par le P. de Nobili pour la conversion des hautes castes, ne seraient plus de mise aujourd'hui. L'Inde est devenue anglaise, et les Indiens, tout en gardant la plupart de leurs usages, se sont familiarisés avec les Européens et les mœurs européennes. Les *Salvationistes* ou l'Armée du Salut, en s'habillant à l'Indienne, n'ont guère réussi qu'à se rendre ridicules et n'ont guère *protestantisé* que ceux qui étaient déjà protestants. Il n'est plus question de *pranguisme* aujourd'hui ; le mot même ne serait plus compris. Reste néanmoins pour le missionnaire catholique l'obligation, non seulement de ne pas heurter de

front les usages du pays, mais de s'y conformer sur divers points. Il y a certains aliments dont il doit s'abstenir, certains services qu'il ne peut recevoir de certaines personnes, etc. S'il agissait autrement, il s'aliénerait ceux dont il est venu sauver les âmes. Quant à la connaissance des livres que les Indiens appellent sacrés, connaissance dont le P. de Nobili faisait si grand cas, elle est peut-être aussi nécessaire, aujourd'hui encore, au missionnaire qui voudrait entreprendre la conversion des hautes castes et, en général, de la classe instruite, qu'elle l'était du temps du P. de Nobili.

Il y avait plus d'un an que l'illustre missionnaire travaillait sans autre assistance que celle des catéchistes qu'il avait formés lui-même. Cependant le nombre de ses néophytes augmentait de plus en plus, et bientôt il ne put suffire à la tâche. Déjà dans cette lettre du 24 déc. 1608, dont nous avons parlé, il écrivait : « Les néophytes se montrent pleins de zèle pour la conversion de leurs parents. Ceux qu'ils m'amènent sont très bien disposés. Je m'efforce de les instruire peu à peu ; mais je ne puis suffire à tant de travaux. Les familles des chrétiens, comme celles des catéchumènes, sont très nombreuses ; de plus, je vois arriver chaque jour de nouveaux personnages distingués par leur position sociale. Je n'ai pas un instant de repos ni le jour, ni la nuit, et je crains de ne pouvoir pas résister à tant de fatigues. »

Dans une lettre du 22 avril 1609, adressée au P. Laertio, il donne le détail de ses occupations. Ce sont 1° les exercices ordinaires de la vie religieuse qu'il

accomplit avec une scrupuleuse fidélité ; 2° la composition d'un grand catéchisme spécialement adapté au génie et aux besoins des Indiens ; 3° l'étude du sanscrit, du badage et des Védas ; 4° quatre instructions qu'il fait chaque jour aux néophytes ou aux catéchumènes ; 5° les audiences à des personnes dont il lui importe de gagner ou de cultiver l'amitié, ou que le désir de s'instruire, ou la simple curiosité amène. La lettre continue ainsi : « J'avoue que ces fatigues sont au-dessus de mes forces ; et, bien que je me sente soutenu par un secours divin, je crois nécessaire que Votre Révérence me soulage au plus tôt. Qu'elle daigne donc m'envoyer un compagnon pour m'aider et me consoler. »

Dans le but de hâter l'arrivée de ce compagnon désiré, le P. de Nobili fit partir pour Cochin, où résidait le P. Provincial, deux de ses néophytes, âgés, l'un de 25, l'autre de 18 ans. « Ne craignez pas, disait le P. de Nobili dans la lettre où il annonçait leur départ, qu'ils se scandalisent en trouvant, au collège ou dans la ville, une manière de vivre, de manger, de se vêtir différente de la leur ; ils sont pleinement instruits sur toutes ces choses ; ils savent que malgré la différence ou l'opposition de nos usages, nous servons tous le même Dieu et pratiquons la même loi, que sur ce point l'accord est parfait. » Ces paroles méritent qu'on les remarque ; elles montrent quel soin le P. de Nobili prenait d'inculquer à ses néophytes que, devant Dieu, les différences de castes, les distinctions de rang ne sont rien ; qu'ils devaient regarder comme leurs frères en Jésus-Christ tous ceux qui avaient été régénérés

par le baptême, quelles que fussent d'ailleurs leurs races ou leurs conditions. Il était donc immérité le reproche qu'on devait adresser au P. de Nobili, d'avoir laissé croire à ses néophytes qu'ils formaient une sorte d'humanité à part, qu'ils devaient ou pouvaient mépriser les chrétiens d'un rang inférieur, ou dont les coutumes étaient en opposition avec les leurs. Rien n'était moins fondé. Le fait que nous venons de citer et d'autres dont nous aurons à parler, montrent que la formation donnée par le P. de Nobili à ceux qui s'appelaient ses disciples, tendait, au contraire, à combler peu à peu l'abîme que le paganisme avait creusé entre les hautes et les basses castes.

Les deux néophytes arrivèrent le 17 juin 1609 à Cochin. La grandeur des bâtiments du collège, le bon ordre qui y régnait, la beauté de l'église, la pompe des cérémonies, la multitude et la dévotion des chrétiens les remplirent de joie et d'admiration. A toutes les questions qui leur furent posées soit par les Pères du collège, soit par l'évêque de Cranganore lorsqu'ils lui furent présentés pour recevoir la confirmation, ils répondirent avec une assurance et une exactitude qui firent l'étonnement des assistants. L'évêque qui venait de leur conférer le sacrement, leur ayant fait remarquer que le petit soufflet qu'il leur avait donné, signifiait la disposition où ils devaient être de souffrir les injures et les humiliations ; — « et la mort aussi », ajoutèrent les deux confirmés.

La vue de ces néophytes fit une telle impression sur les Pères de Cochin, que nombre d'entre eux sollicitèrent la faveur d'êtres associés au P. Robert. Le choix

du P. Provincial tomba sur le P. Emmanuel Leytan, qui arriva à Maduré le 26 août 1609. Juste un mois après il écrivait au P. Laertio une lettre dont nous extrayons les passages qui suivent.

« Louange et gloire au Seigneur des seigneurs qui a comblé mes vœux ! Vraiment j'ai honte d'avoir si peu fait pour mériter la faveur qui m'a été accordée. Je ne changerais pas ma vie présente contre tout l'or et toutes les pierreries du monde. Ne sachant comment répondre à tant de grâces, je me console en offrant tous les jours à mon aimable Maître et mon cœur, et mon âme, et toute ma vie. »

Il raconte sa première entrevue avec le P. de Nobili. « De l'église, où j'étais allé d'abord rendre grâce à Dieu, je fus conduit au lieu où m'attendait le P. Robert. La réception se fit avec les cérémonies prescrites par l'usage lorsqu'un *gourou* reçoit une personne en qualité de disciple. Le Père était gravement assis sur une estrade recouverte d'un drap rouge. Je le saluai par une profonde révérence qu'il reçut avec la plus grande solennité. Puis, ordonnant à tous les spectateurs de se retirer, il fit fermer la porte. Alors mettant de côté le cérémonial voulu par l'étiquette, il m'embrassa avec des transports d'allégresse. Quant à moi, je ne savais ni où j'étais, ni ce que je faisais ; j'étais ivre de joie et de consolation. »

Cette joie devait bientôt être assaisonnée de sacrifice ; écoutons la suite du récit : « Après quelques instants donnés aux épanchements de la charité fraternelle, le P. Robert me dit que c'était l'heure du souper. Ses disciples vinrent faire les préparatifs du repas ; ce

fut l'affaire d'un instant. Une simple feuille de bananier étendue sur le sol servait à la fois de table, de nappe, de plat et d'assiette. Je m'assis auprès de cette feuille sur laquelle le brame cuisinier vint déposer le souper. Je commençai à manger ; mais malgré mon appétit, la nature avait une telle répugnance pour ces mets nouveaux et pour ce nouveau mode de manger avec les doigts, que je devais me faire violence pour avaler les morceaux. Mais il faudra bien que tout cède à l'amour de Dieu et au désir que j'ai de le servir. »

Il parle de l'impression que firent sur lui les néophytes du P. Robert. « Je voudrais pouvoir exprimer les sentiments que fit naître en moi la vue de cette chrétienté naissante. Jamais je n'ai rencontré de chrétiens si bien instruits, et en si peu de temps, des choses de Dieu et de la religion. Il est beau de voir leur amour et leur respect pour leur père en Jésus-Christ, leur ferveur au service de Dieu, leur désir de souffrir pour son amour. Je demandais à un jeune néophyte ce qu'il ferait s'il s'élevait une persécution ; il me répondit: « Oh ! mon Père, je ne désire rien plus ardemment que de me voir en présence des persécuteurs ; je ne cesse de demander cette grâce à Notre-Seigneur. » Je ne pus m'empêcher de sourire. « Eh ! ne riez pas, reprit-il aussitôt ; parce que je ne suis qu'un petit Indien, vous croyez peut-être que je suis incapable de tels sentiments ; mais je vous l'assure, mon plus vif désir est de donner ma vie pour mon Dieu qui a bien voulu lui-même mourir pour moi. » Il aurait fallu voir, ajoute le P. Leytan, avec quel feu et quelle énergie il prononçait ces dernières paroles. »

Les persécutions ne devaient pas manquer à cette chrétienté naissante. Déjà le P. de Nobili avait vu s'élever contre lui et son œuvre une violente tempête que sa prudence avait réussi à apaiser. Maintes fois encore les adorateurs des idoles reviendront à la charge ; ils l'accuseront de n'être qu'un prangui déguisé, et s'efforceront ainsi de lui aliéner ses protecteurs, de détruire son crédit. Ses néophytes non plus ne seront pas épargnés : plusieurs auront à souffrir les fers, les fouets, les tortures, la perte de leurs biens ; mais ces nouveaux chrétiens montreront dans leurs épreuves la foi et la constance des martyrs de la primitive Église. En somme, les attaques des païens affermirent, au lieu de l'ébranler, l'œuvre du P. de Nobili ; il devait rencontrer ailleurs une opposition plus redoutable.

Cependant les forces du P. Emm. Leytan ne répondirent point à l'ardeur de son zèle. De plus, la langue sanscrite était pour lui hérissée de difficultés qu'avec la meilleure volonté du monde, il se trouvait incapable de surmonter. Il fut rappelé à Cochin, et le P. de Nobili dut renouveler ses instances pour avoir un autre auxiliaire. Dans une lettre, où il pressait le P. Laertio de venir visiter la chrétienté de Maduré, il disait : « Puisque la divine Providence n'a pas permis que je conservasse auprès de moi le P. Leytan, qui m'était pourtant si utile et se trouvait lui-même si heureux ici, je prie Votre Révérence de considérer s'il ne serait pas urgent d'amener avec Elle un autre Père doué des qualités que demande cette mission. »

Ces qualités, il crut que Dieu les avait départies au

P. Antoine Vico, alors professeur de théologie à Cochin; il s'en ouvrit à lui-même, avec une liberté qu'autorisait une vieille amitié, dans une lettre qu'il lui écrivit le 12 juin 1610. « Vous me parlez du bien-aimé P. Em. Leytan, obligé de me quitter à cause de sa santé et de la difficulté qu'il avait à apprendre la haute langue, et vous ajoutez : Que la volonté de Dieu soit faite ! Oui, il faut bien que nous nous consolions par cette pensée, que telle était la volonté de Dieu. Mais savez-vous ce que vous auriez à faire, vous ? Ce serait de prier que cette divine volonté s'accomplît en vous ; ce serait d'obtenir de Dieu, à force d'instances, l'insigne faveur d'être envoyé dans cette mission. »

Cette invitation répondait au désir le plus ardent du P. Vico ; seulement le P. Provincial hésitait à priver le séminaire de Cochin d'un homme qui en était la colonne. Mais lorsqu'il eut vu de ses propres yeux la chrétienté du P. de Nobili, dont la ferveur le remplit d'admiration, à tel point qu'il ne pouvait s'empêcher de s'écrier, comme les apôtres à la vue des premiers fidèles : *Et hi receperunt Spiritum sanctum sicut et nos ;* comprenant que le P. Robert ne pouvait suffire seul aux besoins d'un troupeau qui s'augmentait de jour en jour; que s'il n'était aidé il ne tarderait pas à succomber sous le poids du travail ; il se décida à accorder au P. Vico la faveur qu'il sollicitait. Celui-ci, au comble de ses vœux, partit aussitôt pour Maduré.

Le P. Laertio se trouvait encore dans cette ville quand l'heureux missionnaire atteignit le terme de son voyage (15 sept. 1610). Il put voir les débuts du nouvel apôtre dans une carrière qu'il devait poursuivre

pendant près de trente ans ; voici comment il en parle dans une lettre au Général Aquaviva.

« Je me félicite beaucoup du choix que j'ai fait du P. Antoine Vico pour être le compagnon du P. Robert; c'est un homme dont la science et la prudence égalent le zèle ; ces qualités précieuses me rassurent sur cette œuvre si difficile et qui ne manque pas de contradicteurs. »

De son côté, le P. Vico écrivait, le 25 octobre de la même année : « Je partis de Cochin le 6 septembre, et le 15 du même mois j'arrivai à Maduré, où il me fut donné d'embrasser l'admirable missionnaire auquel j'ai le bonheur d'être uni en Notre-Seigneur depuis longtemps par les liens d'une étroite amitié. Compagnon de ses premiers travaux dans la carrière des études, confident dès lors de ses désirs enflammés pour le salut des âmes, j'avais continué d'entretenir avec lui les rapports les plus intimes. Mais quelles expressions pourraient rendre les sentiments qu'il m'inspire maintenant que j'ai le bonheur d'être associé à ses travaux ! Oui, mon T. R. Père, quelque avantageuse que fût l'opinion que j'avais conçue du mérite du P. Robert, elle n'était rien auprès de la réalité que je vois maintenant de mes yeux. Vous parlerai-je de cette science consommée qui expose, comme en se jouant, les questions les plus ardues de la théologie ; qui sait intéresser et charmer les savants, tout en se faisant comprendre des ignorants ? de cette éloquence féconde qui s'exprime, avec une étonnante richesse d'expressions, dans les divers idiomes si difficiles de ces contrées ? de cet art suave d'embellir les matières les plus abstraites et

de répandre du charme sur les sujets les plus sérieux ? de cette facilité à s'adapter aux mœurs, à s'identifier en quelque sorte avec les naturels de ce pays ? de cette puissance de persuasion qui le rend maître des esprits et des cœurs ? Considérant cet ensemble de qualités éminentes, je croirais faire injure à Dieu si je n'y voyais un de ces dons gratuits que la divine Bonté daigne parfois accorder à ceux qu'elle a choisis pour travailler au salut des âmes. A ces dons extérieurs s'ajoutent, dans le P. Robert, les vertus intérieures dont son âme est ornée : l'humilité, la modestie, l'esprit de foi, une douce affabilité, une piété tendre, un ardent amour de Dieu ; vertus qui répandent autour de lui un parfum si suave que je me trouve, malgré mon extrême misère, inondé de délices depuis que je jouis de sa présence. Sachant la manière ordinaire dont Dieu en use envers ses saints, je ne m'étonne plus que le Seigneur semble prendre plaisir à lui faire boire à longs traits le calice des amertumes et des humiliations, et cela par le moyen non seulement des infidèles, mais aussi des chrétiens et même de ses propres Frères. »

Cette lettre était encore adressée au P. Claude Aquaviva. Elle contient le plus bel éloge qui ait jamais été fait du P. de Nobili. Mais, comme la lettre précédente, elle fait allusion à de douloureux événements qu'il n'est pas possible de passer sous silence.

II. Le genre d'apostolat adopté par le P. de Nobili, tout héroïque qu'il était, offrait des caractères trop extraordinaires pour être approuvé de tous. A plusieurs, ce zèle qui avait porté le P. Robert à renoncer à tous les usages européens, à s'*indianiser* pour gagner les

Indiens à Jésus-Christ, devait paraître excessif. De plus, les moyens qu'il employait étaient-ils tous également louables ? Dans les concessions qu'il faisait à ses néophytes ne dépassait-il pas la juste mesure ? Ne tolérait-il point chez eux des usages entachés de paganisme ? A ces questions, que plusieurs durent se poser, d'aucuns donnèrent une réponse défavorable, entre autres le P. Gonsalve Fernandez, le missionnaire chargé de la chrétienté des Paravers à Maduré. Ce fut lui, en effet, qui le premier s'éleva contre le système d'évangélisation du P. de Nobili. Nous l'avons dit et nous tenons à le redire : le P. Fernandez, malgré l'insuccès de ses travaux, n'en était pas moins un religieux excellent ; le P. de Nobili lui-même en fait un grand éloge ; nous ne pouvons donc douter de la pureté de ses intentions. Croyant sincèrement que le mode d'apostolat suivi par son Frère en religion était répréhensible, il crut de son devoir de le dénoncer à ceux à qui l'un et l'autre devaient obéissance. Le P. François Perez avait remplacé le P. Laertio dans l'office de Provincial ; à cette même époque le P. Nicolas Pimenta faisait, au nom du Général de la Compagnie, la visite de la province du Malabar. Le P. Fernandez leur adressa, ainsi qu'à tous les Pères de Cochin, un volumineux mémoire rempli de faits à la charge du P. de Nobili. Le Provincial et le Visiteur furent frappés de la gravité de ces accusations. Peut-être n'en pesèrent-ils pas suffisamment la valeur. Le P. Fernandez vivait séparé du P. de Nobili ; il n'avait pu connaître les faits qu'il signalait dans son mémoire, que sur le rapport de ses Paravers, qui ne devaient être que trop enclins à exa-

gérer ou à défigurer la vérité. Quoi qu'il en soit, le P. Pimenta et le P. Perez se crurent obligés à donner au P. de Nobili un avertissement des plus sévères.

L'affaire parvint aux oreilles de l'évêque de Cranganore, qui avait formellement approuvé la conduite du P. de Nobili. En sa qualité de supérieur ecclésiastique de la mission de Maduré, il réunit en synode à Cochin les premiers théologiens de son diocèse, et invita le P. Robert à comparaître devant ce tribunal. Le Père obéit aussitôt ; il expliqua sa conduite devant cette assemblée ; il montra que les faits mis à sa charge ou bien étaient faux, ou avaient été faussement interprétés ; tous les membres du synode, un seul excepté, se déclarèrent en sa faveur.

Tandis que ces choses se passaient à Cochin, le P. Pimenta réunissait à Goa une autre assemblée composée des consulteurs de la province et des Pères les plus distingués par leur science. Le P. de Nobili n'était pas là pour se défendre. Les Pères, basant leur sentence sur les faits signalés par le P. Fernandez, condamnèrent l'apôtre de Maduré.

L'illustre missionnaire était vraiment destiné à être un signe de contradiction. L'évêque de Cranganore avait communiqué à son métropolitain, l'archevêque de Goa, la décision favorable du concile de Cochin, en l'accompagnant des explications données par le P. de Nobili. Le siège de Goa était alors occupé par le zélé et vertueux prélat Alexis Menezes qui, douze ans auparavant (1599), avait présidé le concile de Diamper [1]. Un des décrets portés dans ce concile avait

1. V. Introduction.

trait à certains usages ou rites indiens, et statuait, entre autres choses, que le cordon des brames ne pouvait être toléré. Or le P. de Nobili était accusé de le permettre à ses néophytes ; il semblait donc que le prélat ne pouvait se dispenser, au moins sur ce chef, de passer condamnation contre le missionnaire. Il n'en fut rien ; lorsque l'archevêque eut lu les explications que le Père avait données de sa conduite au synode de Cochin, et en particulier celles qu'il donnait au sujet de l'investiture du cordon pour les brames néophytes [1], non seulement il approuva la conduite du P. Robert en général, mais il ajouta, à propos du fameux cordon, cette déclaration énergique : « Plût à Dieu que ce missionnaire eût plus d'imitateurs de sa vertu et moins de censeurs de sa conduite ! Pour moi, ne s'agirait-il que de sauver une seule âme, je n'hésiterais pas à porter mille cordons de brames. » Malheureusement pour le P. de Nobili, ce prélat fut transféré bientôt après à l'archevêché de Braga, en Portugal (1611).

Cependant le P. Provincial et le P. Visiteur persévéraient dans leur improbation ; les deux inquisiteurs de Goa et plusieurs Religieux de divers ordres partageaient leur opinion. L'humilité du P. de Nobili, plus encore que la prudence, lui conseillait de s'en tenir à

1. Porter un cordon étant en soi une chose indifférente, le P. de Nobili, fidèle à sa méthode, au lieu de proscrire l'usage d'un objet qui est pour les brames une marque extérieure de leur rang, l'avait toléré en le dégageant de tout élément païen. Le cordon que portaient les néophytes brames était bénit par le P. Robert ; les emblèmes païens étaient remplacés par des emblèmes chrétiens ; trois fils, par exemple, rappelaient le mystère de la Sainte-Trinité ; neuf fils, les neuf chœurs des anges, etc.

l'avertissement qu'il avait reçu de ses supérieurs, en attendant que Rome parlât. C'est ce qu'il fit.

Déjà, en effet, des rapports sur sa conduite avaient été envoyés dans la Ville éternelle; mais quels rapports! Le P. de Nobili y était représenté comme un homme qui, aveuglé par un faux zèle, s'était forgé une nouvelle religion, mélange monstrueux de christianisme et d'idolâtrie. Dieu permit que la bonne foi des personnes les plus chères à son serviteur fût surprise par ces relations calomnieuses. Le Père reçut des lettres de son frère, Mgr de Nobili, de son oncle, le Cardinal Bellarmin, qui déploraient sa chute et le conjuraient de rentrer en lui-même et d'avoir pitié de son âme. Le Père Général, de son côté, lui envoya des ordres sévères, mêlés à de paternelles remontrances.

Comment concevoir le martyre ineffable que dut endurer le P. de Nobili à la réception de pareils messages! Cet homme, à qui la soif des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ avait fait embrasser un genre de vie dont la seule idée fait frémir la nature ; qui ne l'avait embrassé qu'avec la sanction de l'obéissance ; dont l'apostolat avait été si fécond et si souvent accompagné de faveurs extraordinaires ; cet homme d'un zèle si pur, d'une conscience si droite et si éclairée, trouve des accusateurs parmi ses Frères, et dans ses supérieurs des juges qui le condamnent! Son zèle aurait fait fausse route ; les fruits qu'il a cueillis ne seraient que des fruits de mort ; au lieu de briser les chaînes des malheureux esclaves de Satan, il n'aurait fait que les river plus fortement. Quel glaive enfoncé dans ce cœur d'apôtre ! Que va-t-il faire ? Laissé à lui-

même il aurait succombé sans doute. Mais Celui qui l'avait jugé digne de participer ainsi à son calice, le soutint de sa grâce. Le P. Robert se jeta aux pieds de son crucifix, unit son martyre à celui de son divin Maître, et, comme Lui, se montra obéissant jusqu'à la mort de la croix. Il répondit à ses supérieurs qu'il allait se conformer à leurs ordres, qu'il suspendait ses excursions apostoliques, qu'il n'admettrait plus de catéchumènes au baptême, et se contenterait de cultiver la chrétienté qu'il avait formée. Ces choses se passaient en 1613.

Cependant il avait beau interroger sa conscience, scruter devant Dieu ses actes et ses motifs, il ne pouvait se reconnaître coupable. Il avait même une telle évidence de la vérité qu'il ne comprenait pas que l'on pût hésiter devant les témoignages qu'il se faisait fort de présenter en sa faveur. Les Pères de Goa l'avaient condamné sans l'entendre. Qu'on voulût seulement lui permettre de se rendre en cette ville pour y défendre sa cause, et il croyait pouvoir promettre qu'elle y triompherait comme elle avait triomphé à Cochin. Mais cette faveur lui fut constamment refusée, sous prétexte que la vérité était connue, et qu'au lieu de la mettre en lumière, de nouvelles discussions ne pouvaient que l'obscurcir. Il crut néanmoins qu'il était de son devoir d'écrire au cardinal Bellarmin et au Général Aquaviva, moins pour défendre sa propre réputation dont il faisait bon marché, que dans l'intérêt de sa chrétienté, fruit à peine naissant qui menaçait d'être étouffé dans son germe. Il leur adressa divers rapports dans lesquels, tout en les assurant de son entière

soumission, il rendait un compte exact de sa conduite et de son ministère.

En 1615, il reçut du Cardinal Bellarmin une nouvelle lettre, bien différente de la première. Son Éminence se déclarait pleinement satisfaite des explications du P. Robert, le consolait de ses peines et l'encourageait à poursuivre son glorieux apostolat. Plus tard le P. Aquaviva lui écrivait pareillement pour lui témoigner sa satisfaction, et lui annonçait une seconde lettre qu'il recevrait par l'entremise du P. Provincial, où il trouverait une réponse conforme à ses vœux. Ce fut la première consolation que reçut le P. de Nobili, après quatre années d'attente, qui avaient été pour lui quatre années d'agonie.

Elle ne fut pas de longue durée. Une nouvelle tempête s'éleva, encore plus violente que la première. Autant l'archevêque Menezes avait été favorable au P. de Nobili, autant son successeur sur le siège de Goa se montra animé de dispositions contraires. De plus, la province du Malabar avait reçu un autre Visiteur dans la personne du P. Palmeiro, prévenu lui aussi contre l'apôtre de Maduré. Le nouvel archevêque manda auprès de lui le nouveau Visiteur, et lui déclara qu'il était résolu de mettre un terme à ce qu'il appelait les scandales de Maduré. Sachant que le P. de Nobili s'était plaint qu'on l'eût condamné sans l'avoir entendu, afin de lui ôter désormais ce recours, il désira que le P. Visiteur le fît venir sur-le-champ ; mais il ajouta que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour se justifier ne sauraient ébranler sa conviction, que la condamnation du Père était décidée et que ses supé-

rieurs feraient bien de le préparer à en entendre l'arrêt.

Cependant la Providence réservait au P. de Nobili une épreuve qui dut lui être plus sensible encore que celles qu'il avait endurées jusqu'alors. Pendant que tant de voix accusatrices s'élevaient contre lui, ses néophytes lui restaient fidèles et prenaient hautement sa défense. Mais Dieu permit qu'il se trouvât parmi eux un calomniateur. Un brame nommé Boniface, à qui le Père avait, pour des fautes graves, interdit pour un temps l'entrée de l'église, s'offrit à déposer contre lui. Poussé par le démon de la vengeance, il chargea le Père d'accusations si atroces qu'elles dépassaient toute croyance. Le malheureux devait se rétracter plus tard et expier cette odieuse calomnie dans les larmes de la pénitence. Quand les esprits sont prévenus ils croient facilement les choses les plus incroyables. La déposition du brame Boniface fut soigneusement recueillie et ajoutée au dossier du P. de Nobili. A l'exception du P. Vico qu'il avait laissé à Maduré, tous ses Frères, ce semble, se tournèrent contre lui. Le P. Palmeiro ne pouvait même souffrir qu'on prononçât son nom en sa présence. Relégué au collège de Cranganore, qu'un ordre du nouveau Provincial, le P. Gaspar Fernandez, lui avait assigné pour séjour, le P. de Nobili, avec une résignation héroïque, adorait les desseins de la Providence, quand il reçut une lettre du P. Palmeiro qui lui ordonnait de se rendre à Goa. Fidèle aux recommandations de l'archevêque, le P. Visiteur ne lui cachait pas qu'il devait s'attendre à une condamnation.

Frappé par ses deux Supérieurs, abandonné de ses Frères, le P. de Nobili, au lieu de se laisser abattre, se montre plus intrépide que jamais. Il rédige un nouveau mémoire pour justifier sa conduite et se prépare à partir pour Goa. L'évêque de Cranganore, qui considérait la cause du P. Robert comme sa propre cause, déclara qu'il l'accompagnerait et partagerait, s'il le fallait, sa condamnation.

Arrivé à Goa, le P. de Nobili se présenta d'abord au P. Palmeiro, qui lui fit un accueil glacial. Il voulut parler ; le Père refusa de l'entendre ; il le supplia de vouloir bien au moins prendre connaissance du rapport qu'il avait écrit ; le Père répondit que c'était peine inutile. Touché enfin des larmes du P. Robert qui le suppliait, au nom de Jésus-Christ, de vouloir bien parcourir ces pages où il rendait compte de sa conduite, le P. Visiteur lui promit de les lire. Il les lut, en effet, superficiellement d'abord, et fut tout surpris d'y voir ce qu'il ne s'attendait pas à y trouver. Il les relut, et à cette seconde lecture tous ses préjugés se dissipèrent comme les ténèbres devant la lumière. Alors parut bien la droiture de son âme ; il courut au P. de Nobili et, les larmes aux yeux, lui demanda pardon de la manière dont il l'avait reçu et de ce qu'il appelait ses torts envers lui ; il reconnut qu'il avait été trompé ; « mais, ajoutait-il, je connais maintenant la vérité et je saurai la défendre. » Le P. Palmeiro communiqua l'écrit du P. de Nobili à tous les Pères de Goa, et tous déclarèrent, après l'avoir lu, que sa justification était complète. Des deux inquisiteurs de Goa un seul consentit à lire cet écrit, et lui aussi fut convaincu de l'innocence du

P. Robert. Mais l'archevêque se refusa obstinément à tout examen de la question.

L'affaire vint devant le synode assemblé par ce prélat. Celui-ci demanda une condamnation pure et simple; mais il se produisit alors, en faveur du P. de Nobili, un tel concert des voix les plus autorisées et les plus éloquentes, que l'archevêque, bien qu'il eût de son côté ses chanoines et un certain nombre de prêtres, n'osa pas prononcer la sentence qu'il avait préparée. Il se contenta de recueillir les suffrages qu'il envoya à Rome, où furent expédiées en même temps, par les soins de l'inquisiteur don Almeida, toutes les pièces du procès. Rome parla par la bouche du pape Grégoire XV. Nous donnons ici la substance de la Bulle pontificale, qui porte la date du 31 janvier 1623.

« Attendu que les brames et les autres Indiens sont difficilement amenés à la foi de Jésus-Christ, si on les oblige à se dépouiller du *cordon* et du *koudoumi* (touffe de cheveux au sommet de la tête) qu'ils disent être les marques distinctives de leur rang et de leur naissance ; comme ils refusent aussi de s'abstenir de l'usage du sandal et des ablutions qu'ils croient nécessaires à l'ornement et à la propreté du corps : voulant, autant qu'il est permis sans offense de Dieu et scandale du prochain, favoriser la conversion de ces peuples, après un examen diligent de cette matière, ayant pris l'avis de nos vénérables Frères les cardinaux de l'Église Romaine et des Inquisiteurs généraux, prenant en pitié la faiblesse humaine, jusqu'à nouvelle délibération émanée de Nous et de ce Siège apostolique, en vertu de notre autorité et par la teneur de cette lettre,

Nous permettons aux brames et aux autres gentils, qui ont embrassé ou embrasseront la vraie foi, de porter, comme marque distinctive de race, de rang ou d'office, le cordon et le koudoumi; de faire usage du sandal comme ornement et des ablutions pour la propreté du corps, pourvu que, afin d'éviter toute superstition et toute cause de scandale, ils observent les prescriptions suivantes : qu'ils reçoivent le cordon et le koudoumi non dans un temple païen, comme cela s'est fait, dit-on, ou par le ministère d'un prêtre païen ; ni d'un prédicant indien ou de certain gourou qu'ils appellent *bôthi* ou d'un autre nom, ni d'un infidèle quelconque ; mais d'un prêtre catholique, lequel les bénira en récitant une formule de prière approuvée par l'Ordinaire (1). »

Ce jugement du Souverain Pontife avait été précédé de celui du suprême tribunal de l'Inquisition, entièrement favorable au P. de Nobili (23 jan. 1621). Les Pères Inquisiteurs exposaient d'abord les raisons qui militaient en faveur de l'illustre missionnaire, et justifiaient toutes les concessions qu'il avait faites à ses néophytes ; ils réfutaient ensuite une à une les objections ou accusations de ses adversaires. Nous savons maintenant quelles étaient ces accusations ; elles sont suffisamment spécifiées dans la Bulle que nous venons de citer. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'apôtre de Maduré s'était entouré de toutes les précautions et

1. Brachmanibus aliisque, ut supra, gentilibus conversis et convertendis ad fidem, ut ad stirpes discernendas, et in signum politicæ nobilitatis et officii, lineas et kudumina assumere et deferre, atque sandali, pro elegantia, ac lavationibus pro munditia corporis, uti possint, apostolica auctoritate tenore præsentium indulgemus, dummodo, etc.

avait rempli toutes les conditions que la Bulle recommande ou ordonne. D'autres accusations seront élevées plus tard contre les missionnaires, non seulement du Maduré, mais du Maïssour, du Carnate et du nord de l'Inde et Rome, cette fois, réprouvera certaines pratiques que ces missionnaires avaient cru, avec les meilleures intentions, devoir tolérer. Mais rien ne sera retiré de ce qui fut autorisé par la Bulle de Grégoire XV. Aujourd'hui encore les brames chrétiens portent le cordon, un des insignes de leur caste ; presque tous les chrétiens portent le koudoumi ; nul ne songe à leur défendre l'usage de la poudre de sandal comme ornement, pas plus que l'usage des bains qui sont d'une absolue nécessité dans ce pays.

III. La décision venue de Rome était un triomphe pour le P. de Nobili ; mais la querelle qu'elle terminait n'en était pas moins déplorable. Outre qu'elle avait ravi au P. Robert les plus belles années de son ministère, elle avait arrêté le mouvement qui paraissait devoir entraîner la population de Maduré vers le catholicisme. En vérité, quand on considère les résultats que le P. de Nobili avait obtenus dans l'espace de deux ou trois ans, lorsqu'il était seul à l'œuvre et avait contre lui toutes sortes d'obstacles, on se demande quels fruits aurait recueillis cet apôtre, assisté du P. Ant. Vico, en qui il avait trouvé un aide selon son cœur, maintenant que les obstacles étaient aplanis et que son œuvre reposait sur de solides bases, s'il avait pu travailler en paix; si, au lieu de l'opposition qui s'éleva contre lui, il avait rencontré l'appui et les encouragements auxquels il devait s'attendre.

Il put enfin revenir au milieu de ses néophytes qui l'accueillirent avec des transports d'allégresse ; et, comme si les épreuves qu'il avait subies n'avaient fait que stimuler son zèle, il se remit avec une ardeur nouvelle à ses travaux apostoliques. Laissant au P. Vico le soin de la chrétienté de Maduré, il s'achemina vers le nord, à la poursuite de nouvelles conquêtes. Dans le cours de l'année 1624, il fit une apparition à Trichinopoly. Son intention était d'établir une nouvelle chrétienté dans cette grande ville ; mais les temps n'étaient pas favorables ; on ne parlait que de guerre ; la population surexcitée n'avait pas d'oreilles pour ouïr le message du Prince de la paix. Néanmoins une première semence fut jetée qui devait fleurir plus tard et rapporter une belle moisson.

De Trichinopoly il passa à Sandamangalam [1], où régnait alors un seigneur tributaire du roi de Maduré. Dans la visite qu'il fit à ce prince, le Père crut devoir déployer l'appareil et la pompe dont s'entouraient, en pareille occasion, les grands sanniassis. Le P. Vico décrit dans une lettre le cérémonial de cette visite. Le P. de Nobili, accompagné d'une suite nombreuse, fait son entrée au palais ; il marche en tête, grave et majestueux. Les personnes qui forment son cortège sont en grand costume, et ont chacune leur fonction : l'un déploie sur la tête du Père un riche parasol ; un autre tient sur sa poitrine un livre de prières ; celui-ci étale la magnifique peau de tigre qui doit servir de siège au sanniassi ; celui-là porte sur sa tête un vase d'eau de senteur. Les gens du palais vont et viennent,

1. Au nord-ouest de Trichinopoly.

font les empressés. Après avoir traversé une longue suite d'appartements, le cortège entre dans la salle du trône. Trois ou quatre hommes s'emparent de la peau de tigre qu'ils étendent par terre, avec de grandes démonstrations de zèle ; d'autres aspergent d'eau de senteur le plancher, les murailles, le plafond. Le Père prend place sur le tapis qu'on lui a préparé, croise les jambes, montre un sérieux imperturbable. Bientôt une porte s'ouvre ; c'est le prince qui fait son entrée. Il vient s'asseoir à côté du Père qu'il comble de marques de respect; puis la conversation s'engage. Bref, l'auguste personnage fut tellement charmé de la visite du sanniassi étranger, qu'il l'invita à s'établir dans sa capitale et lui offrit un emplacement pour bâtir une église. Mais le Père n'avait pour lors d'autre intention que de gagner sa bienveillance ; il le remercia de ses offres et lui promit de revenir sur ses terres. Il eut, à cette occasion, avec le frère de ce prince, de fréquents entretiens dont nous verrons bientôt les heureux résultats.

De Sandamangalam le Père se rendit à Salem, ville importante, à trente lieues nord-ouest de Trichinopoly. Il y trouva la Croix et les joies qui en sont le fruit.

Toutes les portes se fermèrent devant lui, et celles des maisons et celles des cœurs. On n'avait que faire du Dieu que prêchait ce sanniassi ; des dieux, on en avait assez ; on avait pareillement assez de gourous sans lui. Les compagnons du Père eurent beau implorer en sa faveur la pitié des gens, il leur fut impossible de lui trouver un asile. Il dut se contenter d'un misérable réduit ouvert aux vents et à la pluie, situé en dehors de la ville. C'était la saison de l'hiver ; les nuits

alors, même dans le sud de l'Inde, sont plus que fraîches, et le vent qui souffle pendant ces nuits est toujours dangereux. Mais le P. de Nobili s'estima heureux de n'être pas mieux logé à Salem que le Sauveur du monde à Bethléem. Il semble qu'il aurait dû secouer la poussière de ses pieds sur cette ville infidèle et porter ailleurs la parole qui sauve les âmes ; mais le Père ne savait pas se régler d'après les conseils de la sagesse humaine ; il consulta Dieu dans la prière et résolut d'attendre. Il attendit ainsi quarante jours. Les privations et les souffrances qu'il endura lui causèrent une maladie grave. Ce surcroît d'épreuves ne fit qu'augmenter sa confiance ; une voix secrète lui disait que tant de peines endurées, en défrichant cette terre ingrate, seraient payées d'une abondante moisson. Enfin un des habitants, touché de compassion, lui offrit un asile dans sa maison ; son offre fut acceptée et dès lors tout prit une nouvelle face. Le Père, qui était dangereusement malade, fut rendu à la santé presque subitement ; les dispositions du peuple changèrent ; ceux qui l'avaient d'abord repoussé se montrèrent avides de l'entendre. Salem aussi avait son roi ; ce prince voulut voir cet homme extraordinaire, et il fut tellement ravi de ses discours qu'il l'invita à lui demander n'importe quelle faveur, ajoutant qu'il serait heureux de la lui accorder. Le Père ayant répondu qu'il ne désirait qu'une seule chose, son amitié, le prince l'assura qu'il était et resterait toujours son ami ; il devait tenir parole. Comme premier gage de son affection, il lui assigna pour résidence une maison située dans le quartier des brames. Les catéchumènes se présentè-

rent en grand nombre ; plusieurs guérisons miraculeuses déterminèrent de nouvelles conversions ; Salem eut bientôt une chrétienté florissante.

La lettre où le P. Vico nous donne ces détails se termine ainsi : « Nos supérieurs viennent d'appeler le P. de Nobili à Cochin, afin de combiner avec lui les mesures à prendre pour le bien général de notre Mission. Depuis que la bulle de Sa Sainteté a décidé en notre faveur la question des rites, un champ plus vaste nous est ouvert et nous promet une moisson des plus riches. Puissent les moissonneurs accourir en foule et recueillir dans l'allégresse le grain semé dans les larmes ! »

Des ouvriers pour recueillir la moisson, des ressources pécuniaires pour faire vivre les ouvriers, voilà ce qui manquait à la Mission de Maduré ; ou plutôt, c'est parce que les ressources d'argent faisaient défaut que le nombre de moissonneurs était insuffisant. Malgré leur désir d'envoyer des collaborateurs au P. de Nobili, malgré les instances de tant de Pères qui sollicitaient la faveur de lui être associés, les supérieurs n'ayant pas de quoi pourvoir à leur subsistance, se trouvaient avoir les mains liées. C'est encore parce que la Mission de Maduré était dépourvue des secours nécessaires que le P. de Nobili ne put donner suite au beau projet qu'il avait, dès le début, formé de concert avec le P. Laertio, de fonder un séminaire de brames à Maduré. Ah ! si la mission du P. de Nobili avait eu les ressources que l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi fournit de nos jours à tant de missions !... C'est de ce besoin d'hommes et d'argent que le P. Robert dut

s'entretenir avec ses supérieurs à Cochin. Il obtint, sans doute, que la province de Malabar, très pauvre elle-même, prélèverait quelque chose sur le strict nécessaire de ses résidences et de ses collèges pour subvenir à l'entretien d'un ou deux missionnaires. Quand le Père repartit pour sa mission, il eut le bonheur d'amener avec lui le P. Emmanuel Martinz (1625).

Le P. Robert ne resta à Maduré que le temps nécessaire pour y installer le nouveau missionnaire ; il avait hâte de revoir ses chrétientés du nord. Il se dirigeait vers Salem, lorsque des événements imprévus l'obligèrent à s'arrêter à Moramangalam, à huit lieues de Salem. Là il reçut la visite d'un prince qui ne lui était pas inconnu ; c'était le frère de ce roi de Sandamangalam que le P. de Nobili avait visité avec tant de pompe l'année précédente. Grande fut la joie du P. de Nobili lorsqu'il l'entendit dire, en lui présentant ses quatre fils qu'il avait amenés avec lui : « Père, voilà mes enfants ; veuillez les instruire, et lorsqu'ils seront suffisamment préparés, donnez-leur le baptême. Je ne veux pas les priver d'un bonheur que je voudrais pouvoir moi-même partager. » Il accompagna ces dernières paroles d'un profond soupir. Le Père crut qu'il valait mieux laisser agir la grâce sur le cœur de cet homme ; il se contenta de le remercier et mit tous ses soins à instruire ses enfants. Les jeunes princes se montrèrent animés d'une ardeur merveilleuse ; l'aîné surtout, jeune homme de vingt ans, se distinguait par la vivacité de sa foi. Un jour il parut devant le Père les larmes aux yeux. — « Eh ! bien, mon enfant, que s'est-il donc passé de nouveau ? — Ah !

Souami ! — Eh ! bien quoi ? — J'ai vu mon père offrir un sacrifice aux idoles », dit-il en sanglotant. Le Père leconsola de son mieux, l'exhorta à redoublerses prières pour la conversion d'une personne si chère. Les quatre nobles catéchumènes furent baptisés ; le prince hésitait toujours. Enfin une guérison miraculeuse opérée par le P. de Nobili triompha de ses résistances. Il jette ses idoles au fond d'un puits et vient, accompagné de ses enfants, se prosterner aux pieds du missionnaire. Quelque temps après, le jour même où le Roi des cieux voulut bien naître sur la terre, ce prince de la terre renaissait à la vie du ciel. C'était la plus belle conquête que le P. de Nobili eut faite jusqu'à ce jour.

Les nouveaux convertis se firent apôtres, moins toutefois par la parole que par l'exemple. La mère et l'épouse du prince, admirant les actes de vertu qu'ils lui voyaient pratiquer, en conclurent que la religion qu'il avait embrassée était divine, et l'embrassèrent elles-mêmes. Douze autres membres de cette noble famille crurent en Jésus-Christ. Ces conversions éclatantes en déterminèrent d'autres encore. En vain les démons se mirent à la traverse ; une maladie contagieuse désolait le pays ; les prêtres des idoles déclarèrent que c'était un châtiment de leurs divinités offensées, que le P. de Nobili était cause de tout, qu'il fallait expulser ce Sanniassi de la contrée ; ils ameutèrent ainsi la populace. Les néophytes, effrayés du danger que courait leur père en Jésus-Christ, l'exhortèrent à s'y soustraire par la fuite. « Non, dit le Père ; je resterai ici pour vous protéger ; confions-nous en Dieu. » Cette confiance ne fut pas trompée ; bientôt

l'orage se dissipa. Une église s'éleva au centre de Moramangalam, et l'étendard de la croix fut arboré dans cette ville. Ce travail terminé, le P. de Nobili appela de Maduré son nouveau compagnon, le P. Em. Martinz, et lui confia la charge de cette nouvelle chrétienté.

Fidèle imitateur de S. François-Xavier, le P. de Nobili n'avait pas plus tôt fondé quelque part une chrétienté, qu'il courait à de nouvelles conquêtes. Trichinopoly était maintenant en paix ; il y revint, se procura une maison au centre de la ville et y installa une chapelle. Bientôt il se vit entouré de païens, attirés la plupart par la curiosité, quelques-uns par un désir sincère de leur salut. Seize d'entre eux, animés des meilleures dispositions, reçurent la grâce du baptême. Ceci se passait en 1627.

Des lettres écrites par les missionnaires durant les dix années qui suivirent, une seule est venue jusqu'à nous ; elle est datée de 1632 et porte la signature du P. Vico, qui était alors chargé de la chrétienté de Trichinopoly. Cette portion du troupeau de Jésus-Christ avait pris de grands développements, en dépit des persécutions qui ne lui furent pas épargnées.

« La tempête, écrivait le P. Vico au P. Vittelleschi, n'a fait que fortifier nos néophytes: On peut bien leur appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Non multi sapientes secundum carnem, non multi nobiles.* La plupart d'entre eux sont pauvres et de castes peu distinguées, vivant du travail de leurs mains, ou au service des grands de ce monde. Mais leur générosité, leur ferveur, leur foi sont admirables. Après un travail pénible, qui dure toute la journée, nous les voyons le soir, épuisés de

fatigue, arriver à l'église et y passer des heures entières, occupés à réciter le chapelet et les autres prières, à faire l'examen de conscience et entendre les instructions. Il en est parmi eux qui prennent encore sur leur sommeil pour faire oraison et méditer sur les mystères de Notre-Seigneur. Et quand nous leur disons que les fatigues qu'ils doivent endurer, à cause de leur extrême pauvreté, leur rendent le repos nécessaire, ils nous répondent : «C'est précisément parce que nous sommes pauvres et privés de tous les avantages de ce monde que nous devons chercher nos richesses et notre bonheur dans les biens du ciel. » Dieu, en effet, ne se laisse pas vaincre en générosité ; l'humilité, la paix et la joie de ses serviteurs montrent bien qu'ils ont trouvé le véritable trésor. Surchargés de travaux, privés souvent de leur salaire ou accablés de coups par des maîtres injustes, ils supportent ces mauvais traitements avec une patience invincible, qui souvent désarme, et parfois convertit leurs persécuteurs. »

La mission de Maduré continua de s'étendre sous la bénédiction du ciel, et le P. de Nobili reçut de nouveaux collaborateurs dont nous dirons plus loin les noms et les œuvres.

En 1638 il eut la douleur de perdre le P. Ant. Vico, le compagnon de ses travaux pendant 28 ans, et son intime ami. Après avoir cultivé la chrétienté de Maduré l'espace de vingt ans, se trouvant malade et épuisé de forces, il fut transféré à Moramangalam et ensuite à Trichinopoly. Nommé plus tard supérieur de la Mission, il exerçait encore cette charge quand Dieu l'appela à lui (18 oct. 1638).

Les sentiments du P. Vico sur le P. de Nobili nous sont connus par le portrait qu'il nous a laissé de cet apôtre dans sa lettre au P. Aquaviva. Nous serions heureux d'entendre le P. de Nobili faire à son tour l'éloge du P. Vico. Malheureusement la notice qu'il dit avoir écrite sur ce digne missionnaire, qu'il appelle « un religieux d'une éminente vertu », ne nous est point parvenue. Mais si on se rappelle que le P. de Nobili fit lui-même choix du P. Vico pour partager son apostolat ; qu'il lui fut donné pour compagnon juste au moment où allaient commencer les terribles épreuves que nous avons racontées ; que le P. Vico fit de la cause du P. de Nobili sa propre cause, et reçut par conséquent le contre-coup des atteintes portées à la religion et à l'honneur de cet illustre apôtre ; que, sans laisser fléchir son courage, il l'aida jusqu'à la fin à porter sa croix ; qu'il porta seul le fardeau de la nouvelle mission durant ces longues années où le P. de Nobili fut retenu à Cochin ou à Goa ; qu'il fit de la chrétienté de Trichinopoly, lorsqu'il en fut chargé, un parterre où, sous la rosée de la grâce, fleurirent les plus belles vertus ; qu'il fut enfin élu pour diriger ses Frères et gouverner la Mission, on se fera aisément une idée du mérite et de la sainteté de ce grand missionnaire. Ce qui doit le grandir encore à nos yeux, ce sont les humbles sentiments qu'il avait de lui-même. Voici comment, après avoir décrit les qualités du P. de Nobili, il termine sa lettre.

« Quant à moi, quoique dépourvu de toutes ses vertus, j'ai assez de confiance dans les prières que l'on fait pour moi et dans l'exemple et la direction d'un si

grand maître, pour espérer de n'être pas tout à fait inutile dans l'emploi qui m'a été confié. Je m'estimerai assez heureux s'il m'est donné de consacrer toutes mes forces, tous mes moyens et toute ma vie à servir le P. Robert ou tout autre missionnaire, afin que, déchargés du soin des choses temporelles, ils puissent employer tout leur temps à procurer la grande gloire que Dieu a lieu d'attendre de ceux qui travaillent dans cette Mission. »

Le P. de Nobili espérait d'aller bientôt rejoindre son ami. Quelques heures seulement avant la mort de ce dernier, il écrivait : « Le P. Vico et moi touchons au terme de notre carrière ; notre âge et les graves infirmités par lesquelles Notre-Seigneur a la bonté de nous visiter nous en avertissent ». Sa vue, en effet, s'était affaiblie à tel point qu'il ne pouvait plus écrire de sa propre main. Il devait néanmoins vivre encore de longues années. Une dernière fois il fit le voyage de Cochin dans le but de régler avec le P. Provincial et l'évêque de Cranganore une affaire qui lui tenait particulièrement à cœur.

En travaillant à la conversion des hautes castes, le P. de Nobili ne s'était pas désintéressé du salut des castes inférieures ; tout au contraire, il avait cru prendre le moyen le plus efficace pour opérer la régénération de celles-ci, et il ne s'était pas trompé. On se rappelle ce qui avait fait échouer tous les efforts du P. Gonsalve Fernandez ; comment il avait encouru le mépris des hautes et des basses castes. Les parias, qui ne savaient estimer ou mépriser que ce qui faisait l'objet de l'estime ou du mépris des brames, conçurent une

haute idée de la religion chrétienne, dès qu'ils virent les brames, en grand nombre, pratiquer cette religion. Eux aussi voulurent l'embrasser. Nous avons vu quelle chrétienté florissante les basses castes formaient à Trichinopoly. Le P. de Nobili, et c'est là sa plus grande gloire, avait du même coup fait tomber la barrière qui semblait fermer aux Indiens de toutes conditions l'entrée du royaume des cieux. Et néanmoins la nécessité où se trouvaient les missionnaires de ne pas heurter les préjugés des castes élevées, mettait des entraves à leur apostolat. Sous peine de ruiner leur œuvre, ils ne pouvaient remplir leur ministère auprès des castes inférieures qu'en secret ou à la faveur des ténèbres. Agir autrement eût été se discréditer aux yeux des brames et, par une conséquence nécessaire, aux yeux des parias eux-mêmes. Telle était leur position, que certains écrivains paraissent n'avoir pas comprise. Il y avait cependant un moyen de l'améliorer, et le P. de Nobili pensa que le temps était venu d'employer ce moyen.

A la suite des délibérations qu'il eut à ce sujet avec le P. Provincial et l'évêque de Cranganore, il fut décidé, qu'outre les missionnaires qui continueraient à se conformer aux usages purement civils des brames et seraient désormais connus sous le nom de *brames-sanniasis*, il y aurait, à l'avenir, une autre classe de missionnaires dont le ministère s'exercerait spécialement auprès des Indiens d'une condition inférieure, et qui prendraient le nom de *pandara-souamis*, le mot *pandaram* désignant un religieux ou pénitent inférieur au sanniassi, mais professant le même genre de vie et d'abstinence. Les missionnaires de cette seconde caté-

gorie avaient sur les autres cet avantage, qu'ils pouvaient, sans se compromettre, sans même cesser de traiter avec les personnes de haute condition, avoir des rapports publics avec les personnes des castes les plus infimes (1). Ils ne pouvaient toutefois loger dans les maisons des brames ni manger avec eux.

Celui que la Providence avait marqué pour ouvrir cette nouvelle carrière fut le P. Balthasar da Costa, dont la vocation aux missions avait été accompagnée de circonstances qui méritent d'être racontées. Le P. Provincial de Portugal était venu visiter le scolasticat de Coïmbre où le jeune Balthasar étudiait la théologie. Déjà à cette époque il soupirait après les missions de l'Inde. Un jour le P. Provincial réunit les étudiants dans une chapelle, et leur annonça qu'il allait lire les noms de ceux qui devaient faire partie du prochain envoi de missionnaires destinés aux Indes. Le P. Balthasar, qui avait instamment sollicité cette mission, s'attendait à ce que son nom serait proclamé. Il n'en fut rien ; les médecins avaient déclaré que sa poitrine était si faible qu'il ne pourrait même pas supporter les fatigues de la traversée. Poussé par l'ardeur de ses désirs, ou plutôt par un mouvement d'en haut, le fervent religieux se jeta aux pieds de son supérieur, et le conjura avec larmes de vouloir bien ajouter son nom à ceux qu'il venait de publier ; de n'avoir d'ailleurs aucune crainte sur sa santé, parce que Dieu en prendrait soin et qu'il saurait tirer sa gloire d'un si faible

1. Cependant même les pandara-souamis devaient s'abstenir d'entrer dans les huttes des parias. Cette réserve, maintenue pendant près d'un siècle, fut supprimée par le Saint-Siège lorsqu'il porta son jugement sur les rites malabares.

instrument. Des instances si touchantes, accompagnées d'une telle confiance, parurent au P. Provincial un signe de la volonté de Dieu : le P. Balthasar fut adjoint aux autres missionnaires. Il arriva aux Indes en parfaite santé ; le P. de Nobili le trouva à Cochin et, à son retour de cette ville, il l'amena avec lui et le choisit pour inaugurer le ministère des Pandara-Souamis (1639).

Les deux classes de missionnaires reçurent chacune de nouvelles recrues dans les années suivantes. Tandis que les PP. Sébastien de Maya, François Arcolini, etc. vaquaient aux ministères des brames sanniassis, les PP. de Proenza, Emmanuel Alvarez [1], plus tard le Bx Jean de Britto remplissaient les modestes fonctions des pandara-souamis. Unis par les liens de la plus étroite charité, travaillant dans un même but, quoique dans des milieux et sous des noms différents, les uns et les autres donnèrent des enfants de plus en plus nombreux à l'Église de Jésus-Christ. Également accessibles à toutes les conditions de personnes, exerçant leur ministère tantôt auprès des brames, tantôt auprès des parias, les pandara-souamis servaient comme de traits-d'union entre les uns et les autres, et rapprochaient ainsi les immenses distances que l'orgueil païen avait mises entre les hautes et les basses classes. Tout en gardant les privilèges de son rang, le brame chrétien, malgré ses préjugés innés et ses antipathies naturelles, malgré le cri de la chair et du sang, ne pouvait plus s'enivrer de sa propre excellence et

1. Voir dans l'Appendice, 2e vol., la notice sur le P. Emmanuel Alvarez, et celle sur le P. Séb. de Maya.

accabler de son mépris le chrétien paria, régénéré comme lui en JÉSUS-CHRIST, dont l'âme était estimée des missionnaires à l'égal de la sienne. C'est ainsi que nous nous expliquons la considération et l'heureuse influence qu'obtinrent certains parias même auprès des castes élevées. C'est d'un chrétien paria que Dieu se servit pour jeter les fondements de la chrétienté de Sattiamangalam [1], plus tard une des plus belles de la Mission. Le P. Balth. da Costa va nous raconter le fait.

« Un paria chrétien eut occasion de s'arrêter quelques jours dans un bourg de Vellages. Il leur parla de notre religion avec tant d'éloquence qu'il leur inspira à tous le désir de l'embrasser. Il vint ensuite, avec une députation des principaux d'entre eux, me prier d'aller les instruire et les baptiser. Je leur envoyai d'abord mon catéchiste, le chargeant de sonder leurs dispositions et de m'apporter le résultat de ses observations. Son arrivée remplit ces bons Vellages d'une joie inexprimable. La religion qui leur avait plu sur la parole d'un paria, leur parut plus belle encore maintenant qu'elle leur était annoncée par une personne de leur condition. Je me rendis moi-même au milieu d'eux ; ou plutôt ils vinrent eux-mêmes à ma rencontre, plus de cent catéchumènes déjà bien instruits, et une foule de païens désireux de s'instruire. Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai à la vue de tant d'Indiens, tous de castes honorables, que la grâce attirait si puissamment à la connaissance de notre bon Maître ; et ce qui me causait le plus d'admiration, c'est que ces païens

1. Sattiamangalam fait partie aujourd'hui du diocèse de Coïmbatour.

orgueilleux avaient été convertis par le moyen d'un pauvre paria. »

Le trait suivant raconté par le même Père, n'est pas moins touchant. « Nous employons plusieurs chrétiens, nobles ou parias, qui sans porter le nom de catéchiste, en remplissent les fonctions. Un de ces derniers vient de prendre, d'un seul coup de filet, trente païens de haute condition ; et, après les avoir instruits, il est venu me les présenter pour recevoir le baptême. Rien de plus édifiant que les sentiments qu'il a fait paraître en cette occasion. Arrivé en présence du missionnaire, avec ses trente convertis, il se prosterne la face contre terre, et le conjure de lui pardonner la hardiesse qu'il a eue d'instruire ces catéchumènes, lui qui n'est qu'un paria ignorant. Il prononçait ces paroles avec un accent de conviction et une expression de modestie dont il n'était pas possible de n'être point touché. »

Par l'établissement des pandara-souamis, le P. de Nobili avait complété son œuvre. Plus que septuagénaire et presque aveugle, le vénérable apôtre travaillait toujours, lorsque ses supérieurs jugèrent le repos indispensable. En 1648 le P. da Costa écrivait : « Le P. de Nobili, fondateur et soutien de cette mission, vient de la quitter, par les ordres des supérieurs, pour se rendre à Jaffna, dans l'île de Ceylan, où l'on espère que le climat et le repos pourront soulager sa vue presque éteinte et rétablir sa santé. Dieu veuille nous le rendre bientôt ! »

Ce vœu ne devait pas être exaucé. Le P. de Nobili vécut huit ans encore ; mais il ne revit plus cette mis-

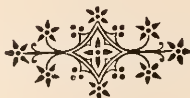
sion de Maduré, le champ de son apostolat pendant quarante ans. Il fut nommé supérieur de la mission de Ceylan. Il continua, malgré ses infirmités, — il était presque aveugle — à travailler comme un simple missionnaire; on l'appelait le *saint Père.* C'était un spectacle attendrissant que de voir ce vénérable athlète lorsque, appuyé sur un bâton, il paraissait hors de sa demeure, et se dirigeait à tâtons, à travers les rues, pour se rendre à l'église. Alors les chrétiens venaient à sa rencontre, se pressaient autour de lui, le soulevaient sur leurs bras et le portaient comme en triomphe.

Ses forces diminuant de plus en plus, les supérieurs crurent que le temps était venu de le soustraire entièrement aux fatigues du ministère, et lui assignèrent pour résidence la ville de Maïlapour. Il y vécut en parfait sanniassi. Il se construisit, dit-on, une cabane de terre, où il se retira, avec quatre brames chrétiens qui voulurent partager sa vie de travail, de prière et de pénitence. Depuis plus de quarante ans il n'avait fait qu'un repas par jour, qui consistait dans une poignée de riz, du beurre et du lait. Ce régime lui parut désormais trop délicat ; il remplaça le lait et le beurre par des herbes amères cuites à l'eau et assaisonnées d'épices. Ses dernières années furent employées à composer divers ouvrages que les brames, ses compagnons, écrivaient sous sa dictée, et qui devaient continuer après sa mort le bien qu'il avait fait durant sa vie.

Pendant que le vénérable anachorète utilisait ainsi les loisirs de sa solitude, des troubles éclatèrent à Maïlapour. Le Supérieur du P. de Nobili, craignant pour sa sûreté, l'invita à se réunir aux Pères qui avaient

leur résidence en cette ville. Le bon vieillard obéit ; mais ce ne fut pas sans regret qu'il quitta sa pauvre cabane, asile de la prière et du travail. En la saluant pour la dernière fois, il annonça qu'elle resterait debout lorsque toutes les maisons d'alentour auraient été détruites. L'événement vérifia cette prédiction. Le roi de Golconde s'étant emparé de la ville, en fit raser toutes les maisons ; seul l'ermitage du P. de Nobili resta intact au milieu des ruines.

Ce fut le 16 janvier 1656 que ce grand serviteur de Dieu alla recevoir sa récompense. Son éloge est dans le récit que nous avons fait de sa vie apostolique. En fait de travaux, d'épreuves endurées pour le salut des âmes, de vie pénitente et mortifiée, on trouverait difficilement un missionnaire qui puisse lui être comparé. Son humilité, sa mansuétude, son obéissance égalaient son amour de la Croix. Son union avec Dieu était continuelle, sa dévotion envers Marie toute filiale. D'un extérieur plein de dignité, d'un visage toujours affable et serein, d'une modestie angélique, on ne pouvait le connaître sans l'aimer. On évalue à 100,000 le nombre d'âmes gagnées à Jésus-Christ par le P. Robert de Nobili et ses compagnons d'apostolat.



CHAPITRE DEUXIÈME.

L'Apostolat et le Martyre.

Épreuves et consolations du Missionnaire. — Les successeurs du P. de Nobili. — Le P. Jean de Britto missionnaire, supérieur de la Mission, Martyr de JÉSUS-CHRIST.

1656-1693.

Tota tormenta diaboli in me veniant ; tantum ut Christo fruar. S. Ign. Antioch.



U'était-ce que cette mission de Maduré fondée par le P. de Nobili ? De quelles vertus devait être orné un missionnaire appelé à travailler dans cette Mission, et à quelles épreuves devait-il s'attendre ? Le P. Balthasar da Costa répond à ces questions dans une lettre qu'il écrivait de Tanjaour, en 1653, aux étudiants de Coïmbre et d'Evora. Sachant que la plupart d'entre eux aspiraient à la vie de missionnaire parmi les idolâtres de l'Inde, il ne craint pas de les mettre en garde contre des peintures trop brillantes que leurs jeunes imaginations pouvaient se former de cette vie. Voici comment il s'exprimait.

« Je parle à des cœurs généreux ; je vais donc dire franchement une partie des souffrances que les missionnaires ont à endurer dans ce pays. D'abord notre climat. C'est celui de la zone torride, une atmosphère embrasée contre laquelle vous cherchez en vain à vous

abriter. En temps de calme, vous avez peine à respirer; si le vent souffle, ou bien il vous arrive chargé des ardeurs des sables qu'il a traversés et vous brûle comme la vapeur qui s'exhalerait de la bouche d'un four ; ou bien il vient des montagnes, et alors il vous enveloppe d'un tourbillon de poussière qui vous poursuit partout et pénètre dans les coffres les mieux fermés. Un seul voyage à travers notre atmosphère de feu suffit pour transformer un homme des pieds à la tête. Puis, comment voyager ? Si vous faites usage de vos sandales, après quelques pas elles vous mettent les pieds en sang. Vous irez donc pieds nus ? mais vous aurez à marcher sur les épines et les sables brûlants. Le missionnaire que vous connaissez a voulu essayer de ce moyen : il avait à franchir la distance d'une portée de fusil; mais il n'avait pas fait la moitié du trajet qu'il semblait trépigner sur des charbons ardents ; et quand il l'eut achevé, il avait les pieds chargés d'énormes ampoules et le corps inondé de sueur. Vienne la saison des pluies ; les chaleurs deviendront plus tolérables ; mais alors vous enfoncez dans la boue, et souvent vous retirez vos pieds meurtris ou blessés. Pour mon compte j'ai tel doigt du pied qui a perdu son ongle cinq ou six fois. Je ne parle pas des rivières, des canaux, des torrents qu'il faut passer à gué, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, ou traverser à la nage.

« Et l'habitation du missionnaire ? Imaginez une cabane de terre avec une toiture de chaume ou de feuilles de palmier, sans fenêtres, avec une porte qui ressemble à une entrée de tanière, où vous pouvez à peine vous remuer sans donner de la tête, où vous

avez à lutter contre les fourmis blanches qui dévorent tout, contre les rats et les chauves-souris, contre les serpents et mille insectes venimeux. Notre lit est une natte étendue par terre ou sur une planche. Une poignée de riz cuit à l'eau, assaisonné d'une décoction de poivre, parfois de quelques herbes amères, voilà notre ordinaire : si vous pouvez y ajouter quelques légumes, du lait, un peu de beurre fondu, vous aurez un dîner de première classe.

« Tout cela est encore peu de chose. C'est dur, si vous voulez, dans les commencements ; mais peu à peu le corps s'y fait, et l'on finit par n'y plus penser. Une chose plus pénible, à laquelle la nature s'habitue moins facilement, ce sont les persécutions, les insultes, les mépris auxquels nous sommes continuellement exposés. Vivre au milieu d'ennemis acharnés, sous un gouvernement qui n'est le plus souvent que tyrannie, n'avoir pas un instant de sûreté, c'est un genre de souffrances bien autrement crucifiant. Le corps peut se durcir à la peine, l'âme ne se durcit pas à l'humiliation, à l'opprobre, jusqu'à devenir insensible.

« Le missionnaire en viendrait-il à ce point d'aimer ses humiliations, il n'aurait pas épuisé son calice d'amertume. Ce qui est plus pénible que tout le reste, ce qui est proprement la croix du missionnaire, c'est la sollicitude mêlée d'angoisses que lui causent ses chrétientés dispersées par la persécution, des milliers de néophytes dépouillés de leurs biens, livrés à tous les genres de vexations et de tortures, la chute de quelques-uns et les souffrances de tous ; c'est son impuissance à satisfaire les saints désirs de tant de chrétiens

qui, ayant tout sacrifié pour leur foi, lui demandent avec larmes le Pain eucharistique et les consolations de la religion ; c'est, enfin, la vue de cette multitude d'idolâtres qui tombent dans l'abîme éternel, auxquels le manque de missionnaires et de catéchistes empêche de porter secours.

« Voilà, mes bien chers Frères, continue le P. da Costa, les souffrances des missionnaires. Vous présenter ce tableau sans crainte de vous décourager, c'est vous dire l'idée que j'ai conçue de votre vertu et de votre générosité. Non, ce n'est pas la perspective de telles souffrances qui effrayera des cœurs que Notre-Seigneur a remplis de son amour. D'autant plus que nos épreuves ne sont pas sans consolations. Et quelles consolations ! La joie de faire aimer et glorifier Dieu par des milliers de créatures qui l'outrageaient sans le connaître ; le bonheur de peupler le Ciel, d'arracher au démon tant de victimes, de voir fleurir tant de chrétientés ferventes : voilà nos consolations et nos jouissances qu'aucune parole ne saurait exprimer, que le cœur seul peut sentir et apprécier. »

En deux mots : une mesure de souffrances et d'humiliations telle que peuvent la désirer les plus ardents amis de la Croix, et une mesure proportionnée de consolations ; voilà quelle était la part d'héritage des aspirants à la Mission de Maduré. Le P. da Costa n'exagérait rien ; nous le verrons bien.

Nous ne pouvons dire au juste quelle était l'étendue de la mission de Maduré à la mort du P. de Nobili ; il est à croire qu'elle avait pris, à peu de chose près, l'extension qu'elle avait dix années après, c'est-à-dire

en 1666. Or à cette époque elle était comprise dans les trois royaumes de Maduré, de Tanjaour et de Gingi, gouvernés par trois princes ou *nayakers* qui payaient, ou étaient censés payer tribut au chef d'un état situé au nord-ouest du royaume de Gingi, et dont Vellour était la capitale. Elle s'étendait, vers le sud, jusqu'à Tinnevelley et Palamcottah ; vers l'ouest, jusqu'à Outtamapaleam, au fond de la vallée de Combey ; vers l'est, jusqu'à Manarcoudy et Pattoucottah ; au nord, jusque vers le parallèle qui passe à Pondichéry. Elle embrassait donc le territoire qui forme de nos jours le diocèse de Trichinopoly moins la côte maritime, et, en outre, une étendue de pays à peu près d'égale grandeur au nord du Cavery.

Sur cette vaste surface les missionnaires avaient fondé un certain nombre de chrétientés centrales de chacune desquelles dépendaient dix, quinze, vingt autres chrétientés. A la tête de chacune était ou un Père brame, ou un Père pandaram, quelquefois un Père de chaque catégorie. La vie du missionnaire, en temps de calme, se passait à visiter les chrétientés commises à ses soins. Les voyages se faisaient toujours à pied, et les chrétientés qu'il fallait visiter étaient parfois à une distance de quinze, vingt ou trente milles de l'église centrale ([1]). Le P. Balth. da Costa nous a dit ce que les missionnaires avaient à souffrir dans ces courses faites sous un ciel de feu, parfois à travers les bois et les montagnes.

1. Nous employons souvent le *mille* comme mesure de distance, c'est le mille anglais que nous avons en vue. Cinq milles anglais égalent, à très peu de choses près, huit de nos kilomètres.

Mais les temps de calme étaient rares et de courte durée. Le missionnaire se voyait toujours entouré d'ennemis, et d'ordinaire, sans un protecteur sur qui il pût compter. Sans doute, le P. de Nobili avait su se concilier les bonnes grâces du Nayaker de Maduré, qu'on appelait le grand Nayaker, parce qu'il exerçait une sorte de suzeraineté sur les Nayakers de Tanjaour et de Gingi ; et on peut dire que ce prince, pendant son long règne, se montra à peu près toujours favorable aux chrétiens ; mais ce suzerain n'avait qu'une autorité nominale sur ses vassaux ; sa protection profitait tout au plus aux chrétiens de ses états.

Le P. de Nobili encore, et d'autres missionnaires, réussirent parfois à se concilier la faveur de quelques princes parmi les seigneurs ou roitelets du pays ; mais cette faveur était si inconstante ! un rien changeait souvent leurs bonnes dispositions. Que la pluie vînt à manquer, que la famine ou quelque épidémie vînt à désoler le pays, les jogues ou prêtres des idoles ne manquaient pas d'en rendre les néophytes responsables. Dès lors il n'y avait qu'un moyen de faire cesser le fléau : le seigneur devait ordonner la destruction de l'église des chrétiens, l'expulsion du missionnaire, etc. Ou, si on le savait passionné pour l'or et l'argent, ce qui n'était pas rare, il suffisait de lui donner l'assurance que le missionnaire était possesseur de grandes richesses, que les chrétiens avaient enfoui un trésor sous les murailles de leur église; le seigneur ordonnait que le missionnaire fût arrêté et mis à la torture; que l'édifice religieux fût démoli. Des faits de ce genre, nous en trouvons presque à chaque page dans les lettres des missionnaires.

La foi même et la ferveur des néophytes donnaient bien des inquiétudes à leurs Pères en JÉSUS-CHRIST. Un ou deux faits montreront comment.

Le Nayaker de Maduré, entouré de sa cour, offrait un sacrifice solennel à ses divinités représentées sous diverses figures d'animaux. Un chrétien, témoin de la chose, laissa échapper cette réflexion : « Est-il possible qu'on déploie tant de pompe et qu'on dépense tant d'argent pour honorer des bêtes ? » Cette parole fut rapportée au prince qui, dans un premier mouvement de colère, ordonna de détruire l'église et le presbytère des chrétiens, et de chasser le missionnaire.

Le Nayaker de Tanjaour célébrait tous les ans une fête en l'honneur de son gourou ou maître spirituel. Le gourou était assis dans une niche richement parée et portée par les dames de la cour. Dans une autre niche, tout éclatante d'or et de pierreries, étaient placées les sandales du gourou, et le roi en personne, marchant à pied, un thuribile à la main, offrait de l'encens à ce vénérable objet, aussi longtemps que durait la procession. « A la vue de telles extravagances, dit le missionnaire qui raconte le fait, auriez-vous pu vous empêcher de rire ? Non. Eh ! bien ! c'est le malheur qui arriva à quelques-uns de nos néophytes, et cette imprudence servit de prétexte à une persécution. »

Quand la mission ou le district jouissait de la paix, le missionnaire avait encore à trembler pour un nouveau converti ou un catéchumène en butte aux mauvais traitements de sa famille ou de sa caste. Mais hâtons-nous de le dire, c'était surtout dans ces persécutions

individuelles que la grâce remportait ses plus beaux triomphes. Nous en verrons des exemples.

En temps de guerre, — les guerres étaient presque continuelles — les inquiétudes et les angoisses des missionnaires se multipliaient encore.

La plus désastreuse peut-être de ces guerres fut celle qui pendant trois ans, de 1655 à 1658, ravagea tout le territoire où s'étendait la mission de Maduré. Nous n'en suivrons pas les diverses phases. Qu'il suffise de dire qu'à la suite d'une tentative faite par les trois Nayakers pour s'affranchir de la suzeraineté du roi de Vellour et du tribut qu'ils lui payaient de temps immémorial, les musulmans du royaume de Golconde envahirent d'abord les états du roi suzerain, puis ceux de ses trois vassaux, pillèrent et saccagèrent les villes et mirent à mort un nombre incalculable d'habitants. De plus, avant que cette guerre fût terminée, une nouvelle guerre éclata entre le roi du Maïssour et le Nayaker de Maduré, guerre d'atroces représailles, appelée la *chasse aux nez*, parce que le premier traitement que les parties belligérantes infligeaient à leurs prisonniers, consistait à leur amputer le nez. Durant ces jeux sanglants, missionnaires et néophytes souffrirent des maux dont on ne saurait se faire une idée. Le P. Antoine de Proenza écrivait de Trichinopoly en 1659 :

« Comme la plupart des habitants, nos chrétiens ont été obligés de tout abandonner pour fuir dans des contrées inconnues. Triste spectacle que celui de tant de mères portant leurs petits enfants, de pauvres vieillards se traînant avec peine, de tant de fugitifs emportant

les effets qu'ils avaient pu sauver du pillage, laissant derrière eux leurs maisons et leurs églises livrées aux flammes, traversant des pays infestés d'ennemis ou de brigands, et allant demander un asile aux forêts et aux montagnes; et là encore poursuivis, traqués par les Musulmans qui tuaient les hommes, dépouillaient les femmes, emmenaient avec eux les enfants pour en faire des esclaves.

« Impossible de dépeindre l'état de misère dans lequel ils vécurent pendant longtemps. S'ils échappaient aux Musulmans, ils devenaient la proie des voleurs. Rançonnés par ces derniers, puis rendus à la liberté, ils languissaient dans la misère. Et néanmoins leur vertu les élevait au-dessus de toutes leurs épreuves. En les considérant, on ne savait à quel sentiment s'abandonner : ou de compassion et de tristesse à la vue de leurs souffrances, ou d'admiration et de bonheur à la vue de leur joyeuse résignation. La vivacité de leur foi semblait leur ôter le sentiment de leurs peines. Jamais on ne les entendait se plaindre ou murmurer ; ils chantaient leurs cantiques avec le même entrain et la même dévotion qu'aux temps de paix et de prospérité. »

Parlant de la chrétienté de Sattiamangalam, la même lettre ajoute : « Cette chrétienté eut sa part de la tribulation commune ; les résultats de la guerre y furent même plus désastreux qu'ailleurs, parce que l'irruption des Maïssouriens prit les chrétiens à l'improviste, sans leur laisser le temps de rien sauver de leurs biens. Errant sur les montagnes escarpées et dans les forêts sauvages, les néophytes endurèrent des

fatigues inexprimables, adoucies toutefois par la présence de leurs missionnaires, les PP. Martinz et Arcolini, et par des secours inespérés qui leur montraient les soins d'une providence toute paternelle. Rien d'ailleurs de touchant comme les prévenances et les attentions de ces généreux chrétiens pour leurs Pères bien-aimés. S'arrêtaient-ils dans une contrée, leur premier soin, avant même de songer à se reposer de leurs fatigues, était de construire une cabane pour leurs missionnaires et une chapelle pour la célébration du saint Sacrifice. Ce travail achevé, on les voyait, contents d'eux-mêmes, chanter des hymnes pieuses et se livrer à des joies innocentes. Le P. Martinz fonda ainsi cinq églises dans les provinces qu'il parcourut à la tête de sa chrétienté fugitive. »

Le P. Martinz et plusieurs de ses Frères devaient succomber à la peine. « Durant ces trois années (1656-1659) la mort fit, parmi les ouvriers apostoliques du Maduré, plus de victimes qu'elle n'en avait fait depuis l'origine de cette Mission.» Ainsi parle le P. de Proenza, qui ajoute en finissant :

« Tout semble annoncer que les épreuves dont j'ai fait le récit ne sont que le prélude d'autres épreuves encore plus grandes. L'heure du martyre n'est peut-être pas éloignée. Elle mettrait le comble à notre bonheur. »

Enfin le même Père écrivait en 1662 : « Comment peindre les souffrances et les angoisses de nos chrétiens errant sur les montagnes, pareils à des squelettes vivants, en proie aux horreurs de la guerre et de la famine ? D'après nos calculs, le nombre de nos néophytes morts de misère s'élève au delà de dix mille.

« Mais nous serions ingrats envers la divine Providence, si nous méconnaissions les bienfaits qu'elle nous a prodigués dans nos malheurs. Grâces à ses soins maternels, les missionnaires ont conservé leur santé et leur courage au milieu de travaux et de souffrances qui semblaient au-dessus des forces humaines. Nos néophytes nous ont généralement édifiés par leur constance et leur résignation ; en somme les progrès du saint Évangile ont dépassé tout ce qu'il était permis d'espérer dans un tel bouleversement. »

Le P. de Proenza donne le relevé des conversions opérées dans quatre ou cinq districts ou chrétientés depuis 1656 jusqu'à 1659. Le district de Trichinopoly en comptait 2,347 ; celui de Tanjaour, 2,268 ; Sattiamangalam, 1,639 ; Candelour et Pacour, 2,592. Dans ces mêmes districts plus de mille païens avaient reçu le baptême avant de mourir. C'étaient donc près de 10,000 âmes gagnées à Jésus-Christ dans cette seule partie de la Mission, et cela tandis que la guerre ensanglantait toute la contrée.

Et maintenant le lecteur peut se former une idée des douleurs et des joies que le P. Balthasar da Costa promettait à cette jeunesse de Coïmbre qui ne rêvait que palmes à cueillir au Maduré. Le P. de Proenza avait bien raison d'écrire : « La tribulation est notre pain de chaque jour ; mais la grâce de Dieu console nos tristesses, et même dans les pleurs elle fait trouver la joie, *miscens gaudia fletibus.* »

II. Éprouvées par les troubles de la guerre, les chrétientés du Maduré eurent encore à pleurer la perte de leurs pasteurs.

Nous avons souvent fait mention du P. Emmanuel Martinz. Donné pour second compagnon au P. de Nobili en 1625, il exerça comme lui, et dans les mêmes conditions, le saint ministère auprès des brames ; et, comme lui, il s'était obligé par vœu à persévérer jusqu'à la mort dans une vie qui était une mort continuelle de la nature. Digne émule et fidèle imitateur du grand apôtre de Maduré, il y avait néanmoins entre lui et son modèle de notables différences. Le P. de Nobili plantait, le P. Martinz arrosait. Le premier avait un merveilleux talent pour ouvrir aux païens les yeux de l'âme et les conduire à la foi ; le second possédait mille industries pour conserver la foi dans les néophytes et lui faire porter des fruits. Si les chrétiens témoignaient plus de respect et de vénération au P. de Nobili, ils avaient plus de confiance et d'abandon pour le P. Martinz. « Robert de Nobili est notre père, disaient-ils souvent ; mais Emmanuel Martinz est notre mère. » Tel est le parallèle que le P. Ant. de Proenza établit entre ces deux illustres missionnaires.

La pierre de touche de l'amour est le dévouement ; celui du P. Martinz pour ses néophytes ne connaissait pas de bornes. Il allait jusqu'à se dépouiller en leur faveur des choses les plus indispensables, et plus d'une fois l'obéissance dut intervenir pour modérer ses excès et l'empêcher de mourir de faim.

Son bonheur était de se trouver au milieu de ses chrétiens. Tous les jours il leur adressait une instruction et faisait avec eux la méditation et l'examen de conscience. Sous sa direction les néophytes firent d'admirables progrès dans la vertu. Un missionnaire allait

jusqu'à dire : « On distingue entre tous les chrétiens ceux que le P. Martinz a formés et dirigés, et je ne crains pas d'affirmer qu'ils ne le cèdent en rien à de fervents novices. » Il composa pour leur instruction plusieurs ouvrages tamouls et divers opuscules qui malheureusement ne sont pas venus jusqu'à nous.

La pauvreté de ce saint homme était extrême. Son vieux bréviaire, son crucifix, une image de la sainte Vierge, une aiguille et du fil pour raccommoder lui-même ses habits, deux ou trois livres tamouls, voilà tout ce qu'il laissa en mourant. Il avait pour lit la terre nue. Une poignée de millet cuit à l'eau, qu'il prenait vers le soir, faisait toute sa nourriture. Encore n'était-ce pas assez pour satisfaire les désirs de cet amant de la croix. Pour achever de les combler, Dieu permit qu'il fût en butte à toutes sortes d'outrages et de persécutions. Plusieurs fois il fut sur le point de mourir de mort violente ; il fut quatre fois exilé, quatre fois emprisonné, battu de verges, si cruellement souffleté qu'il était devenu méconnaissable, livré aux insultes des enfants et de la populace, laissé trois jours au fond d'un cachot sans aucune nourriture ; mais au milieu des opprobres et des tourments il surabondait de consolations.

Le P. Emmanuel Martinz fut surtout l'apôtre de Sattiamangalam, longtemps la plus belle chrétienté de la Mission. Il mourut couché sur la terre nue, à Trichinopoly, le 22 août 1656, à l'âge de 63 ans.

Les lettres des anciens missionnaires du Maduré donnent peu de détails sur la vie apostolique, d'ailleurs trop courte, du P. Étienne d'Arese. Son arrivée,

en 1649, fut saluée avec des transports de joie. Il devait, dans la pensée de tous, être le soutien de la Mission de Maduré, et tout semblait confirmer cette douce espérance. Cher à ses Frères pour ses aimables qualités, il devint encore pour eux un objet de vénération à cause de sa vertu. Les païens eux-mêmes l'entouraient de respect. On raconte qu'étant tombé entre les mains des infidèles, ceux-ci commencèrent par le dépouiller de tout ce qu'il portait sur lui ; mais ils furent tellement frappés de l'air de sainteté qui brillait sur sa personne, qu'après avoir accompli cet acte de spoliation, ils se jetèrent à ses pieds, le prièrent de leur pardonner et lui rendirent tous les objets qu'ils lui avaient d'abord enlevés.

Le P. d'Arese travaillait depuis sept ans dans la Mission et remplissait depuis trois ans l'office de supérieur, avec une sagesse qui justifiait toutes les espérances qu'on avait fondées sur lui, lorsque un acte d'obéissance lui coûta la vie. Le Provincial s'étant rendu à Maduré, lui écrivit de venir le joindre en cette ville. Le Père avait à franchir une longue distance, et cela à l'époque des fortes chaleurs ; il n'hésita pas un instant, malgré ses tristes pressentiments ; car en partant il dit à un des missionnaires : « C'est ma vie que Dieu demande ; qu'il soit béni de vouloir que je meure dans la pratique de l'obéissance. » En effet, à peine de retour de ce voyage, il tomba malade et mourut après quelques jours de souffrance (20 avril 1659). Lorsqu'il allait rendre le dernier soupir, les missionnaires qui l'entouraient l'ayant prié de vouloir bien, en sa qualité de supérieur, leur laisser quelques paroles qui fussent

comme son testament spirituel, il se contenta de leur dire : « Aimez toujours l'obéissance; aucune autre vertu ne donne autant de joie à l'heure de la mort. » Il avait 37 ans.

Plus courte encore fut la vie apostolique du P. Gabriel Lentecoski, dont le souvenir néanmoins doit rester cher à la Compagnie de Jésus et à la Mission de Maduré. Lithuanien d'origine, après avoir consacré sa fortune à la fondation d'un collège dans la ville d'Orsa, où il était né, il entra dans la Compagnie, et fut, après son noviciat, envoyé à Rome pour y étudier la philosophie et la théologie. Le P. Antoine Veloso étant venu dans cette ville en qualité de procureur de la province du Malabar, le P. Lentecoski demanda à partir avec lui pour les Indes. On lui objecta qu'il devait d'abord subir son examen *ad gradum* et qu'il n'avait pas encore reçu ses thèses. « Dans trois jours je serai prêt », répondit le Père. En effet, trois jours après il paraissait devant ses examinateurs qu'il étonnait par la clarté et la solidité de ses réponses. Il lui fut permis d'accompagner le P. Veloso. A son arrivée à Cochin on voulut le retenir pour professer la théologie ; mais il demanda avec tant d'instance de faire partie de la Mission de Maduré, qu'il fallut lui accorder cette grâce. La Mission était alors dévastée par les guerres dont nous avons parlé ; néophytes et missionnaires avaient dû chercher un refuge dans les montagnes. Le P. Gabriel se fit leur compagnon d'infortune, s'estimant heureux de débuter ainsi dans sa nouvelle carrière. Entre autres aventures il lui arriva de tomber entre les mains des musulmans, et peu s'en fallut qu'il ne mourût victime

de leur cruauté. Un aimable caractère, une douceur singulière qu'il savait allier à une rare fermeté, une âme capable de concevoir et d'accomplir de grands desseins, voilà ce qui frappait surtout dans le P. Lentecoski. La Mission croyait posséder en lui un trésor ; « mais il plut à Dieu, dit le P. de Proenza, de nous demander le sacrifice de nos plus chères espérances ». A la suite des privations qu'il avait endurées, le Père tomba malade, et, après deux mois de grandes souffrances, il rendit son âme au Dieu qui couronne les bons désirs comme les bonnes œuvres (3 août 1659). Il y avait à peine quatre mois qu'il avait revêtu l'habit des sanniassis. Ses restes furent déposés à côté de ceux du P. Em. Martinz, dans l'église de St-François-Xavier à Trichinopoly.

Le P. Antoine de Proenza, que nous avons souvent cité dans le cours de ce chapitre, fut chargé du gouvernement de la Mission après le P. Étienne d'Arèse. Nous avons de lui cinq longues lettres ; ce sont les plus précieux documents que nous possédions sur les années qui suivirent la mort du P. de Nobili. Il y raconte les travaux et les souffrances de ses Frères, et ne dit rien de lui-même ; mais un autre missionnaire, que nous citerons souvent dans la suite, le P. André Freire, le dépeint comme un ouvrier d'un zèle infatigable, doué de toutes les qualités qui peuvent gagner les cœurs. Même au temps où sa charge de supérieur général lui imposait le fardeau de toute la Mission, il administrait, comme un simple missionnaire, le district de Tottiam, sur la rive gauche du Cavery, à l'ouest de Trichinopoly. Apôtre des grands et des petits (il

était *pandara-souami*), c'était à ces derniers surtout qu'il donnait ses soins de prédilection. La réserve imposée alors aux missionnaires par les préjugés indiens ne permettant pas d'admettre dans l'église de Tottiam les chrétiens des basses castes, parce que cette église avait été construite sur les terres des brames, il se rendait lui-même dans les villages habités par les pallers ou les parias. Là il se prodiguait à ces déshérités de la nature, les réunissait autour de lui, les catéchisait, les relevait dans leurs défaillances, les animait à supporter patiemment leur misère dans l'espérance des biens éternels : c'étaient des excursions continuelles qui l'obligeaient souvent à séjourner dans des lieux malsains. Il en contracta une grave maladie.

A peine en convalescence, il reprit ses courses apostoliques. Une rechute s'en suivit, et le Père pressentit qu'il allait mourir. Le P. Balth. da Costa, qui était accouru auprès de son bien-aimé supérieur, ne partageait pas ses pressentiments. « Mon Père, consentez seulement à vous reposer, lui disait-il, et vos forces reviendront. » Mais le malade répondait qu'il n'aurait désormais de repos qu'au ciel. En effet, il s'affaiblit de plus en plus et s'éteignit paisiblement après quatorze jours de souffrances. Son corps, d'abord enterré à la hâte sur les bords du fleuve, fut exhumé vingt-sept jours après et retrouvé intact, aussi flexible et exempt de corruption que s'il avait été plein de vie. « Son tombeau, dit le P. Freire, est aujourd'hui le plus bel ornement de l'église de Tottiam. » (1666)

Le P. Ant. de Proenza appartenait à une famille distinguée du Portugal. Le collège d'Evora, où il avait

fait ses études, avait été fondé par ses ancêtres. Après quatre ans de vie religieuse, il fut, à l'âge de vingt-trois ans, envoyé aux Indes, passa six ans à Cochin, et fut ensuite attaché à la mission de Maduré (1653) où il travailla pendant treize ans. Il plut à Dieu de le couronner lorsqu'il était encore dans toute la force de l'âge.

Caractère aimable, il était la joie de ses Frères et gagnait l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Les chrétiens l'aimaient comme leur père, et lui-même les regardait tous comme ses enfants. Le P. Freire ajoute : « Je n'entreprendrai pas de dire les regrets qu'il a laissés, la douleur et les larmes des néophytes et des missionnaires. Tous ont perdu en lui un père et un ami. Pour moi, qui ai eu le bonheur de vivre longtemps en sa compagnie, d'apprécier ses qualités et d'admirer ses vertus, j'avoue que je ne puis tracer ces lignes sans les arroser de mes larmes. »

Chose assez étrange ! La vie que menait le P. de Proenza, si pénitente et si laborieuse, au lieu d'exténuer son corps, lui avait fait contracter un embonpoint qui était devenu une véritable infirmité. Mais il portait sa misère de très bonne grâce et, loin de se fâcher des plaisanteries que ses Frères se permettaient parfois sur sa corpulence, il admettait tout le premier que c'était « une monstruosité dans un missionnaire ! »

Le P. Ant. de Proenza, avons-nous dit, était de la classe des missionnaires pandarams : nous croyons devoir consigner ici le jugement qu'il portait sur ses Frères, les Brames-Sanniassis. Il paraît que ceux-ci, en dépit de la vie crucifiante qu'ils menaient, étaient

l'objet de certaines critiques ; le P. de Proenza, qui les connaissait bien, va nous dire ce qu'il en pensait.

Dans son rapport de 1665, adressé au P. Paul Oliva, parlant de la chrétienté de Sattiamangalam, un moment dispersée par les guerres, reconstituée ensuite et plus que jamais florissante, il disait :

« La tranquillité dont cette chrétienté jouit est due, en partie, au nombre toujours croissant des néophytes qui forment dans chaque caste un corps respectable et sont en état de réprimer les insolences des païens. Mais il faut l'attribuer surtout à l'autorité et à la vénération que se sont conciliées les missionnaires brames chargés de cette chrétienté. Je suis bien aise d'opposer ce fait aux préjugés et aux critiques de certaines personnes. A les en croire, nos sanniassis brames seraient autant de hauts personnages environnés d'honneurs, dont l'occupation se réduirait à protéger, à l'ombre de leur autorité, les œuvres et les personnes des missionnaires pandarams ; tous leurs éloges sont pour ces derniers qu'elles exaltent aux dépens des premiers. Je ne puis que me féliciter de ma profession de pandaram ; mais je suis loin de partager l'opinion que je viens de signaler. Sans doute, quand nos Pères brames ne feraient que nous protéger et nous soutenir, ils seraient déjà très utiles ; mais là ne se bornent pas leurs services ; eux aussi sont missionnaires avant tout. Un seul brame, le P. Arcolini, cultive à Sattiamangalam des milliers de chrétiens disséminés dans toute la province. Ses succès répondent à ses fatigues, et pour cette année il présente un contingent de plus de mille païens baptisés, tous de hautes castes. Il s'est

acquis une telle estime auprès des seigneurs du pays qu'ils s'empressent de lui offrir des emplacements pour les nouvelles chrétientés qu'il veut établir. »

Le P. François Arcolini, dont le P. de Proenza vient de faire l'éloge, fut plus de vingt ans missionnaire au Maduré. Donné pour compagnon au P. Em. Martinz en 1653, il partagea avec lui les tribulations dont les chrétiens de Sattiamangalam furent affligés, lorsque toute la contrée fut envahie par les hordes du roi du Maïssour. Mais plus heureux que le P. Martinz, il vit la fin de ces tribulations. Les néophytes dispersés retrouvèrent leurs foyers, et, sous la direction du P. Arcolini, la chrétienté de Sattiamangalam, avec ses 130 villages groupés autour de 23 églises, devint la plus florissante de la Mission.

Le P. André Freire nous a laissé un détail intéressant sur le P. Arcolini. Ce Père avait reçu de la nature un estomac tout délabré, et les médecins avaient déclaré qu'il ne pouvait se passer de viande. Ne tenant aucun compte de la décision des docteurs et plaçant sa confiance en Dieu, il se mit à faire ses voyages à pied ; il affronta les travaux et embrassa toutes les austérités des sanniassis, et néanmoins il fournit une carrière de plus de vingt ans. Le P. Freire cite d'autres faits semblables : des missionnaires qui, tout chargés qu'ils étaient d'infirmités, ne craignirent pas de s'assujettir à la vie pénitente et laborieuse du P. de Nobili, et vérifièrent ainsi l'assurance jadis donnée par ce dernier. A ceux qui condamnaient son genre de vie comme étant au-dessus des forces de la nature, il avait répondu qu'il se trouverait

toujours des hommes prêts à l'embrasser, parce que la grâce et l'amour des âmes rendraient possible ce qui semble impossible à la nature. «De tels exemples, ajoute le P. Freire, sont bien propres à nous encourager au service d'un Maître qui ne demande de grandes choses de ses serviteurs, que parce qu'il se réserve de suppléer à leur faiblesse par sa grâce toute-puissante. »

Le P. Fr. Arcolini mourut en 1673 ou 1674. Il fut précédé dans la tombe par le P. Emmanuel de Britto, bien digne de porter le nom du glorieux martyr que nous verrons bientôt apparaître. La carrière d'apôtre du P. Emmanuel ne fut que de six ans ; mais on peut dire qu'aucun missionnaire du Maduré n'endura en si peu de temps autant de souffrances pour JÉSUS-CHRIST. Pour ne citer qu'un seul fait, il était malade, et dans un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait se tenir debout, lorsqu'un brame, ennemi du nom chrétien, le fit prendre par ses satellites. Il fut d'abord souffleté, puis frappé si longtemps et si durement que son corps ne formait plus qu'une plaie, étendu enfin sur une sorte de chevalet et soumis à toutes les tortures que la cruauté de ses bourreaux put imaginer. Ayant survécu à tous ces tourments, il fut jeté dans un cachot qui lui parut une image de l'enfer, tant il était infect et brûlant ; « mais la bonté de Notre-Seigneur, disait-il, en fit pour moi un paradis ». Le P. Emmanuel administrait alors le district de Congoupatty qui limitait, à l'ouest et au nord, celui de Tottiam. Dès la première année il y avait baptisé 965 idolâtres et construit une nouvelle église. Traversant une région empestée, pour aller porter secours à une partie de ses chrétiens, il contracta une

maladie mortelle. Ce missionnaire si zélé, si avide de souffrances, tremblait à la pensée des jugements de Dieu ; il éprouvait parfois des désolations étranges, comme si le ciel eût été fermé pour lui et qu'il dût partager le sort des réprouvés. Mais au milieu de ces angoisses il suivait toujours la voie sûre de l'obéissance. Dans sa dernière maladie toutes ses terreurs se calmèrent, et sa mort fut douce comme un sommeil (23 sept. 1671).

Le P. Emmanuel de Britto, comme plus tard son glorieux homonyme, appartenait à la classe des Pères pandarams, à la tête desquels marchait, depuis plus de trente ans, le P. Balthasar da Costa. Le lecteur se rappelle comment il fut incorporé à la mission du Malabar d'abord, ensuite à celle de Maduré. Dans la lettre placée en tête de ce chapitre, où il dépeint les tribulations des missionnaires, il s'est surtout dépeint lui-même. Peu d'ouvriers apostoliques ont souffert autant et aussi longtemps que lui ; peu ont ouvert le ciel à un aussi grand nombre d'âmes. A l'époque où nous sommes arrivés, lui aussi touchait au terme de sa carrière.

Il fut envoyé à Rome en 1672, en qualité de procureur de la province du Malabar. Il ne devait plus revoir sa chère Mission. S'étant rendu de Rome en Portugal, il visita les collèges de Coïmbre, de Lisbonne, d'Evora. La vue de ce vénérable apôtre excita un enthousiasme général. Le 25 mars 1673, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, Lisbonne fut témoin d'un spectacle qui, pour être fréquent dans cette ville, n'en était pas moins émouvant. « Vingt-sept missionnaires, sortis ensemble du collège Saint-Antoine, se dirigeaient en ordre vers

le Tage. Ils étaient divisés en deux bandes ; l'une, destinée aux missions de Chine, suivait le P. Intorcetta, leur supérieur ; le P. Balth. da Costa devait conduire l'autre aux Indes orientales. Tous portaient sur leur poitrine l'image du Dieu crucifié qu'ils allaient annoncer aux infidèles [1]. »

Le vaisseau qui emportait cette phalange d'apôtres, poussé par un vent favorable, atteignit en quelques jours le passage de la ligne. Alors les épreuves commencèrent. A la brise qui avait soufflé durant les premiers jours succéda tout à coup un calme plat ; la mer était unie comme une glace, et tous les efforts des matelots ne purent faire avancer le navire. Arrêtés sous un ciel de plomb, ne respirant qu'un air embrasé, sans autre breuvage qu'une eau corrompue, la plupart des passagers tombèrent malades. Bientôt la contagion s'installa à bord du vaisseau et fit de nombreuses victimes. Les missionnaires ne furent pas épargnés ; dans le courant du mois d'avril, dix succombèrent. Le P. Balthasar da Costa fut une des premières victimes. Il mourut le 21 avril 1673.

Quand la nouvelle de cette mort arriva aux Indes, elle y causa une consternation générale. « Quelle perte, écrit le P. Freire, que celle d'un tel Père, d'un tel maître, d'un tel apôtre ! Il m'est impossible d'exprimer la douleur de nos chrétiens. Ils pleurent toujours la mort de leurs missionnaires ; mais jamais ils n'ont témoigné leurs regrets par des larmes si abondantes. Pour moi, que la douleur accable, je cherche ma consolation dans le souvenir des vertus et des longs tra-

1. Vie du Bx Jean de Britto par le P. Prat.

vaux de cet homme apostolique, dans la confiance que Dieu a déjà couronné tant de mérites, dans l'espoir enfin que la même voie nous conduira au même terme. »

Les afflictions qui viennent de la main de Dieu ne sont pas sans compensation. Le vaisseau qui avait vu mourir le dernier des compagnons du P. de Nobili, apportait aux Indes l'apôtre et le glorieux martyr du Marava. La belle figure du B^x de Britto projettera ses doux rayons sur les vingt années qui suivront la mort du P. Balth.. da Costa (1673-1693).

III. Issu d'une des premières familles de Portugal, page à la cour du roi Jean IV, Jean de Britto avait, étant petit enfant, porté l'habit des religieux de la Compagnie de Jésus, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de S. François-Xavier. C'était un présage de vocation ; à l'âge de seize ans il embrassa l'institut de St-Ignace (1662). Brûlant de marcher sur les traces du grand apôtre auquel il s'estimait redevable de la vie, il fut le premier à s'offrir au P. Balth. da Costa, lorsque ce vétéran de l'apostolat vint demander au Portugal un renfort de missionnaires. Sa mère, qui avait déjà fait un sacrifice héroïque en le donnant à la Compagnie, devint comme folle de douleur lorsqu'elle apprit qu'il était destiné aux missions de l'Inde ; mais rappelée par le jeune religieux aux vues de la foi, elle offrit encore à Dieu ce second sacrifice. Vingt ans plus tard la grande foi de cette femme héroïque se montra dans toute sa splendeur lorsque, informée du martyre de son fils, elle parut à la cour de Lisbonne en habits de fête et reçut

les félicitations du roi, des princes ecclésiastiques et de la haute noblesse.

Les épreuves que les nouveaux missionnaires eurent à subir durant leur traversée, furent pour le P. de Britto une première occasion de faire éclater son courage et sa charité ; il fut l'ange consolateur des malades et des mourants. Quand les matelots découragés, à bout de moyens humains, n'attendaient que la mort, il leur persuada de se tourner vers le ciel et de demander leur salut par l'intercession de S. François-Xavier ; deux fois ils obtinrent ainsi leur délivrance. Aussi lorsque enfin, après sept mois de navigation, le navire entra au port de Goa, les passagers reconnurent qu'après Dieu, c'était au P. de Britto qu'ils devaient d'avoir échappé à la mort.

Dès son arrivée aux Indes, le P. de Britto obtint de se consacrer à la mission de Maduré en qualité de pandara-souami ; mais il n'en fit pas partie tout d'abord. Ambalacottey, ville située entre la côte du Malabar et la chaîne méridionale des Ghattes, où les missionnaires avaient établi un séminaire et une imprimerie, fut sa première résidence. Là il se prépara à son futur ministère par l'étude des langues du pays, des croyances religieuses et des mœurs des Indiens ; surtout il s'appliqua à sa propre sanctification. Dans ce but il fit, durant trente jours, les exercices de saint Ignace.

Pendant que le P. Jean de Britto se livrait à ce travail de préparation, le P. André Freire vint à Ambalacottey, surveiller et hâter l'impression des ouvrages tamouls du P. de Nobili. Le vétéran et l'apprenti mis-

sionnaire se connurent l'un l'autre, et aussitôt il s'établit entre eux une union de charité que chaque jour devait resserrer davantage. Quand le P. Freire repartit pour sa Mission, le P. de Britto l'accompagna. Le récit suivant, où le premier raconte les fatigues et les péripéties de leur voyage, sera lu avec intérêt.

« Nous nous mîmes en route à l'apostolique, mon jeune compagnon (le P. de Britto n'avait pas encore 28 ans) ayant refusé un cheval qu'on lui offrait, sous le prétexte qu'il n'était pas venu chercher ses aises, mais bien des privations et des souffrances. Quelques Indiens nous servaient de guides. Nous avions à peine fait une journée de marche, lorsque nous fûmes assaillis par une pluie torrentielle, sans pouvoir nous abriter. Nous rencontrâmes enfin une habitation isolée et nous demandâmes un gîte pour passer la nuit. Nos vêtements étaient chargés d'eau comme si nous avions passé une rivière à la nage. Les gens de la maison nous entourèrent aussitôt et nous assaillirent de mille questions insipides ; ce fut comme un nouvel orage qu'il nous fallut subir jusqu'à minuit. Mais ils ne nous offrirent pas même une poignée de riz, et ils crurent nous faire une grande faveur en nous permettant de passer le reste de la nuit sous un misérable hangar, sans qu'ils parussent s'apercevoir que nous étions tout mouillés et grelottants de froid.

« Le lendemain nous nous enfonçâmes dans une forêt voisine, où nous pûmes sécher nos vêtements aux rayons du soleil. Étant à la merci de nos guides, il nous fallait subir tous leurs caprices ; ils trouvèrent bon de nous faire perdre la meilleure partie du jour

pour nous faire avancer ensuite,à marche forcée,durant les ténèbres de la nuit, à travers les bois, au risque d'être dévorés par les tigres. Le P.de Britto, soutenu par son courage, avançait toujours sans donner le moindre signe de souffrance. Mais enfin, après neuf lieues de marche, il fut obligé d'avouer qu'il n'en pouvait plus. C'est alors seulement que je m'aperçus de l'état de ses jambes, affreusement enflées et couvertes de plaies. Je lui demandai pardon de ma négligence et du peu de ménagement que j'avais eu pour lui. « Ce n'est rien, dit-il ; le plaisir que j'aurai bientôt de voir cette chère mission de Maduré me guérira. Il demanda lui-même, après quelques moments de repos, à continuer la route, et nous arrivâmes jusqu'à Sattiamangalam. La joie de toucher enfin cette terre promise, lui fit oublier toutes ses souffrances et parut même renouveler ses forces. Cependant la nature ne put résister à une si violente secousse ; il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Mais Dieu eut pitié de nous, et il nous conserva un ouvrier qui nous donne de si belles espérances. » Tel est le récit du P. Freire. Nous allons maintenant suivre le soldat de Jésus-Christ dans sa glorieuse carrière.

Koley, bourgade située au sud du royaume de Gingi, fut son premier poste, d'où il fut bientôt transféré à Tattouvanchery, chrétienté plus importante, qui comprenait plusieurs villages disséminés au nord et au sud du Coléron. Là son premier soin fut de se concilier la bienveillance de deux princes dont ses chrétiens cultivaient les terres. Dans une entrevue qu'il eut avec eux, il sut si bien captiver leur estime, qu'il en obtint

pleine liberté d'exercer son ministère dans les villages qui relevaient de leur autorité. Rendant compte de ses premiers travaux, il écrivait :

« Nous avons eu une invasion des Mahrattes. Les troubles qu'ils ont causés dans le pays m'ont empêché de visiter toutes mes chrétientés. De 600 catéchumènes, tous parfaitement préparés, 390 seulement ont reçu le baptême. J'aurais à raconter bien des faveurs accordées à nos chrétiens par la bonté divine. J'ai vu de mes yeux leurs champs, jonchés de sauterelles tuées par l'eau bénite, promettre une abondante récolte, tandis que les champs voisins étaient complètement ravagés par ces insectes. La divine miséricorde m'a sauvé moi-même, et les chrétiens qui étaient avec moi, d'une manière miraculeuse, dans la désastreuse inondation du 17 décembre (1676) ».

Voici le récit qu'il fait lui-même de cette inondation et des dangers qu'il courut : « L'église et le presbytère de Tattouvanchery avaient été bâtis sur une éminence, à une demi-lieue au nord du Coleron. Il était inouï que les débordements du fleuve eussent jamais atteint le sommet de cette colline. Or, au milieu de la nuit du 17 décembre, je fus éveillé par des lamentations.

« Soupçonnant la cause de cette alarme, je me lève à l'instant, et j'éveille les chrétiens qui se trouvaient avec moi, au nombre de dix-huit. Déjà l'eau pénétrait dans notre enceinte ; une mer immense nous enveloppait de toute part.

« Je me retirai à l'église pour prier, tandis que nos chrétiens, dont je n'avais pu calmer la frayeur, s'en-

fuyaient dans un bosquet voisin, résolus de grimper sur les arbres en cas de nécessité.

« Bientôt les flots envahissent le presbytère et l'église. Me voyant dans l'eau jusqu'à la poitrine, je me dirigeai aussi vers le bosquet, luttant contre le courant, m'accrochant à des arbustes dont les épines me déchiraient les mains. Au point culminant du monticule, les ruines d'une maison formaient un petit tertre que les eaux n'avaient pas encore touché. Je m'y réfugie; huit des néophytes viennent me joindre, et nous nous serrons tous sur un espace de cinq ou six pieds carrés. Le jour paraît enfin et nous découvre l'horreur du spectacle qui nous environne : un océan sans rivage ; çà et là des sommets de collines et des têtes d'arbres ; des corps d'hommes ou d'animaux, et toute sorte de débris que les flots roulent avec impétuosité.

« Ce déluge pouvait durer plusieurs jours, et nous n'avions absolument rien pour manger. Un chrétien, habile nageur, se dévoua pour le salut de tous. Après s'être recommandé à Dieu, il s'élança dans les flots, fit un long détour pour rompre la violence du courant, arriva au presbytère et revint avec une provision de riz suffisante pour toute la troupe.

« Autre danger de la part des serpents, que l'inondation avait chassés de leurs repaires et qui, nageant à la surface des eaux, se dirigeaient vers notre tertre. Nous étions obligés de monter la garde à tout moment pour tuer ou repousser dans les flots ces reptiles malfaisants, dont plusieurs étaient d'une grosseur énorme.

« L'inondation nous avait surpris le vendredi; le samedi au soir elle parut diminuer ; mais le dimanche

elle prit de nouveaux accroissements et sembla vouloir nous engloutir. Nous cherchâmes notre consolation dans la conformité à la volonté de Dieu auquel nous offrîmes notre vie. Mais Dieu eut pitié de nous. Après trois jours les eaux se retirèrent, et bientôt nous pûmes sortir de notre prison et chanter le cantique de la reconnaissance. »

Voulant témoigner au Seigneur sa gratitude pour la protection signalée qu'il en avait reçue, et en perpétuer le souvenir, le P. de Britto bâtit une église et une résidence sur le lieu même où la Providence l'avait sauvé d'une mort qui semblait inévitable.

L'apôtre poursuivit le cours de ses travaux, avec d'autant plus d'ardeur qu'il se croyait plus obligé à employer au service de Dieu une vie que Dieu venait de lui conserver par une sorte de miracle. Une excursion qu'il fit vers le Nord, au commencement de l'année 1677, fut marquée par la fondation, à Couttour [1], d'une nouvelle résidence qui devait bientôt devenir le centre d'une grande chrétienté. Dans les premiers jours du carême, il était de retour à Tattouvanchery.

Là, il travaille jour et nuit, confesse plus de 3,000 chrétiens, baptise 300 catéchumènes, et célèbre, dans la nouvelle église, les fêtes de Pâques au milieu d'un immense concours de fidèles et d'idolâtres. Se trouvant gêné dans l'administration de ses chers parias par l'affluence des païens de haute caste, il se détermine à construire une église exprès pour eux, dans un bois solitaire, situé à douze lieues sud-est de Tattouvanchery.

Mais là encore il se voit soudainement cerné par les

1. Environ 30 milles à l'ouest de Pondichéry.

eaux et, pendant trois jours, il n'a pour nourriture que quelques herbes sauvages qu'il cueille avec beaucoup de fatigue. « Mais, ajoute-t-il, Notre-Seigneur se plaît à consoler ses serviteurs, même quand ils le méritent le moins. Aussi puis-je assurer que ces jours furent pour moi des jours de délices. Ma joie s'accrut à la vue des populations qui accoururent auprès de moi dès que les rivières furent guéables. Dans l'espace d'environ un mois je confessai plus de 1,500 néophytes et baptisai plus de 300 païens. J'étais occupé à disposer au baptême au moins trois cents autres catéchumènes, lorsqu'une lettre du Père Supérieur m'ordonna de me rendre de suite à Madras pour y traiter une affaire importante. »

Cette lettre était adressée au P. André Freire à qui il avait été donné pour collaborateur, et sous la direction duquel le soldat de la Croix fit ses premières campagnes. Le P. Freire envoya la lettre au P. Paul Oliva en y joignant l'apostille que voici :

« Pour suppléer à ce que la modestie du P. Jean de Britto lui fait omettre, je dois signaler le zèle des âmes qui le dévore, les fatigues excessives qu'il endure, les persécutions journalières de la part des brames, qu'il supporte avec une admirable patience. Malgré leurs vexations, il a terminé son église des parias, dont la beauté ravit les néophytes. Déjà son zèle a réuni plus de 360 chrétiens dans une solitude qui, un an auparavant, n'en comptait pas un seul. Il est vrai que sa position ne lui présente que des privations ; mais il n'a aucun souci des choses de ce monde. Le salut des âmes est sa joie, sa nourriture, sa vie. »

Tel est le jugement que portait un des plus grands missionnaires du Maduré sur le P. Jean de Britto, lorsque celui-ci n'était encore qu'au début de sa vie apostolique.

Au milieu des dangers et des épreuves, le P. Jean de Britto possédait à un degré éminent cette tranquillité d'âme que les Saints puisent dans leur invincible confiance en leur Père céleste. Dieu, qui ne saurait permettre que ceux-là soient confondus qui espèrent en lui, venait à point à son secours, et le dédommageait de ses peines par d'ineffables consolations. Comme fait à l'appui, il suffira de citer ce qu'il écrivait lui-même en 1680.

« Poursuivant la visite de nos chétientés j'entrai dans la province de Manarcoudy. Là, je fus obligé de rester quinze jours dans un bois, sans maison, privé de toutes les choses nécessaires à la vie, n'ayant d'autre breuvage que l'eau bourbeuse d'un fossé, et en danger d'être dévoré par les bêtes féroces. Mais je fus bien dédommagé par l'avantage, que m'offrait ma retraite, d'administrer les chrétiens des castes les plus humbles. J'y entendis 2,000 confessions et conférai 150 baptêmes.

« Je me trouvai bientôt à bout de forces. Des furoncles envenimés me couvrirent les jambes ; sous mes paupières se formèrent des excroissances de chair qui me causaient une vive douleur. Il y avait comme du feu dans mes veines; une fièvre ardente me consumait. Après dix jours de souffrances, lorsqu'on me croyait perdu, Dieu m'inspira de recourir à l'intercession de S. François-Xavier. Afin de le prendre par son côté

faible, je renouvelai, en son honneur, le vœu de me consacrer jusqu'à la mort au service de ses chers Indiens. A l'instant mes douleurs se calmèrent, et en peu de jours je fus complètement guéri. » Le fait suivant atteste une intervention divine d'un autre genre.

Un des catéchistes du Père se plaignait un jour à lui des affreux blasphèmes qu'il avait entendu un seigneur païen prononcer contre la religion de J.-C. « Dans huit jours, dit le P. de Britto, ce païen expirera, la langue rongée de vers, et tu verras son convoi. » Huit jours après le catéchiste rencontre un cadavre qu'on portait au bûcher. C'était celui du blasphémateur ; il était mort à la suite d'une tumeur putride qui s'était formée sur sa langue et avait engendré des vers.

En moins de cinq ans d'apostolat le P. de Britto avait conféré le baptême à plus de 6,000 païens, fondé des chrétientés nouvelles, agrandi et consolidé les anciennes, et parcouru plusieurs fois toute cette partie de la Mission qui s'étendait du fleuve Palar, au sud de Madras, jusqu'aux confins du Marava. Les succès qu'il avait obtenus, les talents dont il avait fait preuve, sa grande vertu, le désignèrent aux supérieurs de la Compagnie comme l'homme le plus capable de gouverner la Mission.

Nous le trouvons investi de cette charge en 1683. Il succédait au P. André Freire. Les lignes suivantes, du P. Jerôme Tellez, disent comment il s'acquitta de son office.

« Le P. Jean de Britto est vraiment un apôtre et un génie extraordinaire. Dans l'espace de quelques années

il a multiplié les chrétientés et les fidèles de cette Mission, au prix de tribulations et de fatigues infinies. Il n'a profité de ses pouvoirs de supérieur que pour soulager ses Frères en se chargeant lui-même. Il se réserve toujours les travaux les plus pénibles. Quel zèle ! Quelle activité ! Il affronte tous les périls pour sauver les âmes et étendre le royaume de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il a souffert plusieurs fois des tourments affreux. Il me semble voir en lui S. François-Xavier lui-même. » (1)

Dieu qui réservait à cet illustre émule de Xavier la couronne du martyre, voulut, en effet, qu'il préludât à son dernier triomphe par bien des combats et des victoires. C'est dans cette glorieuse arène que nous allons le voir entrer.

IV. Les chrétiens de basse caste furent toujours les privilégiés du P. de Britto. Il s'intéressait surtout à ces familles de parias qu'il avait établies dans un bosquet à quelques lieues de Tattouvanchery, et allait aussi souvent que possible leur porter ses secours spirituels. Or une nuit, pendant qu'il dormait dans la chapelle qu'il leur avait construite, survinrent les satellites d'un gouverneur, homme au cœur féroce, qui avait conçu une haine furieuse contre la foi chrétienne. Ils avaient ordre d'apporter à leur maître la tête de l'apôtre. « Je veux le voir, mais non lui parler », avait-il dit à ses émissaires. Quand il versait le sang, cet homme trouvait encore matière à plaisanterie. Mais Dieu veillait sur son serviteur. Au moment où les assassins s'apprêtaient à exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, voilà que la

1. Voir, à l'Appendix, une notice sur le P. Jérôme Tellez.

nature semble s'émouvoir ; le ciel lance des éclairs, le tonnerre gronde ; la terreur s'empare de cette poignée de sicaires et les disperse. L'apôtre, resté seul, se plaint amoureusement à son divin Maître de lui avoir montré la palme du martyre sans lui permettre de la cueillir.

Dans cette circonstance, Dieu voulut que pas un cheveu ne tombât de la tête de son serviteur ; mais il devait bientôt lui ménager l'occasion de souffrir pour son nom.

La charge de supérieur imposait au P. de Britto l'obligation de visiter les chrétientés de la Mission. Pendant qu'il parcourait, dans ce but, les districts du Sud, accompagné de ses deux catéchistes, la Providence le conduisit dans un gros village dont tous les habitants étaient païens. Un pressentiment qu'il y avait là des âmes qui n'avaient pas encore reçu la Bonne Nouvelle, et qui étaient disposées à la recevoir, le détermina à s'y arrêter. A défaut de maison, un bosquet de palmiers lui servit de retraite. Son attente ne fut point trompée ; à peine avait-il commencé à prêcher Jésus-Christ que la grâce descendit en pluie abondante sur ces pauvres infidèles. Au bout de quelques jours le Père comptait deux cents catéchumènes. Aussitôt grand émoi dans le camp de Lucifer. Les prêtres des idoles se dirent, comme autrefois les ennemis du Sauveur : « Qu'allons-nous faire? Voilà que tous marchent à sa suite. Ce sanniassi, en nous enlevant nos disciples, nous ôte tout moyen d'existence ; il nous faut à tout prix nous défaire de lui ». Il leur fut facile de trouver des meurtriers à gage et un homme pour les conduire. Le Père fut assailli pendant la nuit. A l'exemple de

son divin Maître, son premier soin fut de mettre en sûreté les catéchumènes qu'il avait auprès de lui; puis, avec ses deux catéchistes, il s'avança vers ses ennemis et leur demanda qui ils cherchaient. Cette bande d'assassins ne lui répondit que par des outrages, accompagnés de soufflets et de coups de bâton. Ils le garrottèrent ensuite et le jetèrent, lui et ses catéchistes, dans un cachot infect. Après y avoir passé quelques jours, occupés à louer Dieu, ils virent venir à eux une troupe de séides armés de haches. « Nous allons mourir pour Jésus-Christ », dit le saint, d'un air joyeux, à ses compagnons. En même temps il tombe à genoux et présente sa tête à ses bourreaux; ses catéchistes imitent son exemple. Les bourreaux n'attendaient qu'un ordre de leur chef. Mais celui-ci, dominé par le spectacle qu'il avait devant les yeux, effrayé peut-être de la responsabilité des meurtres qu'il allait commettre, ou retenu par un pouvoir invisible, n'ose commander. Finalement il se contenta d'infliger aux disciples de Jésus-Christ un certain nombre de coups et leur rendit la liberté.

C'est ainsi que le saint missionnaire faisait comme l'essai de ce martyre qui devait couronner sa carrière. Persuadé que la souffrance féconde les travaux de l'apôtre, il l'appelait de ses vœux, et au besoin il se l'infligeait lui-même. C'est par ce moyen qu'il vainquit le mauvais vouloir obstiné de quelques chrétiens d'Agaram.

Cette chrétienté était, à l'époque où le Père en fit la visite (1685), divisée en deux camps, à la tête desquels se trouvaient deux chrétiens influents, que des

intérêts de fortune et des raisons d'amour-propre avaient jetés dans une inimitié scandaleuse. Les efforts de plusieurs missionnaires pour réconcilier les deux partis avaient échoué complètement. Le P. de Britto, après avoir recommandé cette affaire à Dieu, assemble les chrétiens dans l'église. On fait d'abord la prière en commun; suit une exhortation chaleureuse sur l'esprit de charité, qui forme le trait caractéristique des disciples de Jésus-Christ; puis le Père s'adresse directement aux chefs des deux partis et, au nom de leur Sauveur et dans l'intérêt de leurs âmes, les conjure d'ouvrir leurs cœurs à ce divin esprit et de s'aimer en frères. Mais il n'en obtient que des réponses évasives ou des excuses, au lieu de l'aveu candide de leurs torts. « Ah ! s'écrie le saint, vous résistez à la grâce ; vous refusez de vous pardonner pour l'amour de Jésus-Christ ; eh bien ! c'est à moi, qui dois lui répondre de vos âmes, de satisfaire pour vous. » En même temps il rejette le voile qui lui couvre les épaules, s'arme d'une discipline et se flagelle jusqu'au sang, en criant à Dieu : pardon ! miséricorde ! Vaincus par une telle charité, les deux ennemis s'embrassent avec larmes et se jurent une amitié éternelle.

Le P. de Britto avait jusqu'alors exercé son zèle en dehors du Marava. Vers le commencement de 1686, se trouvant près de Trichinopoly, dans un village où il venait d'établir une nouvelle chrétienté, il vit venir à lui des néophytes Maravers, que la persécution avait forcés à s'expatrier. Ces pauvres fugitifs lui firent la peinture la plus navrante de l'état des chrétientés dans leur pays. Le Père, touché de leurs récits, résolut aus-

sitôt de porter ses consolations aux opprimés et de partager leurs souffrances. Il s'y croyait doublement obligé, et comme supérieur et comme missionnaire. Une autre raison déterminante était la perspective du martyre qui exerçait toujours sur lui un attrait irrésistible. Ni les instances des missionnaires, ni les pleurs des chrétiens ne purent ébranler sa résolution. Suivons-le encore dans cette excursion apostolique, ou plutôt sur ce Calvaire, où le digne Compagnon de JÉSUS va participer si largement à la passion de son Sauveur.

Ce fut le 5 mai 1686 qu'il pénétra dans le royaume du Marava. Hélas ! un triste spectacle s'offrit alors à ses regards : partout les chrétientés dispersées, les églises en ruine, les chrétiens fuyant la persécution ; ceux qui n'avaient pas quitté la contrée, obligés de se retirer au fond des forêts où ils traînaient leur misérable existence. Mais ils ont appris que leur Père est venu les consoler ; cela leur suffit ; ils paraissent oublier leurs souffrances. Partout où le Père se montre, il est accueilli comme un ange envoyé du ciel ; des milliers de chrétiens puisent dans les sacrements de nouvelles forces ; les païens des environs se présentent en foule au missionnaire, et le prient de leur enseigner le chemin du salut. En moins d'un mois et demi 2,070 idolâtres sont régénérés dans les eaux du baptême.

Mais les adorateurs du démon ont frémi à la nouvelle de l'arrivée de l'homme de Dieu. Aussitôt sa perte est résolue. Ils trouvent dans le commandant des troupes du roi du Marava un homme qui n'est que trop disposé à servir leur haine. Cet officier lance ses soldats à la poursuite du Père ; Dieu permet que son

serviteur, ses deux catéchistes et trois autres chrétiens, dont l'un n'était encore qu'un enfant, tombent entre leurs mains. Interrogés sur leur religion, tous les six se déclarent hautement chrétiens, et le P. de Britto fait connaître de plus sa qualité de *gourou* ou docteur de la loi du vrai Dieu. Le commandant, pris d'un accès de fureur, se jette sur le Père et l'accable de coups. Ensuite il ordonne que les confesseurs soient attachés à des troncs d'arbres ; dans cet état, pendant toute une nuit, ils restèrent exposés aux outrages des soldats et de la populace.

Le lendemain l'officier païen essaya de les gagner par des promesses ; il promit de les combler d'honneurs et de présents, même de leur donner toute liberté de pratiquer et de prêcher leur religion, s'ils voulaient seulement adresser une invocation à une de ses divinités. Sur leur refus, qu'il prit pour un outrage, il fit d'abord meurtrir de coups le saint missionnaire. Puis il le fit attacher par les pieds et les mains et suspendre entre deux arbres. Quant aux compagnons du Père, ils subirent une flagellation si cruelle que leur peau déchirée laissait les os à découvert. Jetés ensuite dans une étroite prison, ils cherchèrent dans la prière de nouvelles forces pour soutenir de nouveaux combats.

Le jour suivant les tortures se renouvelèrent et furent encore plus atroces. On conduisit les confesseurs de la foi sur le bord d'un étang. Là les bourreaux, au moyen d'une corde passée à une poulie et attachée au bras de leurs victimes, soulevaient les martyrs dans l'air, les laissaient ensuite tomber dans l'eau d'où ils

les retiraient au moment où ils allaient être suffoqués, pour les soulever et les replonger encore. Le P. de Britto le premier et, après lui, tous ses compagnons subirent cette sorte de supplice, qui fut encore suivi d'une sanglante flagellation.

Le Bienheureux n'avait pour lui-même que des actions de grâces à rendre à Dieu qui voulait bien satisfaire sa soif de souffrances. Ce qui lui fit verser des larmes bien amères, ce fut la défection d'un de ses chrétiens qui, vaincu par la douleur, finit par donner un signe d'apostasie.

De Mangalam, théâtre de ces scènes sanglantes, le Père, ses deux catéchistes et les deux chrétiens restés fidèles,furent traînés à Calearkoïl,au centre du Marava, où ils languirent plusieurs jours dans une infecte prison, n'ayant pour toute nourriture qu'une poignée de riz qu'on leur jetait toutes les vingt-quatre heures. Au bout de onze jours (28 juillet 1686), on les fit sortir de leur cachot pour les conduire à Pagany, au nord-ouest de Calearkoïl. Là ils comparurent encore devant le commandant général qui, s'adressant au P. de Britto, le somma d'invoquer le nom d'un de ses dieux. Irrité de l'entendre invoquer le saint Nom de Jésus, il ordonna à un de ses satellites de lui meurtrir les joues à coups de poings. Cherchant ensuite dans son imagination par quel nouveau genre de supplice il pourrait triompher de la constance du martyr, il s'arrêta à celui que nous allons décrire.

Il y avait, tout près de son habitation, une roche dont la surface était hérissée de pointes aiguës et sur laquelle le soleil dardait ses rayons de feu. Le tyran

y fit étendre le Bienheureux dépouillé de ses vêtements, et commanda à huit bourreaux de le frapper à la fois avec des bâtons et des cordes jusqu'à ce que les chairs volassent en lambeaux ; et comme le martyr de Jésus-Christ ne laissait pas même entendre une plainte, son visage radieux témoignant au contraire de la joie dont son âme était inondée, ce barbare, dans un dernier accès de fureur, ordonna aux bourreaux de piétiner le corps de leur victime, afin que les aspérités du rocher entrant plus profondément dans ses chairs, lui causassent de plus vives tortures.

Impuissante sur le P. de Britto, la rage du commandant se tourna contre les deux catéchistes. Silouvey Nayagam, digne disciple d'un tel maître, subit d'abord tous les tourments que le Père venait d'endurer. Lorsque les bourreaux n'eurent fait qu'une plaie de tout son corps, ils se mirent à le frapper sur la tête si violemment qu'un des yeux, arraché de son orbite, lui pendait sur la joue. Le tigre qui présidait à cette exécution n'en fut point ému. « Va maintenant prier ton maître, dit-il d'un ton ironique, de te remettre cet œil en sa place ; il a une belle occasion de nous montrer que sa religion est la seule véritable. » Le héros chrétien fut reconduit en prison. Le Bienheureux, en le voyant, se jeta à son cou, baisa avec respect ses plaies sanglantes, remit dans son orbite l'œil arraché et fit sur cet œil le signe de la croix. La guérison fut instantanée. Le commandant constata lui-même le prodige, mais ferma les yeux à la vérité. A son dire, le P. de Britto n'était qu'un habile magicien.

Le lendemain il signa un édit, en vertu duquel le Père et ses deux catéchistes étaient condamnés à être empalés. Aux deux autres chrétiens on devait couper un pied, une main, les oreilles, le nez, la langue, et leur rendre ensuite la liberté.

Lorsque la nouvelle de cette sentence fut apportée aux confesseurs de Jésus-Christ, elle leur causa une joie inexprimable. Mais Dieu fit connaître au Père, par la voix d'un enfant, que l'heure de son triomphe n'était pas encore arrivée. Un jour, comme il demandait au plus jeune de ses compagnons : « Mon enfant, que feras-tu quand les persécuteurs viendront encore te sommer d'abjurer ta foi ? voudras-tu mourir avec moi pour l'amour de Jésus-Christ ? » — le jeune néophyte répondit : « Mon Père, nous ne mourrons pas de cette fois. Vous devez, vous, revoir encore votre patrie ; mais à votre retour on vous tranchera la tête. »

En effet, le commandant général, n'osant pas exécuter, sans le consentement du roi, la sentence qu'il avait portée, fit tirer de prison les confesseurs de la foi et les conduisit à Ramnad, la capitale du royaume. Là, le Bienheureux fut présenté au prince, qui annula l'arrêt de son ministre et prononça lui-même cette sentence extraordinaire : « Vous pouvez, dit-il au Père, rester dans mon royaume et y adorer votre Dieu; mais je vous défends de prêcher une religion qui réprouve la polygamie, le vol et le culte de nos dieux. Si vous l'annoncez encore dans mes états, vous serez saisis par mes soldats et je vous ferai arracher le cœur. » Cela dit, il mit en liberté le Père et ses disciples.

C'est ce même roi qui devait plus tard lui procurer la gloire du martyre.

Quelque temps après, l'officier, qui avait infligé de si barbares traitements au P. de Britto et à ses compagnons, fut convaincu de trahison, et, après avoir eu les mains et les pieds coupés, fut condamné, avec ses frères, à être empalé vivant. C'était la loi du talion que Dieu, dans sa justice, appliquait à ce cruel persécuteur.

La prédiction du jeune néophyte reçut son accomplissement l'année suivante, 1687. Le P. Emmanuel Rodriguez, Provincial du Malabar, ayant appris que le vaisseau qui devait porter à Rome le P. François Paës, Procureur de la Mission, s'était brisé contre un écueil près du cap de Bonne-Espérance, et que ce Père lui-même était mort de misère sur les côtes de l'Afrique, dut lui chercher un remplaçant. Le P. Jean de Britto lui parut plus propre que tout autre à remplir cet important emploi. Il savait bien qu'en l'obligeant à se séparer, même pour un temps, de ses chers néophytes, surtout alors qu'ils étaient en butte aux plus cruelles persécutions, il lui imposait le plus dur sacrifice; mais il crut que le bien général de la Mission devait passer avant tout ; et ni les prières, ni les larmes du P. de Britto ne purent le faire revenir sur sa décision. Tout ce qu'il put lui accorder, ce fut une promesse de pourvoir de son mieux aux besoins spirituels de ces néophytes dont il allait se séparer ; promesse qu'il remplit en les confiant au zèle du P. Louis de Mello.

Le saint Religieux n'avait plus qu'à obéir. Il se rendit à Goa, et s'embarqua dans les premiers mois

de 1688. Le 8 septembre de la même année il débarquait à Lisbonne. Les affaires de la Mission le retinrent en Europe un an et demi. Mais ces affaires une fois terminées, rien ne put retarder son retour. Une seconde fois il s'arracha aux embrassements de sa mère. Il triompha pareillement des instances du roi Pierre II, qui aurait voulu le garder comme précepteur du prince son fils, et accompagné de huit jeunes religieux et de quelques missionnaires d'un âge plus avancé, il se rembarqua le 8 avril. Après une traversée presque aussi éprouvée que celle qu'il avait faite 17 ans auparavant, privé de deux de ses compagnons qui, avec quarante passagers, avaient succombé à une maladie épidémique, il rentra à Goa, le 3 novembre 1690.

Nous touchons maintenant à la dernière phase de cette vie héroïque.

V. Le P. de Britto, à son retour d'Europe, fut chargé de faire la visite de la Mission de Maduré. Il en parcourut les différents districts, depuis Camanayakenpatty au sud, jusqu'aux confins du royaume de Golconde. Les Jésuites français, qui évangélisaient le Carnate et venaient de fonder une résidence à Pondichéry, eurent la joie de lui donner l'hospitalité dans cette ville.

Mais le Marava restait toujours la mission de son cœur ; il lui tardait d'y revenir.

Enfin, le 27 mai 1691, il put écrire au P. Jean da Costa : « Mon cher Père, je pars pour le Marava. J'y entre, comme vous le voyez, sous d'heureux auspices, puisque nous faisons aujourd'hui la fête de S. Jean, martyr. Recommandez bien cette affaire à Dieu pour

qu'il la fasse tourner à sa gloire et au salut des âmes. » Ce dernier vœu fut exaucé au delà de tout ce qu'on pouvait espérer.

Au premier bruit du retour de leur Père bien-aimé, les chrétiens accoururent à lui de toute part, et les païens rivalisèrent avec les néophytes. Les retraites des bois ne pouvant plus contenir ces multitudes, il lui fallut exercer son ministère en rase compagne. Ses catéchistes ne suffisaient pas à instruire les catéchumènes; lui-même passait la journée entière à conférer le baptême. On aurait peine à croire qu'il ait pu, en si peu de temps, administrer ce sacrement à tant de personnes, si des témoins oculaires n'avaient attesté le fait avec serment. Voici, en effet, ce que nous lisons dans les dépositions juridiques recueillies après la mort de notre Bienheureux.

« Je sais, dit un témoin, que le vénérable Père, dans sa seconde expédition du Marava, a converti plusieurs milliers de gentils. En chaque lieu où il était obligé de s'arrêter, il élevait un autel, célébrait les saints mystères et conférait le baptême à cinq cents, quelquefois à mille catéchumènes par jour. » Un autre témoin déclare qu'il avait, en dix jours, administré ce sacrement à 12,060 personnes. Le P. Bouchet, qui devait lui-même convertir plus de 20,000 idolâtres, se contente de dire qu'il ne connaît pas de missionnaire qui ait gagné tant d'âmes à JÉSUS-CHRIST. Les forces de l'apôtre ne pouvaient suffire à la tâche, et ses catéchistes, comme autrefois ceux de Xavier, devaient lui soutenir les bras. La terre qu'il avait arrosée de son sang cinq ans auparavant, lui rapportait maintenant au centuple.

Parmi les nombreuses conversions dont le P. de Britto fut l'instrument, la plus éclatante fut celle du prince Teriadeven, un descendant des anciens rois du Marava. Ce seigneur avait déjà pris rang parmi les catéchumènes et suivait fidèlement les instructions préparatoires au baptême, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Ne voulant pas mourir sans avoir reçu le sacrement qui ouvre l'entrée du Ciel, il fit prier le P. de Britto de vouloir bien venir lui conférer cette grande grâce. Le Père se contenta de lui envoyer un de ses catéchistes qui, animé d'une foi vive, récita sur le malade le Symbole des Apôtres et une page des saints Evangiles ; à l'instant même le prince se trouva guéri. Pénétré de reconnaissance envers Dieu, il demanda avec plus d'instance la grâce du baptême. Le Père alla le voir et trouva ses dispositions excellentes ; mais le prince, selon la coutume des seigneurs Maravers, vivait dans la polygamie et il ne pouvait, en cet état, recevoir le sacrement. « S'il n'y a que cet obstacle, il sera bientôt levé », répondit le généreux catéchumène ; et aussitôt il fit connaître à ses femmes qu'étant déterminé à embrasser la religion chrétienne, il ne pouvait désormais donner le nom d'épouse qu'à celle à qui il s'était uni en premier lieu, que pour les autres, il les regarderait désormais comme ses sœurs. Ce grand acte accompli, il vint se présenter au P. de Britto qui lui conféra le baptême. C'était le jour de l'Epiphanie 1693.

Le Bienheureux avait bien prévu les conséquences de cette conversion. Ce jour-là même, après avoir annoncé à ses néophytes qu'il serait bientôt arrêté par les satellites du roi du Marava, il les encouragea à

rester constants dans leur foi, à ne point craindre ceux qui ne pouvaient leur ôter que les biens de ce monde ou la vie du corps, et à mettre leur confiance en Dieu. Ce furent les derniers adieux du pasteur à son troupeau.

La prédiction du Père ne tarda pas à se vérifier. La plus jeune des femmes répudiées par Teriadeven se trouvait être la nièce de Renganadadeven, roi du Marava. Pressé par les cris et les larmes de cette femme, qui se prétendait outragée et demandait vengeance ; sollicité en outre par les prêtres du démon, qui faisaient remonter au P. de Britto la responsabilité de l'outrage fait au sang royal, et menaçaient le prince de la colère de leurs dieux s'il ne lavait cet outrage dans le sang de son auteur ; le roi Renganadadeven ordonna le pillage immédiat des maisons des chrétiens, l'incendie de leurs églises et l'arrestation du missionnaire. Il aurait aussi fait arrêter Teriadeven, s'il n'avait été retenu par la crainte que lui inspiraient le crédit et la popularité dont jouissait ce prince.

Le 8 janvier le Père se trouvait à Mouny, sa principale résidence, et venait de célébrer les saints Mystères, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'une bande de cavaliers envoyés par le roi avec ordre de l'arrêter. A cette nouvelle son visage s'illumine de joie, son cœur se répand en actions de grâces ; il vient de lui-même s'offrir aux émissaires royaux qui se saisissent de sa personne et le chargent de chaînes. Avec lui sont enchaînés un catéchiste et deux jeunes chrétiens, dont le plus âgé n'avait pas quatorze ans ; on les force à courir derrière

les chevaux ; après trois jours de marche forcée et d'atroces traitements on arrive à Ramnad, la capitale du Marava. Là les confesseurs de Jésus-Christ furent jetés dans un cachot.

Les pontifes de l'idolâtrie voulaient une sentence de mort immédiate; le roi hésitait; il redoutait l'influence de Teriadeven, qui avait bien osé prendre la défense de son père en Jésus-Christ et faire lui-même hautement profession de sa foi. Ses prêtres lui ayant offert de le débarrasser du missionnaire, au moyen de certaines opérations magiques dont l'effet, à les en croire, était irrésistible, il accepta leur offre avec empressement. Mais les magiciens mirent vainement en œuvre tous les secrets de leur art; après cinq jours d'évocations et de sacrifices, ils n'avaient pas fait tomber un seul cheveu de la tête du serviteur de Dieu. Forcés d'avouer leur impuissance, ils s'excusèrent auprès du roi en disant que le Père était un magicien dont le pouvoir surpassait le leur, et que si le roi ne le tuait, lui-même tuerait le roi.

L'échec des magiciens alarma le pauvre sire, qui s'imagina que le prédicateur de la loi chrétienne pouvait, s'il le voulait, se rendre invulnérable même aux balles de ses soldats ; et toutes les assurances de l'homme de Dieu, qu'il était fait de chair et d'os comme les autres hommes, que la loi qu'il prêchait détruisait les sortilèges, mais ne les employait pas, ne purent dissiper ses craintes. D'ailleurs le mettre à mort en présence de Teriadeven, à qui il savait bien que le peuple et l'armée gardaient une vive affection, c'était s'exposer à accroître les sympathies dont ce prince était l'objet, et peut-être

provoquer une révolution dont les suites le faisaient trembler. Il prit donc le parti de dissimuler. Il rétracta l'ordre, qu'il avait d'abord donné, de fusiller le saint missionnaire, et prononça contre lui une sentence d'exil. Ce n'était qu'un artifice inspiré par la peur; car, au lieu d'exiler le Père, il le fit conduire à Oreiour, à l'extrémité nord-est du Marava : en même temps il expédiait à son frère, seigneur d'Oreiour, l'ordre secret de le mettre à mort.

Le P. de Britto arriva à Oreiour le 31 janvier. Le seigneur de cette ville, affligé d'une lèpre hideuse, l'accueillit avec joie, espérant qu'il le guérirait de cette maladie ; mais le Bienheureux l'invita à lui demander plutôt les moyens de se délivrer de la lèpre du péché qui affligeait son âme. Irrité de cette réponse et du refus du Père d'invoquer ses divinités, le prince donne ordre à un de ses gardes de lui trancher la tête sur-le-champ; mais l'officier refuse d'obéir, et déclare qu'il est lui-même chrétien. Le prince, dévorant son dépit, fit reconduire le Père en prison, où il le laissa trois jours presque sans nourriture.

Le Bienheureux y connut par révélation le jour de son martyre. Le 3 février au soir, sans que personne lui eût donné avis de la sentence qui venait d'être portée, il s'enveloppa le corps d'une toile fine et dit aux chrétiens, ses compagnons de captivité, qu'il en usait ainsi pour être décemment couvert, lorsqu'on le dépouillerait pour lui trancher la tête. Délayant ensuite du charbon dans l'eau, et se servent d'une paille en guise de plume, il écrivit au P. François Laynez, supérieur de la Mission, la lettre suivante ;

De la prison d'Oreiour, le 3 février 1693. « Mon Père supérieur, Je suis arrivé ici le 31 janvier, épuisé de forces, mais comblé de joie. J'ai comparu devant le prince et subi un long interrogatoire, après lequel on m'a ramené en prison. J'attends la mort, et je l'attends avec impatience. Elle a été toujours l'objet de mes vœux ; elle est aujourd'hui la plus précieuse récompense de mes travaux. Tout le crime dont on m'accuse est d'enseigner la loi du vrai Dieu et d'arracher au démon ses adorateurs. Qu'il est beau de souffrir et de mourir pour un tel crime ! C'est ce qui me remplit de consolation dans les fers dont je suis chargé. Les soldats me gardent à vue ; je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mon révérend Père supérieur ; adieu à tous nos Pères. Je vous demande à tous votre bénédiction et vos prières. Votre indigne serviteur et Frère en J.-C., JEAN DE BRITTO, de la Compagnie de JÉSUS. »

Le seigneur d'Oreiour, poussé par son premier ministre, avait ordonné que le saint missionnaire aurait la tête tranchée. L'homme qui avait obtenu cet arrêt de mort, voulut en présider l'exécution. Lui-même vint prendre le Bienheureux dans sa prison pour le conduire au lieu du supplice. C'était une éminence à quelques centaines de pas de la ville. Chrétiens et païens s'y étaient portés en foule. Le ministre donna lui-même lecture de la sentence en ces termes : « Considérant que ce gourou défend d'adorer nos dieux, et que la religion qu'il propage envahit de plus en plus le pays, le roi ordonne qu'on lui tranche la tête. » Le martyr demanda à prier une dernière fois. Sa prière achevée, il se relève,

embrasse son bourreau ; puis, tombant à genoux, il l'invite à exécuter l'ordre qu'il a reçu. Le barbare n'obéit qu'en tremblant ; deux coups de son cimeterre ne firent qu'une large blessure ; quelques soldats prêtèrent leur aide, et le chef du martyr de JÉSUS-CHRIST roula sur le sol, tandis que son âme s'envolait dans les cieux. C'était le 4 février de l'année 1693.



CHAPITRE TROISIÈME.

L'Apostolat et la soif du Martyre.

Les collaborateurs du B. Jean de Britto. — Le P. François Laynez, confesseur de JÉSUS-CHRIST, second Apôtre du Marava. — Les PP. Marie-Xavier Borghese, Venance Bouchet, Pierre Martin. — Mgr Laynez. — Le P. Jos. Constant Beschi : le missionnaire ; l'écrivain.

1693-1746.

Da mihi animas : cætera tolle tibi. (Gen., XIV, 21.)



LA mort du B. Jean de Britto n'éteignit pas le feu de la persécution dans le Marava. Pendant plusieurs années encore le fanatisme du roi Renganadadeven, entretenu et attisé par les défenseurs du culte des idoles, poursuivit l'extermination de la foi chrétienne dans cette contrée. Mais le Martyr, du haut du ciel, veillait sur son œuvre. Les néophytes, qui avaient appris de lui à estimer leur foi plus que tous les biens de ce monde, déployèrent dans les tourments un courage et une constance dignes des premiers âges de l'Église ; et les Frères du P. de Britto, animés encore davantage par son exemple et saintement envieux des palmes conquises par ce glorieux confesseur de JÉSUS-CHRIST, sollicitèrent à l'envi la faveur de se dévouer pour cette mission désormais privilégiée. La plupart des missionnaires dont nous nous proposons

de raconter les travaux dans ce chapitre, arrosèrent cette terre de leurs sueurs et y moissonnèrent leurs plus belles gerbes.

Nous devons d'abord combler une lacune. L'Apôtre du Marava eut des collaborateurs distingués que nous avons à peine nommés dans nos récits précédents. Ils méritent cependant d'être connus.

I, Le lecteur se rappelle ce P. Louis de Mello, que le P. Emm. Rodriguez jugea digne de remplacer le P. de Britto, lorsque celui-ci fut envoyé en Europe. Le P. de Mello devait mourir le même jour que le Bienheureux, mais deux ans avant lui, et sa mort fut accompagnée de circonstances qui semblent lui donner le caractère du martyre.

Il n'avait que 23 ans lorsqu'il fut incorporé à la mission de Maduré, et 33 ans lorsqu'il termina sa vie apostolique. Sa carrière, pour être courte, n'en fut pas moins féconde. Après une année d'apostolat, il avait baptisé 600 néophytes. Dans un temps où trois fléaux à la fois, la famine, la sécheresse et la guerre, désolaient les provinces, il ouvrit l'entrée du Ciel à des multitudes d'enfants et d'adultes mourants. Deux fois il souffrit pour Jésus-Christ la prison et les tortures, et cela tandis qu'il continuait au Marava l'apostolat du P. de Britto, comme si le Bienheureux, en lui laissant ses néophytes, l'avait fait héritier de son privilège de boire à longs traits au calice de Jésus-Christ. Une première fois, — c'était vers la fin de 1687, — il tomba entre les mains des ennemis de la religion, qui le garrottèrent si fortement que les liens pénétrèrent dans ses chairs et lui causèrent de profondes blessures.

Conduit en cet état devant le gouverneur du pays, il fut, en sa présence, frappé au visage, fouetté publiquement, condamné ensuite à être le spectateur des tortures infligées à ses chrétiens, et finalement à être empalé lui-même. Mais la tranquille assurance et la joie manifeste avec laquelle il accueillit cette dernière sentence, fit sur le gouverneur une telle impression qu'au lieu d'envoyer le Père à la mort, il le congédia en le comblant des témoignages de son estime.

Rendu à la liberté, le P. de Mello se livra, avec un redoublement de zèle, à ses travaux apostoliques, ce qui ralluma la fureur des chefs de l'idolâtrie. Pour épargner à ses néophytes les mauvais traitements dont sa présence était l'occasion, il alla établir sa résidence dans un bois, sur les confins des royaumes du Marava et de Maduré. Le grand concours de chrétiens et de catéchumènes qui se fit en ce lieu, découvrit bientôt sa retraite aux persécuteurs ; un officier fut envoyé, avec 400 hommes, pour s'emparer de sa personne. Le missionnaire vint à leur devant ; et, s'adressant à leur chef, « si c'est moi que vous cherchez, dit-il, me voici ». Livré à ses ennemis, l'apôtre de Jésus-Christ fut accablé par eux d'outrages et de coups. Ces mauvais traitements continuèrent pendant seize jours que le missionnaire passa au fond d'un cachot. Un ordre du général en chef des armées du roi le mit en liberté. Mais il avait contracté dans les fers une maladie à laquelle il succomba au bout de peu de jours, le 4 février 1691.

Un nom qui s'est rencontré souvent sous notre plume, est celui du P. André Freire, l'initiateur du

B. Jean de Britto aux labeurs de l'apostolat et son intime ami. On se rappelle cette marche de plusieurs jours qu'ils firent ensemble, à laquelle les jambes novices du P. de Britto ne purent résister. Quant au P. Freire, il y avait près de vingt ans que de pareilles courses lui étaient familières. De Tanjaour, qui fut longtemps comme son quartier général, il partait pour des excursions de trente ou quarante lieues. Comme Supérieur, plus tard comme Visiteur de la Mission, il la parcourut dans tous les sens. Infatigable au travail, il ne se reposait que lorsque l'épuisement complet de ses forces trahissait l'ardeur de son zèle. Durant ce repos obligé, il se délassait en racontant les œuvres de ses Frères, ce qui le consolait, disait-il, du regret de ne rien faire. Il nous a laissé quatre précieuses relations, adressées au R. P. Général Paul Oliva.

L'éloge du P. Freire est dans les lignes suivantes que le P. Jean de Britto, son ami, écrivait en 1683 au Général de la Compagnie : « La résidence de Vadouguerpatty, l'une des plus considérables de la Mission, est administrée depuis trois ans par le P. André Freire. Je ne saurais vous parler dignement des rares vertus et des glorieux travaux de cet homme apostolique, et des milliers d'âmes qu'il a converties à la foi pendant les vingt-sept années qu'il a passées dans cette Mission. Braver le soleil, la pluie, les vents, les rosées pernicieuses, la faim et la soif ; voyager sans cesse à pied et souvent pieds-nus, à travers les montagnes, les déserts et les bois épineux ; dormir sur la terre-nue ; se dévouer le jour et la nuit au saint ministère, gouverner toute la Mission, aussi bien que son

district particulier, avec une sagesse et une charité vraiment admirables ; accepter avec joie, comme récompense de tant de fatigues, l'honneur d'être persécuté pour Jésus-Christ, d'avoir été une fois tourmenté jusqu'au sang, plusieurs fois emprisonné et plus souvent abreuvé d'outrages ; faire éclater, en toutes circonstances, une patience et un courage que rien ne peut lasser ; et cela avec une santé qui est loin d'être robuste, et à l'âge de 60 ans : voilà en peu de mots la vie du P. André Freire. »

Ce vaillant ouvrier travailla trente années dans la mission de Maduré. Il fut ensuite nommé Provincial du Malabar, et le Souverain-Pontife venait de le désigner pour l'évêché de Cranganore, lorsque Dieu l'appela à lui. Il mourut le 3 février 1692.

Un autre grand missionnaire, contemporain du B. de Britto, et longtemps son Supérieur, fut le P. Emmanuel Rodriguez, qui faillit cueillir la palme du martyre au début de sa carrière apostolique.

De Sattiamangalam, un de ses premiers postes, il devait, en 1665, se rendre à Moullipady. Pour arriver à sa nouvelle destination, il lui fallait traverser les terres d'un prince qui avait encouru la colère du roi de Maduré, son suzerain. Celui-ci s'avançait à la tête d'une armée pour châtier son vassal ; l'autre, résolu à se défendre, avait, comme mesure de précaution, donné l'ordre à ses gens de faire main basse sur tout étranger qui mettrait le pied sur ses terres. Le P. Emmanuel ignorait ces circonstances. Il avançait sans crainte, lorsqu'on vint lui apprendre qu'un païen se mourait dans le voisinage. « C'est une âme à sauver, »

dit-il. Il se détourne de son chemin, court auprès du moribond, l'instruit et le baptise. Pendant ce temps des soldats, qui avaient eu vent de son approche, passèrent sur le chemin que le Père suivait, mais sans le rencontrer. La Providence, en se servant de son ministère pour sauver une âme, l'avait sauvé lui-même.

Le P. Rodriguez ne tarda pas à être informé du danger qu'il avait couru. Réflexion faite, il crut que le mieux était de se présenter devant le seigneur de la contrée, de lui déclarer sa qualité de sanniassi et de lui demander un sauf-conduit. L'idée était bonne, s'il avait pu la mettre à exécution. Mais arrivé aux portes de la ville où résidait le prince, il fut arrêté par les gardes qui, sans ouïr ses déclarations, se hâtèrent d'annoncer à leur maître qu'ils venaient de faire une excellente capture. Le Père était accompagné de quatre chrétiens. « Qu'on les mette à mort, dit le barbare, et qu'on m'apporte leur argent. » Tout fut préparé pour l'exécution ; elle devait avoir lieu dans un bois voisin, à la tombée de la nuit. Un peloton de soldats reçut ordre de se tenir prêt.

Un soldat chrétien trouva moyen d'informer le Père et ses catéchistes du sort qui les attendait. Il n'y avait qu'à se préparer à la mort. Le Père entendit les confessions de ses disciples ; tous firent à Dieu le sacrifice de leur vie. A l'heure marquée on les conduit au lieu de l'exécution. Le commandant ordonne qu'on tranche la tête aux victimes. Le Père, à l'instant, tombe à genoux, étend les bras en forme de croix et présente le cou à ses bourreaux : les chrétiens imitent son exemple. Une sorte de stupeur s'empare des soldats ; la voix manque

au chef pour réitérer son ordre ; les héros chrétiens, toujours dans la même attitude, attendent le coup de la mort. Attendri par ce spectacle, le commandant s'approche du Père, l'invite à se relever, l'interroge sur sa qualité, prend sur lui-même de le mettre en liberté et lui donne une escorte pour l'accompagner jusqu'au delà du Cavery où il sera à l'abri de tout danger.

Dix ans plus tard, en 1676, le P. Em. Rodriguez était supérieur de la Mission et chargé, en même temps, du district de Vadouguerpatty. En 1682, il administrait la chrétienté de Candelour, dont le P. Freire écrivait : « L'histoire de cette chrétienté n'est qu'une suite d'alarmes et de souffrances, auxquelles la faible santé du P. Em. Rodriguez et de son compagnon, le P. Jos. da Sylva, n'a pu résister que par une espèce de miracle. Dieu a récompensé leurs peines par la consolation de soutenir la foi des néophytes et de conférer le baptême à 1,169 idolâtres. »

Enfin, l'année suivante, le Bx de Britto, parlant de la chrétienté de Caloupatty, disait : « Cette chrétienté pleure le départ du P. Em. Rodriguez, qui pendant vingt-deux ans s'est consacré au service de cette Mission. Il l'a gouvernée longtemps en qualité de supérieur, et deux fois il en a été nommé Visiteur. Après avoir épuisé ses forces par tous les genres de sacrifices et de fatigues, il a reçu l'ordre d'aller prendre du repos sur la côte de la Pêcherie. »

Le P. Em. Rodriguez vécut et travailla dix ans encore. Provincial du Malabar en 1687, il gouvernait cette province pour la seconde fois en 1694, l'année de sa mort. L'obéissance en le séparant des chrétientés

du Maduré, lui avait imposé un grand sacrifice dont il se dédommagea, étant supérieur, en leur envoyant des ouvriers de choix. L'intérêt qu'il porta toujours à la mission du P. de Nobili, faisait dire qu'il y avait laissé son cœur. Il mena jusqu'à la fin la vie pénitente des sanniassis, et mourut le 28 août (1694) en répétant cette douce invocation : JÉSUS, soyez-moi JÉSUS !

C'est vers la même époque que le P. Roderic d'Abreu, autrement Roger d'Abreo, dut finir sa carrière. Il a droit à une courte notice, et parce qu'il fut un grand missionnaire, et parce que son nom se rattache à celui d'un missionnaire plus grand encore, dont nous aurons bientôt à parler.

Le P. d'Abreu avait déjà cultivé les chrétientés de Trichinopoly, de Candelour, de Cavanakarey, quand il fut transféré à Moullipady, où il recueillit l'héritage du P. Em. Rodriguez. Là, « chargé à lui seul d'un travail qui eût demandé plusieurs ouvriers, et continuellement entravé par les intrigues et les violences des persécuteurs de la foi, il voyait ses fatigues et ses tribulations bénies de Dieu, ce qui lui faisait oublier ses peines et ranimait son courage ». Ainsi parle du P. d'Abreu une relation de l'année 1678.

Son district s'étendait, au sud-ouest, jusqu'à Outtamapaleam, à trois journées de distance de Moullipady; à l'est, il confinait au Marava où sévissait la persécution. Tous les jours des foules de chrétiens Maravers venaient chercher auprès de lui les consolations de la religion que le Père, malgré son vif désir, ne pouvait leur porter ; car la présence d'un missionnaire n'aurait servi qu'à rendre la persécution plus violente. Dix-sept

ans durant, le Marava resta fermé aux prédicateurs de l'Évangile : il était réservé au Bx de Britto d'en forcer l'entrée.

En 1682 le P. d'Abreu donnait lui-même ce modeste compte-rendu de ses travaux : « Je n'ai baptisé, dans ces deux dernières années, que 650 personnes; on m'annonce que, dans le sud de mon district, plus de 500 catéchumènes m'attendent pour recevoir la même grâce. Les armées qui ravagent ces contrées m'ont forcé à me retirer dans les montagnes; j'y ai contracté une fièvre opiniâtre qui, depuis un an, me réduit à une extrême faiblesse. »

Le compte-rendu de 1686, envoyé par le P. Louis de Mello au R. P. Charles de Noyelle, est le dernier qui parle du P. d'Abreu. Les paroles sont courtes, mais significatives. « Le P. d'Abreu, qui travaille au Maduré depuis dix-sept ans, avec un zèle et un courage dont les lettres précédentes ont donné assez de preuves, vient de conférer le baptême à 478 catéchumènes. »

Ces « lettres précédentes » contiennent la relation, écrite par le P. d'Abreu lui-même, d'une de ses excursions évangéliques. Elle est de 1682, et mérite d'être insérée ici, parce qu'elle peint bien une des phases de la vie apostolique, et parce qu'elle amène bien les récits qui vont suivre. La relation est adressée au P. Freire.

« Vous savez par expérience combien le voyage depuis Maduré jusqu'au sud de notre Mission est pénible. Voulant gagner du temps, je passai par Outtamapaleam. Je consacrai vingt jours à l'administration de cette chrétienté, donnant la nuit aux parias. La cabane qui abritait ce ministère nocturne, me faisait son-

ger aux catacombes des premiers chrétiens ; il m'était difficile de m'y retourner, impossible de m'y tenir debout. Je poursuivis ensuite mon voyage vers le Sud. Mes guides me firent gravir une montagne escarpée, bordée d'affreux précipices. Après avoir marché tout le jour, nous fîmes halte sur un petit plateau que dominaient d'autres montagnes, aussi élevées que la précédente. Nous étions encore à jeun ; nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau pour faire cuire un peu de riz. Le lendemain, avant l'aube, nous étions en route, avançant d'abord sur la pente des rochers, puis à travers d'antiques forêts habitées par les bêtes féroces, dont nous rencontrions les traces toutes fraîches. Nous atteignîmes le sommet ; mais alors nouvelles difficultés et nouveaux dangers. Nous avions à descendre le versant opposé, sans autre chemin que des sentiers suspendus sur des abîmes dont la profondeur donnait le vertige. Souvent ma seule ressource était de m'asseoir et de me laisser glisser le long des rochers. Arrivés dans la plaine, le manque d'eau pour faire bouillir notre riz, nous força à continuer notre route sans prendre aucune nourriture. Nous nous arrêtâmes le soir dans un gros village, où un brave païen, que nous avions connu à Trichinopoly, nous reçut dans sa maison et nous servit un bon souper. Après quelques heures de repos, le désir de célébrer la Nativité de S. Jean-Baptiste au milieu de nos chrétiens pressa notre marche. Nous atteignîmes enfin cette chrétienté qui était le but de notre voyage. La ferveur de ces chers néophytes, qui depuis longtemps n'avaient pas vu de missionnaire, me fit bien vite oublier mes fatigues et me

prouva que Dieu est le grand Pasteur des âmes, et qu'il sait suppléer par sa grâce à l'absence de ses ministres ».

Qu'ils sont beaux, dit le Prophète, les pieds des envoyés du Seigneur qui vont à travers les montagnes, portant aux hommes des messages de paix et la bonne nouvelle du salut !

C'est à la suite de cette excursion, que le P. d'Abreu fit une visite au Père Provincial Gaspar Alfonse, alors en tournée dans le Travancore. Il trouva auprès de lui un jeune Père dont le nom mérite d'être placé à côté de ceux des PP. de Nobili et de Britto.

II. Le P. François Laynez naquit à Lisbonne, l'année où le fondateur de la Mission de Maduré mourut à Maïlapour (1656). Élève des Jésuites, il revêtit à l'âge de 16 ans l'habit de ses maîtres. Dès cette époque il demanda instamment les missions de l'Inde. Sa conviction que Dieu l'appelait à travailler dans cette contrée, était telle qu'il osait bien dire à ses supérieurs, qu'ils iraient contre la volonté divine s'ils n'exauçaient sa demande. Il plaida si bien sa cause qu'il triompha de toutes les résistances. Il partit pour les Indes en 1681, en compagnie de 14 missionnaires. Après avoir complété ses études à Goa et subi ses derniers examens, il s'était rendu auprès du P. Provincial pour recevoir de lui sa destination. A sa grande joie, le P. Gaspar Alfonse lui assigna la Mission de Maduré et le donna pour compagnon au P. d'Abreu. Les débuts du nouveau missionnaire rappelleront au lecteur ceux du B^x^ de Britto ; laissons encore la parole au P. d'Abreu.

« Après avoir terminé mes affaires avec le P. Provincial et reçu sa bénédiction, je revins accompagné

du P. Fr. Laynez. Il commença sa carrière par une épreuve bien rude. Désirant visiter encore la chrétienté d'Outtamapaleam, et en même temps m'épargner un détour qui m'aurait demandé plus de dix journées de marche, je pris le chemin des montagnes. Le P. Laynez voulut absolument m'accompagner. Nous gravîmes ces rocs escarpés dont j'ai parlé ; mais cette fois nous eûmes de plus à supporter la faim, la soif et un soleil brûlant qui nous firent courir un véritable danger de mort. J'admirai la patience et la générosité du nouveau missionnaire. Nous étions réduits à ne manger qu'une fois en vingt-quatre heures, et notre repas consistait en une poignée de riz. Nous étions continuellement exposés à être attaqués par les brigands ou par les tigres ; mais Dieu nous protégea contre tous les dangers et nous donna la force de supporter toutes nos fatigues. »

Prenons congé du P. Abreu et voyons à l'œuvre le P. Laynez.

Son entrée dans la Mission de Maduré date de 1683, lorsque le Bienheureux de Britto venait de prendre en main le gouvernement de cette Mission. Le P. Laynez et le futur martyr se connurent aussitôt, et s'aimèrent de cet amour tendre et fort qui est le privilège des Saints. Le Bienheureux montra bientôt le cas qu'il faisait du nouvel apôtre en lui confiant ses chrétiens de Couttour, lorsqu'il les quitta pour pénétrer dans le Marava (1686). C'était un héritage de tribulations que le P. Laynez recevait de son supérieur. Le pays était alors au pouvoir des Musulmans, persécuteurs des chrétiens. Pour ne pas découvrir ces

derniers, le Père évitait de se montrer lui-même ; il passait les jours dans les bois, d'où il sortait à la tombée de la nuit pour visiter les fidèles. Encore devait-il se bien garder de passer dans le même lieu deux nuits consécutives.

La persécution devint, de 1688 à 1691, extrêmement violente. « Il m'est impossible, dit le Père, de raconter les atrocités commises par nos oppresseurs durant ces trois dernières années ; les termes me manquent pour exprimer la cruauté des tyrans et la constance des martyrs, et ma plume se refuse à courir sur un papier que je mouille de mes larmes. » Il cite cependant des faits nombreux, entre autres les suivants.

Un néophyte eut les reins brûlés avec des lames de fer rougies au feu ; il fut ensuite attaché à un arbre et fouetté jusqu'à ce que le sang ruissela de toutes les parties de son corps.

Un catéchumène fut frappé jusqu'à ce qu'il tomba en défaillance. Rappelé à la vie, il fut soumis à de nouvelles tortures, plongé à diverses reprises dans une mare d'eau où on le laissait jusqu'à ce qu'il fût sur le point d'être suffoqué.

A un chrétien, dont on avait fortement lié les bras près de la clavicule, on fit subir des secousses si violentes que ses épaules, ramenées en arrière, frappaient l'une contre l'autre, tandis que sa bouche vomissait des flots de sang.

A un autre on brisa le poignet ; d'autres furent écrasés sous des poids dont on les accabla. Quel tourment pour le missionnaire ! « Les fatigues du minis-

tère, écrivait-il, ne sont rien auprès des tortures de mon âme. Le Seigneur est témoin de mes larmes. Que Dieu soit béni! Que ne souffrirais-je pas pour ces généreux chrétiens, mes enfants, qui déploient tant de constance devant les tyrans et triomphent si glorieusement de leur cruauté! »

En 1691 le P. Laynez dut courber les épaules sous un autre fardeau ; il fut nommé supérieur des autres missionnaires. Vers la même époque le P. Jean de Britto, revenu d'Europe, fut désigné pour faire la visite de la Mission. Le P. Laynez vit dans ce choix une attention de la Providence qui voulait lui alléger le poids de sa charge. La visite terminée, les deux missionnaires concertèrent ensemble la seconde expédition du Marava. Le P. Laynez bénit l'apôtre qui allait verser son sang pour la foi. Bientôt après il apprit que son saint ami était dans les fers.

A cette nouvelle, le P. Laynez se mit en route pour le Marava, dans l'espoir de délivrer le prisonnier de Jésus-Christ, ou du moins de baiser ses chaînes. Mais il eut beau hâter sa marche, il n'avait pas encore atteint les limites de ce royaume lorsqu'il fut informé que la victime avait consommé son sacrifice. Il n'en poursuivit pas moins son voyage ; il tenait à consoler les fidèles et à recueillir les précieux restes du Martyr. Mais il lui fallut mortifier ces saints désirs, sa présence dans le royaume ne pouvant qu'attiser le feu de la persécution. Il se tint donc près des frontières, et trouva encore moyen de consoler les néophytes par les lettres et les messages qu'il leur fit parvenir. Il eut le bonheur, grâce au courage de ses catéchistes,

de recouvrer les reliques du Bienheureux [1]; il put même, le lieu du martyre étant dans le voisinage des frontières, visiter cette éminence où le confesseur de Jésus-Christ avait fait sa dernière prière, et baiser cette terre qu'il avait arrosée de son sang. Son vœu le plus ardent était de donner lui-même sa vie pour Jésus-Christ. Un moment il put espérer que ce désir allait être exaucé. En sortant de ce lieu béni, il fut arrêté par un officier du roi et détenu en prison ; mais Dieu lui réservait bien d'autres épreuves. L'officier ayant consulté le roi sur le sort qu'il devait faire subir à son prisonnier, le roi donna une réponse évasive, et l'officier prit sur lui de rendre au Père la liberté. Il y a tout lieu de croire qu'ils craignaient, l'un et l'autre, d'attirer sur eux la vengeance divine qui venait d'éclater, d'une manière terrible, sur l'homme à l'instigation duquel le seigneur d'Oreiour avait prononcé la sentence de mort contre le Bienheureux de Britto. Ce malheureux fut atteint d'une maladie affreuse ; la corruption gagna tous ses membres ; ses chairs tombaient en lambeaux ; il vomissait ses entrailles pourries. Il expira au milieu d'atroces souffrances.

L'année 1694 fut employée par le P. Laynez à parcourir les différentes parties de la Mission. Cette visite le remplit de consolations ; partout les néophytes, saintement affamés des sacrements et de la parole de Dieu, se portaient sur son passage. Leurs pieuses importunités le retinrent, durant tout le carême, dans

1. Ces précieux restes furent transportés à Pondichéry, d'où ils furent plus tard transférés à Goa et placés auprès de ceux de S. François-Xavier.

un bois voisin de la forteresse de Pattoucottey, au sud-est de Tanjaour. C'est alors qu'eut lieu un fait bien touchant.

Épuisé de fatigue, le Père était tombé malade si gravement qu'il crut toucher à sa dernière heure. Il voulait à tout prix recevoir les derniers sacrements ; mais il n'avait personne pour les lui administrer; le missionnaire le moins éloigné se trouvait à trois journées de distance. N'importe ; il veut qu'on lui envoie un exprès et qu'on le porte lui-même à sa rencontre. Mais les chrétiens semblent ne pas comprendre. Prosternés devant l'image de Marie, ils prient, ils prient encore. C'est un miracle qu'il leur faut. Les Litanies de la sainte Vierge achevées, ils les recommencent. « Sainte Marie, priez pour nous; sainte Mère de Dieu, priez pour nous. » Ils continueront ainsi jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la grâce qu'ils demandent. Admirable effet de la prière simple et confiante ! Leur Père se déclare guéri et se joint à ses enfants pour remercier Celle qui est si bien appelée le Salut des infirmes. Il célébra dans ce lieu les fêtes de Pâques, au milieu d'un grand concours de chrétiens et de païens. La beauté des cérémonies religieuses fit sur ces derniers une telle impression que la plupart demandèrent à être instruits pour recevoir le baptême. Ils étaient si nombreux, écrit le P. Laynez, qu'il fallut leur administrer ce sacrement dans une plaine ; et comme je renouvelais sur chacun d'eux les rites de l'Église, j'éprouvai dans tout le corps (que la miséricorde de Dieu en soit à jamais bénie !) une fatigue et des souffrances inexprimables. Mais quelle consolation pour moi d'incorporer à l'Église tant de nouveaux chrétiens ! »

Après Pâques le Père reprit ses courses apostoliques vers le Nord. Il marcha pendant trois jours sans trouver sur son passage une âme vivante, tant les guerres entre les Musulmans et le roi de Tanjaour avaient dépeuplé le pays ! Après le désert ce fut le deuil et la désolation, toute une chrétienté où une multitude de Rachels pleuraient la perte de leurs enfants, que les Mogols, ou musulmans du Nord, avaient emmenés pour en faire des esclaves. Mais, au milieu de leur affliction, ces femmes chrétiennes trouvèrent une ressource dans leur foi. Elles se tournèrent vers le ciel ; elles s'obligèrent par vœu à un certain nombre de sacrifices et d'actes de piété qu'elles devaient accomplir à un jour marqué. Le ciel agréa leur offrande. Au jour même où les mères remplissaient leurs engagements, leurs chers petits rentraient au logis, n'en pouvant plus de fatigue, mais d'ailleurs sains et saufs. « Comment, dit le P. Laynez, ces enfants purent-ils échapper à la surveillance de leurs gardes et, sans rencontrer le moindre obstacle, marcher pendant quinze jours dans un pays que sillonnaient les ennemis ? c'est ce que je ne puis m'expliquer que par une protection miraculeuse de Celui qui s'appelle le Père des orphelins. J'en vis un grand nombre et les pressai sur mon cœur avec la plus grande satisfaction. »

La guerre et les maux qui l'accompagnent, au lieu de ralentir le zèle du P. Laynez, en redoublaient l'activité. Il accourait partout où il y avait une ruine à réparer, une douleur à consoler, un danger à prévenir. L'année 1694 et l'année suivante furent employées à des courses apostoliques dans les royaumes de Gingi,

de Tanjaour, et le long des frontières du Marava, où il ne pouvait encore pénétrer. Le nombre d'infidèles baptisés de sa main durant ces deux ans fut de 2,728. Deux fois encore il reçut la visite de la maladie, et dans une circonstance, dit-il lui-même, elle lui fit perdre la couronne du martyre. Voici le fait.

Il était revenu auprès de ses chers chrétiens de Pattoucottey et remplissait parmi eux les fonctions du saint ministère, lorsque le seigneur du lieu, qui jusqu'alors s'était montré tolérant, se fit, à l'instigation de quelques brames, persécuteur des néophytes. Non content d'interdire la prédication de l'Évangile sur ses terres, il fit incendier l'église des chrétiens. Il ne s'en tint pas là; les brames lui ayant assuré que le missionnaire était possesseur de riches trésors qu'il recélait dans son habitation, il fit partir un détachement de soldats auxquels il donna l'ordre de mettre à mort le sanniassi et de lui apporter toutes ses richesses. Un brame, le plus acharné contre l'homme de Dieu, se mit à la tête de la bande. Or le Père venait de tomber malade et, afin d'être plus à portée des secours spirituels d'un de ses Frères, il s'était fait transporter dans un autre lieu. Les émissaires du gouverneur, arrivés devant l'humble demeure qui devait leur livrer le sanniassi et ses trésors, furent bien surpris de ne trouver ni trésor ni sanniassi. Furieux de se voir ainsi trompés, ils déchargèrent leur colère sur le brame qui s'était offert à les guider. Les coups qu'il reçut en cette occasion durent lui ôter pour toujours l'envie de conduire des soldats à l'assaut d'une hutte de missionnaire.

Les lettres que nous avons du P. Laynez nous per-

mettent de le suivre dans ses travaux apostoliques année par année. Encore que son office de supérieur général lui imposât la sollicitude de toutes les chrétientés, il restait toujours spécialement chargé du district de Couttour. Or ce district fut pour lui, durant les années 1696-1697 une sorte de Calvaire. Écoutons-le lui-même.

« Là, dit-il, j'essuyai des outrages, des coups, des persécutions de la part d'un de nos plus grands ennemis. Toujours en alerte au milieu des dangers, le cœur flétri d'amertume, j'ai toujours détrempé mon pain dans mes larmes. Chaque jour je me préparais à la mort ; car le tyran avait ordonné de me trancher la tête, et ses agents me traquaient partout.

« Mes néophytes ont eu une large part à mes souffrances. Plusieurs ont été cruellement flagellés, jetés dans les fers, ou condamnés à des amendes qui excédaient leur fortune. Toutefois ces persécutions ne m'ont pas entièrement privé du fruit de mes travaux, puisque pendant les deux années qui viennent de s'écouler j'ai baptisé 2,011 païens. »

Chaque année lui rapportait de ces belles moissons qui lui faisaient vite oublier toutes ses peines. En 1698 ce furent 1,148 idolâtres, et 1,325 en 1699, qu'il eut la joie de régénérer dans les eaux du baptême. C'est à cette dernière année que se rattache le trait suivant, bien digne de figurer dans les annales des martyrs.

Le P. Laynez avait, dans le courant de l'année 1699, poussé ses courses apostoliques jusque dans le royaume de Golconde, où des millions de païens gémissaient sous la tyrannie des musulmans. Aux uns et aux autres

l'apôtre de Jésus-Christ apportait la doctrine qui condamne les oppresseurs et console les opprimés. Mais, au lieu d'auditeurs dociles, il ne trouva que des persécuteurs qui se saisirent de sa personne, le chargèrent de chaînes et l'enfermèrent dans une étroite prison. Là il reçut la visite de quelques brames voués au service des idoles. Une discussion s'engagea entre le sanniassi chrétien et les adorateurs de Brahma, dans laquelle le premier obtint un aisé triomphe. « Trêve de discussion, s'écrièrent alors les brames exaspérés ; voici la figure d'une de nos divinités ; consens-tu à lui donner une marque de respect ? » Le Père se contenta de tourner le dos à l'idole. C'était un outrage qui ne pouvait être lavé que dans le sang de son auteur ; les brames sortirent en proférant les plus terribles menaces.

Le Père comprit qu'elles ne resteraient pas sans effet. Il passa le reste de cette journée et le jour suivant en prière. Le soir du second jour, il vit entrer dans sa prison trois soldats musulmans de ceux qu'on appelle *à grande gueule*. C'étaient des hommes que les brames avaient payés pour être les ministres de leur vengeance. Ils commencèrent par demander au prisonnier une forte somme d'argent pour prix de sa rançon. Le Père répondit que n'ayant rien, il ne pouvait rien donner. Alors un de ces barbares se jette sur lui comme une bête féroce sur sa proie, lui déchire le visage avec ses ongles, enfonce ses dents dans ses chairs et lui fait aux bras, aux épaules, de profondes blessures. Laissé tout sanglant, le P. Laynez, que la privation de toute nourriture depuis trois jours avait déjà épuisé, tomba en défaillance. On l'aurait probablement laissé mourir

dans son cachot, si Dieu n'avait touché le cœur d'un officier musulman, qui prit en main la cause du captif et obtint sa mise en liberté.

Des courses sans fin, des fatigues qui semblent au-dessus des forces des corps les mieux constitués, des persécutions à peine interrompues, parfois sanglantes, tel est le prix que ce généreux apôtre payait avec joie pour gagner des milliers d'âmes à Jésus-Christ. Nous touchons aux années les plus fécondes de cette belle vie.

Jusqu'alors le P. Laynez n'avait pu secourir les chrétiens du Marava qu'en se tenant sur les frontières de ce royaume; mais en 1700, la persécution s'étant ralentie, il se hâta d'y pénétrer. Son premier soin fut de placer son apostolat sous la protection de Marie Immaculée à qui il dédia sa première église. Marie lui amena d'abord les chrétiens en foule, et bientôt après les païens. Pour satisfaire le désir des néophytes de recevoir les sacrements, il dut passer au saint tribunal plus de treize heures du jour ou de la nuit, et cela pendant deux ans. Le reste du temps était employé à instruire les catéchumènes. Il baptisa 5,000 païens dans le courant de l'année 1700, et 4,525 du mois de janvier au mois de septembre de l'année suivante. Telle fut la moisson qu'il fut donné au P. Laynez de recueillir sur cette terre arrosée du sang d'un martyr.

Il dut s'en éloigner pour porter secours aux chrétiens de Tanjaour, alors sous le coup de la persécution. Ce district était administré par le P. Joseph Carvalho, un ange de pureté dès son enfance. Il était venu aux Indes avec le P. Laynez et, durant dix-sept ans d'un laborieux apostolat, il avait arraché à l'enfer des milliers

de victimes. Le démon ayant allumé dans son district le feu de la persécution, il tomba entre les mains des satellites du roi de Tanjaour et fut enfermé dans une sorte de four où il serait mort suffoqué au bout de quelques heures, si ses geôliers, qui tenaient à le présenter vivant à leur maître, ne l'en eussent tiré la nuit pour le laisser respirer. Lorsqu'il parut devant le roi, celui-ci le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot. Le P. Joseph baisa ses fers avec amour, déclarant qu'il les préférait à tous les trésors du monde. Après avoir langui quinze jours dans sa prison il rendit son âme à Dieu (14 nov. 1701).

Ce bon soldat avait déjà reçu sa récompense quand le P. Laynez arriva à Tanjaour. Ne pouvant plus rien pour un Frère qu'une mort glorieuse avait transféré au lieu de la béatitude, il s'occupa de panser les plaies de la chrétienté. Le roi de Tanjaour était alors tributaire des Mogols; le P. Laynez eut recours au général en chef des troupes musulmanes, qui donna ordre au roitelet Tanjaourien de laisser les chrétiens en paix.

Les sollicitudes du P. Laynez se portèrent ensuite vers le Marava où la persécution, un instant ralentie, venait de se rallumer. Voulant, dans l'intérêt des néophytes, dérober sa présence aux persécuteurs, il avait établi sa résidence dans un bois. Ces précautions ne le sauvèrent pas. Un gouverneur de province, informé de sa retraite, mit deux bandes de soldats à sa poursuite. Le Père ne savait pas fuir ; après avoir pris des mesures pour la sûreté des chrétiens, il se retira dans l'église pour prier. Quatre néophytes, résolus de partager son sort, restèrent auprès de lui. Les

soldats l'arrachèrent du pied des autels et le traînèrent, avec ses quatre compagnons, jusqu'à la ville où résidait le gouverneur. Durant le trajet on ne lui épargna ni les outrages ni les mauvais traitements. Il lui serait arrivé pire au tribunal du gouverneur, si la Providence, qui l'avait sauvé tant de fois, ne lui fût encore venue en aide. Il allait comparaître devant cet obscur despote, quand celui-ci reçut d'un puissant seigneur du voisinage une lettre conçue à peu près en ces termes: « J'apprends que tes gens, en poursuivant un sanniassi étranger, se sont permis d'envahir mes terres ; j'exige une prompte réparation, sinon... » Le pauvre homme, sommé d'avoir à régler ses comptes avec plus fort que lui, perdit l'envie de tourmenter son prisonnier. Le Père et ses compagnons furent relâchés.

En l'année 1704 la province du Malabar eut sa Congrégation provinciale. Le P. Fr. Laynez en fit partie et fut nommé Procureur, ce qui l'obligeait de se rendre à Rome. En conséquence, vers la fin de cette même année, il s'embarqua pour l'Europe.

III. Nous prendrons congé du P. Fr. Laynez pour un temps ; le moment est venu de parler des compagnons de son apostolat.

L'un d'eux avait connu le Bx de Britto auquel il était intimement lié. C'était le P. Marie-Xavier Borghese, de l'illustre maison qui donna à l'Église le pape Paul V, et à la Compagnie de Jésus les PP. Camille, Jean-Baptiste et Lélie Borghese, qui tous ont mérité par leurs vertus une place dans le Ménologe de cette Compagnie (1). Camanayakenpatty, entre Maduré et

1. *Patrignani* ; Ménologe, 27 avril, 10 sept., 25 nov.

Palamcottah, fut le principal théâtre des travaux du P. Marie-Xavier. Le P. Louis de Mello, écrivant au P. Charles de Noyelle (1686), donne quelques détails sur cette chrétienté et sur le Père qui en avait la charge.

« Le projet que le P. Jean de Britto avait conçu, de fonder une résidence à Camanayakenpatty, a été mis à exécution par le P. Borghese. Cet excellent Père, non content de renoncer aux jouissances et aux honneurs que lui promettait sa haute naissance, est venu partager au Maduré nos fatigues et nos souffrances. Il nous édifie par le courage avec lequel il se livre aux travaux des missionnaires, plus encore que par la générosité qui lui a fait fouler aux pieds les grandeurs humaines. Sous la protection du petit roi d'Etiabouram, dont il a gagné la faveur, il exerce librement son ministère ; il vient de baptiser 354 païens. Les excès de son zèle et les fatigues des voyages qu'il fait souvent pieds nus, lui ont causé une maladie grave. Tel est l'apprentissage du missionnaire. »

Le P. Marie-Xavier avait été durant six ans le compagnon des voyages et des souffrances du Martyr du Marava. Ils se vénéraient mutuellement autant qu'ils s'aimaient. Le désir de revoir ce Frère chéri et de passer quelques jours en sa compagnie fut, sans doute, une des raisons qui déterminèrent le P. de Britto, après son retour d'Europe, à commencer la visite de la Mission par celle de la résidence de Camanayakenpatty. Il s'y arrêta quinze jours, et pendant ce temps il eut la joie de donner le baptême à 400 personnes préparées par le P. Borghese (1691).

La chrétienté fondée par le P. Borghese reçut quelques années après la visite de la persécution ; c'était en 1700. Le P. Marie-Xavier avait alors pour collaborateur le P. Bernard de Saa. Tant que les deux missionnaires s'étaient contentés de faire des prosélytes parmi les gens de basse caste, on les avait laissés en paix. Mais il advint qu'un païen de haute caste fut touché de la grâce, se présenta au P. de Saa et demanda à être instruit pour recevoir le baptême. Le missionnaire, n'écoutant que son devoir, sans s'inquiéter des conséquences, l'instruisit et le baptisa. Cet acte de zèle fut l'occasion d'une persécution. Le Père fut arrêté et traîné devant le juge du lieu qui le fit frapper sur les mâchoires jusqu'à lui faire sauter les dents. Le P. Borghese ne put alors qu'envier le sort de son compagnon ; mais son tour de souffrir pour JÉSUS-CHRIST ne tarda pas à arriver.

Un païen conçut une telle haine du missionnaire et de la religion chrétienne qu'il alla trouver le gouverneur du district, et s'engagea à verser dans son trésor une somme de 2,000 écus s'il faisait arrêter le P. Borghese. Cet homme cupide ne put résister à un tel appât ; le Père fut arrêté et mis en prison.

Sur ces entrefaites, le gouverneur apprit qu'une cabale s'était formée contre lui auprès du prince qui gouvernait alors le royaume de Maduré en qualité de régent. La nécessité de se défendre le fit partir pour la capitale. En partant il confia la garde de son prisonnier à un de ses lieutenants. Celui-ci, plus cupide encore que son supérieur, crut avoir trouvé une occasion de s'enrichir. Il fait comparaître le missionnaire et lui offre

la liberté moyennant une rançon. L'offre n'étant pas acceptée, il en vient aux menaces, qui n'ont aucun effet. Il ordonne qu'on apporte des instruments de torture et qu'on les étale sous les yeux du Père. Le Père sourit. « Tout cet attirail, dit-il, peut faire peur à des enfants ; pour moi, en venant prêcher la vraie foi dans ce pays, je me suis préparé à subir de bien plus cruels tourments. — Soit, mais je vais voir si tes disciples sont aussi fiers que toi, ou si tu seras sans compassion pour eux. Qu'on saisisse ce catéchiste et qu'on lui disloque les os. » — Alors eut lieu une scène sublime. Le catéchiste, en entendant cet arrêt, se jette aux pieds du missionnaire. « O mon Père, s'écrie-t-il, remerciez Dieu avec moi de la grâce qu'il me fait. Maintenant je commence à être votre disciple. Ne craignez pas que je recule ; donnez-moi seulement votre bénédiction. » Torturer le catéchiste eût été aussi inutile que de torturer le missionnaire ; l'un et l'autre furent renvoyés en prison. Ils y restèrent quarante jours. Un ordre donné par le prince régent, à la suite d'une intervention dont nous parlerons bientôt, leur rendit la liberté.

Le P. M.-X. Borghese fut désigné pour remplacer le P. Laynez dans le Marava, lorsque celui-ci dut se rendre, en 1704, à la congrégation provinciale du Malabar, et de là en Europe. Les fatigues qu'il endura épuisèrent tellement sa santé qu'en 1708 les supérieurs l'obligèrent d'aller se reposer sur la côte de la Pêcherie. Son repos ne fut pas long ; car l'année suivante il était chargé des chrétiens de Vadakenkoulam, près du cap Comorin. Un de ses Frères rend de lui ce dernier témoignage. « Il travaille à la conversion des païens

avec un zèle admirable. L'ardeur de son âme supplée en lui aux forces du corps, ou plutôt un secours spécial de la grâce divine le rend capable d'œuvres qui surpassent les forces de la nature. » Le silence qui se fait dès lors sur ce vaillant ouvrier, nous porte à croire que Dieu ne tarda pas à l'appeler à lui.

Les anciens missionnaires du Maduré étaient surtout portugais ou italiens. Les Pères français, ayant leur mission dans le Carnate, ne paraissaient guère au Maduré que pour apprendre la langue du pays et se former à l'école des successeurs de Nobili. Deux de nos compatriotes méritent néanmoins d'êtres comptés parmi les ouvriers de l'Ancienne Mission. L'un d'eux lui consacra les plus belles années de son apostolat, y convertit des milliers de païens et fut l'appui de ses Frères par l'influence dont il jouit auprès des grands. L'autre désira, rechercha cette Mission comme jadis les Hébreux la Terre promise, regarda comme le plus beau jour de sa vie celui où il eut le bonheur de lui être incorporé, et fournit une carrière aussi laborieuse que féconde. Liés d'une étroite amitié, également dignes de mémoire, ils méritent une place dans ces récits.

Le premier est le P. Venance Bouchet. Il fut envoyé au Maduré en 1688 pour y faire l'apprentissage de la vie de missionnaire. La Mission le garda jusqu'en 1702. Les fruits vraiment merveilleux que produisit son ministère, et sans doute aussi le désir qu'il manifesta de travailler ce champ béni, déterminèrent le Supérieur des Jésuites français à priver longtemps le Carnate de ses services en faveur du Maduré.

Le P. Bouchet fut chargé de Trichinopoly et des

chrétientés environnantes. Les troubles civils qui régnaient dans la cité étant un obstacle à l'exercice de son ministère, il établit sa résidence à Aour, au sud et à douze milles de Trichinopoly. Il y bâtit une belle église qui existe encore, et la dédia à l'Immaculée Conception. Aour devint bientôt un des centres les plus importants. Les chrétiens s'y rendaient par milliers, de plusieurs lieues à la ronde, pour la célébration des fêtes ; et, tandis que dans la plupart des autres chrétientés la religion osait à peine se montrer, elle déployait à Aour la pompe de ses cérémonies devant des multitudes de païens attirés par la beauté du spectacle. Cette splendeur donnée au culte religieux eut un autre résultat bien précieux ; elle releva l'honneur du nom chrétien et le crédit du missionnaire. Le P. Bouchet pouvait se présenter devant les grands qui le recevaient avec respect. Son intervention auprès du prince régent de Maduré tira de prison le P. M.-X. Borghese. Avant le P. Bouchet, les missionnaires ne pouvaient pénétrer dans Trichinopoly qu'avec de grandes précautions ; il pouvait, lui, y entrer la tête levée. Avant le P. Bouchet, Trichinopoly ne possédait guère que quelques pauvres chapelles que fréquentaient des chrétiens parias ; le Père y bâtit quatre églises pour les chrétiens de hautes castes.

Il ne faudrait pas en conclure que le P. Bouchet n'avait pas d'ennemis, ou qu'il n'eut jamais rien à démêler avec les persécuteurs. Lui-même écrivait en 1700 : « Nous avons eu quatre persécutions cette année ; mais plus l'enfer nous suscite d'obstacles, plus le ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de

nos chrétiens répandu pour Jésus-Christ est, comme autrefois, la semence d'une multitude de prosélytes. Pour ce qui me regarde, ces cinq dernières années j'ai baptisé plus de 11,000 personnes, et près de 20,000 depuis que je suis dans cette Mission (c'est-à-dire, depuis douze ans). J'ai soin de trente petites églises et d'environ 30,000 chrétiens. Je crois avoir entendu plus de 100,000 confessions. »

Les meilleurs auxiliaires des missionnaires du Maduré étaient les catéchistes. Formés, avec un soin tout particulier, à la pratique du zèle apostolique et de la perfection chrétienne, ils s'élevèrent souvent jusqu'aux vertus héroïques ; nous en avons vu et nous en verrons encore des exemples. C'est surtout par le moyen de ses catéchistes que le P. Bouchet obtint les grands résultats dont il vient de parler. Il en avait une douzaine sous ses ordres, et ce nombre était loin de lui suffire. Un de ses amis de France lui ayant demandé comment ou en quoi il pourrait lui être utile, « Je ne veux rien pour moi, lui répondit-il, absolument rien. Ce que je souhaite, ce que je vous demande par les entrailles de Jésus-Christ, c'est de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour entretenir des catéchistes. Je ne puis vous exprimer ce que je souffre quand je vois venir des idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres pour leur enseigner la loi de Dieu, et que je ne puis leur donner un catéchiste, faute d'argent pour l'entretenir. Je sèche de douleur de voir périr des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son Sang. »

Hélas ! parmi ces catéchistes qui lui étaient si chers

il se trouva des traîtres. Trois d'entre eux, oublieux de leurs devoirs, donnèrent de tels scandales que le Père fut obligé de les priver de leur emploi. Dès lors Satan entra dans leurs âmes ; ils résolurent de ruiner l'œuvre du missionnaire. Non contents de ressusciter le vieux reproche de *pranguisme*, ils inventèrent contre le P. Bouchet et ses confrères les plus abominables calomnies ; ils allèrent jusqu'à offrir 20,000 écus au prince régent de Trichinopoly s'il voulait exterminer les chrétiens.

Toutes les épreuves que le P. Bouchet avait rencontrées dans sa vie de missionnaire n'étaient rien auprès de celle-ci. Volontiers il eût dit : Seigneur, éloignez de moi ce calice ; mais la volonté de Dieu étant qu'il le bût, il se soumit à l'exemple de son divin Maître. Il avait néanmoins un autre devoir à remplir : c'était de sauver ses chrétientés menacées de ruine. Il chercha d'abord conseil dans la prière, et après avoir prié, il résolut de se présenter lui-même devant le prince régent. Dieu qui lui avait inspiré cette résolution hardie, lui aplanit les difficultés de l'exécution. Les portes du palais s'ouvrirent devant lui ; le prince infidèle le reçut avec de grandes marques de courtoisie et le renvoya comblé d'honneur, jusqu'à le faire monter dans son plus riche palanquin et porter en triomphe à travers les rues de Trichinopoly d'abord, puis jusqu'à Aour, la résidence du missionnaire. Ce fut un jour glorieux pour la Religion. La confusion qu'en éprouvèrent les catéchistes infidèles fut salutaire à deux d'entre eux ; ils vinrent se jeter aux pieds du P. Bouchet et implorer son pardon.

Quand le P. Venance quitta, en 1702, la mission de Maduré, ce fut pour prendre la direction de celle du Carnate. Nous n'avons pas à le suivre sur ce nouveau champ. Il suffit de dire qu'il y travailla encore près de vingt ans avec le même zèle et les mêmes succès, et qu'il eut aussi le bonheur d'y souffrir beaucoup pour l'amour de JÉSUS-CHRIST (1).

Un autre missionnaire français, que l'ancien Maduré peut compter parmi ses ouvriers à meilleur droit encore que le P. Bouchet, c'est le P. Pierre Martin. Il avait, à force d'instances, obtenu de consacrer sa vie au salut des idolâtres de l'Inde, et voulait partir sans délai. Mais il lui fallait un navire pour faire la traversée, et dans tous les ports de France il ne se trouvait pas un seul bâtiment en partance pour les Indes ; il n'y avait même pas d'apparence qu'un vaisseau français ferait le voyage dans le courant de cette année, qui était l'année 1695. Que fera le P. Martin ? Il ne peut se résigner à attendre. « J'irai par la voie de terre puisque je ne puis aller par mer », dit-il. Un autre Père s'offre à l'accompagner ; tous les deux s'acheminent vers Constantinople, puis vers la Perse, à la recherche de cette contrée qui devait être le terme de leur voyage, et où ils ne devaient arriver qu'au bout de deux ans.

Le compagnon du P. Martin était le P. Beauvollier ; celui-ci s'arrêta à Surate où il prit la direction de la mission que les Jésuites français avaient établie dans cette ville ; quant au P. Martin, il poursuivit sa route vers

1. Voir dans les *Lettres Édifiantes*, sa lettre à M. Cochet de Saint-Valkier.

l'est, jusqu'au Bengale. La première lettre que nous avons de lui est datée de Balassore (janvier 1699). Il y parle déjà de son attrait pour le Maduré.

« Nos supérieurs ont résolu de m'envoyer, avec trois de nos Pères, à Pondichéry. Là nous serons aux portes de la mission de Maduré, la plus belle, à mon avis, qui soit au monde. Il paraît que j'avais d'abord été destiné pour la Chine ; mais je renonce sans peine à cette mission sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de Maduré qui a, je l'avoue, depuis longtemps bien des charmes pour moi. Je sens mes désirs croître et se confirmer à mesure que j'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette mission plus de 150,000 chrétiens, et que ce nombre grossit tous les jours. Le moins que chaque missionnaire baptise de païens est un millier par an. Le P. Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit qu'il a cette année donné le baptême à 2,000 catéchumènes, et qu'il lui est arrivé, en un seul jour, d'administrer ce sacrement à 300 personnes, en sorte que les bras lui tombaient de lassitude. »

Le P. Martin était un saint religieux, nous en verrons la preuve. Mais la sainteté ne dispense pas de l'emploi des ressources et des moyens naturels, parmi lesquels se place, en première ligne, la connaissance des langues. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Dieu me fasse la grâce de ne rester à Pondichéry qu'autant qu'il sera nécessaire pour apprendre un peu la langue que j'aurai à parler dans ma chère mission

de Maduré. Cette langue est toute différente du turc, du persan, du maure, du bengali que j'ai déjà appris ([1]). Je me sens plein d'ardeur pour l'étudier parce que je suis convaincu qu'elle me sera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de français qu'autant qu'il en faudra pour vous instruire de ce qui se passera dans ces missions, et pour vous demander le secours de vos prières ».

A Pondichéry le P. Martin eut la joie de rencontrer le P. Bouchet, alors de passage dans cette ville. « Je ne pouvais, dit-il, l'entendre parler des travaux de nos missionnaires, de la ferveur des chrétiens, du grand nombre de conversions qui se font tous les jours dans cette église naissante (de Maduré), sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers évangéliques. »

Une année devait s'écouler avant que ses vœux fussent exaucés. De Pondichéry il fut envoyé, en septembre 1699, à Cottar, dans le Travancore. A Cottar, il eut pour maître de tamoul le P. Mainard, qui possédait à fond cette langue ([2]). Lui-même raconte naïvement comment les progrès qu'il fit dans cette étude, au lieu

1. Evidemment le P. Martin était doué d'une facilité prodigieuse. Il devait en être de même du P. Beauvollier. Tous les deux, en sortant de la Perse, tombèrent entre les mains des Arabes, qui leur auraient fait un mauvais parti, s'ils n'avaient été induits en erreur sur la nationalité des deux voyageurs. Ils remarquèrent que le P. Beauvollier lisait des livres arabes tandis que le P. Martin lisait des livres persans, et ils les entendaient causer en langue turque. Ils les prirent pour des turcs, c'est-à-dire, pour des coreligionnaires, et s'abstinrent de les molester.

2. On attribue au P. Mainard un livre tamoul intitulé *Nittiya anittiya Vittiasam*, ou *le Temps comparé à l'Éternité*, livre remarquable par la noblesse et la vigueur du style. Le fond est tiré d'un ouvrage du P. Nieremberg.

d'accélérer, comme il avait espéré, retardèrent le jour où il devait être incorporé à la mission de Maduré.

« J'avançais dans l'étude de cette langue, et le désir d'entrer au plus tôt dans ma chère Mission faisait que je tâchais de paraître bien plus savant encore que je n'étais en effet. J'en fus puni ; car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ. »

Le P. Provincial l'envoya à Taley, sur la côte de la Pêcherie, vers le commencement du Carême (1700). Ce n'était pas le Maduré, mais il s'en rapprochait, et de plus il emportait avec lui une promesse du P. Provincial, qu'après Pâques il recevrait sa destination tant désirée.

A Taley le P. Martin eut occasion de faire usage du tamoul qu'il avait appris. Il éprouva d'abord la difficulté que rencontrent tous les missionnaires qui n'ont étudié cette langue que dans les livres. Ici encore laissons-le parler lui-même.

« Après avoir visité les églises de mon district, je revins passer la Semaine Sainte à Taley, où un grand nombre de chrétiens se rendirent des bourgades des environs. J'eus bien du travail pendant ce saint temps. Les confessions me fatiguaient beaucoup par la difficulté que j'avais à les entendre ; car ces peuples parlent avec une vitesse surprenante, ou peut-être que cela me paraissait ainsi, parce que je n'ai pas encore l'oreille bien faite à leur langage. Les larmes me venaient aux yeux quand, ne pouvant comprendre ce qu'ils me disaient, il fallait les faire recommencer jusqu'à trois et quatre fois ; ce que ces bonnes gens faisaient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots et les

tours plus aisés pour s'exprimer. Outre le travail de la confession j'avais celui de la prédication ; j'étais obligé de préparer et d'apprendre par cœur ce que je devais dire, et quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est très difficile, ils ne paraissaient pas rebutés de m'entendre. »

Le P. Provincial tint sa promesse. Le P. Martin, autorisé à entrer dans sa chère mission, partit aussitôt pour Tuticorin, d'où il écrivit au P. Emmanuel de Saa, à Camanayakenpatty, pour annoncer son arrivée. Le P. de Saa l'avertit des persécutions qui sévissaient alors dans son district ; mais apprenant qu'il n'en était que plus impatient d'y pénétrer, il lui envoya ses catéchistes pour lui servir de guides. Le Père partit avec eux de Tuticorin le soir du dimanche de la Très-Sainte-Trinité, marcha toute la nuit et arriva le jour suivant à Camanayakenpatty. Le P. Martin voyait enfin ses désirs comblés. « Je ne saurais exprimer, dit-il, avec quelle tendresse j'embrassai ce confesseur de Jésus-Christ, le P. de Saa, sorti tout récemment de prison et portant la marque des coups qu'il avait reçus, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénie, après tant de craintes de n'y arriver peut-être jamais. »

De Camanayakenpatty, où il ne resta que deux mois, le P. Martin fut appelé à Aour, résidence principale du P. Venance Bouchet. Il revit ce Père avec d'autant plus de joie qu'il se croyait en partie redevable à son entremise de la grâce que Dieu lui avait faite en lui ouvrant l'entrée du Maduré. De plus il s'estimait

heureux de commencer son apostolat sous la direction d'une tel missionnaire. Sa belle âme se révèle dans la manière dont il parle de l'accueil que lui firent ses Frères. « Je reçus la visite de ceux de nos Pères qui ont leur résidence proche d'Aour, et ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étais toujours formé une haute idée de la vertu et du mérite de ces hommes apostoliques ; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs et de les pratiquer, j'avoue que je ne les connaissais qu'à demi. Ce sont de vrais apôtres. A la manière dont ils vivent et dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis pas surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, et j'admire leur charité de me souffrir parmi eux. »

Le P. Martin devint le compagnon de travail du P. Bouchet. Trois semaines s'étaient à peine écoulées qu'il avait baptisé 60 idolâtres de sa propre main. Cinq mois après, il avait décuplé ce nombre. Trichinopoly, Counampatty et Elacourichi, deux postes à l'est de Trichinopoly, le second au nord, le premier au sud du fleuve Cavery, reçurent, après Aour, les prémices de son apostolat. Il y baptisa de nombreux catéchumènes dont la place, dit-il, était aussitôt occupée par des païens que la grâce lui amenait. « Les jours, dit-il encore, coulaient pour moi bien doucement parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passait à instruire les néophytes ou à leur administrer les sacrements. C'était un travail continuel ; mais au milieu de ces fatigues, qu'on est consolé de voir la vie innocente

que mène la plus grande partie de ces nouveaux fidèles! J'avoue que ce ne sont pas des gens d'une haute spiritualité ; mais ils craignent Dieu ; ils l'aiment de tout leur cœur ; ils vivent en dehors d'une infinité d'occasions où les chrétiens d'Europe perdent la grâce ; ils la conservent, au milieu de la gentilité, avec plus de soin que ne font bien des fidèles dans les royaumes les plus catholiques. »

Il parle de sa manière de traiter avec les païens : « Il me fallait chaque jour recevoir les visites des gentils, faire à chacun quelque discours sur la Religion, répondre aux questions qu'ils me proposaient, sans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces disputes, où ils ont toujours le dessous, ne servent qu'à les aigrir et à les aliéner de notre sainte Religion. Il faut se faire à soi-même les objections qu'on prévoit qu'ils peuvent faire, et y donner aussitôt la solution. Ils la trouvent toujours bonne quand ils n'ont pas proposé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond. Surtout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons,leur demander de temps en temps si les perfections que nous lui attribuons ne sont pas dignes du vrai Dieu, et si Dieu peut exister sans posséder ces qualités augustes ; et cela, sans entrer dans le détail des chimères et des infamies qu'ils racontent de leurs divinités.Ce sont des conséquences qu'il faut leur laisser tirer et qu'ils tirent en effet. »

Nous n'avons plus de lettres du P. Martin jusqu'en 1709. A cette date il écrivait : « Voici la dixième année que je travaille à établir le christianisme dans le

Maduré, et malgré les fatigues inséparables d'une mission si pénible, mes forces, grâce à Dieu, sont toujours les mêmes. J'ai recueilli cette année des fruits plus abondants et j'ai eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes; aussi suis-je dans un champ beaucoup plus fertile en ces sortes de moissons. »

Le champ dont il parle était le Marava, où il fut envoyé pour remplacer le P. Marie-Xavier Borghese. En deux mois et demi il y baptisa plus de 1,100 infidèles et entendit les confessions de plus de 6,000 néophytes.

Écrasé de travail, mal nourri, mal logé et souvent obligé de prolonger son séjour dans des lieux malsains, le Père fut plus d'une fois mis hors de combat par la maladie. Il contracta, entre autres, celle qui est connue vulgairement sous le nom de *Ver de Guinée*, dont il fait la description suivante : « Mes jambes s'enflèrent tout à coup, et dans l'une il se forma, à la cheville du pied, un de ces vers que les Indiens appellent *narambou chilandi*. Il est aussi mince que la plus petite corde de violon ; sa longueur est quelquefois de plus de deux coudées. Cette maladie est causée par les eaux corrompues qu'on est obligé de boire. Elle se fait sentir d'abord par une démangeaison insupportable ; ensuite il se forme, à l'endroit d'où le ver doit sortir, une petite ampoule rouge, et il paraît un petit trou où la pointe d'une aiguille aurait de la peine à s'insinuer. C'est par cette ouverture que le ver commence à sortir peu à peu. Il faut chaque jour le tirer insensiblement en le roulant sur un petit morceau de linge. Il est rare qu'il sorte tout entier sans se rompre. Quand il se rompt,

la partie qui reste dans la chair y produit une grande inflammation ; il s'y amasse une matière âcre qui, n'ayant point d'issue, y fermente et cause des douleurs très aiguës; il faut deux ou trois mois pour en guérir. » Le P. Martin garda le lit depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, en 1710.

En 1711 il bâtit sa belle église de Ponnelicottey, au cœur du Marava. « Elle aura, dit-il, trois grandes portes, et huit fenêtres ornées en dedans et en dehors de pilastres et de chapiteaux. » Il ne l'avait pas encore terminée, qu'il fut obligé de se rendre à Aour, pour y recevoir, avec les autres missionnaires, l'évêque de Maïlapour qui était venu donner le sacrement de confirmation aux néophytes de Maduré.

Cet évêque n'était autre que le vénérable P. François Laynez. Envoyé en Europe, en 1704, comme procureur de la province de Malabar, il n'avait pu se soustraire au fardeau de l'épiscopat que le Souverain Pontife Clément XI lui avait imposé. Mais en devenant évêque il continua à mener la vie austère des missionnaires. Une petite croix sur la poitrine et un anneau au doigt étaient tous les insignes de sa dignité. Les chrétiens, dont plusieurs milliers avaient reçu le baptême de ses mains, se rendirent en foule auprès de leur ancien pasteur. « Nous étions quatre missionnaires auprès du prélat, dit le P. Martin, occupés à préparer les peuples à recevoir la confirmation avec fruit ; pendant trois mois, nous eûmes à travailler chaque jour comme si c'eût été la fête de Pâques. L'évêque donnait tous les jours la confirmation à des multitudes de chrétiens, et, le reste du temps, il entendait les confessions.

« J'avais, poursuit le même Père, fait dresser pour moi une espèce d'appentis au fond d'un petit jardin, afin d'y vaquer avec moins de bruit aux confessions et à l'instruction des chrétiens ; je m'y rendais quelques heures avant le jour, et je le trouvais souvent occupé par le prélat. Les pauvres et les parias étaient ceux à qui il donnait le plus de marques de sa charité. » Le saint évêque aurait bien désiré de pénétrer dans le Marava; il avait même décidé de visiter cette chère chrétienté, lorsque des affaires pressantes le rappelèrent à Maïlapour.

Le P. Martin, rentré au Marava, y trouva son église terminée ; il en fit l'inauguration le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, au milieu de l'enthousiasme des chrétiens. Un grand nombre de païens, témoins de cette solennité, embrassèrent la foi. Ce fut une belle fête. Tout souriait dans le présent ; l'avenir se montrait riche d'espérance ; le P. Martin pouvait, ce semble, s'abandonner à la joie ; mais il avait présente à son souvenir la parole que le P. Bouchet lui avait souvent répétée : « Dans notre mission de Maduré le calme est toujours le présage d'une prochaine tempête. » Cette parole allait se vérifier une fois encore.

Le Marava était alors gouverné par le successeur de ce Renganadadeven qui avait fait un martyr du P. Jean de Britto. Le nouveau prince s'était d'abord montré favorable aux chrétiens, et le P. Martin avait profité de ces bonnes dispositions pour bâtir son église de Ponnelicottey. Mais ce prince avait un faible : il aimait l'argent. Les païens qui l'entouraient, sachant combien il était facile d'exciter sa cupidité, lui firent

croire que le missionnaire chrétien était possesseur de grands trésors. Il n'en fallut pas davantage pour changer ses dispositions; il chargea un de ses officiers d'arrêter le Père et de lui apporter tout ce qu'il possédait.

Un chrétien eut vent de la chose : sans perdre de temps il envoya un message au P. Martin, qui était à huit lieues de la capitale, pour l'avertir de pourvoir à sa sûreté. Il était minuit quand le Père reçut le message; à cette heure il était encore occupé à entendre les confessions de ses néophytes. Bien déterminé à ne pas abandonner ses chrétiens, il se contenta de mettre en lieu sûr les vases sacrés et les ornements de l'église, ne gardant que ce qui lui était indispensable pour célébrer la sainte Messe.

Le lendemain il offrit le saint Sacrifice et entendit encore d'autres confessions. Il avait commencé à réciter son bréviaire, lorsque une troupe de soldats se présentèrent; après s'être assurés du missionnaire et de ses deux catéchistes, ils se mirent à la recherche des prétendus trésors. Mais ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent aucun objet de valeur. A leur avis, tourmenter le Père pour lui faire révéler le lieu où il cachait son argent eût été peine perdue ; mais ils espérèrent que les tortures forceraient ses catéchistes à parler.

En conséquence, le jour suivant, on vint prendre les deux catéchistes et on les traîna sur la place publique. Là on les dépouilla de leurs vêtements. Puis des licteurs, armés de tiges pliantes et noueuses, se mirent à les flageller de la tête aux pieds l'un après l'autre. Non contents de ce premier supplice, ils les soumirent à la torture du *Kitti*, qui consiste à placer des morceaux

de bois raboteux entre les doigts qu'on serre ensuite fortement avec des ficelles, jusqu'à faire jaillir le sang. Pendant que les bourreaux leur faisaient endurer ces tourments, il les sommaient d'invoquer le nom d'une divinité païenne et de révéler le lieu où le missionnaire avait caché ses richesses ; mais à toutes leurs sommations les deux martyrs ne répondaient qu'en invoquant le saint Nom de Jésus. Durant ce supplice le P. Martin, qui de sa prison entendait la voix des confesseurs de Jésus-Christ, priait Dieu de leur donner la force nécessaire pour sortir victorieux du combat.

« Quand on les ramena en prison, dit-il, j'allai au devant d'eux et, m'étant mis à genoux, je leur baisai les pieds ; je les embrassai tendrement, le visage baigné de larmes ; je les félicitai de l'honneur dont ils venaient d'être comblés ; je collai mes lèvres sur les endroits de leur poitrine et de leurs épaules qui étaient les plus meurtris, et j'essuyai avec vénération le sang qui en coulait encore. Je ne pouvais me lasser de prendre leurs mains livides, de les mettre sur ma tête, de les offrir à Dieu en expiation de mes propres offenses, en le suppliant, par les mérites de ces généreux confesseurs, d'ouvrir les yeux à cette aveugle gentilité. »

La constance de ces deux héros chrétiens, *Sattianaden* et *Xaveri Mouttou* (leurs noms méritent d'être conservés) est digne d'admiration; l'héroïsme de leurs mères est peut-être encore plus admirable.

Celle du catéchiste Xaveri Mouttou était d'un âge très avancé. En revoyant son fils, qui venait de souffrir pour le Nom de Jésus, elle se jeta à son cou et lui dit en l'embrassant : « C'est à présent que vous êtes

mon fils, et que je vous reconnais véritablement pour tel. Quel bonheur pour moi d'avoir enfanté et nourri un confesseur de Jésus-Christ ! Mais, mon cher fils, c'est peu d'avoir commencé ; il faut persévérer jusqu'à la fin. Courage ! le Seigneur ne vous abandonnera pas si vous lui êtes fidèle. » L'autre catéchiste, Sattianaden, fut reçu par sa mère avec les mêmes transports de joie. Il était marié et avait un charmant enfant âgé seulement de trois ans. Prenant cette petite créature dans ses bras, cette généreuse chrétienne la porta au cou de son père. « Cher petit enfant, lui dit-elle, embrasse ton père qui a souffert pour Jésus-Christ ; nous n'avons plus rien ici-bas, mais la foi nous reste ; rien au monde ne peut nous la ravir, et elle nous tiendra lieu de tous les biens. »

La peur de s'attirer la colère du Ciel, entretenue par l'opinion générale que la mort du P. de Britto avait porté malheur à son prédécesseur, fut l'unique raison qui détermina le roi du Marava à épargner la vie du P. Martin. Mais la belle église qu'il venait à peine d'achever fut, par l'ordre de ce prince, réduite en cendres, et le Père lui-même fut obligé de sortir de ses états. Il alla demander un asile au frère du roi qui exerçait, sur une partie considérable du royaume, une sorte d'autorité indépendante ; et, avec l'autorisation de ce dernier, il bâtit une nouvelle église près de la limite qui séparait les territoires des deux princes, afin d'être plus à portée de donner ses secours à ceux des chrétiens qui vivaient sur les domaines du roi persécuteur.

Nous touchons maintenant au terme de cette belle

carrière. Envoyé à Rome pour y rendre compte de la conduite des missionnaires dans la grande affaire des rites malabares, dont nous parlerons plus loin, le P. Martin y mourut le 29 juin 1716. Un prélat qui l'assista à ses derniers moments, et qui eut, dit-il, toute sa confiance (1), écrivit, quelque temps après sa mort, une lettre qui nous renseigne sur les derniers jours de cet apôtre, en même temps qu'elle fait de lui le plus bel éloge. Nous en citons quelques passages.

« Le P. Martin était un homme d'un excellent esprit, bon théologien, possédant si bien les langues vivantes, qu'en venant à Rome il parlait italien comme les naturels du pays.

« Venu à Rome pour les affaires de sa Mission, il y reçut de Dieu la récompense de ses travaux. Ayant appris que le Pape Clément XI envoyait des missionnaires à Civitta-Vecchia, il me pria d'obtenir pour lui qu'il fût de leur nombre. La veille de son départ pour cette mission il dit à un Père que n'ayant pu mourir au Maduré martyr de la foi, il allait mourir martyr de la charité.

« Quelle santé, en effet, aurait pu résister aux travaux et aux macérations auxquelles il se condamna ? En pleine chaire, chaque jour, à la façon des missionnaires d'Italie, il se dépouillait jusqu'à la ceinture, et prenait la discipline jusqu'à se mettre tout en sang.

« Aussi au bout de quelques jours on nous l'apporta à Rome tout mourant. J'aidai moi-même à le mettre au lit. Il avait contracté une fièvre maligne. Son mal traîna trois semaines.

1. Mgr Pierre-François Lafitau, évêque de Sisteron.

« Me voyant un jour entrer dans son infirmerie, il me demanda d'un air très empressé : « Mon Père, quel jour de la semaine tombe la fête de saint Pierre ? » — Ce sera, lui répondis-je, après-demain, mercredi. — C'est lui, reprit-il, qui ce jour-là doit m'ouvrir les portes du Ciel. » — Ce fut, en effet, le jour de saint Pierre, son patron, qu'il mourut, à deux heures du matin (1716). »

L'évêque-missionnaire, François Laynez, était mort l'année précédente. On ne lira pas sans édification les sentiments qu'il exprimait au P. Michel-Ange Tamburini, Général de la Compagnie, le 29 mars 1708, onze jours après son sacre. « La bienveillance de Votre Paternité me donne la confiance qu'elle ne cessera pas de me compter parmi les enfants et les sujets de la Compagnie ; je veux aussi qu'Elle sache que toute ma vie je regarderai la Compagnie comme ma Mère, et Votre Paternité comme mon Père bien-aimé. C'est pourquoi je prie Votre Paternité de vouloir bien m'assigner pour admoniteur un Père de la Compagnie, dont je puisse suivre les conseils dans toutes les délibérations de quelque importance.

« Ces deux choses, bien-aimé Père, me tiennent tant à cœur que j'y attache toute ma consolation depuis qu'on m'a chargé de l'énorme poids de l'épiscopat. Je prie donc, je conjure Votre Paternité de combler les vœux de son enfant en lui accordant ces deux demandes. »

La dignité épiscopale, qui est toujours un lourd fardeau, devait, en effet, être pour le P. Fr. Laynez une charge écrasante. Il portait déjà, lorsqu'il fut fait évê-

que, le poids de vingt-sept ans d'apostolat. Son diocèse, « le plus grand qu'il y ait au monde », dit le P. Martin, s'étendait sur toute la partie orientale de l'Inde, depuis la pointe de Calimère, au sud de Négapatam, jusqu'aux pieds de l'Himalaya, dans un pays coupé par d'énormes cours d'eau et privé des moyens de communication. Et néanmoins le zélé prélat non seulement entreprit la visite des chrétientés disséminées sur cette immense étendue, mais il la fit en missionnaire, c'est-à-dire, à pied et en pratiquant toujours la rigoureuse abstinence des ouvriers évangéliques du Maduré. Un des missionnaires du Carnate l'accompagnait.

Nous ne saurions le suivre dans cette course pastorale dont son compagnon nous a laissé le long récit ([1]). Après avoir parcouru la côte de Coromandel, les royaumes d'Orissa et du Bengale jusqu'aux frontières du Thibet, il alla demander l'hospitalité aux Jésuites français de Chandernagor. Épuisé de fatigue, il voulut se reposer tout en faisant les Exercices spirituels ; mais au troisième jour il se vit forcé de les interrompre et dut se contenter de souffrir. Soins, remèdes, prières, tout fut employé pour conserver cette vie précieuse ; mais les anges avaient achevé la couronne de l'apôtre qui lui-même brûlait du désir de se réunir à Jésus-Christ.

Muni des sacrements de l'Église, heureux de mourir au milieu de ses Frères, il rendit son âme à Dieu le 11 juin 1715, après 59 ans de vie et 32 ans de travaux apostoliques, durant lesquels il avait baptisé de sa propre main 50,000 infidèles.

1. Voir dans les *Lettres Édifiantes* la longue lettre du P. Barbier.

IV. Les missionnaires dont nous venons de retracer la glorieuse carrière vivaient encore, lorsqu'arriva dans l'Inde celui dont le nom devait rester célèbre à l'égal du nom de Nobili. Admiré des païens qui s'honoraient de le compter parmi les membres de leurs académies savantes, redouté des hérétiques dont il dévoila et réfuta les erreurs dans des ouvrages immortels, aimé des chrétiens dont il fut le défenseur et le père, Joseph-Constant Beschi brille comme un astre de première grandeur dans le ciel du Maduré.

Il naquit dans la province de Venise le 8 novembre 1680, et s'enrôla sous la bannière de St-Ignace le 21 octobre 1698. Promu au sacerdoce après de brillantes études au Collège Romain, il fut, dit-on, sur la demande du pape Clément XI, envoyé au Maduré, vers l'année 1710. Doué d'une aptitude hors ligne pour l'étude des langues, il se rendit en peu de temps maître du tamoul ordinaire et du tamoul des savants, de manière à s'exprimer dans l'un et l'autre idiome avec une facilité prodigieuse, soit en prose soit en vers. Il apprit aussi le télégou, le sanscrit, et plus tard l'arabe et le persan. Mais la science chez le P. Beschi rehaussait simplement l'éclat de la vertu. Il fut avant tout un missionnaire, et c'est comme missionnaire que nous voulons d'abord le considérer.

Le sud de la Mission eut les prémices de son apostolat. Camanayakenpatty et Caietar furent ses résidences les plus ordinaires. Il appartenait à la classe des Sanniassis brames, et comme tel il eut à traiter surtout avec les Indiens de haute caste parmi lesquels il opéra d'éclatantes conversions. Le démon ne pouvait

voir ces succès d'un œil indifférent ; il fit éclater une violente persécution. Les chrétiens de Caietar eurent leurs habitations pillées et démolies ; la maison de Dieu et celle du missionnaire ne furent pas plus épargnées. La persécution, comme un feu qui se propage, atteignit les chrétientés de Tencassi et de Couroukelpatty. Les néophytes, dépouillés de leurs biens, soumis à tous les genres de vexations, montrèrent une constance admirable ; pas un seul ne chancela dans sa foi. Mais c'était surtout au P. Beschi que les adorateurs du démon en voulaient. Lui et ses catéchistes furent saisis et jetés dans les fers. Un chef subalterne se chargea d'instruire son procès, ou plutôt prononça contre lui, sans forme de procès, une sentence de mort; l'exécution devait avoir lieu le lendemain. Mais le lendemain le magistrat reçut du roi de Maduré l'ordre de mettre le Père en liberté et de s'abstenir de molester les chrétiens. La Providence s'était servie du crédit de deux néophytes pour obtenir la délivrance du missionnaire.

Le P. Beschi fut désolé d'avoir manqué cette occasion de souffrir le martyre. Voici comment il exprimait ses regrets au P. Michel-Ange Tamburini.

« Notre Seigneur, dans son infinie miséricorde envers le plus grand des pécheurs, a daigné me donner une petite part aux grâces qu'il réserve à ses amis. Le jour de l'apôtre saint Thomas j'ai été chargé de chaînes et jugé digne de souffrir les opprobres pour le nom de Jésus. Déjà j'étais condamné à la mort ; déjà les instruments d'un supplice ignominieux étaient préparés, et je marchais à la palme du martyre avec un

transport de joie que je n'avais encore jamais éprouvé. Mais hélas ! je ne puis y penser sans douleur, ni l'écrire sans verser des larmes amères, mes innombrables péchés m'ont rendu indigne du sort bienheureux que je paraissais déjà tenir dans mes mains. L'intercession de quelques personnages distingués qui m'ont voué une sincère amitié, m'a soustrait à la rage de mes bourreaux et privé du bonheur de payer à Dieu un juste retour pour tout ce qu'il a fait et souffert pour moi. Je conjure instamment Votre Paternité, au nom de l'amour qu'Elle porte à son indigne enfant, de m'obtenir de notre aimable JÉSUS qu'à la fin de ma carrière je puisse me présenter devant sa divine majesté, non pas comme un lâche soldat mourant sur son lit, mais comme un brave combattant qui tombe sur le champ de bataille, et meurt au milieu des tourments et des opprobres. C'est cette espérance qui me soutient ; c'est elle seule qui me fait vivre heureux sur ces terres barbares, malgré l'absence de tout soulagement humain. »

Cette lettre montre à découvert l'âme de l'illustre missionnaire ; elle est une preuve que le P. Beschi, qui parlait à la perfection la langue des savants, savait aussi parler le langage des Saints.

Les événements que nous venons de rappeler sont antérieurs à l'année 1716. En cette dernière année le P. Beschi fut choisi pour remplacer à Maduré le P. Vieyra, que la mort venait d'enlever. Son rare talent et ses bonnes manières lui gagnèrent l'estime et la bienveillance d'un homme dont l'influence était toute-puissante dans cette ville. Le P. Beschi profita de la faveur dont ce personnage l'honora, et des facultés très

étendues qu'il en obtint, pour réparer les désastres causés par les guerres et les persécutions dans les environs de la capitale. Les *Lettres annuelles* de l'année 1716 le montrent à l'œuvre dans la chrétienté de Sampatty ; il y commença la construction d'une nouvelle église. Assiégé par une multitude de néophytes qui venaient lui demander les sacrements et n'écoutant que son zèle, il consacra les heures du jour et de la nuit à satisfaire leur dévotion. Mais cet excès de travail, joint aux privations qu'il lui fallait endurer, — car il n'avait pas même un toit pour s'abriter contre la pluie ou les ardeurs du soleil, — lui causa une fièvre violente qui détermina ses supérieurs à lui donner une autre destination.

De Maduré le P. Beschi passa dans le nord de la Mission. En 1720 il était à la tête du district de Vadouguerpatty. Les exercices de saint Ignace, qu'il donna lui-même aux catéchistes et aux principaux néophytes, furent le moyen dont il se servit pour renouveler cette chrétienté. De 1729 à 1740 il fut successivement chargé des districts d'Aour et de Tanjaour. La culture de ce dernier offrait des difficultés exceptionnelles, soit à cause du grand nombre de chrétientés qu'il renfermait, soit surtout à raison des obstacles que les guerres et les persécutions créaient au missionnaire. Mais grâce au tact et à l'habileté du P. Beschi, grâce surtout à cette influence qui l'accompagnait partout et le faisait respecter des hommes les plus puissants, les chrétiens du Tanjaour jouirent sous son administration d'une tranquillité relative.

Nous aimerions à connaître les moindres détails de

la longue carrière apostolique de cet homme incomparable ; malheureusement les documents qui se rapportent à cette époque sont d'une pauvreté désolante. La plupart des lettres écrites par les missionnaires du Maduré, depuis 1720 jusqu'à 1740, ne sont pas venues jusqu'à nous. Restent les traditions du pays ; mais elles ne méritent qu'une créance partielle. Les Indiens semblent avoir voué au P. Beschi quelque chose du culte que les anciens vouaient à leurs héros. Pour eux, le P. Beschi, c'est le grand gourou, qu'entourent la grandeur et la magnificence. Son vêtement est une robe couleur d'or ; un turban éclatant de blancheur couvre sa tête ; ses oreilles sont ornées de pendants enrichis de pierreries ; ses doigts, de bagues faites de cinq métaux précieux. Dans ses voyages, qu'il fait toujours en palanquin, il est assis sur un riche tapis; deux hommes, marchant de chaque côté, agitent devant lui des éventails faits de plumes de paon, etc. L'imagination indienne va jusqu'à faire du P. Beschi le *dewan* ou premier ministre du *nabab* de Trichinopoly, qui l'établit souverain de quatre gros villages et lui fait présent d'un superbe palanquin en ivoire.

Il ne faudrait pas cependant conclure que tout soit pure fiction dans ces pompeuses descriptions. La vérité est que le P. Beschi dut à ses qualités naturelles, et en particulier à son savoir extraordinaire, d'exercer auprès des païens, même auprès des personnes les plus élevées en dignité, une influence qui le rendait en quelque sorte tout-puissant. Il y a d'ailleurs lieu de croire que, dans certaines circonstances, par exemple, dans les visites que les intérêts de ses

chrétientés lui conseillèrent de faire, soit au nabab de Vellour, soit à son gendre Sandasahib, le général de ses armées, le P. Beschi ne craignit pas d'imiter saint François-Xavier apparaissant à la cour du roi de Bungo, et de s'entourer, comme lui, de l'appareil de la grandeur, qui ne saurait frapper les yeux des Indiens sans commander l'estime et le respect. Dès lors tout s'explique. L'imagination orientale aura simplement généralisé un fait particulier ; un titre purement honorifique et quelques présents accordés par un rajah au P. Beschi, en signe de bienveillance, auront été transformés en une charge de dewan et une sorte de seigneurie territoriale.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que le P. Beschi fut, durant les trente-deux ans de sa vie apostolique, ce qu'il fut au début de sa carrière : l'imitateur fidèle du P. de Nobili, dont il mena jusqu'à la fin la vie laborieuse et pénitente ; un missionnaire qui mettait son bonheur à se dévouer pour le salut des âmes ; un apôtre que la charité de Jésus-Christ aiguillonnait sans cesse jusqu'à le rendre saintement passionné pour le martyre. Il dut de plus à son génie littéraire et à sa verve vigoureuse d'être, dans le sud de l'Inde, la gloire du nom chrétien, le défenseur de la foi et le marteau des protestants. C'est sous ce dernier rapport qu'il nous reste à l'envisager.

Comme poète, le P. Beschi s'est immortalisé surtout par son *Tembâvani*, ou *la Guirlande qui ne se fane point*. C'est une grande épopée, divisée en 36 chants et 3,615 strophes ou quatrains ; l'auteur célèbre les gloires de saint Joseph et de la Sainte-Famille. Dans un vers

qui résonne à l'oreille comme une musique, charme l'imagination par l'éclat des couleurs et la richesse des peintures, tandis qu'il élève l'âme par la sublimité des sentiments et des pensées, l'auteur expose l'histoire de la religion, ses dogmes et sa morale.

Son but n'était pas, comme l'ont dit certains écrivains protestants, de déguiser la vérité sous les ornements de la fiction, encore moins de faire un ouvrage qui pût tenir lieu d'une traduction des saintes Écritures; mais bien de familiariser les païens lettrés avec les sublimes idées du dogme et de la morale chrétienne, et de les leur rendre attrayantes par les charmes de la poésie. C'est pour les savants indiens que le P. Beschi écrivait. Montrer à ces grands admirateurs de Valmiki, l'auteur du *Ramayanam*, surnommé l'Homère indien, que l'épopée chrétienne offre au génie des ressources que l'on demanderait en vain à l'épopée païenne, — tentative où devait s'essayer un siècle plus tard, mais non avec un plus beau succès, l'auteur des *Martyrs ;* — faire tomber par là leurs préjugés antichrétiens, et préparer ainsi leurs cœurs et leurs esprits à recevoir la prédication de l'Évangile, tel était le but que se proposait l'auteur du *Tembâvani*. Ce but fut atteint. Quand le poème parut, accompagné d'un double commentaire, l'un en vers, l'autre en prose, pour en faciliter l'intelligence, les savants s'extasièrent d'admiration ; les plus célèbres parmi eux se firent une gloire de le comprendre; dans leur enthousiasme, les académiciens de Maduré décernèrent au P. Beschi le titre de *Viramamouniver*, ou le Sanniassi par excellence.

Nous ne ferons qu'indiquer les autres ouvrages en

vers composés par le P. Beschi. Le *Kalambagam* ou *Mélanges*, l'*Adeikala-maley*, ou *la Guirlande de Notre-Dame du Refuge*, le *Kali-Vemba*, ou Poésies en l'honneur de Marie, sont autant d'hommages que la muse du missionnaire offre à la Reine du Ciel. Les privilèges de la Mère de Dieu, sa Conception immaculée, sa glorieuse Virginité, ses ineffables Douleurs sont célébrées dans des vers pleins de fraîcheur et d'élégance. Le *Kitteriammal*, ou le martyre de sainte Catherine de Portugal, est un long poème de 1,100 strophes. Nous passons sous silence une multitude d'épigrammes ou poésies légères et satiriques que l'esprit fécond du P. Beschi lui fournissait à volonté. C'étaient comme des flèches qu'il savait décocher à propos, tantôt contre les divinités païennes, tantôt contre les savants orgueilleux ou les hérétiques.

Le renom du P. Beschi lui valut de fréquentes visites de la part des savants indiens. Le fait suivant, tout étrange qu'il paraisse, n'a rien d'invraisemblable. Neuf grands pandarams, à la longue chevelure, se présentèrent un jour au P. Beschi et demandèrent à entrer en dispute avec lui. Le Père ne crut pas devoir refuser le défi. Des conditions furent posées et acceptées de part et d'autre : si les pandarams étaient vaincus, ils devaient consentir à embrasser la foi chrétienne ou à perdre leur chevelure. Le P. Beschi, de son côté, se mettait, en cas de défaite, à la discrétion de ses vainqueurs. La dispute roula sur la philosophie et la religion et dura, dit-on, un mois entier. Il va sans dire que la victoire resta au champion de la vérité ; les pandarams s'avouèrent vaincus. Six d'entre eux reçu-

rent le baptême. Les trois autres firent hommage au P. Beschi de leur chevelure qui avait bien cinq à six pieds de long, et celui-ci en fit l'offrande à Notre-Dame du Refuge, dans son église de Tiroucavelour, où ces trophées furent conservés pendant de longues années.

Les ouvrages en prose du P. Beschi ne sont pas moins remarquables que ses poésies. Le *Vedier Oloukkam*, ou *Règles de conduite* pour les catéchistes, fut écrit à l'occasion d'une grande retraite donnée, en 1727, à tous les catéchistes de la Mission réunis à Elacourichi. C'est une série de considérations sur les devoirs de ceux qui sont appelés à partager les travaux apostoliques des missionnaires ; véritable traité sur la matière, dans lequel on ne sait qu'admirer le plus, ou de la profondeur des pensées, ou de la force du raisonnement, ou de la sagesse des conseils que l'auteur donne aux catéchistes, ou de l'efficacité des moyens et des industries qu'il leur suggère.

La langue tamoule est faite, pour ainsi dire, au rebours de nos langues européennes. Non seulement elle a ses racines à elle et ses terminaisons propres, mais son génie est absolument différent de celui des langues romanes. L'ordre dans lequel l'Indien enchaîne ses idées est presque l'inverse du nôtre. Partant, l'étude de cette langue est, pour un missionnaire européen, pleine d'aspérités. Pour ne pas perdre courage il devra souvent prendre son cœur à deux mains, appeler le secours d'en haut, se rappeler sa belle vocation et s'animer par l'exemple des missionnaires ses aînés. Le P. Beschi voulut, autant que faire se pouvait, ré-

pandre quelque charme sur une étude d'elle-même si peu attrayante : c'est dans ce but qu'il composa son *Paramarta Gourou*, ou *les Aventures du Gourou Paramartan;* conte charmant, admirable de couleur locale, où l'auteur, employant à dessein les termes les plus usuels et les idiotismes les plus communs, raconte, dans un style à la fois simple et élégant, une suite d'aventures extrêmement divertissantes, lesquelles ne peuvent manquer d'égayer tout missionnaire novice qui va demander à ce livre la clef des difficultés que présente la langue tamoule.

C'est en 1728 que le P. Beschi entra en lutte avec les protestants danois; ceux-ci s'étaient établis à Tranquebar, vers le commencement du XVIII[e] siècle, et cherchaient à faire des prosélytes dans la mission de Maduré. Il écrivit contre eux le *Veda-Vilakkam*, ou *Exposition de la vraie Religion ;* le *Pedaga Marouttel*, ou *Réfutation* d'un pamphlet protestant intitulé *Pedagam* (contradiction), et le *Lutherinattialpou*, ou la *Nature du Luthéranisme.* Ce dernier ouvrage est moins une controverse qu'une satire. L'auteur y tourne en ridicule le mode d'évangélisation adopté par les protestants, qui consistait à répandre des livres à profusion. Il montre comment ces livres, si séduisants, en apparence, par l'élégance de la reliure et la beauté de l'impression, fourmillent non seulement d'erreurs contre la foi, mais encore de fautes contre la grammaire. Une verve caustique perce dans cet écrit ; mais qui pourrait reprocher à l'auteur d'avoir fait usage des traits de la satire contre des adversaires dont les armes ordinaires, dans leur guerre contre la Religion catholique, étaient la calomnie et le mensonge ?

Dans sa *Réfutation*, le P. Beschi passe en revue les faussetés accumulées par l'écrivain Tranquebarien dans son *Pedagam*, et oppose à chacune une réponse victorieuse. Son *Exposition* de la Religion, ou plutôt des dogmes catholiques attaqués par les protestants, est un vrai chef-d'œuvre. L'écrivain ne se contente pas de montrer la vérité; il fait voir aussi les bases sur lesquelles cette vérité repose : les preuves de raison, les témoignages de l'Écriture sainte, la parole des Pères et des Docteurs, l'argument tiré de la prescription lui forment un rempart qui défie tous les assauts de l'erreur.

Mais le Père Beschi comptait bien moins sur ses écrits, pour triompher de l'erreur luthérienne, que sur la puissance de Celle qui écrase sous ses pieds la tête du serpent infernal. C'était pour s'assurer sa protection qu'il lui avait dédié son église de Tiroucavelour, sous le titre de Notre-Dame du Refuge. C'est dans le même but que, en 1731, il écrivait au P. François Retz, Général de la Compagnie de JÉSUS, de vouloir bien intervenir auprès du Souverain-Pontife, pour que Sa Sainteté daignât confirmer par son autorité une fête de la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame du Refuge, qui, ajoutait-il, avait déjà reçu l'approbation de l'évêque du lieu. Marie ne trompa point la confiance de son serviteur ; bientôt après le P. Beschi pouvait écrire que les protestants n'avaient fait aucun mal aux chrétiens, qu'ils n'osaient plus se montrer, et encore moins répondre aux écrits où il avait signalé et réfuté leurs erreurs (1).

1. Le P. Beschi est le premier qui ait fixé les principes, les règles et les limites du *Kodum Tamoul*, ou tamoul vulgaire, le seul employé

Chassé du Nord par l'invasion des Mahrattes en 1740, le P. Beschi se réfugia d'abord dans le Marava, puis sur la côte de la Pêcherie. En 1744, il était Recteur de Manapade ; les lettres de cette année font l'éloge de sa pauvreté religieuse et de ses autres vertus. On croit qu'il mourut en 1746, après 34 ans de vie apostolique, plus grand encore par son zèle et ses souffrances au service des âmes, que par son rare génie et ses écrits immortels.

A la mort du P. Beschi, la mission fondée par le P. de Nobili avait atteint son plus grand développement. Outre la mission de Maduré proprement dite, à laquelle appartenaient le royaume de Maduré, celui du Marava, les districts de Trichinopoly et de Tanjaour, avec les nombreuses chrétientés disséminées sur les deux rives du Cavery et du Coleron, elle comprenait la mission du Carnate, laquelle s'étendait depuis le parallèle qui passe au sud de Pondichéry jusqu'aux rives du Krichna, et la mission du Maïssour, dans le royaume qui porte ce nom. Issues de la même souche, les trois missions avaient chacune leur vie propre et

dans la conversation. La grammaire qu'il nous a laissée de cette langue, composée en latin, est le *vade-mecum* des missionnaires. Il a aussi publié deux dictionnaires, l'un tamoul-latin, l'autre portugais-latin-tamoul. On lui doit, en outre, une grammaire de la langue sublime, et un grand dictionnaire qui suppose une érudition prodigieuse, divisé en quatre parties : la première donne le sens de chaque mot ; la deuxième, les synonymes ; la troisième réunit les mots en groupes ou familles ; la dernière a trait à la versification. Comment un homme qui fut toujours à la tête d'un district, qui fit toujours de la culture des chrétiens son œuvre principale, dont les rapports avec les savants indiens étaient de tous les jours, put-il composer tant et de si remarquables ouvrages dans une langue qui, à son arrivée dans l'Inde, lui était absolument étrangère ? c'est un mystère dont on ne trouvera pas la clé, à moins qu'on ne dise : *Digitus Dei est hic.*

leur propre gouvernement. Le Maduré, qui d'abord dépendait de l'évêque de Cranganore, avait été plus tard placé, avec le Carnate, sous la juridiction de l'évêque de Maïlapour. Mais quoiqu'elles eussent chacune leur supérieur immédiat et qu'elles fussent cultivées par des ouvriers de différentes nations, les trois missions étaient véritablement sœurs; chacune d'elles conservait les traditions du P. de Nobili et restait fidèle au mode d'évangélisation établi par ce grand apôtre. Rien d'ailleurs n'était plus commun que le passage des missionnaires d'une mission à l'autre.

Les trois missions comptaient environ 400,000 néophytes. Il y avait au moins un nombre égal de chrétiens dans les missions de la côte du Malabar, de la côte de la Pêcherie et de Ceylan. Si on ajoute les chrétientés du nord de l'Inde, on peut estimer la population catholique de la péninsule, vers cette époque, à plus d'un million.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Les Néophytes du Maduré.

Témoignage des missionnaires. — Innocence et ferveur des chrétiens. — Miracles : résurrections; guérisons miraculeuses ; empire sur les démons. — Constance dans les persécutions et les tourments. — Le Martyr Tevasagaiam.

1608-1742.

Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet.
(Jo., XIV, 12.)



PRÈS le P. Beschi nous touchons aux dernières années de l'Ancienne Mission du Maduré ; ce furent celles des grandes épreuves. Nous aurons à raconter comment l'œuvre du P. de Nobili, recevant le contre-coup des assauts livrés par l'enfer à l'Église de JÉSUS-CHRIST, fut mise à deux doigts de sa ruine. Mais nous détournerons quelque temps encore nos regards de cet affligeant spectacle. Nous avons vu passer devant nous les grandes figures des Nobili, des Britto, des Laynez, des Beschi, et de douze ou quinze autres missionnaires dont les noms ne sont pas indignes d'être associés à ces quatre grands noms. Nous aurions pu ajouter à ce nombre ; mais il fallait nous borner et laisser à Dieu même de louer dignement ses serviteurs dans l'assemblée des Saints. Il nous reste néanmoins une lacune à combler,

ou plutôt un tableau à compléter. Bien des traits semés çà et là dans les chapitres précédents ont dû faire concevoir au lecteur une haute idée des néophytes du P. de Nobili. Ceux que nous allons rapporter achèveront de montrer quels admirables fruits de vie la grâce fit éclore sur une terre qui, durant des siècles, n'avait produit que des fruits de mort. En d'autres termes, c'est l'éloge des néophytes que nous entreprenons après l'éloge de leurs Pères en Jésus-Christ ; et, puisque louer une œuvre c'est louer son auteur, l'éloge des chrétiens sera encore l'éloge de leurs missionnaires.

Un autre motif nous fait un devoir d'insister sur cette matière. La Mission de Maduré garda toujours le caractère propre que le P. de Nobili lui avait imprimé, et qui en fit une mission tout à fait distincte des missions voisines de la côte du Malabar ou de la côte de la Pêcherie. Tandis que dans celles-ci, où les conditions étaient bien différentes, les missionnaires pouvaient, sans danger, suivre les coutumes européennes, les ouvriers du Maduré continuèrent à mener la vie pénitente des sanniassis indiens. A l'exemple du P. de Nobili, ils renonçaient à leurs inclinations naturelles, se dépouillaient de leurs habitudes nationales, se faisaient brames pour le salut des brames, Indiens pour le salut des Indiens. Or ce genre d'apostolat, admiré par un grand nombre, a eu aussi ses censeurs et ses critiques [1]. Étant donné qu'on peut juger de la qualité d'un arbre par la qualité des fruits qu'il produit, si nous montrons que l'apostolat inauguré par le

1. La question présente n'a rien à voir avec celle des Rites dont nous parlerons en son lieu.

P. de Nobili et continué, durant près de deux siècles, par ses compagnons ou ses successeurs, a été manifestement béni de Dieu et a porté en abondance ces fruits que seule la grâce céleste peut faire naître, nous serons en droit de dire que le Ciel s'est prononcé en sa faveur.

I. Nous signalerons d'abord un fait général, attesté par la plupart des missionnaires : savoir l'admirable transformation qu'on remarquait dans ceux qui avaient reçu la grâce du baptême. Nous nous contenterons de deux témoignages.

Le premier est du P. Balthasar da Costa; il écrivait, en 1644, au P. Général Vincent Caraffe : « Quant à la conduite de nos chers néophytes, je puis vous assurer que non seulement vos chrétiens d'Europe, mais les religieux eux-mêmes, peuvent y trouver de quoi s'édifier et se confondre. Leur foi me ravit. Elle ennoblit à leurs yeux tout ce qui a rapport à la religion : l'eau bénite, les crucifix, les médailles, les chapelets, même ceux qu'ils se fabriquent en faisant des nœuds sur une simple ficelle. Tous ces objets, pourvu qu'ils aient été bénits, sont pour eux des objets de vénération, et Dieu prend plaisir à récompenser leur foi par des prodiges très fréquents. Ajoutez à cette foi vive une charité non moins admirable, une innocence qui fait à la fois la consolation et l'embarras du confesseur, une modestie qui est vraiment un prodige dans ce pays de dissolution, où le langage lui-même est souillé d'une infinité de termes obscènes, dont nos néophytes sont si éloignés de faire usage, qu'ils les appellent des *paroles païennes*. Quoique toute leur vie puisse être regardée

comme un jeûne perpétuel, leur esprit de pénitence trouve encore de quoi retrancher à leur pauvre ordinaire : ainsi presque tous jeûnent le samedi ; un très grand nombre y joignent le vendredi ; plusieurs y ajoutent encore le mercredi ; et jeûner, pour eux, c'est ne faire par jour qu'un simple repas vers le coucher du soleil. »

L'autre témoignage est du P. Venance Bouchet.

« Ce qui console un missionnaire et le soutient dans ses travaux, c'est la vie innocente que mènent ces nouveaux fidèles et l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plupart n'apportent que des fautes légères au tribunal de la pénitence, et on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite sans avoir sur quoi appuyer l'absolution. Un missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux néophytes, et la docilité avec laquelle ils écoutent ses instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte, et un chrétien qui se livre au péché leur paraît un monstre.

« Lorsqu'ils ont connu et embrassé les vérités chrétiennes, ils deviennent inébranlables dans la foi. Il s'est trouvé de ces bons néophytes qui se scandalisaient qu'on leur demandât s'ils avaient eu des doutes sur quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion chrétienne, ne pouvait pas raisonnablement douter des vérités qu'elle propose. Aussi ne faut-il leur adresser de telles questions qu'avec de grandes précautions. »

Tel est le témoignage que les missionnaires rendent,

en général, de leurs néophytes ; quant aux faits particuliers par lesquels ils le confirment, on remplirait un volume si on voulait en faire la collection. Nous avons eu occasion d'en citer plusieurs ; on n'en lira pas avec moins d'intérêt ceux que nous allons rapporter.

« Un Indien (c'est encore le P. Bouchet qui parle), extrêmement attaché au culte des faux dieux, comprit enfin qu'il était dans l'erreur ; s'étant fait instruire des mystères de notre sainte Religion, il demanda avec instance le baptême. Quelques mois après l'avoir reçu, je le fis venir pour le disposer à faire sa première confession. Lorsque je lui expliquai la manière dont il devait se confesser il parut étrangement surpris. « Quand, dans les instructions que j'ai reçues, me dit-il, on m'a parlé de la confession de mes péchés, j'ai compris qu'il s'agissait de ceux que j'avais commis avant le baptême ; que je devais confesser ces péchés afin d'en concevoir plus d'horreur ; mais vous me dites maintenant qu'il faut déclarer ceux qu'on a commis après le baptême. Hé quoi ! mon Père, est-il donc possible qu'un homme qui a reçu une si grande grâce, soit assez malheureux pour la perdre, et assez ingrat pour offenser Celui de qui il l'a reçue? » « Ce trait, ajoute le P. Bouchet, édifie infiniment tous ceux à qui je le raconte. »

Tous les âges et toutes les conditions nous offrent des traits admirables de vertus.

Mouttammal ou Marguerite, dit le P. Freire, était un ange en qui la grâce avait devancé les années. Agée de quatre ans, on la voyait tous les soirs allumer

une lampe placée sur l'autel domestique, devant l'image du Sauveur, puis se mettre à genoux et réciter ses prières avec une piété, une expression de foi qu'on eût admirées dans une grande personne. Le fruit de son amour pour Dieu était une charité sans borne pour le prochain. Dès qu'un pauvre se présentait à la porte, la petite Marguerite courait à lui, s'entremettait en sa faveur, et n'avait de repos qu'après avoir obtenu pour lui une bonne aumône. Ses paroles et tout son extérieur unissaient la gravité de l'âge mûr à l'amabilité de l'enfance. Une lumière surnaturelle ou une sorte d'instinct céleste lui avait révélé le prix de la virginité. Son père, admirant les trésors de grâce dont cette enfant était enrichie, avait pour elle une tendresse mêlée de respect. « C'est ma perle, disait-il souvent. » Cet ange de la terre ne tarda pas à s'unir aux anges du ciel. Une maladie qui lui survint fut pour elle l'annonce de son prochain départ. Elle fit avec allégresse ses préparatifs de voyage, dit adieu à ses parents, leur donna rendez-vous dans le sein de Dieu. Sentant sa fin approcher, elle se fit porter dans son petit oratoire, au pied de l'autel qu'elle y avait érigé et qui avait été si souvent témoin de ses ardeurs célestes. A peine y fut-elle transportée que son âme innocente prit son vol vers le ciel.

Comme contraste à cet ange d'innocence, voici un vieillard pénitent dont le P. Martin raconte l'histoire. Cet homme s'était, pendant de longues années, livré à tous les excès du libertinage. Un jour, la grâce le saisit, le subjugue, change son cœur; et dès lors, avec plus d'ardeur encore qu'il ne s'était abandonné aux

désordres d'une vie dissolue, il exerça sur lui-même les rigueurs de la plus sévère pénitence. Après avoir distribué son bien à ses enfants, sans rien réserver pour lui-même, il se bâtit une petite hutte dans un lieu écarté, et ne vécut depuis que d'aumônes ; encore en donnait-il la meilleure part aux premiers pauvres qu'il rencontrait. Ses prières continuelles n'étaient interrompues que par l'abondance de ses larmes. Il se confessait et communiait tous les huit jours, avec une ferveur qui eût touché le cœur le plus insensible. Souvent, dit le P. Pierre Martin, il venait me trouver et me demandait tout en pleurs : « Croyez-vous, mon Père, que Dieu daigne me faire miséricorde ? Je ne lui demande pas qu'il me traite comme son enfant ; j'en suis indigne ; je souhaite seulement d'apaiser sa colère. Quelle pénitence pourrais-je faire pour le fléchir? Ah! j'ai offensé un Dieu qui est la bonté même ; que cette pensée est accablante! »

La haine qu'il se portait à lui-même le conduisait toutes les nuits au fond d'un bois où il déchirait son corps par de sanglantes flagellations. A l'exemple de saint Jérôme, il se frappait rudement la poitrine avec un gros caillou. En vain son confesseur l'invitait à modérer ces pieux excès ; avec la meilleure volonté de lui obéir, il se laissait entraîner par sa ferveur. La mort enfin vint mettre un terme à sa pénitence. Averti par son bon ange de son approche, bien qu'il fût encore en bonne santé, il se confessa comme pour la dernière fois et reçut Notre-Seigneur en viatique. Bientôt après il allait se joindre à ces Bienheureux qui chanteront éternellement les miséricordes du Seigneur.

Retirer une âme de la fange du péché; où l'iniquité avait abondé faire surabonder la grâce, est, disent les saints Pères, un miracle plus grand que la création du monde. Nos missionnaires eurent souvent lieu d'admirer un tel prodige; citons quelques exemples.

Un Indien avait embrassé la profession peu honorable de directeur d'un chœur de bayadères. On donne ce nom à de malheureuses créatures, vouées dès leur enfance au service des pagodes, dont l'existence se passe à honorer l'esprit impur par des danses et des chants lubriques accompagnés d'abominables prostitutions. Qu'on se figure la condition d'un homme dont l'office était de former de telles élèves pour une telle carrière! Or, celui dont nous parlons eut, nous ne savons comment, quelque connaissance de la loi spirituelle qu'enseignait le P. de Nobili ; il en fut aussitôt frappé et conçut le désir de la connaître à fond. Une nuit il crut entendre une voix qui lui disait : « Va dans tel quartier et dans telle rue ; là tu trouveras un homme qui te mettra sur le chemin du ciel ». Dès les premiers rayons du jour il se rendit au lieu indiqué. Un homme s'y trouvait ; il le prie de le conduire chez le maître qui enseigne la voie du salut. L'inconnu le mène au P. de Nobili. Il avait trouvé son Ananie ; à partir de ce jour il suivit les instructions du Père. De plus en plus émerveillé des beautés de la Religion, il se dépouilla de tous les emblèmes de l'idolâtrie, résigna son emploi, encore qu'il n'eût pas d'autre moyen de gagner sa vie, et, avec une joie ineffable, reçut le saint baptême.

Même dans le troupeau de ces malheureuses prostituées dont nous venons de parler, la grâce divine fit

des conquêtes et opéra des transformations admirables. Le P. de Nobili, pour sa part, eut la joie d'admettre deux d'entre elles parmi ses catéchumènes. Mais, parce que leur vie antérieure lui inspirait des craintes sur leur persévérance, il crut devoir leur différer le baptême qu'elles demandaient cependant avec larmes. Comme témoignage de la sincérité de leur foi et de la force de leur résolution, elles se dépouillèrent de tous les ornements dont elles s'étaient servies pour relever leurs charmes naturels, et se présentèrent devant le Père dans un costume aussi simple que modeste. C'était précisément ce que le Père attendait ; mais il le leur avait laissé deviner. Convaincu par cette dernière preuve de leur bonne volonté, il leur conféra le sacrement, et ces deux néophytes vécurent dès lors dans la pratique des bonnes œuvres.

Dans les basses castes, comme dans les castes les plus élevées,la grâce rencontra des cœurs bien disposés et des âmes fidèles.

Maria Dasen (Serviteur de Marie) avait professé dans sa jeunesse une secte réputée infâme même parmi les païens. A partir du jour où il fut admis à recevoir le baptême, sa vie fut un modèle d'innocence et de pureté. « Nous sommes tous persuadés, dit le P. André Freire, qu'il n'a jamais, dans l'espace de trente ans, terni la blancheur de sa robe baptismale ». Durant ces trente années, il remplit les fonctions de catéchiste sans en avoir le titre. On admirait surtout son obéissance ; quelque pénibles que fussent les corvées dont on le chargeait, il s'y portait toujours avec une promptitude joyeuse. Il eut le bonheur d'être mis en prison et

chargé de chaînes en haine de la foi, et sa plus grande peine fut de ne pouvoir donner tout son sang pour Jésus-Christ. Il avait une véritable passion pour le martyre. La piété, le profond respect qu'il apportait dans la prière, montraient combien il était pénétré du sentiment de la présence de Dieu. La cécité, dont il fut affligé dans sa vieillesse, ne fit qu'ajouter à son recueillement. « Enfin, ajoute le P. Freire, après nous avoir édifiés par sa patience dans ses infirmités et ses autres vertus, muni de tous les sacrements, ce paria vil et méprisable aux yeux du monde, mais grand et noble aux yeux de Dieu, alla, à l'âge de 80 ans, occuper le trône qui lui était préparé, et d'où il jugera un jour les brames orgueilleux. »

Le récit suivant, qui est en abrégé celui du P. Antoine de Proenza, montre l'action et le triomphe de la grâce divine sur le cœur d'une personne de la plus haute naissance.

Sandai, ou Clémentine, était une princesse non moins distinguée par l'étendue de ses connaissances que par sa haute condition. Le gouverneur de la province s'estimait heureux d'avoir obtenu sa main. Son palais était le rendez-vous des savants et des prêtres des idoles, avec lesquels elle aimait à s'entretenir de sujets scientifiques et religieux.

Convaincue de l'absurdité des croyances païennes, particulièrement en ce qui touche la pluralité des dieux, elle soupirait après la vérité sans la connaître. Ayant appris qu'il y avait à Trichinopoly un gourou qui faisait profession d'enseigner le vrai Dieu et la vraie manière de l'honorer, elle lui écrivit aussitôt, le priant de lui

envoyer un de ses disciples pour l'instruire. Le missionnaire crut devoir éprouver sa constance, et ne répondit rien. Une seconde, une troisième lettre suivirent, qui témoignaient d'un désir de plus en plus ardent, de connaître la vérité. Ses vœux furent enfin exaucés; le Père lui envoya son catéchiste qu'elle reçut comme un messager du Ciel. Les vérités de la Religion pénétrèrent dans cette âme préparée par la grâce comme une pluie bienfaisante pénètre une terre altérée. Le baptême, qu'elle reçut bientôt, vint mettre le comble à son bonheur.

Dès ce moment Sandaï commença une vie nouvelle. Elle brûla tous ses livres qui traitaient du paganisme, et renonça à paraître dans un monde où son esprit et ses grâces lui avaient acquis une célébrité qu'elle ne pouvait assez déplorer. Rien ne put ébranler sa constance, ni les prêtres des idoles qui voulurent en vain reprendre sur elle leur ancienne influence, ni son mari qu'ils avaient indisposé contre elle, ni les savants indiens qui essayèrent d'entrer en contestation avec elle, mais qu'elle couvrit d'une telle confusion dès la première dispute, qu'ils n'osèrent plus paraître en sa présence. Son palais, qui n'avait vu longtemps que les divertissements et les fêtes mondaines, devint le lieu du recueillement et de la prière. La conversion de cette illustre néophyte fut suivie de celle de la plupart de ses parents et de ses serviteurs. Devenue le modèle des chrétiens par sa piété, elle fut de plus leur protectrice par son influence.

Le trait suivant, que rapporte le même P. de Proenza, n'est-il pas encore plus admirable! Un jeune

païen, de la noble caste des Vellages, se lia d'amitié avec un soldat chrétien : celui-ci vint à lui parler de la vraie Religion. A peine eut-il entendu de la bouche de son ami l'exposé plus ou moins imparfait de nos saints Mystères, qu'il sentit un immense désir de devenir chrétien. Le soldat lui dit qu'il trouverait à Maduré ou à Candelour des missionnaires qui achèveraient de l'instruire. Le jeune homme, en conséquence, se rendit à Maduré ; mais la persécution venait d'en chasser les missionnaires. Nullement découragé par ce contretemps, il résolut aussitôt de se transporter dans l'autre ville que son ami lui avait indiquée. Mais où était cette autre ville? il n'en savait rien. De plus, au lieu de Candelour, il avait ou croyait avoir entendu Pandelour. A tous ceux qu'il rencontrait il demandait où se trouvait Pandelour, dont personne n'avait entendu parler. Finalement il s'adresse à un aventurier qui avait couru un peu tous les pays. En entendant le nom de Pandelour, cet homme se redresse, et étendant son bras vers le nord-ouest : « Voilà, dit-il, ton chemin ; va constamment pendant trois ou quatre semaines dans cette direction ; tu arriveras au pays du Zamorin (Calicut); là se trouve Pandelour. Seulement prépare-toi à gravir des montagnes escarpées et à traverser de vastes forêts peuplées de bêtes féroces. »

L'intrépide catéchumène n'hésita pas un instant. Après un long voyage et des fatigues inouïes, il arriva, en effet, dans une ville qui portait le nom de Pandelour ; mais hélas! non seulement il n'y avait pas de missionnaires, mais on n'y avait jamais entendu parler de la religion chrétienne. Frustré dans ses espérances,

se trouvant sans soutien dans une terre étrangère, il tomba dans un abattement qui dura plusieurs jours. Mais la grâce lui vint en aide ; il sentit tout à coup renaître dans son cœur une nouvelle énergie, résolut de s'abandonner à la Providence, et se remit en route, dirigeant sa course vers l'est. Il arriva sur le territoire de Sattiamangalam. Un soir, s'étant arrêté sous le portique d'une pagode, il y rencontra plusieurs *jogues*, ou pénitents indiens, qui se disputaient entre eux sur les mérites des diverses sectes auxquelles ils appartenaient; l'un d'eux cependant écoutait en silence, et semblait regarder ses compagnons d'un air de pitié. Ce dernier fixa particulièrement l'attention de notre pèlerin ; l'ayant pris à part, il le pria de lui faire connaître son système religieux. « J'adore, répondit celui-ci, un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; sa loi me commande d'éviter tous les péchés et de pratiquer toutes les vertus. » Ce disant, il fit le signe de la croix. Le Vellage, à ce signe, a reconnu la religion du soldat son ami ; il tressaille de joie, fait à ce chrétien le récit de ses aventures, le prie d'être son mentor et de le conduire au lieu où il trouvera la perle précieuse qu'il cherche depuis six mois au prix de tant de fatigues. Il arrive enfin à Candelour. Peu après il recevait la grâce du baptême après laquelle il avait si ardemment soupiré.

Le nom de Gaudence revient souvent dans les lettres des anciens missionnaires ; il fut porté par trois néophytes qui ont tous les trois mérité de grands éloges. Celui dont nous nous proposons de parler fut baptisé par le P. Balthasar da Costa. C'était, dit ce

Père, un jeune homme qui faisait le tourment de sa famille et de tout son village par la dissolution de ses mœurs et la violence de son caractère. Un chrétien eut occasion de lui parler de notre sainte Religion, et Dieu lui inspira un si vif désir de la connaître qu'il se rendit aussitôt à Trichinopoly pour se faire instruire. Mais le missionnaire était absent, et les chrétiens, le voyant arriver avec ses deux femmes, refusèrent même de lui parler. De Trichinopoly il se rendit à Maduré, où il ne fut pas mieux accueilli. Instruit du motif de cette sévérité, il fit aussitôt appeler sa seconde femme, lui remit une somme d'argent et la congédia, en lui donnant le titre de sœur. C'est, dit le P. Balthasar, dans les usages du pays, une manière de déclarer la dissolution du mariage. Dès lors les chrétiens l'accueillirent comme un frère, et après l'avoir instruit des vérités de la foi, ils l'adressèrent au P. Balthasar, qui était alors à Carour. Le Père, en le baptisant, lui donna le nom de *Gaudence*, pour exprimer la joie avec laquelle il recevait cette grâce. Ses parents voyant en lui un homme tout nouveau, émerveillés d'un tel changement, voulurent en savoir la raison. Quatre d'entre eux, convaincus que la vraie Religion seule pouvait opérer de tels prodiges, se rendirent aussitôt auprès du P. Balthasar pour recevoir le baptême ; douze autres imitèrent bientôt leur exemple. Ce fut dans le village un ébranlement général ; 120 personnes se rangèrent au nombre des catéchumènes.

Le brave Gaudence vécut seize ans encore, et mérita d'être appelé le Tobie du Maduré, à cause de son zèle à ensevelir les morts. Sa foi paraissait surtout quand il

allait confier à la terre le corps de quelque enfant chrétien. Il l'ornait de son mieux, le couronnait de fleurs, se chargeait ensuite lui-même de ce pieux fardeau qu'il portait en triomphe à travers les rues les plus fréquentées, tandis qu'une foule de chrétiens, formant un cortège à sa suite, chantaient des cantiques, et faisaient retentir les airs de leurs instruments de musique. Aux païens qui demandaient avec étonnement la raison de cette pompe et de ces chants de joie, notre Tobie répondait : « C'est ainsi que nous ornons ceux qui vont au céleste Banquet. »

Il était comme le père de tous les néophytes ; il les recevait chez lui lorsqu'ils arrivaient des environs pour se confesser, et les disposait à recevoir le Sacrement. Durant les persécutions, il allait visiter les chrétiens dans leurs villages, pour les animer et les encourager. Tous les ans, il préparait un festin à ses nombreux filleuls, qu'il appelait ses fils spirituels, et il faisait suivre le repas d'une chaleureuse exhortation. L'arrivée d'un nouveau missionnaire lui faisait verser des larmes de joie. Il priait sans cesse pour la conversion des idolâtres, et se dévouait lui-même à cette œuvre avec le zèle d'un apôtre. Imitateur de Tobie par sa charité, il le fut encore de Job par la patience avec laquelle il supporta la maladie, la perte de ses biens et celle de ses enfants. Il mourut en 1660, chargé de mérites et revêtu de la robe d'innocence qu'il avait reçue au baptême.

II. Aux miracles de grâce que nous venons de raconter s'ajoutèrent souvent des miracles proprement dits, les néophytes étant d'ordinaire les intruments

dont il plut à Dieu de se servir pour les opérer. Ici encore nous nous bornerons à quelques faits. Le suivant est rapporté par le Bienheureux de Britto.

Dans un village nommé Sattipady, trois enfants, surpris par un orage en pleine campagne, s'étaient réfugiés sous un grand arbre. Soudain la foudre éclate, et tous les trois sont frappés à mort. Deux de ces enfants étaient païens; leurs cadavres furent brûlés selon la coutume. Le troisième, âgé de treize ans, était le fils d'une fervente néophyte qui lui avait donné le nom de Xavier. Au moment où on allait déposer son corps dans la tombe, cette femme, animée d'une sainte confiance, tombe à genoux : « Glorieux saint François-Xavier, s'écrie-t-elle, vous savez que je vous ai choisi pour mon protecteur ; montrez aujourd'hui votre puissance ; vengez-moi des reproches de mes parents encore idolâtres, qui imputent à ma conversion la mort malheureuse de mon enfant ; cet enfant portait votre nom ; pour la gloire de Dieu et de sa sainte loi, rendez-lui la vie. » Sa prière à peine achevée, l'enfant se lève plein de vie et de santé ; l'heureuse mère le mène aussitôt à l'église, où une multitude de païens et de chrétiens les accompagnent pour rendre grâce à Dieu.

Voici un autre fait du même genre.

Une femme des environs de Nandavanam, nommée *Tevasinegam*, ou *Charité*, tomba gravement malade, reçut les derniers sacrements, et cessa bientôt de donner signe de vie. Des fers brûlants appliqués sur son corps la laissaient parfaitement insensible. Elle fut tenue pour morte, et sa famille désolée prépara ses funérailles. Tandis qu'on vaquait à ces préparatifs,

celle qu'on croyait trépassée ouvre les yeux, lève les bras vers le ciel, fait le signe de la croix avec un profond respect, croise ensuite les mains sur sa poitrine, et reste comme en contemplation. Les témoins de cette scène étaient muets d'étonnement. A l'étonnement succéda une religieuse terreur lorsqu'on la vit, après quelques minutes, incliner la tête, comme si elle faisait la révérence à une personne respectable, faire encore le signe de la croix et se lever pleine de santé. Les assistants veulent d'abord prendre la fuite ; mais elle les rappelle et les rassure. — « Où étiez-vous, lui demandent-ils, quand on vous appliquait les cautères et le feu? — Où j'étais, répondit-elle, il me serait difficile de le dire : tout ce que je sais, c'est que je me suis vue entourée de lumière ; j'ai vu la Mère de Dieu accompagnée d'un chœur de vierges et de mon ange gardien. J'aurais bien voulu rester avec elle. — Non, m'a-t-elle dit, il n'est pas encore temps. — J'ai incliné la tête en signe d'acquiescement à la volonté divine. Marie a disparu alors, et je me suis trouvée rendue à la vie. » Tous les parents attestèrent ce fait au P. d'Almeida qui le raconte, et la miraculée elle-même en confirma devant lui toutes les circonstances.

Le P. Balthasar da Costa rapporte un autre fait encore plus extraordinaire ; nous le laisserons parler lui-même.

« J'étais allé administrer un chrétien à Zakacoury, village situé à l'ouest de Trichinopoly. Quand je quittai le malade, il était à l'extrémité ; il mourut peu après en donnant des marques d'une vive contrition. Au moment où on allait prendre le corps pour lui donner

la sépulture, quel n'est pas l'étonnement général! le mort se lève comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, et regardant les assistants : « A mon dernier soupir, leur dit-il, j'ai été conduit au tribunal suprême; Jésus-Christ, me montrant un visage irrité, m'a condamné à l'enfer pour n'avoir pas déclaré en confession une haine secrète que j'ai longtemps nourrie contre quelqu'un. Mais, au même instant, la sainte Vierge a bien voulu intercéder en ma faveur et m'a obtenu le temps de faire une bonne confession. » Il demande donc qu'on lui appelle son confesseur. On lui offrit à manger, et il mangea, en effet, de très bon appétit, lui qui depuis plusieurs jours n'avait pu prendre la moindre nourriture.

« La mère du ressuscité vint aussitôt me rendre compte de ce qui était arrivé et me conjura d'aller absoudre son fils. Sachant combien les Indiens sont portés à l'exagération dans leurs récits, surtout quand il y entre du merveilleux, je ne crus pas pouvoir ajouter foi à la narration de cette femme ; j'envoyai cependant sur les lieux un catéchiste sage et instruit. Il prit les plus scrupuleuses informations et, à son retour, il me confirma l'exacte vérité de ce qui m'avait été dit, ajoutant que le bruit s'en était répandu dans tous les environs, et que les païens accouraient de toutes parts pour contempler ce prodige.

« Après avoir pris ces précautions, je me rends moi-même sur place. J'interroge le jeune homme; il me répète tout ce qui m'a été raconté. J'entends sa confession ; je lui donne l'absolution et le laisse comblé de joie. Quelque temps après mon départ il expire

paisiblement, sans aucun signe de douleur et de maladie. »

Le P. Balthasar da Costa ajoute : « Le caractère simple et innocent du néophyte, la nature de sa maladie, le changement opéré en lui par suite de cet état extatique, sa mort si calme survenant comme il l'avait annoncée : toutes ces circonstances non seulement excluent la possibilité d'une supercherie, mais ne permettent pas de voir dans ce fait une léthargie naturelle. Il y a eu, selon moi, une intervention manifeste de la divine miséricorde en faveur de cette âme bienheureuse. Ce prodige a inspiré aux païens une très haute idée de notre sainte Religion, en même temps qu'il a rempli nos chrétiens de joie, de consolation et de confiance en Dieu. »

Des guérisons sans nombre furent opérées par la foi des néophytes. Voici deux ou trois faits.

Un chrétien, le seul néophyte qu'il y eut dans un village de païens, fut mordu par un serpent ; en peu d'instants la force du poison lui fit perdre connaissance. Revenu à lui, il se voit entouré de ses parents idolâtres et d'une troupe de magiciens qui veulent lui faire prendre leurs remèdes superstitieux. Il les repousse, proteste qu'il aime mieux mourir que de devoir la vie au démon, et s'enferme seul dans sa cabane. Ses parents, le regardant comme perdu, commencent, au dehors, les lamentations auxquelles les Indiens ont coutume de se livrer en pareille circonstance. Sur ces entrefaites, un chrétien, ami du néophyte, vient à passer, et, ayant appris la cause de ces pleurs, il s'approche, frappe à la porte et appelle le malade. La porte

s'ouvre; il trouve son ami en proie à d'atroces douleurs, l'exhorte à la confiance et l'invite à réciter avec lui le *Credo*. Cette prière à peine achevée, le malade se trouve parfaitement guéri, et les deux néophytes sortent de la cabane en glorifiant Dieu. Tel est le récit du P. Antoine de Proenza, qui nous a pareillement transmis les deux faits que nous allons raconter.

Un païen avait une fille de trois ans qui ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Pressé par les instances d'un néophyte, il consentit à assister aux instructions des catéchumènes, et à donner des noms chrétiens à ses enfants. Il fit choix, pour sa petite estropiée, de celui de Madeleine. A peine l'a-t-il appelée par ce nom que la pauvre enfant, qui gisait étendue sur une natte, se lève sans difficulté et court à son papa. Celui-ci, transporté de joie, la prend dans ses bras, la comble de ses caresses, s'écrie qu'il n'a pas besoin d'autres preuves pour reconnaître la vérité de la Religion chrétienne, et demande instamment le baptême.

L'autre fait eut lieu dans une des chrétientés qu'administrait le P. de Proenza. Ayant été appelé pour donner les derniers sacrements à une malade, il partit aussitôt; mais le village qu'elle habitait étant très éloigné, il ne put y arriver que le troisième jour. Cependant l'état de la malade avait empiré, et les chrétiens qui veillaient autour d'elle, se demandaient ce qu'ils pourraient faire pour suppléer à l'absence du prêtre. Il y avait en dépôt dans la chapelle une boîte des saintes Huiles; mais le missionnaire avait bien recommandé de ne pas y toucher. Que faire ? Ils se trouvent

dans un cas de nécessité extrême ; ne sont-ils pas autorisés à passer par dessus la recommandation ? Le plus grand nombre tient pour l'affirmative. Ils prennent donc respectueusement la boîte, l'ouvrent, récitent d'abord une prière en commun ; puis ils oignent les membres de la malade, en se servant d'une plume pour appliquer l'Huile sainte. Au même instant la malade se lève ; quand le Père arriva, elle était en parfaite santé. « Je crus néanmoins, ajoute le P. de Proenza, devoir adresser une petite réprimande à ces bons néophytes ; mais pouvais-je me fâcher sérieusement contre ceux dont le divin Maître venait de récompenser la foi ? »

III. — Nous avons parlé du pouvoir exercé sur les démons par Albert, le premier converti du P. de Nobili : nombre de néophytes, après lui, furent investis de la même puissance sur le prince des ténèbres. Mais avant d'en donner des exemples, nous croyons devoir citer le passage suivant d'une lettre du P. Venance Bouchet.

« J'attribue, dit-il, à la foi vive de nos néophytes une espèce de miracle toujours subsistant dans la facilité avec laquelle ils chassent les démons. Une infinité d'idolâtres sont tourmentés de ces malins esprits, et ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des chrétiens. On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie ; car ils n'ont rien à gagner ; tout au contraire. Les païens qui viennent chercher un remède auprès des chrétiens, se rendent par là odieux et méprisables à leurs parents et à leurs amis, s'exposent à être chassés de leur caste, privés de leurs biens et cruellement persécutés. Dira-t-on que c'est leur imagination qui produit ces effets

que nous attribuons au démon ? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination que les uns se voient transportés de leur village dans un lieu fort éloigné ; que d'autres se couchent le soir pleins de santé et se lèvent le lendemain le corps meurtri des coups qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit ? » Le P. Bouchet conclut qu'il y a deux faits dont il est également impossible de douter : le premier, c'est que le démon a le pouvoir de tourmenter les païens ; le second, c'est que ce pouvoir cesse d'ordinaire aussitôt qu'ils ont fait quelque démarche qui les rapproche de la religion chrétienne.

Le témoignage des autres missionnaires touchant cette matière, est tout à fait à l'unisson de celui du P. Bouchet ; aussi avaient-ils coutume de dire que le démon était le meilleur catéchiste de la Mission, en ce sens qu'il forçait les païens, pour ainsi dire, à se convertir pour se délivrer de ses molestations.

Parmi les faits que rapporte le P. Bouchet, nous choisissons le suivant. Il y avait, dans une bourgade des environs d'Aour, un Indien dont le démon s'était saisi et qu'il accablait de coups presque continuellement. Le pauvre possédé entrait alors dans des fureurs si violentes que les habitants du village s'enfermaient dans leurs maisons et n'osaient en sortir. Ils se décidèrent enfin à envoyer une députation au P. Bouchet pour le prier de venir à leur secours. Les députés trouvèrent le Père occupé à enseigner le catéchisme à un jeune enfant. Cet enfant n'eut pas plus tôt entendu les envoyés exposer le motif de leur visite, qu'il demanda au Père de lui permettre d'aller lui-même cher-

cher le possédé et de le lui amener; le Père y consentit. L'enfant court au village païen qui était à trois milles d'Aour, entre dans la maison de l'énergumène, tandis que la terreur retient au dehors ceux qui l'accompagnent, fait le signe de la croix, s'approche de ce furieux qui reste immobile, lui passe son chapelet au cou, le tire au milieu de la rue comme il aurait tiré un agneau, le mène ainsi pendant une heure, au grand étonnement des païens que la peur tient encore à distance, jusqu'au village d'Aour, où il remet son prisonnier entre les mains du P. Bouchet pour être exorcisé.

Le fait suivant est raconté dans une lettre du P. Proenza au P. Paul Oliva, Général de la Compagnie de JÉSUS.

Les habitants d'un certain village étaient presque tous païens, et, de plus, adonnés à la magie qu'ils exploitaient à qui mieux mieux, dans le but de se nuire mutuellement. Un de ces magiciens, à la suite d'une querelle qu'il eut avec son voisin, jeta un sort sur le fils de ce dernier, un garçon d'une vingtaine d'années. Aussitôt le démon s'empara de ce jeune homme, l'enleva dans les airs et le laissa tomber dans un champ à une distance considérable. Attirés par ses cris, quelques païens accoururent et, touchés de compassion, voulurent le transporter au village le plus proche pour lui donner des soins. Mais ils eurent beau unir leurs efforts, ils ne purent jamais soulever son corps. Persuadés qu'il n'y avait que les chrétiens qui pussent se tirer d'affaire dans un cas semblable, ils appelèrent quelques néophytes. Ceux-ci arrivent, font d'abord une prière, soulèvent ensuite et portent sans difficulté le

pauvre jeune homme à leur église, où il fut instruit et reçut le baptême.

Mais l'esprit infernal trouva moyen de se venger sur les autres habitants du village. C'étaient, toutes les nuits, des apparitions effrayantes, des secousses soudaines, des craquements de toiture, comme si les édifices étaient sur le point de crouler. Les païens d'implorer alors le secours des chrétiens. Chaque famille voulut avoir un néophyte dans sa maison pendant la nuit, et l'on remarqua que celles qui obtenaient cette faveur étaient épargnées, tandis que le malin esprit se dédommageait sur les autres en redoublant ses vexations. Ces faits, souvent répétés, ouvrirent enfin les yeux à ces malheureux esclaves de Satan. Ils brisèrent leurs idoles, renoncèrent à leurs pratiques diaboliques, se firent instruire dans la foi et reçurent le baptême. « Ce village, ajoute le P. de Proenza, qui était un des boulevards de l'enfer, est aujourd'hui tout entier consacré à Notre-Seigneur, et trouve dans les bénédictions du Ciel la récompense de sa piété et de sa ferveur. »

Quelques années auparavant, le même Père écrivait au P. Gosvin Nickel, autre Général de la Compagnie, le trait que nous allons rapporter.

Dans la chrétienté de Tanjaour vivait une femme depuis longtemps tourmentée par le démon. Après avoir dépensé toute sa fortune à payer les magiciens qu'elle avait appelés à son secours, sans obtenir le moindre soulagement, elle résolut d'essayer de la vertu de l'Évangile, et vint se ranger parmi les catéchumènes.

Mais cette démarche, qui d'ordinaire suffisait pour

mettre son auteur à l'abri de toute obsession, ne fit, dans ce cas, qu'irriter encore davantage le démon, qui redoubla les tourments de sa victime. Le missionnaire et son catéchiste étaient alors absents, et les chrétiens, voyant leurs prières impuissantes, gémissaient de l'opprobre qui rejaillissait sur la vraie Religion, quand survint un néophyte d'un village voisin, soldat de profession, célèbre par sa bravoure et encore plus par la vivacité de sa foi. « Non, s'écrie-t-il, il ne sera pas dit que le démon se soit moqué en vain de la puissance de Jésus-Christ ! Si petit que je sois, je m'offre à combattre contre lui ; avertissez-moi dès que vous aurez remarqué les premiers signes de possession. » Ces signes ne tardent pas à reparaître. Aussitôt le soldat est appelé ; il accourt, mais trouve la personne parfaitement calme ; rien, absolument rien qui dénote la présence de l'esprit impur. Il s'en retourne chez lui ; aussitôt les vexations recommencent. On le rappelle en toute hâte ; elles cessent aussitôt. L'ennemi, qui ne tenait pas à entrer en lutte avec un homme de foi, avait soin de s'esquiver à son arrivée. Ce jeu continua pendant quelques jours. A la fin notre soldat s'impatiente. « Désormais, dit-il aux chrétiens, dès que le démon donnera des signes de sa présence, vous lui direz d'un ton ferme : Au nom de la Vierge Marie nous te commandons de rester dans ce corps jusqu'à l'arrivée de notre frère. » Le lendemain, les chrétiens étant assemblés et la catéchumène avec eux, pendant que l'un d'eux lisait l'histoire de la création et de la chute des anges rebelles, le démon reprit possession de sa victime et se mit à la tourmenter avec une rage

encore plus grande que de coutume. On lui intime l'ordre prescrit et on mande aussitôt le soldat qui, cette fois, trouve la pauvre femme dans un état de complète possession. Une foule de païens étaient accourus, désireux d'assister à la lutte qui allait se livrer.

Alors s'engage entre le courageux néophyte et la possédée le dialogue suivant : « Dis-nous ton nom. — Je suis Alaghi (c'est le nom d'une idole célèbre). — Pourquoi es-tu entré dans le corps de cette femme ? — Pour perdre son âme. — Quel est ton office ? — De perdre les âmes. — Où est ta demeure ? — Dans l'enfer, répond l'énergumène, mais à voix basse. — Réponds à haute voix, que tout le monde l'entende : où est ta demeure ? — (D'une voix terrible.) Dans l'enfer! — Où est Vichnou ? — Dans l'enfer! — Et Rutren ? — Dans l'enfer! — Et Peroumal ? — Dans l'enfer! — Et les trente-trois millions de dieux qu'on adore dans ce pays, où sont-ils ? — Ils sont avec nous dans l'enfer ! »

Les païens qui étaient présents, écoutaient cette étrange conversation, muets d'étonnement et de terreur. Se tournant vers eux, le soldat insiste sur les aveux que le démon vient de faire par la bouche de l'énergumène et les exhorte vivement à renoncer à leurs idoles. Puis s'adressant de nouveau au père du mensonge : « Je te commande, au nom de Dieu, de quitter ce corps et de ne plus y rentrer. — Je ne puis sortir, répond l'esprit infernal ; je suis enchaîné dans ce corps par ordre de la Vierge. — Tu mens, » reprend le néophyte ; et après une courte prière faite à la divine Mère, il lui réitère, au nom de Marie, l'ordre d'aban-

donner sa victime. Le démon obéit aussitôt, et la possédée fut pour toujours délivrée de son tyran.

IV. Enfin, où l'œuvre de la grâce paraît surtout admirable, c'est dans la force que les néophytes déployèrent au milieu des tourments qu'ils endurèrent pour le nom de Jésus-Christ. Nous avons rencontré nombre de ces généreux confesseurs dans le cours de nos récits. C'est surtout en cette matière que les traits abondent; ceux que nous allons rapporter seront la conclusion de ce chapitre. Voici d'abord ce que le P. Emm. Martinz raconte de la constance d'une femme qui venait de recevoir le baptême.

Son mari, qui lui avait témoigné beaucoup d'affection pendant qu'elle participait à son idolâtrie, devint pour elle un véritable bourreau après sa conversion ; il ne se passait pas de jour qu'il ne l'accablât de reproches et de mauvais traitements. La fervente néophyte lui opposait une patience inaltérable et, au lieu de laisser paraître du ressentiment, elle s'efforçait de vaincre ce cœur féroce en redoublant de soumission et d'assiduité; mais tous ses efforts semblaient l'aigrir encore davantage. Un jour, cet homme cruel se laissa emporter à de tels excès, qu'après avoir chargé sa pauvre femme d'injures et de coups, il l'entraîna sur le bord d'un puits et lui ordonna de s'y précipiter. Sur son refus, dont elle donna pour raison la loi de Dieu qui lui défendait de se donner la mort, ce barbare la saisit par les cheveux et, la tenant suspendue sur l'abîme : « Choisis, lui dit-il : ou l'abjuration, ou la mort.» — Mon choix est fait, répond la néophyte ; je préfère la mort à l'apostasie. » Cette réponse étonne ce misé-

rable ; il hésite, il n'ose consommer le crime. La pensée lui vient qu'avec le temps il pourra venir à bout de vaincre la constance de sa femme. Il la confine dans l'intérieur de sa maison, lui impose les travaux les plus bas et les plus pénibles, ne lui donne pour toute nourriture qu'une poignée de riz. « Son martyre continue encore, dit le P. Martinz ; mais il finira, nous en avons la confiance, par la conversion de son bourreau. »

Une persécution que le démon suscita dans le Tanjaour contre certains néophytes récemment baptisés par le Bienheureux de Britto, fit éclater la foi et la générosité d'un jeune homme de dix-huit ans. Comme l'illustre converti du P. Balthasar da Costa, il portait le nom de Gaudence. Dénoncé comme chrétien, il fut d'abord jeté en prison, puis traduit devant le juge et sommé d'apostasier. Gaudence répondit en récitant la formule que récitent toutes les lèvres chrétiennes : Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, en JÉSUS-CHRIST son Fils unique, etc. Il fut battu de verges et renvoyé en prison. Le lendemain et les jours suivants, même sommation, même réponse, même flagellation. Enfin, désespérant de vaincre ce qu'il appelle son aveuglement et son obstination, le juge le condamne à être mis à mort.

La nuit qui précéda le jour fixé pour l'exécution de cette sentence, fut marquée par deux faits bien touchants. Gaudence était en prière quand les portes de sa prison s'ouvrirent et donnèrent entrée à une petite fille de onze ans, sa très proche parente, qui n'était encore que catéchumène. Lorsque cette enfant parut en présence du confesseur de J.-C., elle se jeta à ses

pieds et lui adressa cette prière entrecoupée de sanglots : « O mon frère, combien j'envie votre bonheur de souffrir et de mourir pour notre Dieu ! Du moins, quand vous le verrez face à face, priez-le de m'accorder la même grâce et, en attendant, qu'il veuille bien me donner celle de recevoir au plus tôt le baptême. » L'un des gardiens fut tellement attendri de ce spectacle qu'il résolut aussitôt d'embrasser la religion chrétienne.

Une scène non moins touchante se passa cette même nuit dans la maison du confesseur de Jésus-Christ. Grâce à l'intérêt et à la confiance que lui témoignaient ses gardiens, Gaudence avait été autorisé à sortir de prison, vers le milieu de la nuit, pour aller faire ses adieux à sa mère et à ses autres parents. Tous étaient des néophytes que le Bienheureux de Britto avait baptisés peu de jours auparavant.

« En venant, leur dit-il, vous embrasser pour la dernière fois, je vous demande trois choses : la première, c'est que vous priiez pour ma persévérance ; la deuxième, c'est que vous vous réjouissiez avec moi de mon bonheur de souffrir la mort pour l'amour de Dieu ; la troisième, c'est que la crainte de perdre les biens de ce monde, même la vie, ne vous fasse jamais abandonner son service. » Ces paroles tirèrent des larmes des yeux des assistants. Tous promirent de sacrifier, s'il le fallait, leurs biens et leur vie pour sauver leur foi. Ce devoir accompli, Gaudence reprit le chemin de sa prison et attendit en paix l'exécution de la sentence du juge. Mais Dieu se contenta de ses bons désirs. Le P. de Britto, qui était accouru au secours

de ses néophytes persécutés, sut intéresser en leur faveur un personnage qui jouissait d'une grande influence auprès du roi de Tanjaour, et obtint par son moyen un décret qui permettait aux chrétiens le libre exercice de leur religion.

Persécutions au sein de la famille, de la part de parents encore idolâtres ; persécutions de la part des païens du village ou de la caste ; persécutions officielles, exercées par le gouverneur ou le roitelet de la contrée : voilà ce qui attendait les disciples de JÉSUS-CHRIST. Et ces généreux confesseurs de la foi n'étaient pas seulement des chrétiens anciens, mais bien souvent des néophytes à peine régénérés, souvent même de simples catéchumènes. Ce n'étaient pas seulement des hommes faits, mais aussi des femmes délicates, des jeunes filles, de petits enfants. Il convenait toutefois qu'après les missionnaires, les catéchistes, qui étaient leurs principaux collaborateurs, eussent aussi une principale part aux souffrances endurées pour le nom de JÉSUS-CHRIST. Cette grâce ne leur fut point refusée. Le lecteur se rappelle ce que nous avons raconté des tortures si courageusement souffertes par Silouvey-Nayagam, l'héroïque catéchiste du Bienheureux de Britto, et par les deux catéchistes du P. Martin, Sattianaden et Xaveri Mouttou. Il ne lira pas avec moins d'édification ce que le P. d'Abreu raconte de la constance que déploya dans les tourments un de ses catéchistes, nommé Pierre.

Il avait converti et baptisé une femme païenne de Caietar. Un seigneur du pays, qui l'avait choisie pour en faire l'instrument de sa passion, la trouvant désor-

mais insensible à ses séductions, en conçut une haine implacable contre la religion chrétienne, et en particulier contre l'auteur de cette conversion. Autorisé par le gouverneur de la province, il fit saisir les principaux chrétiens. Il s'attendait à trouver parmi eux le catéchiste à qui il en voulait principalement ; mais il avait échappé à ses émissaires. Notre homme se fâche. « Vous êtes des misérables; vous avez laissé échapper ma proie. » Tandis qu'il s'apprête à les punir, quel n'est pas son étonnement ! il voit devant lui le catéchiste Pierre qui est venu se présenter de lui-même. A sa vue, le visage de son ennemi s'illumine d'une joie féroce ; il ordonne qu'on le charge de fers si lourds et si étroitement serrés que le chrétien ne peut plus faire un mouvement. Bientôt les tortures commencent. Pendant que deux hommes le tiennent par les cheveux, d'autres déchargent sur son corps une grêle de coups de rotin. Le seigneur païen contemplait sa victime et savourait le plaisir de la vengeance. N'osant cependant le faire mourir, il le fit conduire devant le gouverneur. Celui-ci voulut d'abord le gagner par la persuasion ; mais voyant ses efforts inutiles, il le condamna à être empalé. Les bourreaux se mettaient en devoir d'exécuter la sentence, lorsqu'ils reçurent l'ordre suivant : « Qu'au lieu d'empaler le catéchiste on lui fasse subir des tortures plus cruelles que toutes celles qu'il a endurées. » En conséquence, ils s'acharnent encore une fois sur le corps de leur victime, emploient l'un après l'autre tous les instruments de supplice, jusqu'à ce que le martyr tombe évanoui. On le porte ensuite en prison. Dès qu'il est revenu à lui, on le

charge de chaînes ; au moyen de cordes on lui tire violemment les bras en forme de croix et on le laisse dans cette position, sans lui donner d'autre soulagement que ce qui était nécessaire pour prolonger son supplice. Après vingt jours de ce martyre, le gouverneur, désespérant de vaincre sa constance, le fit marquer d'un fer rouge sur le front et sur les épaules, et le bannit de la contrée. Dieu ne tarda pas à venger son serviteur. Le gouverneur tomba dans la disgrâce du roi de Maduré, fut condamné au supplice des verges et périt sous les coups. Quant au vaillant soldat de Jésus-Christ, il revint à Caietar et reprit le cours de ses travaux apostoliques, qui furent particulièrement bénis de Dieu ; car il écrivait bientôt après au P. d'Abreu pour le presser de hâter sa visite à cette chrétienté, où une foule de catéchumènes n'attendaient que son arrivée pour recevoir le saint Baptême.

Il nous reste à faire connaître le plus illustre de ces confesseurs de la foi, celui qui eut le bonheur de sceller de son sang le glorieux témoignage qu'il rendit à Jésus-Christ.

Nilen Pilley, dont le nom chrétien est Tevasagaiam, n'appartient pas à la mission de Maduré par sa naissance ; mais ayant été régénéré en Jésus-Christ par un missionnaire du Maduré, cette mission peut à bon droit le revendiquer comme sien.

Il naquit de parents païens dans le Travancore et fut lui-même, jusqu'après son mariage, un adorateur des faux dieux, auxquels il offrait des sacrifices fréquents. De la noble caste des *Nayri*, doué d'un esprit pénétrant et de toutes les qualités naturelles, il gagna par son

mérite la faveur du roi de Travancore, qui le nomma capitaine de ses armées. Mais Dieu, qui le réservait pour de plus hautes destinées, permit qu'il fût éprouvé par la tribulation. Des revers de fortune, qu'il essuya coup sur coup, le plongèrent dans une profonde tristesse. Il s'était lié d'amitié avec un officier français, Eustache de Lanoy, lui-même au service du prince de Travancore, qui lui avait confié le commandement d'une de ses forteresses, et, de plus, un excellent chrétien. Un jour que son ami s'était ouvert à lui sur les épreuves dont il était affligé, Eustache se mit à lui parler des biens impérissables promis à ceux qui adorent le vrai Dieu et gardent ses commandements. Ces paroles coulèrent comme un baume céleste dans l'âme du pauvre païen ; il témoigna aussitôt le désir de connaître ce Dieu véritable. L'officier français, qui était parfaitement instruit de sa religion, se fit un plaisir de le satisfaire. Nilen fut bientôt convaincu de la fausseté du paganisme et de la divinité de la foi chrétienne. Dès lors, n'écoutant que sa conscience, il se déclara prêt à recevoir le baptême. Son ami l'adressa au P. Jean-Baptiste Bouttari, qui était alors chargé des chrétiens de Vadakenkoulam. Le P. Bouttari, qui prévoyait les conséquences d'une telle conversion, crut devoir user de précaution. Il l'invita à mûrir son dessein ; il lui fit entendre qu'il aurait à subir de violents assauts de la part des personnes de sa caste ; que sa conversion soulèverait contre lui les brames païens, tout-puissants à la cour du roi ; que le moindre danger auquel il s'exposait, était d'encourir la disgrâce de ce prince et de perdre son emploi. Mais le courageux

jeune homme l'assura qu'ayant connu le vrai Dieu, il n'abandonnerait jamais son service, dût-il faire le sacrifice de tous les avantages de ce monde, et même de la vie. Le voyant si bien disposé, le Père lui conféra le baptême et lui donna le nom de *Tevasagaiam*, qui répond à notre nom de Lazare.

Heureux comme le négociant de l'Évangile qui est devenu possesseur de la perle précieuse, l'ardent néophyte travailla aussitôt à convertir ses parents. Sa femme ne tarda pas à suivre son exemple, et après elle, d'autres membres de sa parenté. Il gagna même à Jésus-Christ quelques officiers de l'armée. Ces conversions allumèrent contre lui la fureur des brames ; mais il n'en continua pas moins de professer hautement sa religion et de faire de nouveaux prosélytes. Cependant l'orage qui se formait contre lui grossissait de plus en plus ; un incident le fit éclater.

Le P. Bouttari était alors occupé à bâtir son église de Vadakenkoulam. Comme il manquait du bois nécessaire à ses constructions, Tevasagaiam, dans le but de lui venir en aide, s'adressa à un brame qui avait été longtemps son ami, et dont le crédit était tout-puissant auprès du roi. Il le pria de vouloir bien user de son influence pour obtenir, en faveur du Père, la permission de couper du bois dans les forêts royales. Le brame voulut profiter de cette entrevue pour l'amener à renoncer à sa foi. Une dispute sur la religion s'en suivit, dans laquelle le païen n'eut pas le dessus. Humilié et furieux de sa défaite, il s'emporta jusqu'à dire au néophyte : « Ou je te ferai renoncer à ta religion, ou tu me le paieras de ta tête. » Cette menace rendit au soldat

toute sa fierté ; il répondit du même ton : « Et moi je me ceindrai de ton cordon de brame. » Dans cette réponse le brame vit un outrage sanglant ; il jura de se venger.

A force d'intrigues et de calomnies, il obtint du monarque un décret d'arrestation contre Tevasagaiam. Le néophyte se livra sans résistance aux soldats envoyés à sa recherche ; il demanda seulement, comme dernière faveur, de pouvoir faire ses adieux à son ami Eustache de Lanoy. Sa demande lui fut accordée. « Courage! lui dit ce brave capitaine, en l'embrassant avec attendrissement; le moment est venu de prouver que vous êtes un digne soldat de Jésus-Christ. » Il lui ménagea une entrevue avec un des missionnaires qui entendit sa confession, et le confirma dans sa résolution de mourir pour sa foi. Ainsi armé pour le combat, Tevasagaiam parut devant le roi, qui prononça contre lui un arrêt de mort.

Déjà on l'entraînait au supplice, quand les prêtres des idoles, après avoir consulté les augures, vinrent déclarer au prince que cette mort attirerait de grands maux sur son royaume. Le monarque superstitieux se hâta de donner contre-ordre, au grand regret du généreux néophyte, qui craignit un moment que Dieu ne le jugeât pas digne de la couronne du martyre ; mais ce n'était qu'un délai qui devait rendre son triomphe plus glorieux.

On essaya de le gagner par la persuasion. S'il était tombé en disgrâce, s'il était en prison et sous le coup d'une condamnation à mort, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même. Pourquoi avait-il abandonné la religion

de ses ancêtres pour embrasser une secte ignominieuse? Du reste le roi s'offrait à lui rendre ses bonnes grâces ; il n'avait qu'à cesser de se dire chrétien. A toutes ces séductions le néophyte répondit qu'il avait gagné la faveur du Roi du Ciel, que c'était la seule dont il fît cas.

Cette réponse acheva d'irriter le prince. N'osant mettre à mort le soldat chrétien par crainte des châtiments dont on l'avait menacé, il voulut du moins le déshonorer. Il ordonna de le promener de village en village par tout le royaume, monté sur un buffle et les mains liées derrière le dos, tandis qu'on exciterait la populace à lui prodiguer tous les genres d'outrages. Le disciple de JÉSUS-CHRIST triompha de sa fierté naturelle et rendit grâces à son divin Sauveur, qui l'admettait à participer au calice de ses humiliations.

Aux ignominies succédèrent les tortures. Les bourreaux le frappèrent cruellement de verges hérissées d'épines ; puis, lorsque son corps fut tout sanglant, il lui frottèrent les plaies avec du poivre pilé. Ils renouvelèrent souvent ce supplice, sans pouvoir arracher au soldat de JÉSUS-CHRIST d'autres paroles que celles-ci : « O JÉSUS, c'est pour votre amour que je souffre. » Quelquefois il ajoutait : « et pour l'expiation de mes péchés. » Un soir que ses bourreaux lui frottaient violemment le visage avec cette poudre corrosive : « N'épargnez pas les yeux, leur dit-il ; ils méritent eux aussi de souffrir, car ils ont été dans ma jeunesse des instruments de péché.» Loin de redouter les tourments, il les appelait de ses vœux ; et quand ses gardiens ou-

bliaient ou négligeaient de lui faire subir le supplice ordinaire, lui même leur rappelait les ordres du roi et les invitait à les exécuter.

C'était dans la méditation des souffrances de Notre-Seigneur qu'il puisait cette force héroïque. Un jour un chrétien réussit à l'aborder ; le martyr le pria de lui lire les récits de la Passion. Il ne put entendre cette lecture sans fondre en larmes. « O mon Sauveur, s'écriait-il, combien vous avez souffert pour moi ! Et moi, qui suis votre serviteur et votre esclave, que pourrai-je jamais vous rendre pour tant d'amour ! »

Un jour que ses gardes le promenaient, selon l'ordre du roi, d'un lieu à un autre, sur les sables brûlants qui avoisinent la mer, il se sentit tourmenté d'une soif intolérable. Après avoir enduré longtemps ce supplice, n'en pouvant plus, il pria ses conducteurs de lui donner un peu d'eau ; ceux-ci, qui ne cherchaient qu'à augmenter ses souffrances, lui présentèrent de l'eau de mer ; il la but avec confiance, la trouva rafraîchissante et sans aucune amertume.

Après plusieurs semaines ainsi passées à parcourir les villes et les villages du royaume, abreuvé mais non rassasié d'humiliations, le glorieux confesseur de la foi fut reconduit à Trivandram qui en est la capitale, et enfermé dans un cachot. Les chrétiens vinrent aussitôt le visiter; la curiosité attira aussi un grand nombre de païens, auxquels le généreux néophyte ne se fit pas faute d'enseigner la religion de Jésus-Christ. Le concours allant en augmentant, le roi en prit ombrage ; il ordonna de conduire secrètement le prisonnier au milieu d'un désert et de l'y garder à vue. Les soldats le

traînèrent pendant la nuit à l'endroit indiqué qui était à trois lieues de distance. Là ils l'attachèrent à un arbre, si étroitement qu'il ne pouvait faire un pas, ni même se tenir debout. Sept mois durant il resta dans cette position, exposé aux ardeurs du soleil et à toutes les intempéries de l'air.

A la fin, ses gardiens, touchés de compassion, prirent sur eux d'alléger ses souffrances. Ils allongèrent sa chaîne et élevèrent au-dessus de sa tête une toiture de paille qui le mit à l'abri du soleil et de la pluie.

Tevasagaiam jouit dès lors d'une liberté relative. Il en profita pour écrire à son ami Eustache de Lanoy une lettre où il lui faisait connaître le lieu de sa captivité, et le priait de lui trouver un prêtre qui voulût bien lui apporter le Pain des forts. De Lanoy s'acquitta fidèlement de la commission, et le Dieu de l'Eucharistie vint à plusieurs reprises visiter et fortifier le confesseur de la foi. Dès lors aussi le lieu où il était détenu captif ne fut plus un mystère ; le désert devint un but de pèlerinage ; chrétiens et païens y affluaient chaque jour, et la vie du serviteur de Dieu fut une prédication continuelle. Cela dura deux ans.

Un jour un de ses gardiens, soit par compassion naturelle, soit pour se délivrer lui-même de l'ennui de le surveiller, lui proposa de s'évader, et s'offrit à lui en faciliter les moyens. Mais le martyr, pensant qu'un soldat perd sa récompense qui s'enfuit à l'heure du combat, refusa de profiter de cette offre.

Le roi fut informé de l'inutilité des mesures qu'il avait prises pour faire la solitude autour de son prisonnier. Voulant à tout prix arrêter le concours dont

il était l'objet, il le fit transférer aux extrémités de ses états, sur les confins du royaume de Maduré. Ce fut en vain ; la foule y suivit le soldat de Jésus-Christ ; l'affluence devint même plus grande. Bientôt il ne fut bruit que des faveurs extraordinaires, des guérisons miraculeuses obtenues par la prière de Tevasagaiam. Ces faits rapportés au roi, achevèrent de l'exaspérer. Surmontant enfin ses craintes superstitieuses, il prononça contre le saint confesseur la sentence de mort.

Quand les soldats vinrent, au milieu de la nuit, prendre le néophyte, ils lui dirent qu'ils avaient seulement reçu l'ordre de le transférer dans une autre prison ; mais lui, qui avait connu par une lumière d'en haut que l'heure si ardemment désirée était enfin arrivée, leur dit : « Pourquoi essayez-vous de dissimuler ? Je sais où vous allez me conduire ; allons sans différer.» Arrivé au lieu du supplice, il demanda quelques instants pour prier. Sa prière finie : « J'ai fait mon devoir, dit-il ; à vous de faire le vôtre. » Les soldats déchargèrent sur lui trois coups de mousquet ; le martyr tomba en prononçant les doux Noms de Jésus et de Marie. Il reçut une seconde décharge, et consomma son martyre.

Ainsi mourut, après trois ans de cruelles souffrances, ce héros chrétien, le 14 janvier 1742. Son saint corps fut enterré à Cottar, dans l'église de Saint-François-Xavier. L'église de Vadakenkoulam possède une partie de son vêtement et les chaînes dont il fut garrotté.

Daigne le Seigneur, qui lui accorda le don des miracles durant sa vie, le glorifier après sa mort.

Nous aimons à associer à la glorieuse mémoire de notre martyr celle du missionnaire qui eut le bonheur

de l'enfanter à JÉSUS-CHRIST. Une aimable charité, une admirable pureté d'âme, une dévotion toute filiale envers Marie, un zèle infatigable qui le portait partout au secours des chrétiens malades ou moribonds, et lui suggérait mille industries pour conférer la grâce du baptême aux enfants des païens en danger de mort: telles furent les principales vertus du P. Jean-Baptiste Bouttari. Après avoir administré plusieurs années les chrétiens de Vadakenkoulam, où sa mémoire est en bénédiction, il fut envoyé à Aour, comme le missionnaire le plus capable de guérir les maux de cette chrétienté, si florissante du temps du P. Bouchet, mais alors profondément troublée pour des causes dont nous parlerons au chapitre suivant. Le P. Bouttari, par sa prudence, son tact exquis, surtout par les prières et les saints Sacrifices qu'il offrit à Dieu par les mains de Marie, la Mère des Douleurs, titre sous lequel il aimait à invoquer sa puissante protectrice, réussit à calmer les esprits irrités et à vaincre les cœurs les plus obstinés. Son humilité et sa reconnaissance rapportèrent à la Reine du Ciel tout l'honneur de ce triomphe. « C'est Marie, disait-il, qui a commencé ; c'est Marie qui a poursuivi, et c'est Marie qui a mené à bonne fin la conquête de cette chrétienté. » Après vingt ans de travaux et de souffrances dans la Mission, il finit saintement sa vie, à l'âge de 50 ans, le 19 mai 1757, le jour où l'Église célébrait la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Les Grandes Épreuves.

La question des Rites Malabares. — Décision du souverain Pontife. — Obéissance héroïque. — Résultats — Les missionnaires parias. — La grande tempête. — Les cachots de Lisbonne. — Suppression de la Compagnie de Jésus. — Les Derniers missionnaires. — Résurrection.

1704-1836.

Percutiam pastorem et dispergentur oves. (Matth., 26, 31.)



E n'est pas sans un serrement de cœur que nous abordons le récit des événements qui assombrirent les dernières années de l'Ancienne Mission du Maduré. En présence de ces douloureux souvenirs, l'historien chrétien éprouve le besoin d'affermir sa foi en la Providence, de se rappeler que rien n'arrive en ce monde que Dieu ne le veuille ou le permette, et que tout ce que Dieu veut ou permet, il le veut ou le permet pour le bien de ses élus et pour sa propre gloire.

La Mission fondée par le P. de Nobili avait été, durant les cent cinquante ans de son existence, largement partagée en fait de tribulations. Elle avait vu ses sanctuaires détruits, ses chrétientés dispersées, ses prêtres et ses néophytes jetés en prison, frappés, torturés, parfois réduits à demander un asile aux déserts et aux

forêts ; des milliers de chrétiens mourant de misère. Et néanmoins le troupeau de Jésus-Christ n'avait pas cessé de s'accroître. Un fait bien digne de remarque, c'est que les missionnaires qui eurent le plus à souffrir de la persécution, furent ceux qui convertirent un plus grand nombre d'infidèles. Aussi, loin de la redouter pour eux-mêmes, ils la désiraient plutôt. S'ils firent entendre des plaintes, c'était à cause des maux qu'enduraient leurs néophytes. Pouvaient-ils rester insensibles lorsqu'ils voyaient leurs bien-aimés fils en Jésus-Christ, chassés de leurs demeure, errant dans les bois, ou enchaînés dans un cachot et cruellement tourmentés pour leur foi ? Mais alors même que de consolations ! quelles actions de grâces ils rendaient à Dieu en lui offrant ces généreuses victimes empourprées de leur sang !

Mais voici maintenant la croix nue, Gethsémani et ses angoisses d'abord, ensuite le Calvaire et la mort. D'abord c'est une main amie qui frappe ; c'est la volonté de Dieu qui s'impose, qui commande un sacrifice infiniment plus dur que celui de la vie. Le missionnaire prie : « S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Mais la volonté de son Père céleste est qu'il le boive, et il dit : *fiat;* que cette volonté très sainte s'accomplisse. Cette épreuve acceptée, une autre épreuve survient plus cruelle, toute désastreuse. L'enfer semble déchaîné; un ministre, ennemi mortel de la Compagnie de Jésus, obtient d'un faible monarque un ukase qui arrache les missionnaires du Maduré à leurs néophytes. Le troupeau laissé sans pasteurs menace de devenir la proie des loups.

Mais Dieu aura pitié de cette église désolée ; au jour marqué par sa providence il lui enverra de nouveaux apôtres. S'il permet que la mission de Maduré descende, en quelque sorte, dans la tombe, c'est parce qu'il lui réserve un jour de résurrection.

Avant de raconter les événements auxquels nous venons de faire allusion, il est nécessaire de jeter un regard en arrière. Le lecteur se rappelle l'opposition que rencontra, dès le principe, le système d'évangélisation du P. de Nobili, et cette bulle de Grégoire XV qui l'autorisait, jusqu'à nouvelle décision du Saint-Siège, à poursuivre son œuvre. Pleinement rassurés par cette sentence du Chef de l'Église, les missionnaires du Maduré, et plus tard ceux du Carnate, tout en se conformant aux prescriptions de la Bulle grégorienne en ce qui regardait le *Koudoumi*, le cordon bramanique, l'usage du sandal et des ablutions,continuaient à suivre, sur d'autres points, la marche tracée par le P. de Nobili. Dans le but non pas précisément d'aplanir aux Indiens la voie du salut, mais d'ôter certains obstacles qu'ils jugeaient insurmontables, ils tolérèrent quelques-uns de leurs usages, s'entourèrent eux-mêmes, dans l'exercice de leur ministère, de certaines précautions. Ainsi, pour citer un ou deux exemples, trouvant chez les Indiens une horreur instinctive de la salive, ils s'abstenaient d'en faire usage dans les cérémonies du baptême. Moins dans l'intérêt de leurs néophytes, auxquels ils ne cessaient d'inculquer la doctrine de saint Paul, — savoir que dans la famille des baptisés « il n'y a ni juif, ni gentil, ni circoncis, etc., mais Jésus-Christ est tout en tous » ; — que dans l'inté-

rêt de leurs catéchumènes et de ceux qu'ils espéraient de ranger parmi leurs catéchumènes, ils évitaient ce qui, au regard de ces derniers, eût été une souillure, comme d'entrer dans les huttes des parias; ils mettaient parfois les ténèbres à profit pour accomplir auprès de ces infortunés certains de leurs ministères. Que leur intention fût très pure et les justifiât pleinement devant Dieu, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Ils agissaient d'ailleurs avec l'approbation formelle de leurs supérieurs immédiats, tant ecclésiastiques que réguliers, et ils pouvaient considérer le silence de l'Église comme une approbation tacite.

L'Église, en effet, appelée à juger de leur conduite, l'a trouvée irréprochable ; le fait suivant en est la preuve. Parmi les missionnaires qui usèrent, à l'égard des Indiens, des ménagements dont nous venons de parler, se trouve le glorieux martyr du Marava. Non seulement il en usa, mais il dut même, lorsqu'il fut chargé de gouverner la Mission, les recommander à ses inférieurs et veiller à ce qu'ils en fissent usage. Or, lorsqu'il fut question d'introduire la cause de béatification de Jean de Britto, le Promoteur de la foi (vulgairement l'*Avocat du diable*) ne manqua pas d'objecter que le Martyr avait toléré des coutumes réprouvées par l'Église. Mais l'objection fut aussitôt écartée ; il fut reconnu que le Bienheureux avait simplement usé de son droit, et rempli son devoir.

Que l'Église ait finalement condamné ce qui avait été longtemps toléré, à cela rien d'étonnant ; de pareils faits ne sont pas rares dans son histoire. L'Église condamne aujourd'hui l'esclavage qu'elle toléra pendant

des siècles. La doctrine opposée à l'Immaculée Conception de Marie, défendue par saint Thomas et d'autres grands théologiens, a été, dans notre siècle, condamnée comme hérétique. Ainsi de l'Infaillibilité pontificale ; ainsi d'autres vérités qui trouvèrent des opposants même parmi les Saints, et qui ont été déclarées dogmes de foi. C'est à l'Eglise, assistée par l'Esprit-Saint, de prendre son temps et son heure. Quand elle a parlé, ses enfants se taisent et se soumettent ; tant qu'elle garde le silence, ils profitent de la liberté qu'elle entend leur laisser.

Rome a tranché la question dite des *Rites Chinois et Malabares ;* elle a formellement désapprouvé, sur certains points, ce que les missionnaires avaient cru pouvoir permettre. Nous nous soumettons à sa décision et d'esprit et de cœur. Nous regardons cette décision comme définitive ; elle ne laisse plus place à la discussion. Notre position est donc toute différente de celle de nos Pères. Ce que ceux-ci pouvaient penser et faire, nous ne pouvons plus le faire ni le penser. Dans une question qui touche à la foi, Rome a parlé ; il suffit [1].

Mais le même Esprit qui l'a portée à parler, fit que durant un siècle elle garda le silence. Dans cet atermoiement, nous ne pouvons pas ne pas admirer les voies de la Providence. Que serait-il arrivé si les décisions imposées aux derniers successeurs du P. de Nobili, avaient été imposées au Fondateur de la Mission de Maduré et à ses compagnons d'apostolat ?

1. Voir, sur cette question, un article de la *Civiltà Cattolica*, 16 nov. 1889, qui conclut ainsi : *Il giudizio della Santa Sede intorno ai riti Cinesi ha valore dommatico, eppero decisivo.*

L'obstacle qui avait fait échouer tous les efforts du P. Gonsalve Fernandez, aurait, sans doute, subsisté avec toute sa force. Où saint François-Xavier lui-même n'avait pu réussir, peut-on espérer que d'autres missionnaires auraient été plus heureux ? Mais Nobili paraît ; Dieu, nous ne pouvons en douter, lui inspire de se faire, pour ainsi dire, à la mesure de ces pauvres païens auxquels il apporte la Bonne Nouvelle. La barrière tombe ; nombre d'infidèles de toutes castes reçoivent l'Évangile ; en dépit des persécutions une église se forme, au sein de laquelle Dieu semble renouveler les merveilles de l'Église des premiers âges. Après un siècle et demi d'une existence florissante, de grands malheurs fondront sur elle. Sans prêtres, sans sacrements, privée des sources de la vie, elle languira un demi-siècle dans un état voisin de la mort ; mais elle reprendra une vie nouvelle ; elle se reconstituera sur des bases plus solides ; le nouveau Maduré, ou le diocèse de Trichinopoly et l'archidiocèse de Pondichéry, c'est-à-dire la partie de l'Inde évangélisée par le P. de Nobili et ses successeurs, seront les deux plus florissantes missions de la grande péninsule; ensemble elles compteront, à la fin du XIXe siècle, près de 450,000 catholiques. Telle sera la glorieuse postérité du P. Robert de Nobili. Mais reprenons le récit des événements.

La controverse que la bulle du pape Grégoire XV avait assoupie pour un temps, fut ravivée au commencement du XVIIIe siècle. Ce furent, dit-on, les jansénistes qui jetèrent les hauts cris. Nous le croyons sans peine. Ces ennemis acharnés de la Compagnie de

Jésus, dont les armes ordinaires étaient l'astuce et la calomnie, durent s'estimer heureux d'avoir cette fois trouvé mieux. Non qu'ils sortissent de leur rôle de calomniateurs; car ils ne se firent pas faute de dénaturer les faits, d'incriminer les intentions des missionnaires, qui, à les en croire, sciemment et délibérément, propageaient un paganisme masqué; mais enfin, certaines de leurs allégations n'étaient pas dénuées de fondement. Les missionnaires attaqués cherchèrent à se justifier. Le bruit qui se fit autour de cette affaire, devait appeler l'attention du Saint-Siège ; la question fut soumise à un nouvel examen. Nous rapporterons brièvement les faits.

Le pape Clément XI décida d'envoyer sur les lieux un visiteur apostolique, muni de pleins pouvoirs, pour examiner l'état des choses et statuer en conséquence. Telle fut la mission dont il investit Charles-Thomas Maillard, patriarche d'Antioche, depuis cardinal de Tournon. Le délégué du Saint-Siège arriva à Pondichéry vers le commencement de 1704. Le 23 juin de la même année, il publia un décret par lequel il enjoignait aux supérieurs, sous peine d'excommunication, et aux autres missionnaires, sous peine de suspension *a sacris*, entre autres choses, d'observer dans l'administration des sacrements les rites prescrits par l'Église, sans aucune exception ; de porter le saint Viatique, d'administrer l'Extrême-Onction et les autres sacrements aux parias malades ou en danger de mort, même en entrant dans leurs demeures. Ce décret du légat fut soumis au pape qui l'approuva, avec cette clause restrictive : « Jusqu'à ce que le Saint-Siège, *après avoir*

entendu ceux qui auraient autre chose à faire valoir contrairement à ce décret, en ait décidé autrement ([1]). »

Le décret ainsi approuvé laissait la porte ouverte aux réclamations. Les missionnaires ne pouvaient pas ne pas en profiter. Ils croyaient fermement que si les prescriptions du légat apostolique, particulièrement celles qui portaient sur les deux points que nous avons signalés, étaient exécutées dans toute leur rigueur, l'édifice qu'ils avaient élevé avec tant de peine serait ébranlé par la base ; que non seulement un obstacle, en apparence insurmontable, serait mis à la conversion des païens, mais que leurs néophytes eux-mêmes, plantes encore tendres, *novella germina*, comme les appelait l'auteur du décret, se trouveraient soumis à une épreuve qui serait au-dessus de la faiblesse d'un grand nombre. Telle était leur ferme conviction. Or, le Saint-Père, tout en ratifiant le décret de son légat, y joignait une clause qui, en les invitant à présenter leurs observations, leur faisait espérer d'obtenir quelque adoucissement aux mesures édictées. Dans ces conditions, que pouvaient faire les missionnaires, si ce n'est interpréter le décret de la manière la moins défavorable, l'appliquer avec prudence, et profiter de la facilité qui leur était laissée de faire leurs humbles représentations ? Du reste, pour ce qui regarde l'application du décret, une note du cardinal Fabroni, parlant au nom du Saint-Père, eût suffi pour lever tous les scrupules. Le cardinal disait, en termes formels, que le décret du légat cessait d'être

1. Donec aliter a Sede Apostolica provisum fuerit, postquam eos audierit, si qui erunt, qui aliud adversus contenta in hujusmodi decreto afferendum habuerint.

obligatoire dès que la gloire de Dieu et le salut des âmes étaient en question ([1]). Quant aux observations des missionnaires, ce furent les PP. Laynez et Bouchet, plus tard le P. Martin, et, après sa mort, le P. Antoine Brandolini, qui furent chargés de les présenter. A cette fin, les deux premiers furent députés à Rome en 1706, le P. Martin en 1714.

Après de longues discussions engagées sous les pontificats des papes Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV, le Saint-Siège confirma, en y introduisant quelques changements de peu d'importance, les statuts du cardinal de Tournon. Tel fut l'objet de deux Brefs du Pape Clément XII, et d'un Bref du Pape Benoît XIV ; ce dernier, qui commence par les mots *Omnium sollicitudinum*, porte la date du 12 septembre 1744. Benoît XIV y cite *in extenso* les décrets de ses prédécesseurs, les confirme de son autorité et donne une décision qui sera la décision finale. Désormais le devoir des missionnaires était de se soumettre.

Se soumirent-ils ? Ce fut la mode alors de dire : non. Leurs ennemis, après avoir calomnié leurs intentions, flétri, sous le nom de rébellion, leurs respectueuses remontrances, voulurent encore leur ôter le mérite de leur soumission ; et on trouve, même aujourd'hui, des écrivains animés du meilleur esprit, qui font écho à ces accusations. Un de ceux-ci, notre Frère en saint Ignace, vient de publier sur les rites chinois un article dont

1. Ipsam decreti observantiam, si quando major Dei gloria et animarum salus aliter postulare videbuntur, absque omni scrupulo omitti posse auctoritate nostra declaramus.

toutes les paroles peuvent s'appliquer aux rites malabares, la question étant la même dans les deux cas. En finissant il se demande: Que serait-il advenu si tous les missionnaires, animés d'un même esprit d'obéissance, avaient fait tous leurs efforts pour faire accepter à leurs néophytes les décisions du Souverain Pontife (1) ? Et il laisse entendre que de grands malheurs, peut-être même la suppression de la Compagnie, auraient été détournés. L'écrivain veut-il dire que tous les missionnaires auraient dû se dépouiller entièrement de leurs convictions intimes et de leurs appréhensions touchant les suites que devait avoir l'exécution du décret pontifical ; ou que, nonobstant ces convictions et ces appréhensions, ils auraient dû, après comme avant le décret, travailler avec la même union et le même degré de confiance ? Dans l'un et l'autre cas il nous semble qu'il demande un miracle tel qu'on n'en a jamais vu. Veut-il donner à entendre que le Souverain Pontife ne rencontra pas chez les missionnaires l'obéissance qu'il avait droit d'attendre d'eux ? Si c'est là sa pensée, nous lui opposons, en ce qui regarde les missions de l'Inde, (les seules qui doivent nous occuper), trois témoignages dont on ne contestera pas la force et la valeur.

Une lettre du P. Pierre Lichetta atteste clairement trois choses : la situation extrêmement critique où les missionnaires se trouvèrent placés par suite des décisions venues de Rome ; les reproches de désobéissance qui ne leur furent pas épargnés, et l'injustice de ces reproches.

1. Voir dans la Revue *The Month*, sept. 1891, l'article intitulé *Clement the eleventh and the Chinese Rites*.

« Depuis douze ans, nous vivons dans une guerre continuelle avec nos néophytes. C'est une tempête qui secoue et bouleverse toutes nos chrétientés. C'est aux missionnaires qu'ils s'en prennent ; ils les accusent d'avoir apporté ces Brefs pour les tourmenter. Ils sont soutenus dans leur rébellion par quelques prêtres venus de Goa, lesquels n'admettent pas les Brefs, et proclament partout qu'on peut sans scrupule observer les pratiques qu'ils condamnent ([1]).

« Qui le croirait ! Tandis qu'ici nous combattons et souffrons l'agonie pour assurer l'entière observation des décrets de Rome, ailleurs on nous dépeint comme rebelles à ces mêmes décrets, comme fauteurs et propagateurs de l'idolâtrie dans les Indes ; et cette calomnie est l'arme la plus puissante dont se servent nos ennemis pour arriver à la destruction de notre Compagnie ! O Dieu de justice ! *Tibi, Domine, revelavi causam meam.* »

Les missionnaires avaient beau protester, la calomnie faisait son chemin, et trouvait parfois crédit auprès des personnes les mieux intentionnées. Pour ne citer qu'un exemple, un frère du P. Bouttari, excellent chrétien et grand ami de la Compagnie, croyant de bonne foi que les missionnaires Jésuites refusaient d'obéir aux ordres du Saint-Siège, conçut des craintes sur le salut de ce frère chéri, et lui fit part de ses inquiétudes.

1. Ces prêtres appartenaient à la juridiction de l'archevêque de Goa, qui avait péremptoirement refusé de reconnaître la mission du cardinal de Tournon. Alors, comme de nos jours, le clergé goanais aimait à s'abriter derrière l'autorité du roi de Portugal pour refuser obéissance aux décrets du Saint-Siège. Leur en a-t-on fait un crime ? Pas le moins du monde. Il n'y a eu de désobéissance que parmi les Jésuites !

La réponse qu'il reçut est un énergique témoignage de l'obéissance des Pères. « J'ai reçu votre lettre, dans laquelle vous m'exprimez vos doutes sur notre fidélité à observer la dernière Constitution du Souverain Pontife. Je vous réponds que je suis tout prêt à affirmer, et comme Religieux et comme Prêtre, que la dite Constitution s'observe ici avec toute la rigueur possible, et que ceux qui disent le contraire, mentent. »

Un autre témoignage du plus grand poids, c'est la lettre que le P. François Retz, Général de la Compagnie, écrivait, le 10 février 1748, en réponse à une lettre du P. Calaya, Provincial du Malabar.

« J'ai reçu la lettre de Votre Révérence, datée du 20 août 1746. Je ne puis vous exprimer la joie et la consolation que me cause la nouvelle de la soumission et de la parfaite obéissance avec laquelle tous nos missionnaires ont accueilli le décret du Souverain Pontife, et s'efforcent, malgré tous les obstacles, d'en assurer l'exécution. Rien ne convient mieux aux enfants de la Compagnie, qui s'engagent et se dévouent au Chef de l'Église par un vœu spécial d'obéissance. En récompense d'une résignation si parfaite et d'une si louable promptitude, j'espère que la divine Bonté bénira cette Mission. Que s'il semblait en être autrement, il faudrait nous abandonner à la divine Providence ; pour nous, il nous suffit d'obéir. Recevez donc mes actions de grâces toutes spéciales et pleines d'amour, vous et toute la province, et continuez à les mériter par de nouveaux efforts contre les difficultés que rencontre votre obéissance. »

Que les missionnaires du Maduré se soient soumis aux décrets du Saint-Siège, cela ne peut faire aucun doute. Qu'ils se soient soumis avec des déchirements dans l'âme, il ne pouvait en être autrement. Le calice, pour leur être présenté par la main du Vicaire de Jésus-Christ, n'en était pas moins, comme celui de Gethsémani, le calice amer. Ceux qui seraient tentés de leur reprocher leur douleur, devraient bien d'abord se mettre à leur place, et se rappeler ce que le P. Lichetta dit de ces chrétientés profondément troublées, qui ne savaient plus obéir à leurs pasteurs, où les défections se multipliaient, où le présent était si triste et l'avenir encore plus sombre.

Il y eut donc des défections ? Hélas ! oui, et en grand nombre. Et ces défections étaient prévues ? Elles l'étaient. Et néanmoins l'Église crut qu'il était de son devoir de parler comme elle parla ? Elle le crut. Elle savait même qu'elle élevait un obstacle qui devait rendre la conversion des païens beaucoup plus difficile ? Elle le savait ; et de tout cela se dégage une grande leçon. Quand le Fils de Dieu révéla au monde le grand mystère de l'Eucharistie, cette révélation parut dure à un grand nombre ; beaucoup de ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors, l'abandonnèrent ; mais le Sauveur ne laissa pas pour cela d'affirmer le mystère. Ainsi en est-il de l'Église, Épouse de Jésus-Christ. Les âmes sont sa richesse ; mais la vérité lui est encore plus chère que les âmes. Cette vérité lui a été confiée; plutôt que de sacrifier un iota du dépôt divin, l'Église verra, avec des déchirements ineffables, des nations entières s'éloigner d'elle ; mais elle gardera le dépôt

intact, jusqu'au jour où elle le rendra à son céleste Époux tel qu'il lui a été commis.

Voulant, autant que possible, remédier aux suites désastreuses qu'entraînait l'exécution du décret pontifical, le Saint-Siège, sur la proposition du Général de la Compagnie, imposa aux missionnaires un nouvel acte d'obéissance que nous n'hésitons pas à qualifier d'héroïque, et pour lequel il les trouva prêts. Un des articles du décret enjoignait aux ouvriers évangéliques de porter leurs secours spirituels aux parias, même en entrant dans leurs demeures. Or, aux yeux des Indiens, aux yeux même de la plupart des néophytes, en qui les préjugés de race restaient enracinés, un missionnaire sortant de chez un paria, emportait avec lui une souillure qui lui interdisait le commerce des autres castes. Qu'on juge des conséquences ! Dans l'espoir de parer, au moins en partie, à ces suites, le Général des Jésuites proposa au Saint-Père de désigner un certain nombre de missionnaires qui seraient exclusivement chargés des parias ; c'est-à-dire, qui n'auraient aucun rapport ni avec les autres castes, ni même avec les autres missionnaires ; qui n'auraient affaire qu'avec les parias, se regarderaient comme parias, seraient regardés et traités comme tels. Bien différents des *pandarams* établis par le P. de Nobili, qui ne cessaient pas d'être honorables même aux yeux des brames, les nouveaux missionnaires devaient rencontrer partout l'ignominie.

Soumise au Souverain Pontife Benoît XIV, la proposition fut agréée par Sa Sainteté. Elle en fit même une injonction spéciale qu'elle inséra dans son Bref de

1744. Le Général annonça la chose au supérieur des missionnaires en ces termes :

« J'ai cru devoir recourir à ce parti extrême. Sa Sainteté a approuvé la mesure et l'a insérée dans sa constitution. Votre Révérence veillera à sa pleine exécution. Ce ne sera point un déshonneur pour des hommes apostoliques destinés au salut de tous, et qui doivent chercher leur gloire dans les opprobres de la croix de Jésus-Christ. »

Le Père Général savait que ce langage serait compris. Le P. Laurent Cœurdoux, à qui cette lettre était adressée, écrivait ensuite :

« A la nouvelle que le Saint-Père demandait des missionnaires spéciaux pour les parias, non seulement tous nos Pères sans exception, (ceux qui étaient présents, de vive voix ; les absents, par écrit) se sont offerts pour ce ministère, mais il s'est élevé entre eux une généreuse rivalité, une sublime lutte d'humilité. Nous les avons vus, avec admiration, plaidant chacun leur cause et faisant valoir, l'un son âge, l'autre sa santé, d'autres tel ou tel motif pour obtenir la préférence. »

Le P. d'Origny, compagnon du P. Provincial, et le P. Barbosa, professeur de théologie, s'offrirent des premiers. Parmi ceux qui obtinrent de se consacrer à l'œuvre des parias, nous trouvons le P. Calaya, ancien Provincial, les PP. Jules César Potenza, Ferdinand Pimentel, Jean Alexandri, Laurent Costa, Pierre Lichetta, Douarte, Matchado, etc. Nous aimons à citer l'hymne de louange que leur consacre l'auteur des *Lettres annuelles* de l'année 1747.

« Allez, fidèles compagnons du Christ ! Marchez par

cette voie royale de la Croix où vous précède votre Maître et votre Modèle! Vous êtes, selon le langage de l'Apôtre, le rebut du monde, la balayure du genre humain ; mais la Compagnie vous regarde comme sa plus belle gloire, cette province (du Malabar) comme son plus bel ornement. Vous êtes isolés, en apparence étrangers à vos Frères et inconnus aux enfants de votre mère ; ils semblent fuir votre présence et refuser vos embrassements. Mais que votre cœur ne se trouble point ; dites-leur, avec saint Paul : vous êtes, vous, grands et honorés ; mais nous sommes, nous, petits et méprisables : *vos nobiles, nos autem ignobiles;* et vous leur tirerez les larmes des yeux, et vous les forcerez à envier votre sainte ignominie. »

II. Pauvre mission de Maduré ! Avait-elle été assez éprouvée! Et cependant la mesure de ses tribulations était encore loin d'être comble. La violence allait lui arracher ses missionnaires.

Tous les ans, au 31 juillet, l'Église récite la prière suivante : « O Dieu, qui voulant accroître et propager la gloire de votre Nom, avez daigné par le moyen du Bienheureux Ignace, pourvoir l'Église militante d'un nouveau renfort... » Cette prière, où se trouve exprimée la fin pour laquelle la Compagnie de Jésus a été fondée, explique la haine dont elle n'a jamais cessé d'être l'objet de la part des ennemis de l'Église. Cette haine atteignit son paroxysme au milieu du siècle dernier. Son principal instrument fut Dom Sébastien de Carvalho y Melho, plus connu sous le nom de marquis de Pombal. Devenu premier ministre du roi Joseph I[er], il exerça un pouvoir absolu sur ce faible prince, lui

peignit les Jésuites comme les ennemis de sa personne et de son royaume, et finalement lui fit signer un édit qui bannissait les fils de Saint Ignace de tous les états soumis à sa Majesté-Très-Fidèle. Des lettres scellées furent expédiées dans toutes les colonies portugaises où se trouvaient des Jésuites ; elles devaient être ouvertes partout au même jour, à la même heure ; elles ordonnaient, sous peine de mort, l'immédiate exécution de l'arrêt royal.

L'arrêt fut exécuté à la lettre par le comte d'Éga, vice-roi des Indes. Sans avertissement préalable, sans aucune forme de procès, cent vingt-sept Jésuites furent saisis et enfermés dans les prisons de Goa. Le 2 décembre 1760, on les entassa sur un même navire, sans égard aux réclamations du capitaine, qui affirmait que le vaisseau ne pouvait recevoir plus de 50 personnes. Jetés à fond de cale, séparés entièrement des autres passagers, ne recevant pour nourriture que des biscuits gâtés, pour breuvage qu'une eau corrompue, presque tous furent attaqués du scorbut et vingt-quatre moururent durant la traversée. Le 20 mai 1761, le navire entra dans la rade de Lisbonne, et les survivants prirent possession des cachots que Pombal leur avait préparés. Un des captifs, le P. François Filippi, prisonnier à la Tour Saint-Julien, décrit ainsi ces sombres lieux.

« Vous descendez d'abord dans une galerie souterraine, comme les catacombes de Rome. Deux portes, qui ne s'ouvrent qu'aux geôliers, la font communiquer avec le monde des vivants ; quelques soupiraux, fermés d'un grillage de fer et placés de distance en

distance, sont les seuls passages par où arrivent l'air et la lumière. Le long de cet affreux corridor, imaginez-vous vingt-neuf cellules plus affreuses encore. Vous entrez dans chacune par une porte qui donne sur la galerie, mais reste toujours fermée sur le prisonnier ; tout l'air et toute la lumière qu'elle reçoit lui viennent de la galerie à travers une fente pratiquée dans la porte. Le mobilier de chaque cellule consiste dans un madrier qui sert de chaise, de table et de lit. L'humidité de ces cachots, où l'eau suinte des murailles, donne naissance à une multitude de vers ou d'insectes dégoûtants qui vous rongent tout vivants. Notre sommeil, quand nous avons pu nous endormir, est troublé par des rats énormes qui circulent sans cesse. Nos vêtements, notre couverture, la planche même qui nous sert de couche, tout tombe en pourriture.

« A peine entrés dans ces cachots, les portes se fermèrent sur nous ; elles furent murées en partie quatre jours après, comme pour nous ôter toute lueur d'espérance. Non contents de tourmenter nos corps, nos bourreaux exerçaient encore leur cruauté sur nos âmes. Non seulement nous étions privés du bonheur de célébrer la sainte Messe, mais on nous avait même arraché nos bréviaires ; et ce ne fut qu'après bien des instances qu'on consentit à nous rendre ce trésor, et à nous prêter tous les jours une lampe pour réciter l'office divin. Tout le reste du temps nous étions plongés dans les ténèbres, si ce n'est qu'à force de rester dans cette obscurité, notre vue avait acquis assez de sensibilité pour distinguer le jour de la nuit.

« Quand je me vis installé, ou plutôt enseveli tout

vivant, dans cet affreux tombeau, j'avoue ma faiblesse! je me sentis accablé du poids et de l'horreur de ma solitude ; je tombai dans une mélancolie mortelle ; une atmosphère de plomb me parut peser sur moi ; une terreur indicible glaça mon sang dans mes veines. Dans cet état d'agonie, je me jetai d'abord aux pieds de Notre-Seigneur ; puis, me traînant jusqu'à la porte, je frappai de toutes mes forces, appelant à mon secours. Le commandant de la forteresse, qui se trouvait alors dans la galerie, étant venu, je fis appel à sa compassion, et le conjurai de me permettre de parler à quelqu'un des affaires de mon âme. Soit qu'il eût besoin d'une cellule et qu'il fût bien aise de profiter de la mienne, soit plutôt que la Bonté divine daignât lui inspirer un sentiment de pitié, il me tira de ma prison et me conduisit dans celle du P. François Storioni, dont je devins ainsi le compagnon. C'est une faveur que je mettrai toujours au nombre des grâces les plus signalées que Dieu m'ait accordées dans son infinie miséricorde. Pendant les seize années que j'ai passées dans ces horribles cachots, je suis resté le compagnon inséparable de ce Père vénérable par sa sainteté, et j'ai toujours trouvé en lui un modèle de résignation, une source de consolations et de forces dans ma faiblesse et dans mes angoisses.

« Cependant je serais ingrat envers la divine Bonté si, après avoir parlé de nos peines, j'oubliais de faire connaître les dédommagements qu'elle a bien voulu nous ménager. Une première consolation nous venait du témoignage de notre conscience, qui nous attestait que le seul crime qui nous était imputé, était d'être

Jésuites. Nos bourreaux eux-mêmes ne manquaient pas de nous confirmer dans cette assurance, en nous répétant que si nous voulions seulement renoncer à notre vocation, nous aurions, outre la liberté, les faveurs du roi. Une autre consolation nous venait de la récitation du Bréviaire. Mais la consolation la plus efficace, la plus intime et la plus ineffable, était celle que Dieu lui-même versait dans nos âmes au moyen de ces communications dont il a seul le secret. Oh! qu'il est admirable dans sa bonté! Comme il sait proportionner nos épreuves à nos forces! et combien il est vrai qu'après avoir obtenu de nous le premier acte du sacrifice, il se plaît à adoucir par sa grâce, et à rendre aimable, ce qui d'abord semblait insupportable, et plus horrible que la mort! [1] »

Le style du narrateur s'épanouit dans les détails qui suivent.

« Outre les adoucissements que l'onction intérieure de la grâce apportait à nos maux, je dois en signaler d'autres que nous dûmes à notre industrie, et qui ne contribuèrent pas peu à diminuer l'horreur de l'isolement qui était un de nos plus cruels tourments. Après plusieurs années passées dans ces cachots, le P. Fantini découvrit le moyen d'ouvrir d'abord sa cellule,

1. Le P. Kaulen, compagnon de captivité du P. Filippi, donne d'autres détails sur la manière dont Dieu consolait ses serviteurs. Nombre de malades parmi eux, même de mourants, après avoir fait une prière, ou avalé un peu de la farine multipliée par l'intercession de S. Louis de Gonzague, surtout après avoir reçu la sainte Eucharistie qui ne leur était accordée qu'en viatique, furent subitement rendus à la santé. Ce dernier miracle était si fréquent que le médecin, lorsqu'on l'appelait pour un malade, avait coutume de dire : « Je connais son remède : qu'on le fasse communier. »

puis celle de ses Frères prisonniers. Il acquit même une telle habileté dans cet art qu'il n'y avait ni cadenas, ni serrures qui ne lui livrassent leurs secrets. Il visitait ainsi, à l'insu de nos gardiens, toutes les cellules, se faisant notre courrier, et portant à chacun ce que nous appelions le *Bulletin des Catacombes*. Nous l'appelions lui-même du nom de *Nicodème*, parce qu'il choisissait pour ses opérations le temps de la nuit, quand nos geôliers dormaient d'un profond sommeil. »

Mais Dieu, dans ses inscrutables desseins, leur réservait une épreuve auprès de laquelle toutes leurs souffrances n'étaient rien. « Nous arrivâmes ainsi, poursuit notre narrateur, à la terrible année 1773. Au commencement de septembre, le marquis de Pombal vint à Oeiras, éloigné d'un mille de la Tour Saint-Julien, et nous envoya son auditeur pour nous intimer le Bref qui supprimait la Compagnie. Nos bourreaux mirent dans l'accomplissement de cet acte un raffinement de cruauté. D'après les ordres de Pombal, ils nous rassemblèrent à l'entrée des cachots ; et, après nous avoir fait subir la lecture du décret de suppression, ils nous arrachèrent les lambeaux qui nous restaient de l'habit de la Compagnie, et nous revêtirent d'une sorte de souquenille composée de plusieurs morceaux de différentes couleurs, afin de nous couvrir de confusion et de ridicule devant une nombreuse populace. Insultant eux-mêmes à notre douleur, ils osaient encore nous en faire un crime, prétendant que, puisque la destruction de la Compagnie était la volonté de Sa Majesté, notre douleur était une révolte contre l'État

et contre le Roi, et qu'au lieu de pleurer, notre devoir était de nous réjouir avec tous les bons citoyens !

« Les barbares ! s'écrie le Jésuite indigné. Que Dieu le leur pardonne ! Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver dans l'histoire des tyrans un trait comparable à celui-là. »

Quatre ans plus tard, en 1777, le roi Joseph Ier fut cité au tribunal de Dieu, et Pombal, tombé en disgrâce, dut prendre le chemin de l'exil. Les prisonniers qui vivaient encore, furent rendus à la liberté. Des compagnons du P. Filippi, trente-cinq avaient succombé ; onze de ces derniers appartenaient à la province du Malabar dont la mission de Maduré faisait partie.

III. La relation du P. Filippi, adressée au P. Pierre Lichetta, dont nous avons cité le témoignage au sujet de l'obéissance des missionnaires au décret du Saint-Siège, était une réponse à une lettre de ce Père. Cette lettre contient certains détails sur les ouvriers évangéliques qui échappèrent aux émissaires de Pombal et sur l'état de la Mission. En voici quelques extraits :

« On nous tendit toutes sortes de pièges pour nous attirer et nous emprisonner avec nos confrères ; mais, d'une part, les ruses furent inutiles ; de l'autre, on ne put employer la violence, parce que nous étions sous une domination étrangère.

« Après avoir réfléchi devant Dieu, nous jugeâmes qu'il serait plus conforme à son bon plaisir de continuer à travailler au salut des pauvres Indiens. Notre position n'était pas brillante. Dépourvus de tout secours humain ; en lutte avec nos propres chrétiens rebelles aux décrets du Souverain Pontife ; frappés coup

sur coup par les affligeantes nouvelles qui nous arrivaient de notre Compagnie; tourmentés sans cesse par l'appréhension de nouveaux malheurs, nous portions péniblement le fardeau d'une vie qui était plutôt une mort continuelle. »

Le Bref qui supprimait la Compagnie de JÉSUS, fut publié à Rome le 16 août 1773 ; ce fut neuf mois après seulement que le P. Lichetta en eut connaissance. Quel fils de saint Ignace ne se sentirait ému jusqu'aux larmes en lisant les lignes suivantes, où il nous peint ses déchirements ?

« C'était le 16 mai 1774. Je me trouvais avec le P. Pavoné ; nous avions célébré ensemble la fête de saint Jean Népomucène, protecteur de la Compagnie, et nous faisions ensemble notre lecture spirituelle dans le livre de nos saintes Règles, lorsque une dépêche vint nous apprendre la destruction totale de la Compagnie. Ce coup de foudre nous atterra. Après un moment de stupeur, je fermai ce livre dont la vue maintenant me déchire le cœur ; et donnant un libre cours à mes larmes et à mes sanglots, je m'abandonnai à une douleur immense que je ne puis décrire. Jamais je n'ai rien éprouvé, jamais je n'éprouverai rien de semblable. Chère Compagnie ! j'aurais donné cent vies pour la sauver. Je ne croyais pas pouvoir survivre à un coup si terrible ; je ne pouvais manger, encore moins dormir. Succombant enfin sous l'accablement de la tristesse et l'épuisement des forces, je tombai dans une sorte d'engourdissement. C'était moins un sommeil qu'un délire, pendant lequel mon imagination se nourrissait encore de sa douleur. A tout

moment je me réveillais en sursaut, et ma première pensée était celle-ci : « La Compagnie n'est plus ! Je ne suis plus Jésuite ! C'était comme un glaive qui me transperçait le cœur. »

Orphelins de leur mère, les quelques missionnaires qui restaient encore, se sentaient inclinés vers une solitude où ils auraient attendu en paix l'heure de la délivrance. Mais personne ne s'offrait pour les remplacer, et des milliers de chrétiens les adjuraient de ne pas les abandonner. Ils restèrent donc à leur poste, et se trouvèrent, à raison de leur petit nombre, accablés de travail.

« De tous les Jésuites, dit encore le P. Lichetta, qui dépendaient des provinces du Malabar et de Goa, nous ne restons plus que vingt-et-un, savoir : huit sur les côtes de la Pêcherie et du Travancore, huit dans le Maduré, deux dans la mission de Raichour et trois dans la mission du Maïssour. »

Ce sont les missionnaires du Maduré qui nous intéressent tout particulièrement ; sur huit, le P. Lichetta n'en nomme que deux : l'un était le P. Jules-César Potenza, missionnaire des parias, dont nous avons déjà fait mention. Agé de près de 70 ans, tourmenté par un asthme et d'autres graves infirmités, il portait encore le poids du jour et de la chaleur. L'autre était le P. Xavier d'Andrea, le plus jeune de tous les missionnaires et le dernier arrivé d'Europe. On raconte de lui qu'étant tombé malade à Naples, lorsqu'il était aux prises avec la mort, saint François-Xavier lui apparut et le guérit subitement. Cette faveur lui fut un signe que Dieu l'appelait à marcher sur les traces de son

illustre patron en travaillant, comme lui, à la conversion des Indiens. Il arriva dans l'Inde en 1757 et fut d'abord attaché à la mission du Maïssour. Atteint, après trois ans de travaux, d'une maladie de poitrine qui fit craindre pour sa vie, il fut transféré dans la mission de Maduré. Sa santé se rétablit si bien qu'il put supporter près de soixante ans encore les fatigues de la vie de missionnaire. Plus heureux que ses Frères, il devait, comme nous le verrons, assister à la résurrection de la Compagnie.

Parmi les six autres ouvriers qui, d'après le témoignage du P. Lichetta, continuèrent d'évangéliser le Maduré, nous ne connaissons que le P. Tomassini.

Le P. Clément Tomassini administrait la grande chrétienté d'Aour, lorsque fut promulgué le Bref *Omnium sollicitudinum* du Pape Benoît XIV. Chargé de faire exécuter le décret pontifical, le P. Clément dut prendre sur lui-même tout l'odieux de cette mesure. L'effet produit sur les chrétiens ne saurait se décrire ; ce fut une véritable explosion de murmures d'abord, puis d'invectives, une sorte de révolte générale contre le pauvre missionnaire. Le Père ne vit d'autre moyen d'apaiser cette tempête, que de se dévouer lui-même en subissant le sort de Jonas. Il demanda donc son changement à ses Supérieurs. Ceux-ci, jugeant que la position où il s'était mis par pure obéissance n'était plus tenable, appelèrent à Aour le P. J.-B. Bouttari et envoyèrent le P. Tomassini le remplacer à Vadakenkoulam. Nous avons dit le succès que le premier obtint dans son nouveau poste. De son côté, le P. Tomassini conquit bien vite l'affection des chrétiens de Vadaken-

koulam. Il acheva l'église que le P. Bouttari avait commencée, et fit fleurir la foi, la piété et la ferveur dans cette chrétienté. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter à Taley, auprès du P. Antoine Douarte, et mourut en 1775, âgé de 75 ans. Il laissa après lui le parfum de ses vertus. Les chrétiens chérirent longtemps sa mémoire ; ils aimaient à donner son nom à leurs enfants. Les païens eux-mêmes le vénéraient et allaient jusqu'à l'invoquer dans les temps de sécheresse.

Le P. Ant. Douarte, qui reçut le dernier soupir du P. Tomassini, était Provincial du Malabar à l'époque de la suppression de la Compagnie de Jésus. Ne pouvant résider sur le territoire portugais, il avait fixé sa résidence à Manapade, sur la côte de la Pêcherie qui était passée sous la domination hollandaise. Après la suppression de la Compagnie, il devint simple missionnaire. L'humilité et la douceur étaient ses vertus caractéristiques ; elles lui ouvraient tous les cœurs. Chargé d'infirmités, il se traînait néanmoins d'un village à l'autre partout où il y avait des chrétiens. Il administrait ceux de Virapandiapatnam, lorsqu'il fut saisi d'une attaque violente. On le transporta à Manapade, où il mourut le 30 août 1788, au même âge que le P. Tomassini. Avant de mourir, il appela les fidèles auprès de son lit, les exhorta à rester constants dans leur foi, leur prédit que la Compagnie de Jésus serait rétablie et qu'elle leur enverrait un jour d'autres missionnaires. Un témoin de cette prédiction vivait encore, quand arrivèrent dans l'Inde les quatre Pères qui inaugurèrent la Nouvelle Mission.

Les rangs des anciens missionnaires du Maduré allaient s'éclaircissant de plus en plus, et les remplaçants qu'ils appelaient de tous leurs vœux, n'arrivaient pas. Goa, il est vrai, leur envoyait de ses prêtres ; mais les séminaires de Goa avaient perdu leurs anciens directeurs ; et de ces pépinières, d'où étaient sortis autrefois tant d'hommes zélés et instruits, ne sortaient trop souvent que des hommes ignorants, plus amis de leur propre intérêt que du bien des âmes. La mission de Maduré devait rester dans le plus douloureux abandon pendant plus de cinquante ans.

Ici l'enchaînement des faits nous invite à jeter un coup d'œil sur la mission du Carnate.

Mieux partagés que leurs Frères du Maduré, les missionnaires qui continuèrent, après l'extinction de la Compagnie, à évangéliser le Carnate, trouvèrent d'excellents collaborateurs dans les membres de cette Société des Missions Étrangères qui, de nos jours surtout, a donné aux missions catholiques tant de vaillants ouvriers, à l'Église tant de néophytes, au ciel tant de Martyrs. Une bande de ces hommes zélés arriva dans l'Inde sous la conduite de Mgr de Tabraca qui, sous le titre de Vicaire Apostolique de Pondichéry, prit en main, au nom du Saint-Siège, le gouvernement de la mission du Carnate. Les enfants de Saint Ignace, si nous pouvons encore leur donner ce nom, accoutumés à vivre sous le joug de l'obéissance, furent heureux de se placer sous sa direction. Ils avaient d'ailleurs devant eux l'exemple de leur vénérable supérieur, le P. Antoine Mosac, vieillard de 80 ans, qui, dès l'arrivée du Vicaire Apostolique, avait résigné son autorité entre ses

mains avec la simplicité d'un enfant. Dès lors, anciens et nouveaux missionnaires ne firent plus qu'une seule famille. Il nous sera bien permis de citer, en partie, le beau témoignage rendu aux premiers par un des nouveaux-venus ; les pauvres Jésuites, tant dénigrés par ceux qui ne les ont jamais vus, sont ici dépeints par un écrivain qui fut plusieurs années en contact avec eux, et qui était d'abord prévenu contre eux. C'est M. Perrin, l'auteur du *Voyage dans l'Hindoustan*, qui parle.

« Je donne le défi au plus hardi détracteur de la vérité, de prouver que la Compagnie de Jésus ait eu jamais à rougir d'aucun de ceux qui cultivèrent la mission malabare, soit à Pondichéry, soit dans l'intérieur des terres. Tous étaient formés de la main même de la vertu, et ils l'inspiraient autant par leur conduite que par leurs prédications. Les Pères Jésuites sont les seuls missionnaires avec lesquels j'ai vécu dans l'Hindoustan; ils furent les seuls que je connusse assez pour pouvoir les apprécier et leur rendre témoignage. Au reste, on ne doit pas soupçonner ce que j'en dirai d'avantageux : je n'ai jamais appartenu à leur corps, qui n'existait déjà plus lorsque la Providence me mit dans l'heureuse nécessité d'entretenir des relations avec plusieurs de ses anciens membres.

« J'avoue que j'ai examiné les Jésuites de l'Hindoustan avec les yeux de la critique et peut-être de la malignité. Je me défiais d'eux avant de les connaître, mais leur vertu a vaincu et anéanti mes préjugés. J'ai vu en eux des hommes qui savaient allier les degrés les plus sublimes d'oraison avec la vie la plus active ; des hommes d'un détachement parfait, et d'une morti-

fication qui aurait effrayé les plus fervents anachorètes, se refusant jusqu'au rigoureux nécessaire, pendant qu'ils épuisaient leurs forces dans les travaux pénibles de l'apostolat ; patients dans leurs peines, humbles malgré la considération dont ils jouissaient et les succès qui accompagnaient leur ministère ; brûlant d'un zèle toujours prudent, toujours sage et qui ne se ralentissait jamais... Mais si je leur rends ce témoignage avec plaisir, je suis cependant forcé de tenir ce langage ; car l'Inde entière élèverait la voix et me convaincrait d'imposture si je parlais autrement. »

M. Perrin ajoute sur plusieurs missionnaires de longs détails pleins d'édification, et il termine ainsi son éloge : « Je ne désire pas que la Providence envoie dans l'Hindoustan des thaumaturges, ni des prêtres à talents éclatants ; mais je forme les vœux les plus sincères pour que les missionnaires qui seront appelés à cultiver cette chrétienté, ne dégénèrent jamais des Jésuites qui les précédèrent, qu'ils aient le même zèle, le même esprit de mortification ; que leur conduite soit aussi pure et aussi irréprochable que celle de ces anciens apôtres ; on pourra alors assurer que les meilleurs prêtres sont ceux de l'Hindoustan [1]. »

Parmi les missionnaires dont M. Perrin relève le mérite, se trouve le P. Xavier d'Andrea, dont nous avons déjà fait mention. Il travaillait dans le Maduré à l'époque de la destruction de la Compagnie, et il continua à se dévouer au service de cette Mission jusqu'à ce que les menées de certains prêtres de Goa le contraignirent à sortir de son territoire. Il se joignit

1. *Voyage dans l'Hindoustan*, par M. Perrin.

alors aux missionnaires du Carnate. Le plus jeune des Jésuites qui étaient restés dans l'Inde, non seulement il survécut à tous ses Frères, mais il fut un de ces rares anneaux que la Providence voulut bien conserver pour unir l'ancienne et la nouvelle Compagnie. La résurrection de cette Mère tant chérie le remplit de joie ; cette joie fut à son comble lorsqu'il fut assuré que sa demande d'être de nouveau reçu parmi ses enfants, avait été exaucée. Ne pouvant contenir son bonheur, il invita ses confrères à venir le partager. Dans sa pauvreté, il trouva de quoi leur préparer un modeste festin, et les missionnaires du Carnate, réunis autour du bon vieillard, fêtèrent dans des agapes fraternelles le rappel à la vie de la Compagnie de Jésus. A l'heureux vétéran, redevenu fils de Saint Ignace, il ne manquait plus que les joies de la patrie. La mort vint en 1819 lui ouvrir les portes de la bienheureuse éternité. La mémoire du P. Xav. d'Andrea était encore fraîche quand les nouveaux Jésuites arrivèrent dans l'Inde. Le P. Joseph Bertrand, leur supérieur, hérita de son crucifix. « C'est celui dont je me sers, disait-il ; que Dieu me donne aussi le zèle et la constance de ce saint homme ! »

Le P. Xavier d'Andrea nous ramène naturellement à la mission du Maduré. L'état de celle-ci, comme on peut le conjecturer, devenait de plus en plus déplorable. Les chrétientés, envahies au nord et au midi par les diverses sectes du protestantisme, n'avaient pour les protéger que quelques prêtres généralement plus soucieux de s'enrichir que de gagner des âmes à Jésus-Christ. Heureusement, les anciens missionnaires

leur avaient laissé une organisation puissante et les avaient munies d'excellents préservatifs. A la tête de chaque chrétienté ils avaient établi un catéchiste dont l'office, héréditaire dans une famille, était de veiller sur les chrétiens, de présider à leurs réunions, d'apprendre le catéchisme aux enfants, de baptiser les nouveau-nés et d'entourer de soins les moribonds. Partout où se trouvait un groupe de familles chrétiennes, ils avaient élevé une chapelle, et les fidèles avaient le pieux usage de s'y rassembler pour faire en commun la prière du matin et du soir, entendre une lecture, réciter le rosaire, etc. Un préservatif peut-être encore plus efficace consistait dans les excellents livres que les Pères avaient composés pour leurs néophytes, et dans les formules de prières qu'ils leur avaient enseignées [1]. Grâce à ces moyens de préservation, bien des néophytes, nonobstant leur état d'abandonnement, gardèrent leur foi intacte. On dirait que le P. de Nobili et ses successeurs avaient prévu les malheurs qui de-

1. Ces formules ont cela de particulier qu'elles rappellent au chrétien ce qu'il doit croire, en même temps qu'elles expriment ce qu'il doit demander à Dieu. Pour donner un exemple, le pécheur qui fait un acte de contrition, est d'abord mis en présence de Dieu, le Bien suprême et la Bonté infinie, digne par conséquent de tout amour. C'est contre cette Souveraine Majesté qu'il a osé se révolter ; il le confesse ; il en exprime sa vive douleur ; il proteste que c'est son grand, son unique regret ; il promet de ne plus pécher à l'avenir. Mais il se garde bien de compter sur sa faiblesse ; sa confiance est dans le Sang de JÉSUS-CHRIST dont il prie Dieu de lui appliquer les mérites. Par la vertu de ce Sang il espère que ses péchés lui seront pardonnés et que le Ciel lui sera rendu : cet espoir même est fondé sur les vérités que JÉSUS-CHRIST a enseignées à son Église, vérités que le pécheur repentant proteste de croire fermement. Les autres prières portent le même cachet ; toutes, en exprimant les sentiments de l'âme, tendent à rappeler et à fixer dans la mémoire les grandes vérités de la foi.

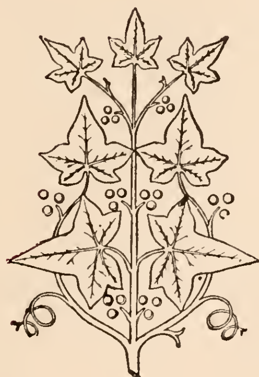
vaient fondre sur leur œuvre. Le résultat de leurs sages précautions fut que le Maduré, malgré les maux inévitables occasionnés par la disette de missionnaires, conserva en abondance des germes de vie, qui devaient fructifier au jour où les missionnaires lui seraient rendus.

Ce jour, les chrétiens du Maduré l'appelaient de tous leurs vœux, et leurs désirs étaient fortement appuyés par les zélés ouvriers de la mission de Pondichéry, trop peu nombreux pour suffire même aux besoins de cette mission. Le nouveau Vicaire Apostolique, Mgr Hébert, évêque d'Halicarnasse, qui avait succédé à Mgr de Tabraca, ne cessait d'appeler du renfort. Il le sollicitait surtout pour le Maduré dont il déplorait le triste abandon, et d'où lui venaient sans cesse des demandes de secours spirituels. Mais d'où pouvait lui venir ce renfort si nécessaire ? La France, patrie des hommes apostoliques, se guérissait lentement des maux que lui avait causés la tourmente révolutionnaire. Les vocations à l'apostolat étaient rares dans le royaume très chrétien, et ses besoins spirituels, immenses. Le Séminaire des Missions Étrangères lui-même, nouvellement rétabli, ne fournissait encore que de rares recrues. Toutes les lettres de demande recevaient la même réponse: « *Hominem non habeo ;* priez le Maître de la moisson qu'il nous envoie des ouvriers ». Enfin, la prière du vénérable Prélat allait être exaucée, quand Dieu le rappela à lui. Mgr Hébert mourut en 1836, après 27 ans d'épiscopat et 47 ans de travaux apostoliques dans l'Inde.

En cette même année, Mgr Hébert eut pour succes-

seur, Mgr Bonnand, évêque de Drusipare. C'est alors que le Saint-Siège, déférant aux instances des chrétiens du Marava et à la demande du nouveau Vicaire Apostolique, rendit la mission du Maduré aux Pères de la Compagnie de Jésus.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



DEUXIÈME PARTIE.

La Nouvelle Mission du Maduré.

CHAPITRE PREMIER.

La Lutte.

L'Inde au XIX[e] siècle. — Le *Padroado* et le schisme Goanais. — Les premiers ouvriers. — Lutte contre le schisme. — La vie d'un missionnaire. — Morts prématurées. — Éloge des défunts.

1re Période : 1837-1847.

Venite et ædificemus muros
Jerusalem. II ESDR., II. 17.



OUS jugeons nécessaire, avant de raconter les travaux et les luttes des nouveaux missionnaires du Maduré, de donner un aperçu général de la condition politique et religieuse de l'Inde au XIX[e] siècle.

I. Les vertus naturelles qui donnèrent à Rome l'empire du monde, « la sagesse dans les conseils et la patience qui ne se lasse point (1) », ont rendu le peuple anglais maître de l'immense pays qui s'étend depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin. Possesseurs d'abord de quelques comptoirs sur la côte orientale,

1. Possederunt omnem locum consilio et patientia. (I MACHAB., VIII.)

NORD

VIC. APOST. DE PONDICHÉRY

VIC. APOST.
de Coïmbatour

Combacounam

Coléron Fl.

Karikal

TRICHINOPOLY

Callatoupatty

Aour

Tanjore

Manarcoudy

Négapatam

Darabouram

Vallam

MISSION SEPTENTRIONALE

Maleïadipatty

Dindigul

Pattoucottey

N. D. de la Salette

Pampampatty

Sammanassour

Onïour

Pointe de Calimère

MISSION CENTRALE

Siloucouverpatty

Couttelour

MADURÉ

MARAVA

Sarougany

Oriour

Combey

Souseiperpatnam

Poulial

Ideicatour

Poudoupatty

Calladitidel

Souranam

Arroupoucottey

Ramady

Ramnad

MISSION MÉRIDIONALE

Pamben

Pont d'Adam

VIC. APOST. de Vérapoly

Kamanayakampatty

Sendamangallam

Andipatty

Tuticorin

Côte de la Pêcherie

Détroit de Palk

Ceylan

PALAMCOTTAH

Satancoulam

Punicael

Callicoulam

Adeicalabouram

Aneikarei

Virapandiapatnam

Vadakencoulam

MANAPAD

Périatalei

Coitar

Ellindaparei

Cap Comorin

Ch. de Fer

IHS

VICARIAT APOSTOLIQUE

de MADURÉ

(Indes Anglaises)

Confié à la Cie de Jésus

en 1837

OUEST

EST

SUD

ils en firent bientôt des forteresses puissantes. Par une habile tactique qui consistait, tantôt à prendre part aux petites guerres que les roitelets indiens se faisaient entre eux ; tantôt à se concilier l'amitié de tel ou tel de ces princes et à leur faire épouser leurs propres querelles, les Anglais étendirent de plus en plus leur souveraineté sur la péninsule ; et après deux cents ans de lutte patiente, l'Inde, avec ses 280 millions d'habitants, est devenue le domaine de la Grande-Bretagne.

Nous n'avons pas à apprécier les résultats de cette conquête en ce qui concerne la condition matérielle des peuples conquis. Il suffit de dire que les Indiens n'ont pas à regretter et, en général, ne regrettent pas leurs anciens maîtres. On peut, sans doute, trouver à redire à une politique d'agrandissement qui, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, ne fut pas toujours exempte de machiavélisme ; on peut ne pas approuver en tout leur système de gouvernement dont le plus grand tort, croyons-nous, est de faire peser sur le pauvre peuple des impôts fort onéreux, moins onéreux cependant que ceux qu'il devait payer à ses souverains d'autrefois. Mais une chose est certaine : c'est que les guerres qui jadis désolaient la contrée, ont cessé ; l'ordre règne avec la paix. La condition du petit peuple, de la femme, du paria tend à s'améliorer. Le talent a des occasions de se produire ; il peut s'élever aux positions honorables, à la fortune. L'Indien sait apprécier ces avantages. Ce n'est pas qu'il se plaise naturellement sous le joug d'un maître étranger ; mais il en sent la nécessité. Avec leurs divisions presque infinies

de races, de langues, de castes, de croyances, et partant d'intérêts, les Indiens sont dans l'impossibilité de se gouverner eux-mêmes. Si les Anglais se retiraient, l'anarchie prendrait aussitôt leur place.

Au point de vue religieux, celui qu'il nous importe le plus de considérer, l'Anglais a pris diverses attitudes, selon la diversité des circonstances ou des intérêts de sa politique. Dans les commencements, il ne se fit pas scrupule de favoriser ouvertement le paganisme, parfois de s'associer à ses fêtes. Lorsqu'il vit sa puissance assez affermie, il fit des lois pour interdire certains usages trop manifestement odieux et inhumains, les *Sutties*, par exemple ([1]). En même temps il se déclarait neutre ou indifférent en matière de religion. Depuis la grande insurrection de 1857, la seule qui ait mis le pouvoir britannique en danger, le gouvernement de la péninsule est passé, des mains du Conseil des Directeurs de la Compagnie des Indes, aux mains d'un secrétaire d'état, duquel dépendent le gouverneur général ou vice-roi des Indes résidant à Calcutta, les gouverneurs de Madras et de Bombay, les lieutenants-gouverneurs du Bengale, des provinces du Nord-Ouest, du Penjab, etc.; et tous, secrétaire d'état et gouverneurs, sont censés exercer leurs fonctions au nom de Sa Majesté, la reine Victoria qui, depuis le

1. On appelait *Sutties* le sacrifice ou l'immolation des veuves sur le bûcher qui consumait les restes de leurs maris. Les *Sutties* étaient jadis très fréquents et ressemblaient parfois à des hécatombes. Le P. Pierre Martin raconte que le vieux roi Renganadadeven étant mort, ses quarante-sept femmes, couvertes de pierreries et couronnées de fleurs, après avoir tourné plusieurs fois autour de l'immense fosse où brûlait le cadavre du défunt, se précipitèrent dans les flammes.

1er janvier 1877, a pris le titre d'Impératrice des Indes. Depuis lors aussi le gouvernement a accentué encore davantage sa volonté de protéger également tous les cultes.

Quels que soient les droits de la vérité à une protection spéciale, les missionnaires catholiques ne sauraient se plaindre d'un gouvernement qui, tout en faisant officiellement profession de protestantisme, accorde à chacun pleine liberté de professer et d'enseigner sa propre religion ; et ils s'estimeraient heureux s'ils n'avaient rencontré dans ce pays qu'un gouvernement protestant. Mais ils ont rencontré le protestantisme lui-même, agissant, entravant leur marche, faisant des ravages dans leur troupeau. Des légions de ministres, appartenant à toutes les sectes de la prétendue Réforme, se sont jetés sur l'Inde comme sur une proie. Avec les ressources immenses dont ils disposent, ils ont élevé, un peu partout, des temples, des écoles, de grands collèges, des hôpitaux, des orphelinats. Ils ont sous leurs ordres une multitude d'officiers subalternes dont ils stimulent l'activité par la perspective de belles récompenses. Ils ont leur influence personnelle, l'appui ou l'amitié de personnages encore plus influents, le prestige de leur nationalité, que sais-je encore ? En somme, le ministre protestant, ou le protestantisme, semant partout son ivraie, toujours attentif à séduire les catholiques, ayant tout ce qui assure le succès, tout, excepté la grâce de Dieu et la vérité, tel est l'ennemi contre lequel le missionnaire catholique aura à lutter partout et toujours.

Cet ennemi, nous tenions à le signaler en commen-

çant cette seconde Partie. Il le fallait, sous peine de laisser croire au lecteur que le schisme goanais, avec lequel nous allons montrer nos Pères en lutte presque constante, fut le seul adversaire qu'ils eurent à combattre. La vérité est qu'ils durent tenir tête à la fois au schisme et à l'hérésie ; ce sont deux guerres qu'ils durent mener de front. Chacune de ces guerres aura son récit à part. Dans cette Partie, faisant, autant que possible, abstraction des missions protestantes, nous parlerons surtout des combats que les missionnaires envoyés au Maduré par le Saint-Père, eurent à livrer au schisme dit *goanais*.

Qu'était-ce que ce schisme ? Nous ne pouvons répondre à cette question sans rappeler d'abord les dispositions que le Saint-Siège crut devoir prendre à l'encontre du *Padroado*, ou patronage des rois de Portugal, vers l'époque où il confia la mission du Maduré à la Compagnie de Jésus. Quelques éclaircissements sur le *Padroado* sont aussi indispensables.

Au XVIe siècle, lorsque le Portugal était le royaume le plus entreprenant de l'Europe, gouverné par des rois qui se faisaient une gloire non seulement d'être chrétiens, mais de propager la foi chrétienne partout où ils portaient leurs armes victorieuses, les Souverains Pontifes, en retour de grands services rendus à l'Église, accordèrent à ces rois un droit de patronage sur les chrétientés de l'Orient. En vertu de ce droit, aucun évêque ne pouvait être nommé aux sièges existants, aucun nouveau siège ne pouvait être érigé, sans le consentement du roi du Portugal ; c'était à lui de présenter les candidats aux dignités ou bénéfices ecclésias-

tiques ; aucun missionnaire ne pouvait se rendre aux Indes qu'avec son autorisation ; il devait s'y rendre sur un navire portugais et se reconnaître sujet du Portugal.

De telles concessions étonnent aujourd'hui; c'est que nous en voyons bien plus les fâcheuses conséquences que les avantages ; c'est aussi que les temps ne sont plus les mêmes. A l'époque où elles furent accordées, un nouveau monde venait d'être découvert, habité par des peuples que l'Église avait reçus en héritage, mais qui n'avaient même pas entendu parler d'elle. Entre toutes les nations catholiques, le Portugal s'était signalé par son zèle à propager la foi. Les papes, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui accordèrent une sorte de droit exclusif sur les missions du Levant. Mais ce droit imposait des devoirs. Les rois de Portugal assumaient l'obligation de protéger la religion et de travailler à l'étendre ; ils s'engageaient à pourvoir les nouvelles églises des revenus nécessaires pour l'entretien des évêques, de leurs chapitres, de leurs séminaires ; à présenter des candidats dignes d'occuper les sièges vacants, etc.

Le Portugal sut-il faire face à ces engagements ? Non. Il fonda, il est vrai, divers sièges. Celui de Goa, érigé en 1534, devint siège métropolitain en 1557, et reçut pour suffragants, d'abord les évêchés de Cochin et de Malacca, établis, l'un en 1557, l'autre en 1558 ; puis ceux de Cranganore et de Maïlapour qui datent, le premier de l'an 1600, le second de l'an 1606. Mais, à l'exception de l'église métropolitaine, ces églises ne reçurent aucune dotation pour l'entretien d'un chapitre et d'un séminaire. Même les fonds nécessaires pour la

maison de l'évêque vinrent à manquer, et les sièges durent rester vacants la moitié du temps, excepté toutefois le siège de Malacca qui ne vit jamais une tête mitrée.

D'ailleurs le Portugal n'était pas en état de remplir ses promesses. Son soleil ne tarda pas à s'éclipser, et l'éclipse dure encore. Les Hollandais d'abord, les Anglais ensuite, lui ravirent la plus grande partie de ses colonies. Que pouvait faire Sa Majesté Très-Fidèle pour des églises ou des chrétientés qui étaient passées sous une autre puissance ?

L'histoire de l'Église montre qu'elle a eu presque toujours à regretter les faveurs accordées par elle aux princes temporels. Le cas du Portugal est loin de faire exception. En Chine, au Japon, surtout dans l'Inde, quand l'Église a voulu prendre des mesures qu'elle jugeait nécessaires pour la conversion des infidèles, le Portugal, se prévalant de son *padroado*, s'est mis à la traverse. Aujourd'hui encore, l'impuissance où il est de remplir ses obligations ne lui a rien fait rabattre de ses prétentions. Les privilèges qui lui furent concédés seraient chose sacrée ; les papes qui les octroyèrent auraient lié tous leurs successeurs ; ils peuvent y ajouter; ils ne peuvent rien retrancher; le résultat serait-il la perte éternelle de plusieurs millions d'âmes, l'Église devrait subir cette conséquence !

Il va sans dire que l'Église ne saurait admettre ces prétentions exorbitantes. Les mesures prises par le pape Grégoire XVI au sujet des chrétientés de l'Inde, en sont une preuve.

Déjà le Saint-Siège avait, sans le consentement du

Portugal, envoyé aux Indes des vicaires apostoliques. Nous avons vu Mgr de Tabraca, et après lui Mgr d'Halicarnasse, administrer, sous ce titre, les chrétiens du Carnate. Le vicariat apostolique de Madras fut établi en 1832, celui du Bengale en 1834. En vertu du Bref *Ex munere pastorali,* daté du 23 décembre 1836, un autre vicariat apostolique fut érigé dans l'île de Ceylan ; de plus, le Maïssour, le collectorat de Coïmbatour, les collectorats de Trichinopoly, de Tanjaour, de Maduré et de Tinnevelly, furent placés sous la juridiction du Vicaire Apostolique de Pondichéry.

Cette première mesure en appelait une autre. Les anciens sièges de Cranganore, de Cochin, de Maïlapour, que le Portugal avait laissés vacants depuis longtemps, étaient administrés par des gouverneurs ecclésiastiques dont la juridiction n'avait été restreinte par aucun bref du Saint-Siège. De là, entre les administrateurs et les vicaires apostoliques, des conflits continuels, qui paralysaient tous les efforts de ces derniers. Pour mettre un terme à cette situation, le pape Grégoire XVI publia, en 1838, la Bulle *Multa præclare* qui, en confirmant l'institution des vicaires apostoliques, déterminait les régions et les chrétientés soumises à leur autorité, et les plaçait eux-mêmes sous la juridiction immédiate du Saint-Siège.

Les prêtres Indo-Portugais, qui jusqu'alors relevaient, ou étaient censés relever, du patriarche de Goa, n'acceptèrent pas ces dispositions ; et le gouvernement portugais, et le patriarche lui-même les encouragèrent dans leur désobéissance aux décrets du Saint-Père. Des chrétiens, en grand nombre, soit parce qu'ils

n'entendaient rien aux questions de juridiction spirituelle, soit par attachement pour leurs églises, dont les prêtres récalcitrants restaient possesseurs, suivirent ceux-ci dans leur révolte. Il en résulta un schisme formel qui prit le nom de *Schisme Goanais*, parce que les révoltés affectaient de ne reconnaître d'autre autorité que celle de l'archevêque de Goa. Celui-ci étant venu à mourir, une sorte de concordat eut lieu entre Rome et le Portugal. Un nouvel archevêque fut nommé, qui jura d'observer les décrets du pape ; mais à peine arrivé dans son archidiocèse, il trahit tous ses serments. « D'un seul coup, dit le cardinal Jacobini dans son *memorandum* à l'ambassadeur de Portugal, il ordonna environ 600 prêtres qui n'avaient ni l'instruction, ni les qualités requises par les saints canons, et les lança, comme un essaim, sur la mission de l'Inde, où ils commirent toutes sortes d'excès et causèrent des troubles et des scandales sans nombre. Il alla jusqu'à déclarer les vicaires apostoliques excommuniés. »

Le schisme Goanais, tel fut le premier obstacle qui se dressa contre les pionniers de la Nouvelle Mission du Maduré. Contre cet obstacle ils auront à lutter, eux et leurs successeurs, durant un quart de siècle.

II. Les Pères Louis Garnier, Alexandre Martin, Louis du Ranquet, conduits par leur Supérieur, le P. Joseph Bertrand, débarquèrent à Pondichéry, le 24 octobre 1837, et furent accueillis comme des envoyés du Ciel par Mgr Bonnand et ses dignes coopérateurs. Après quatre mois employés à l'étude du tamoul, le 27 février 1838, ils se dirigèrent vers Karikal, où ils s'arrêtèrent dix-sept jours. Se parta-

geant ensuite en deux bandes, tandis que les PP. Martin et du Ranquet se dirigeaient, par la voie de Tanjaour et de Maduré, vers Palamcottah,les PP. Bertrand et Garnier s'acheminèrent vers Trichinopoly, où ils arrivèrent la veille de la fête de saint Joseph.

Les voilà donc sur cette terre des Nobili et des Britto! Au nom de Dieu, et de son Vicaire qui les envoie, ils en prennent possession. Ils ont devant eux une tâche immense. La Mission qui leur est confiée, est égale en étendue à dix ou douze diocèses de France, et contient près de 6,000,000 d'âmes qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Ils n'ont aucune expérience du climat, aucune du caractère et des habitudes des peuples qu'ils viennent évangéliser ; ils balbutient à peine quelques mots de leur langue. Ils savent seulement que les 140 ou 150 mille catholiques qu'ils viennent secourir, sont divisés entre eux ; que des prêtres, en guerre avec Rome, les attendent de pied ferme, et qu'ils ont en leur pouvoir les presbytères, les sanctuaires, toutes les ressources ; que, de plus, le protestantisme a envahi cette terre et semé l'ivraie dans le champ du Père de famille. Leurs ennemis sont légion; eux, ils sont quatre (1). Et cependant ils sont pleins de confiance, parce qu'ils savent qui est Celui qui les envoie. Comptant sur son appui, ils osent bien entreprendre ce qui est au dessus des forces humaines. Ils se partagent l'immense Mission : deux pour le nord et deux pour le midi.

1. Deux missionnaires de Pondichéry dont nous aurons à parler, MM. Méhay et Mousset, leur préparèrent les voies et furent leurs collaborateurs pendant quelques années.

A Trichinopoly, le P. Bertrand et le P. Garnier furent reçus en triomphe par la majorité des catholiques ; mais cette ville ne fut pour eux qu'une étape. Ils y célébrèrent la fête de saint Joseph et partirent aussitôt pour Maduré. Là une première humiliation les attendait. Cédant aux invitations pressantes des chrétiens, ils avaient pris possession de l'église en l'absence du prêtre goanais. En vain ils offrirent à celui-ci de faire alliance avec lui, s'il consentait à reconnaître la juridiction du Vicaire Apostolique ; le goanais se déclara lésé dans ses droits et cita les Pères devant le premier magistrat de Maduré, qui se prononça en sa faveur. « Nous fûmes, dit le P. Bertrand, ignominieusement expulsés de l'église et du presbytère par les agents de la police, et conduits, au milieu des huées de la foule, à travers les rues de Maduré, jusqu'au *bangalaw* que nous avions choisi pour notre retraite. » Cette mésaventure leur fit comprendre qu'ils devaient user de prudence, étudier le terrain, faire leurs préparatifs et concerter leurs plans avant d'engager la lutte. Calladittidel, village au centre du Marava, leur offrait une retraite propice ; ils y passèrent quelques jours ensemble. Le P. Bertrand se mit ensuite à parcourir la contrée ; le P. Garnier s'établit pendant deux mois dans le village chrétien de Sousseiperpatnam (ville de saint Joseph).

Ce fut une sorte de trêve, durant laquelle les Pères eurent le loisir d'étudier la condition, au point de vue religieux, de ces chrétiens qui, à Trichinopoly, à Maduré et dans les villages du Marava, les avaient reçus en triomphe. Cette condition était loin d'être

brillante, et nos Pères se convainquirent bientôt que, de ce côté encore, surgiraient des difficultés dont se compliquerait nécessairement la lutte qu'ils allaient engager avec le schisme.

Déjà, après avoir vu les chrétiens de Trichinopoly, le P. Bertrand écrivait : « Depuis dix ans pas un homme ne se confesse. On n'entend ni sermon, ni instruction, ni catéchisme. Ajoutez à cela des dissensions parmi les fidèles, des familles entières qui apostasient. A Pratacoudy, non loin de Trichinopoly, 300 chrétiens viennent de se donner aux protestants, en promettant toutefois de revenir à nous dès que nous nous établirons chez eux. »

Le P. Garnier écrivait de la même ville, le 15 novembre 1838 :« Il faut être sur les lieux pour juger du mal que la suppression de la Compagnie de Jésus a produit dans ces pays infortunés. Le caractère de missionnaire n'est plus, comme autrefois, un titre vénéré. Nous ne pouvons nous dissimuler que certains prêtres, parmi nos prédécesseurs, ont rendu la Religion un objet de mépris, et ont tari la source des grâces dans cette Mission qui présentait tant d'espérances. »

En perdant leur respect pour le missionnaire, les chrétiens avaient perdu leur docilité. « Il y a peu d'endroits dans la Mission, disait un autre Père, quelques années plus tard, qui ne soient de temps en temps agités par les sourdes menées d'un certain nombre de chrétiens indociles et turbulents, qui refusent de se soumettre à ce que le Père leur prescrit, ou exigent de lui ce que sa conscience lui défend d'accorder. Et là-dessus ils disent ; il faut chasser ce Souami qui ne

veut pas nous laisser vivre comme il nous plaît ; qui ne nous permet pas de travailler le dimanche, de nourrir une inimitié, d'entretenir un mauvais commerce ; qui ne veut pas marier nos enfants s'ils n'ont pas l'âge ; qui veut nous priver du salaire que nous gagnons en faisant de la musique aux fêtes païennes, etc. »

Les missionnaires du sud ne rendaient pas un meilleur témoignage de leurs chrétiens : « Les plus grands désordres sont devenus communs dans les villes comme dans les campagnes. Beaucoup de vieillards ne savent pas même faire le signe de la croix. L'ivrognerie a gagné toutes les classes et tous les rangs ; les femmes elles-mêmes s'abandonnent à ce vice ignoble. La sainteté du mariage est oubliée ; le concubinage est si fréquent qu'il a perdu toute sa honte. Le dimanche n'est plus distingué des autres jours. En maintes localités les diableries, les sortilèges se pratiquent publiquement. Les revenus des églises, leurs richesses, jusqu'aux ornements et aux vases sacrés, sont la proie de quelques intrigants. »

Un abus plus criant encore s'était introduit dans quelques chrétientés. Certains personnages s'étaient arrogé sur l'exercice du culte divin de prétendus droits aussi étranges que criminels. Le prêtre ne pouvait bénir un mariage, donner un baptême, présider à des funérailles, ni même admettre aux sacrements ou les refuser, sans leur autorisation.

Tel est, en abrégé, le portrait que les premiers ouvriers du nouveau Maduré traçaient des chrétiens qu'ils trouvèrent dans cette Mission. Sans doute les traits de cette peinture ne s'appliquaient pas également à

tous ; il y avait même d'heureuses exceptions. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en général, les populations chrétiennes, par suite de l'abandonnement où elles avaient été laissées, ou de la connivence de pasteurs indignes, gémissaient dans l'ignorance de la Religion, avaient perdu l'esprit de respect et de soumission, et toléraient dans leur sein les abus et les scandales les plus révoltants. Or, ce triste état des chrétientés compliquait singulièrement la tâche des missionnaires qui devaient engager la lutte avec le schisme. A ces chrétiens qui venaient à eux, ils devaient avant tout demander l'obéissance aux lois de l'Église, la réforme des abus, la cessation des scandales. Mais comment leur imposer ces obligations sans les jeter dans les bras des prêtres schismatiques, pour qui la loi de Dieu et de l'Église était comme non avenue ? Et s'il était si difficile de conserver les fidèles disposés à se soumettre aux envoyés du Saint-Père, combien plus difficile encore d'arracher aux schismatiques ceux qui s'étaient rangés de leur parti afin de pouvoir vivre plus librement !

Si encore ils avaient trouvé un appui dans l'autorité publique. Mais les magistrats anglais, malgré leur désir de garder une neutralité parfaite, allaient adopter un principe qui était tout à l'avantage des révoltés. D'après eux, celui-là était le légitime possesseur d'une église ou d'un presbytère, qui en était le premier occupant. Il ne servirait de rien de dire : « Mais ce sont des rebelles ; nous sommes, nous, députés par le chef de l'Église catholique, voyez nos diplômes. » C'étaient là des mots incompris : les offi-

ciers anglais ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de la Compagnie des Indes, d'autres rebelles que ceux qui se révoltaient contre cette autorité. Le résultat de la tentative de Maduré était là pour apprendre à nos Pères qu'ils ne pouvaient fonder aucune espérance sur les représentants du gouvernement.

Les restaurateurs de la Nouvelle Mission mesurèrent, dès le principe, l'étendue des trois obstacles que nous avons signalés : le protestantisme et ses inépuisables ressources ; le schisme et son entêtement ; la condition des chrétiens et les difficultés qu'elle créait aux envoyés du Saint-Père. Leur confiance n'en fut pas ébranlée. Dans l'impossibilité où ils étaient d'occuper les anciennes églises, ils formèrent le dessein d'en bâtir de nouvelles, et d'y réunir les chrétiens qui les reconnaissaient comme les vrais envoyés de Dieu. Il est temps de les montrer à l'œuvre.

Au mois de juin 1838, les PP. Bertrand et Garnier se séparèrent ; celui-ci revint à Trichinopoly ; le premier resta dans le Marava. Dans le Sud, le P. Martin rayonnait autour de Tuticorin, sa principale résidence; le P. du Ranquet, autour de Palamcottah. La petite armée avait pris ses positions ; elle était prête pour combattre le bon combat.

A Trichinopoly le P. Garnier voulut tenter de ramener du schisme les prêtres goanais ; ses efforts n'eurent aucun succès. Se voyant exclu de l'ancienne église construite autrefois par un missionnaire jésuite, il élève à la hâte une église provisoire capable de contenir 2,000 personnes; en même temps il jette les fondements du vaste édifice qui sera plus tard la

cathédrale. Deux mille chrétiens de haute caste et plus de deux mille parias, c'est-à-dire plus de la moitié de la population catholique à cette époque, se déclarent en sa faveur. Le schisme fait jouer contre lui tous les ressorts de la violence et de la mauvaise foi ; c'est une guerre toujours renaissante, de tracasseries, de fausses imputations, de procès. « Vous dire, écrivait le Père, ce que font ces prêtres schismatiques pour me décrier, séduire mes chrétiens, me tendre des pièges, me compromettre auprès des Anglais, c'est impossible. » Le Père avait beau recommander aux siens de ne répondre à aucune provocation ; parfois les deux partis en venaient aux mains ; alors c'étaient de vraies batailles, où la police devait intervenir. Dans une circonstance, les représentants de l'autorité furent mal reçus par les catholiques exaspérés, et le P. Louis eut à répondre de la conduite des siens. Le Père demanda à comparaître devant les autorités militaires, attendu que le lieu de sa résidence était dans les limites du cantonnement. Il était lui-même fils d'un ancien officier et il y avait en lui l'étoffe d'un soldat. Quelques mots lui suffirent pour confondre ses accusateurs. Les officiers anglais le comblèrent des témoignages de leur estime; les soldats irlandais lui vouèrent toutes leurs sympathies. Chaque dimanche ceux-ci se rendaient officiellement en corps à l'église des prêtres goanais ; ils refusèrent d'y aller à l'avenir. Les fils de l'Irlande ne sympathisent guère avec le schisme. Le commandant de la garnison, tout protestant qu'il était, se fit un plaisir de les confier au P. Garnier qui devint ainsi chapelain militaire. En prévision de cet heureux dé-

noûment, il avait appris juste assez d'anglais pour faire honneur à son nouveau titre.

Quand on s'est mis sous l'influence du mauvais esprit on se porte facilement aux moyens extrêmes ; nous en verrons plus d'un exemple. Quelques schismatiques résolurent de se défaire du P. Garnier. Ils trouvèrent un misérable qui se chargea, pour un peu d'argent, de l'office d'assassin. Il fit ses préparatifs, chercha une occasion favorable et crut l'avoir trouvée ; mais au moment où il allait frapper, il reste immobile; puis il s'enfuit. Lorsqu'on lui demanda ce qui l'avait empêché d'accomplir son crime : « Ah ! dit-il, quand j'ai vu cet homme, j'ai cru voir la personne même de JÉSUS-CHRIST. »

Un peu au nord de Trichinopoly sont les anciennes chrétientés de Prataccoudy et de Vadouguerpatty. Elles étaient administrées par un prêtre syriaque qui subissait l'influence des prêtres schismatiques. Le P. Garnier, autorisé par Mgr Bonnand, se rend auprès de cet ecclésiastique, lui fait connaître les dispositions du Saint-Siège et le trouve hésitant. Pour stimuler son courage, il convoque les principaux chrétiens qu'il savait être favorables à la bonne cause, et triomphe ainsi de ses hésitations. La partie était à peine gagnée que les deux prêtres schismatiques de Trichinopoly arrivent sur les lieux. La lutte recommence ; le Père s'efforce de convaincre ses nouveaux adversaires; vains efforts. La foule compacte qui les entoure paraît indécise. Que va faire le P. Garnier ? Il se tirera d'affaire par un de ces coups hardis qui lui étaient familiers et qui lui réussissaient toujours. D'une voix de Stentor

il demande aux chrétiens : « Quels prêtres voulez-vous ? Ceux que vous envoie le pape, ou ceux qui sont rebelles à ses ordres ? — Nous voulons les prêtres soumis au pape », fut la réponse de la foule. Cette fois la victoire était décisive ; les schismatiques se retirèrent confus, la rage dans le cœur. C'était 20,000 chrétiens que le P. Garnier venait de ranger sous l'obéissance du Souverain Pontife.

Une église lui tenait particulièrement à cœur, celle d'Aour, jadis théâtre des travaux du P. Venance Bouchet, et chère à tant de titres. Aour est sur les domaines du rajah de Poudoucottey, qui conserve encore aujourd'hui une certaine indépendance. Le P. Garnier se dit à lui-même : « Qui sait si ce roitelet ne reconnaîtra pas un droit que les magistrats Anglais ont refusé de reconnaître ? La chose vaut la peine d'être tentée. » Introduit par le résident que les Anglais maintiennent auprès du rajah, il se présenta devant ce prince avec toute la pompe qu'il lui fut possible de déployer. La prince se montra bienveillant ; le Père offrit et reçut des présents,et obtint un décret qui l'autorisait à prendre possession du sanctuaire désiré. Mais le prêtre schismatique,de son côté,fit jouer ses ressorts. Quand le P.Garnier voulut entrer dans l'église d'Aour, il en trouva les portes fermées. Il fit appel à la police ; mais la police avait reçu ordre de ne point intervenir. Le P. Garnier constata une fois de plus le peu de cas qu'il fallait faire de la protection des princes terrestres.

Que les circonstances soient propices ou contraires, un apôtre va toujours son chemin, *per prospera et adversa*. Ne pouvant occuper l'église, le P. Garnier

s'attacha à gagner les chrétiens ; le plus grand nombre vinrent à lui ; il bâtit pour eux une autre maison de prière, et chaque dimanche, après avoir dit la messe aux fidèles de Trichinopoly, il se rendait à Aour, distant de douze milles, pour y célébrer une seconde fois les saints Mystères.

Maleyadipatty et Dindigul, deux forteresses du schisme, éloignées, la première de 25 milles, la seconde de plus de 60 milles de Trichinopoly, reçurent sa visite. Il y trouva les chrétiens bien disposés en général, mais gouvernés par des prêtres obstinés dans leur rébellion qui, depuis quinze ou vingt ans, dit le Père, les laissaient sans instruction, sans sacrements, livrés à toute espèce de désordres et de superstitions. « Je n'ai fait que commencer l'œuvre, ajoutait-il ; là aussi il faudra soutenir une guerre acharnée. »

Dindigul, Maleyadipatty, Aour, Pratacoudy, Trichinopoly, c'est-à-dire une moitié des pays qui forment aujourd'hui le district nord de la mission du Maduré, se partageaient les labeurs de cet infatigable ouvrier. A Trichinopoly, sa résidence principale, il établit quatre écoles et jeta les fondements d'une grande maison qui, dans sa pensée, devait devenir un grand collège. Au bout de dix-huit mois son église était achevée, et il appelait Mgr de Drusipare pour en faire la consécration. Comme Néhémie élevant les remparts de Jérusalem, il semblait tenir la truelle d'une main et l'épée de l'autre. D'une force d'âme à toute épreuve, parfois cependant il éprouvait des angoisses inexprimables ; écoutons-le lui-même :

« La guerre est toujours mon élément. Je dors sur

l'affût du canon, au milieu des cris des combattants. Quand viendra donc la paix ! Il m'est impossible de dire tout le mal que cause ici ce malheureux schisme. J'ai toujours quatre intrus en tête. Priez Dieu de nous accorder aide et secours. Je renouvelle tous les jours mon sacrifice. Ici pour cinq francs on expédie un homme sans façon. Si vous pouviez me voir quelquefois seul dans ma cabane, oh! que vous auriez pitié de moi ! Personne pour me consoler. Dieu seul ! Dieu seul ! »

Ces derniers mots nous dévoilent une des grandes tristesses du P. Garnier ; la solitude, ou plutôt l'isolement où il se trouvait, pesait sur lui d'un poids accablant. Entouré d'ennemis, aux prises avec des difficultés qui paraissaient insurmontables, il soupirait après un ami dans le sein duquel il pût épancher son âme, avec lequel il pût concerter ses plans et aussi s'égayer un peu. Il eut quelques mois auprès de lui M. Mousset, des Missions Étrangères, que la bienveillance de Mgr Bonnand avait prêté à nos missionnaires. Ce lui fut un immense soulagement. « Sa présence, écrivait-il, double mon courage et mes forces. A deux nous ne pourrons pas suffire à la besogne; mais du moins je ne suis plus seul, je ne porte plus ce poids écrasant d'une solitude trop prolongée. Avec lui j'ai non seulement un aide pour mes administrations, mais un sage conseiller, un ami, un compagnon de récréation. Enfin je pourrai rire un peu; on en a besoin parfois. » Tel était le P. Garnier.

Passons maintenant à l'autre extrémité de la Mission; encore un vaste champ de bataille où le P. Martin

et le P. du Ranquet soutiennent le bon combat. Le premier, que les chrétiens appelaient *Periasouami*, comme qui dirait grand seigneur, avait fait de Tuticorin son chef-lieu, d'où il parcourait les villages de la côte ; le second, désigné sous le nom de *Sinnasouami*, ou petit seigneur, donnait ses soins aux fidèles dispersés dans l'intérieur des terres. En même temps qu'ils exhortaient les catholiques à recevoir avec soumission les ordres du Saint-Siège, ils travaillaient de tout leur pouvoir à déraciner les abus et les vices de toute sorte que le manque de pasteurs, ou une coupable indolence avaient laissé s'introduire dans les chrétientés.

Les débuts de leur ministère avaient été couronnés de succès, au moins en apparence. Plusieurs prêtres schismatiques avaient paru se soumettre ; d'autres avaient quitté le pays, et bien des abus avaient été réprimés. Mais le démon ne se tint pas pour battu ; un homme se rencontra qui ne fit que trop bien les affaires du schisme.

Il existe à Tuticorin un fantôme de roi, dont les Anglais n'ont jamais reconnu les prétentions à la souveraineté, mais qui n'en exerce pas moins une grande influence sur la caste des Paravers. Celui qui portait ce titre, à l'époque dont nous parlons, avait conquis sur les siens une autorité absolue, et il en usait en vrai despote. Une de ses prétentions était de réglementer les choses de l'église et, avant tout, d'en percevoir les revenus, de statuer sur leur emploi, son premier soin étant de s'en attribuer une large part. Le P. Martin fut révolté d'un tel abus ; il l'attaqua avec sa vigueur accoutumée. Le roitelet vit dans ce

zèle à maintenir la discipline de l'Église, un crime de lèse-majesté ; pour se venger il arbora l'étendard du schisme. A tous les chefs de villages il donna ordre de ne plus recevoir le missionnaire ; aux prêtres dissidents, qui s'étaient éloignés, il expédia des courriers chargés de les ramener. Chaque chrétienté se partagea en deux camps : d'un côté, la majorité des catholiques qui, en dépit des moyens employés pour les pervertir, restaient fidèles à la bonne cause; de l'autre, les chrétiens timides que Sa Majesté paraverte faisait trembler. En même temps, toujours par l'influence de cet homme terrible, se poursuivait contre le P. Martin une guerre de procès iniques, où les imputations calomnieuses étaient appuyées par des témoins subornés, où des juges gagnés à prix d'argent prononçaient la sentence. Dans une circonstance le Père fut condamné à payer une forte amende.

L'opiniâtreté de la résistance, les calomnies, même les condamnations de l'autorité judiciaire ne purent le faire reculer d'un pas dans la voie qu'il s'était tracée. Nature essentiellement droite et loyale, le P. Martin ne savait pas hésiter dès que sa conscience lui dictait son devoir. Il était au fort de la lutte,quand le P. Bertrand son Supérieur l'appela dans le Marava.

Le P. Bertrand prit cette mesure sur l'avis de Mgr de Drusipare, qui faisait alors la visite de la Nouvelle Mission. Sa Grandeur, à ce qu'il paraît, était sous l'impression que le vaillant missionnaire avait trop obéi à l'impulsion de son zèle ; Elle estimait qu'il eût mieux valu procéder avec lenteur et faire semblant d'ignorer certains abus,en attendant une occasion plus

favorable pour les combattre. Le P. Bertrand, tout en se rangeant à l'opinion de l'excellent prélat qui avait pour lui une longue expérience, conservait des doutes. De fait, avec le caractère et surtout l'orgueil du principal personnage du parti opposant, il est bien douteux qu'on eût gagné davantage en employant les moyens de douceur ou en temporisant. Ce qui est certain, c'est que malgré le changement de tactique adopté par M. Méhay, un autre prêtre des Missions Étrangères, que Mgr Bonnand voulut bien envoyer prendre la place du P. Martin ; malgré l'impression salutaire produite par la mort soudaine de celui qui avait été l'âme de la révolte, le schisme se maintint à Tuticorin et sur la côte pendant de longues années.

Quelque temps après, le P. Bertrand se rendit lui-même sur le théâtre des luttes du P. Martin ; il vit de ses propres yeux l'état des choses et écrivit les lignes suivantes qui nous paraissent contenir la justification du P. Alexandre : « Je suis tenté parfois de regretter que le P. Martin n'ait pas été laissé ici pour soutenir le combat contre le schisme. L'influence qu'il exerçait sur ces populations qui l'aiment et le vénèrent, aurait confirmé et accru le parti catholique, et peut-être détruit complètement cette ligue de petits tyrans que l'orgueil et l'ambition ont jetés dans le schisme, et qui nous préparent pour l'avenir des contradictions et des misères sans fin. »

Le P. Martin, enfant d'obéissance, vit dans l'ordre de ses Supérieurs la volonté de Dieu. Sans se permettre la moindre observation en vue de justifier sa conduite, il quitta Tuticorin, souhaitant de tout son cœur

à son successeur les consolations et le succès qui lui avaient manqué à lui-même.

Un mot seulement sur le P. Louis du Ranquet, le Sinnasouami du Sud. Sa vie apostolique, beaucoup moins mouvementée que celle du P. Martin, se passait à courir de village en village, au milieu des Sanars qui peuplent l'intérieur des terres. De mœurs simples et paisibles, mais, à raison même de leur simplicité, faciles à tromper, les gens de cette caste étaient devenus par milliers la proie des protestants : triste conséquence de l'abandon où ils avaient été laissés. Sauver des pièges de l'hérésie ce qui restait encore des anciens chrétiens, ramener au bercail le plus grand nombre possible de brebis égarées, accroître le troupeau de Jésus-Christ par de nouvelles conquêtes faites sur le paganisme, c'est à quoi visaient les efforts du P. du Ranquet. Il s'appelait lui-même chasseur d'âmes. « Je chasse à l'affût, disait-il, et comme je peux. Sans obtenir tous les succès que j'ambitionne, je recueille des consolations qui récompensent au centuple toutes mes peines et mes petits sacrifices. »

Pendant que le P. Garnier au Nord, le P. Martin au Sud, guerroyaient contre le démon du schisme, le P. Joseph Bertrand, dans le Marava, non seulement dirigeait la lutte générale et encourageait les combattants ; mais encore tenait tête à l'ennemi commun, plus puissant peut-être au Marava que partout ailleurs, et surtout plus déterminé aux mesures extrêmes. Qu'on en juge par le récit suivant où le Père lui-même va devenir narrateur. Il écrivait sur la fin de 1838.

« Vers le 15 juillet, je m'étais installé dans une

petite église, à deux kilomètres de Calladitidel, pour y célébrer la fête de saint Jacques. La veille de la fête, je me sentis pris de violentes coliques ; il me semblait que tout mon corps entrait en décomposition, et j'éprouvais dans toutes les jointures une douleur qui me parut le symptôme d'un empoisonnement. Cet état dura toute la nuit. Je la passai sur ma natte, sans prendre aucun remède, parce que je tenais à dire la messe de la fête, et sans rien dire à personne, pas même à mon domestique, car mes soupçons tombaient sur lui. A midi je me levai, me traînai jusqu'à l'église et malgré mon extrême faiblesse, je célébrai la sainte Messe, ayant autour de moi une foule immense de fidèles dont la présence soutenait mon courage. Après mon action de grâces j'avais retrouvé mes forces ; la crise était passée.

« Le lendemain je me transportai à quelques lieues, dans une autre chrétienté. J'y étais depuis trois ou quatre jours, quand je fus pris d'une crise semblable à la première. Je continuai cependant l'administration de la chrétienté, et passai ensuite dans un autre endroit pour faire le même travail. Après trois jours je ressentis une troisième attaque, toujours de la même nature que les précédentes. Je confiai mes craintes à mon catéchiste. « On me poursuit par le poison, lui dis-je ; plus possible d'en douter. »

« Vint l'époque que j'avais désignée pour une entrevue avec le P. Martin. Je me rendis à Camoudy, où il devait me rejoindre. Dès lors mon domestique n'eut plus à s'occuper de ma cuisine ; celui du P. Martin en fit tous les frais, et mon estomac se rétablit

complètement. Le retour de la santé, la joie de revoir mon bon P. Martin, dissipèrent les idées de poison et les soupçons que j'avais conçus contre mon serviteur. Je passai ainsi trois heureuses semaines. Il fallut cependant revenir à mon poste et me retrouver à Calladítidel, pour un autre rendez-vous que j'avais donné à M. Mehay et à M. Mousset.

« Nous arrivâmes tous les trois le jour fixé. Le soir, pendant notre souper, on nous annonça l'apparition sur les lieux du grand catéchiste du prêtre Borge, le chef de tous les prêtres schismatiques. Celui-ci venait de tenir chez lui une sorte de cour plénière du schisme, pour aviser aux moyens de nous écraser. A cette nouvelle M. Mehay s'écria : « Gare à nous ! cet homme ne nous apporte rien de bon. »

« Le lendemain, de grand matin, je célèbre la sainte Messe, plein de santé ; j'assistai ensuite à celle de M. Mehay. Vers l'offertoire, j'éprouve un malaise général ; puis la tête se trouble, les douleurs augmentent. Je sors de l'église. Les chrétiens frappés des traits de mon visage, me demandent ce que j'ai. Je leur réponds : « Je suis empoisonné. » Les chrétiens se saisissent de mon domestique, le pressent de questions. Il avoue tout : « Le catéchiste schismatique lui a remis une poudre blanche et donné de l'argent pour l'engager à mettre cette poudre dans l'eau de la messe. »

Tel est le récit du P. Bertrand, que nous n'avons fait qu'abréger, en conservant ses propres paroles. Ce furent donc quatre tentatives d'empoisonnement que les schismatiques firent sur sa personne. Sa forte

constitution en fut notablement ébranlée; à la suite de la dernière tentative il dut rester douze ou quinze jours couché sur son grabat, entre la vie et la mort. Il savait maintenant à quels ennemis il avait affaire ; il pouvait sonder la profondeur de leur malice.

Voyant que tous leurs essais d'empoisonnement avaient échoué, les schismatiques s'avisèrent d'un autre moyen, qui devait, d'après leurs calculs, forcer le champion de l'unité à abandonner le Marava. Ils commencèrent une guerre de procès.

Le Marava est un pays parsemé de villages chrétiens,ayant chacun leur petite église ou chapelle élevée par la piété des fidèles, et partant leur propriété. Comme la masse des catholiques se rangeait presque partout du côté des missionnaires envoyés par le Saint-Père, sitôt que le P. Bertrand, ou M. Mehay, son compagnon, arrivaient dans un village, les portes de l'église leur étaient ouvertes ; ils s'y arrêtaient, entendaient les confessions, instruisaient le peuple, célébraient les saints Mystères. Mais les schismatiques n'avaient pas oublié le jugement que le magistrat de Maduré avait rendu en leur faveur. Ce qu'ils avaient déjà obtenu, disaient-ils, ils ne pouvaient manquer de l'obtenir encore. Ils eurent recours à l'autorité civile ; ils se donnèrent comme les seuls possesseurs légitimes des églises catholiques ; une fois, deux fois, trois fois, ils obtinrent gain de cause. Ces succès les encourageant, ils résolurent de frapper un grand coup.

Le premier magistrat ou *collecteur* de Maduré, était celui-là même qui avait dépossédé les PP. Bertrand et Garnier de l'église de cette ville. Les coryphées du

schisme se présentèrent devant lui, firent encore valoir leur droit de premiers occupants, dépeignirent les nouveaux missionnaires comme des perturbateurs de l'ordre public, et obtinrent un décret général qui déclarait que, les sanctuaires étant la propriété des prêtres de Goa, il était interdit aux missionnaires français d'y mettre le pied. « Ainsi, dit le P. Bertrand, le collecteur, d'un seul trait de plume, nous expulsait de plus de cinquante églises qui étaient actuellement en notre possession par la libre volonté des chrétiens, auxquels ces églises appartenaient » (1839).

« Ce fut pour nous comme un coup de foudre, continue le même Père ; nos chrétiens en furent consternés. Heureusement j'avais avec moi M. Mehay, aussi habile que courageux dans la lutte. Il fallait à tout prix remonter le moral de nos chrétiens. Nous nous mettons en campagne ; nous parcourons le pays avec des visages rayonnants et des airs de vainqueurs ; nous tournons en ridicule le triomphe des schismatiques ; nous improvisons des fêtes que nous célébrons avec magnificence, et cela dans les villages mêmes dont les églises viennent de nous être enlevées. En face et à deux pas de l'église, nous élevions un *pandel*, c'est-à-dire,une construction formée de bambous et de feuilles de palmier; nous revêtions de toiles ce sanctuaire improvisé ; nous l'ornions de draperies, de guirlandes, de fleurs, de ce que nous avions de plus brillant. Nous avions ainsi une église qui paraissait cent fois plus belle que l'ancienne.C'était là que nous célébrions nos fêtes au milieu du concours des fidèles. En vain les schismatiques furieux faisaient venir les pions de la

police ; ceux-ci déclaraient que nous étions inattaquables. Cette ruse de guerre eut un plein succès. »

III. — Nous avons décrit les premiers combats que nos Pères livrèrent au Schisme goanais, et l'opiniâtre résistance qu'ils rencontrèrent. Nous voudrions maintenant donner une idée de leur genre de vie et du ministère qu'ils exerçaient auprès des chrétiens. Autant que possible, nous les laisserons parler eux-mêmes.

« Notre nourriture, dit l'un d'eux, est le riz assaisonné d'une décoction de poivre. Nous y joignons du lait quand on nous en donne, parfois un poulet, ou plutôt une poule assez maigre. Voilà à peu près tout. Nous n'avons du pain que dans des cas extraordinaires; mais quel pain! Ces jours-ci on m'en a présenté un qui avait soutenu les feux du soleil de l'Inde durant un voyage de près d'une semaine. N'essayez pas de le rompre ; ce serait peine perdue. Prenez une hachette; réduisez votre pain en miettes ; faites ramollir ces miettes dans l'eau chaude ; versez ensuite un peu de thé ou de lait ; vous avez un festin exquis ! Quant au vin, il n'en est pas question; nous en avons déterminé pour le Saint Sacrifice une telle ration, qu'une seule bouteille nous suffit pour vingt ou trente messes.

« Notre régime, ajoute gaiement le même Père, a bien ses avantages. D'abord il ne charge pas l'estomac ; puis il nous épargne les péchés de gourmandise; enfin, il nous fait gagner du temps : cinq minutes tout au plus, et votre dîner est expédié. »

Un autre donne de l'eau, qui faisait le breuvage des missionnaires, la description qui suit : « Figurez-vous un étang chauffé par un soleil brûlant, rempli, du matin

au soir, de baigneurs, de blanchisseurs, de vaches et de buffles qui remuent la vase. C'est dans cette mare que votre cuisinier va, sans froncer le sourcil, puiser l'eau qu'il vous présente à votre dîner [1].

L'habitation était à l'avenant. « Dans les bourgades, c'est une petite baraque en murs de terre, où vous ne pénétrez qu'en vous baissant profondément. La toiture, faite de feuilles de palmier, est juste assez haute pour vous permettre de vous tenir debout ; il n'y a pas de fenêtre. La cuisine se fait dans un coin de cette chaumière, ce qui vous procure l'agrément de la fumée, les cheminées étant presque inconnues dans ce pays. Une natte étendue sur le sol, parfois sur deux ais juxtaposés, sert de siège et de lit. Les rats, les chauves-souris, des insectes de toute sorte, parfois des serpents et des scorpions, partageront avec vous cette demeure [2]. »

Voilà pour le vivre et l'habitation. Les détails que les premiers missionnaires donnent touchant leur ministère sont, aujourd'hui encore, pleins d'actualité.

1. Pour l'Indien l'eau est toujours de l'eau, quelle que soit sa couleur; elle n'est impure que lorsqu'elle est puisée par un paria. Le P. Bertrand et le P. Garnier, faisant route de Karikal à Tanjaour, s'arrêtèrent vers midi sous un bosquet de tamarins, auprès d'un étang. « Notre charmant cuisinier, raconte le P. Bertrand, n'eut rien de plus pressé que de descendre avec sa cruche dans cet étang. Là se vautraient quatre vaches et deux buffles, pendant que deux femmes, venues pour puiser de l'eau, commençaient par se rafraîchir et se laver. Notre homme s'avance dans l'eau, jette sa cruche qui surnage à la surface, se met à se laver les jambes, la tête, les épaules et tout le corps. Ses ablutions terminées, il reprend sa cruche et, sans bouger d'un pouce, il la plonge dans cette eau et vient nous la présenter pour étancher notre soif ; et tout cela avec l'air satisfait d'un homme qui a conscience d'accomplir un acte d'exquise politesse. »

2. Le lecteur peut comparer cette peinture avec celle que traçait le P. Balth. da Costa. (*I Part.*, ch. II.)

« Une partie de notre existence se passe à courir d'une chrétienté à une autre, sans poste fixe : c'est presque la vie du Juif errant. Nous restons huit, dix jours dans chaque chrétienté, exerçant tour à tour l'office de curé, de médecin, de juge de paix, etc. Dès que nous approchons d'un village, les chrétiens viennent à notre rencontre, avec son de tambour, de fifre et autres instruments. Au lieu des cloches, qui font défaut, on frappe avec un morceau de bois une plaque ronde de cuivre qui rend un son éclatant. Le missionnaire est conduit à l'église (quand les schismatiques n'en possèdent pas la clef), où il commence à exercer ses différentes fonctions. »

Celle de juge de paix n'est pas la moins intéressante. Des informations prises sur l'état de la chrétienté, il conste d'ordinaire que certains de ses membres se sont conduits d'une manière peu édifiante. Le catéchiste ne manque pas de les signaler, et les autres chrétiens appuient son témoignage. Les coupables sont amenés devant le Père. Celui-ci prend possession de son modeste tribunal, un simple siège, placé à l'entrée de l'église ou du presbytère. Les principaux d'entre les chrétiens se tiennent debout à ses côtés. Les accusés attendent en silence. Ce seront, pour donner un exemple, deux époux qui font mauvais ménage ensemble. Le fait est attesté par tous les chrétiens ; impossible de le nier. Le mari est interpellé. « Comment a-t-il pu se comporter comme il a fait ? Causer pareil scandale ! Est-ce ainsi que doit vivre un chrétien ! » Le mari veut s'excuser ; ce n'est pas à lui qu'est la faute; il a affaire à une femme du plus vilain caractère.

Celle-ci, interrogée à son tour, ne manque pas de jeter tout le blâme sur son mari. « Je comprends, dit le Père; l'un a raison, et l'autre n'a pas tort. » Là-dessus il se met à expliquer le précepte de la charité, la nécessité du support mutuel ; il menace de la colère de Dieu, des châtiments de l'enfer. Le catéchiste prend alors la parole ; dans un langage plus familier il inculque la même leçon. Les chrétiens approuvent ; d'aucuns ajoutent leurs raisons. Les coupables ne tardent pas à demander grâce; ils protestent qu'ils n'ont plus de rancune. On refuse de les croire ; leur repentir n'est que sur les lèvres ; il faut qu'il parte du cœur. « Voyons, dit le Père : d'où viennent vos querelles ? Quand une épine a pénétré dans la chair, il ne sert de rien de mettre des emplâtres sur la peau ; il faut arracher l'épine. Quelles sont donc les causes de vos disputes? » Il en coûte de les dire; on donne des réponses évasives. Le Père se fâche ; il menace de se retirer. Les chrétiens intercèdent. La présence du Souami est nécessaire ; qu'il veuille bien rester ; tout s'arrangera. En effet, femme et mari finissent par faire des aveux complets. Le mal étant mis à découvert, le Père peut y appliquer le remède convenable. Cela fait, les délinquants tombent à genoux ; le mari trace du pouce le signe de la croix sur le front de sa femme. Cela veut dire que la réconciliation est complète ; l'un et l'autre pourront désormais être admis aux sacrements.

L'*aïttam*, ou préparation à la confession, se fait en commun. C'est le catéchiste qui en est chargé. Il parcourt la liste des péchés les plus ordinaires, enseigne la manière de les accuser, insiste sur l'intégrité de

l'accusation, sur la nécessité d'une sincère contrition, et finalement remet à chacun des chrétiens présents un morceau de feuille de palmier, que chaque pénitent devra présenter à son confesseur, comme un signe qu'il est préparé pour recevoir le sacrement. Après l'*aïttam*, les confessions commencent et se poursuivent de longues heures ; grande fatigue pour le missionnaire, mais aussi grande consolation ; car il voit, pour ainsi dire, la grâce du Seigneur descendre sur ces âmes qui le cherchent en toute simplicité. Alors ceux dont le cœur était naguère rempli de fiel, lui répètent qu'ils n'ont plus de haine, plus de rancune, qu'ils l'ont entièrement *vomie*. Réconciliés avec leur prochain et avec Dieu, tous s'approchent de la Table sainte.

Le missionnaire est au milieu de sa chrétienté comme un père au sein de sa famille. Il bénit les petits enfants, baptise les nouveau-nés, visite et console les malades, assiste les mourants. Il distribue, autant que sa pauvreté le lui permet, des médailles, des croix, des scapulaires, des chapelets, et fait tout un peuple d'heureux. Il donne, avec une tendresse spéciale, ses soins aux petits et aux délaissés. Bien des fois, pour les trouver, il lui faudra traverser tout un village où pas un front ne s'inclinera devant lui, parvenir ainsi jusqu'à un quartier retiré, formé de misérables huttes, au milieu desquelles s'élève une toute petite chapelle un peu moins misérable. Là sont les chrétiens parias avec lesquels le missionnaire aime à se confondre, heureux d'avoir un trait de ressemblance avec le Maître qui se disait envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres et aux petits.

Les premiers missionnaires ne trouvaient même pas toujours un réduit pour célébrer les Saints Mystères; alors ils se contentaient d'un bosquet et de sa toiture de vert feuillage. Le P. Bertrand raconte qu'il fut un jour appelé dans un village, près d'une malade, à quatre lieues de l'endroit où il avait posé sa tente. A part trois ou quatre maisons de chrétiens, tout le hameau était païen, et il n'y avait pas de chapelle. C'était le soir. Où dire la Messe le jour suivant ? Dieu y avait pourvu, dit le Père. Un joli petit bosquet de palmiers, auquel aboutissait la principale rue du village, présentait la forme d'un temple. Une porte de maison, appuyée contre le palmier du fond, servit d'autel. Au-dessus le Père suspendit son crucifix. Quelques toiles fines qu'il portait avec lui, firent les frais de la décoration. Les chrétiens s'agenouillèrent sur la verdure ; au milieu d'eux était la malade, qui était venue recevoir le Pain de vie. Quelques païens se tenaient à l'écart, observant d'un œil curieux. La Messe commença ; le Dieu du Ciel voulut bien descendre dans ce temple de verdure, tandis que le soleil, montant à l'horizon, pareil à un globe d'or et de feu, s'avançait comme pour rendre hommage à son Créateur.

Tels sont les traits sous lesquels les fondateurs de la Nouvelle Mission décrivaient leur vie apostolique. Ils reconnaissaient d'ailleurs qu'un tel genre de vie et de ministère demandait certaines qualités physiques et morales qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder. D'après eux, les ouvriers qui se destinent au Maduré devraient être des hommes de 25 à 35 ans, d'une bonne constitution, à l'épreuve des privations

dans le vivre, le vêtement, le sommeil ; capables de supporter de longues courses à cheval [1] et un jeûne prolongé jusqu'au milieu du jour ; car, dans la visite qu'ils auront à faire de leurs chrétientés, ils se verront souvent obligés de jeûner huit ou quinze jours de suite. Voilà pour le physique.

Quant aux qualités morales, il faudrait des hommes de bonne volonté, de bon jugement et bien maîtres de leurs passions ; des hommes constants dans leurs résolutions et leurs entreprises, qui sachent conserver leur calme et leur sang-froid, avec tout leur courage, en dépit des contradictions, des dégoûts, des procès, des calomnies, des avanies, des insuccès. Ajoutez à cela du tact et de l'habileté, un caractère doux qui sache se concilier l'estime et l'affection. « On peut conduire l'Indien avec un fil, disait le célèbre Dupleix, mais il faut bien le tenir ; enchaînez-le, il se révolte. » Il faut le prendre tel qu'il est, savoir temporiser avec lui, lui accorder les franchises de sa caste et de son rang, et tenir ferme à tout ce que la loi de Dieu et le bon ordre exigent. Point d'imaginations vives ; point d'esprits étroits, asservis aux usages européens. Que de bévues ferait un missionnaire qui ne saurait pas se plier aux coutumes du pays et se faire tout à tous ! Un certain talent d'administration est aussi indispensable, chaque district étant à lui seul une sorte de diocèse que le missionnaire doit gouverner par lui-même ou par ses gens.

1. Nos premiers missionnaires faisaient leurs courses apostoliques à cheval ; ceux d'aujourd'hui voyagent généralement dans des chars traînés par les bœufs du pays.

Le P. Louis Garnier, à qui nous empruntons les détails de ce portrait, a beau s'écrier en l'achevant : « Je ne puis écrire tout ceci sans faire sur moi-même le plus pénible retour » ; ceux qui le connurent ont attesté que, sans le vouloir, il s'est peint lui-même. Du reste, à part les qualités physiques, sur lesquelles on serait aujourd'hui moins exigeant, parce que le fardeau à porter n'est plus aussi lourd, les autres qualités devraient être l'apanage de tout missionnaire.

IV. — Hélas ! la carrière des quatre premiers apôtres devait être aussi courte que brillante. Celui qui succomba le premier fut le P. Alexandre Martin.

Le 18 mai (1840) il avait eu le bonheur d'avoir auprès de lui les PP. Bertrand et Garnier, et un autre missionnaire arrivé dans l'Inde l'année précédente, le P. Edouard de Bournet. Réunis dans un petit village du Marava, les quatre Pères savourèrent un jour ces joies pures dont parle l'Esprit-Saint. « Qu'il est bon, qu'il est doux le bonheur de ces Frères qui habitent dans un même cœur, » le Cœur du divin Maître ! Quelques jours après, le P. Martin se rendait à Ideicatour, à l'extrémité sud-ouest du Marava, où il devait célébrer la fête de l'Ascension. A peine arrivé, il se sentit atteint de maux d'entrailles précurseurs ordinaires du choléra. Le matin de la fête, il entendit un certain nombre de confessions ; puis il célébra la sainte Messe. Aussitôt après, les vomissements commencèrent ; l'état du Père devint de plus en plus alarmant. Des courriers furent expédiés en toute hâte au P. Bertrand et au P. de Bournet ; mais ni l'un ni l'autre ne devaient arriver à temps. Le cher malade

n'avait autour de lui que ses chrétiens qu'il devait lui-même consoler. Le surlendemain de l'Ascension, 30 mai, un peu après midi, la dernière crise se déclara. Dans son délire, le mourant appelait ses Frères ; il croyait les voir auprès de lui. Puis, revenant à lui-même et retrouvant toute sa lucidité d'esprit, il avait la douleur d'apprendre qu'ils n'étaient pas encore arrivés. « Eh bien ! à la volonté de Dieu ! Dieu seul me suffit. » Ainsi parfaitement résigné, plein de confiance en la miséricorde divine, il rendit son âme à Dieu.

Les restes du P. Martin furent transportés au village de Rasakembiram, un peu au sud-est d'Ideicatour. On lui éleva un monument modeste, qui devint bientôt célèbre dans toute la contrée par le concours des pèlerins,et les faveurs extraordinaires dont ils s'estimaient redevables à l'intercession du serviteur de Dieu. Les visiteurs affluèrent, surtout de cette ville de Tuticorin où le P. Martin avait tant combattu et tant souffert.

Le P. Garnier ne pouvait se consoler de cette perte. Cinq mois après il écrivait de Trichinopoly : « Mon pauvre Père Martin est mort ! Quel coup pour notre Mission ! Quel coup pour moi qui l'aimais tant! Je suis religieux, mais j'ai un cœur. La perte de mes proches ne m'a jamais fait une plaie plus profonde. J'en ai comme une maladie de langueur. » Le P. Garnier ne devait pas tarder à rejoindre son ami.

En 1841 il fut transféré de Trichinopoly à Maduré. Dans l'espace d'un an il y bâtit une belle église et un presbytère, autour desquels un millier de chrétiens vinrent s'établir. Au mois d'août 1842, il fut nommé

Supérieur de toute la Mission. Son administration ne dura pas même une année ; mais dans ce court espace de temps il sut dilater les cœurs, inspirer la confiance, imprimer un élan général.

Le P. Garnier disait du P. Martin : « Ce Père péchait en un point : il avait un zèle qui ne connaissait pas de bornes; il s'est sacrifié. » Ce reproche,qui honore le P. Martin, le P. Garnier lui-même le méritait peut-être encore davantage. Moins que tout autre il savait se ménager. Doué d'une forte constitution, excellent cavalier, il voyageait en plein soleil, quelles qu'en fussent les ardeurs. La nourriture était le moindre de ses soucis ; il ne s'inquiétait pas davantage de son logement. Quelles qu'eussent été les fatigues du jour, il ne songeait à prendre du repos la nuit, que lorsqu'il avait complété la tâche qu'il s'était imposée et rempli tous ses exercices religieux. Même lorsqu'il avait un lit à sa disposition, il n'en profitait pas, trouvant la terre assez douce pour les quelques heures de sommeil qu'il s'accordait. Excès ! dira-t-on. Nous n'y contredirons pas ; mais ces excès sont familiers aux Saints ; c'est l'amour divin qui les inspire ; sans diminuer la récompense, ils en hâtent l'heure.

Après avoir visité, en sa qualité de Supérieur, la partie nord et nord-ouest de la Mission, il s'arrêta quelques jours à Dindigul. Là il eut un pressentiment de sa fin prochaine ; il s'en ouvrit à un Père qui était arrivé depuis peu dans l'Inde. De Dindigul il se rendit à Maduré, où des ouvriers étaient occupés à la construction de la nouvelle église. Il fallait surveiller et hâter les travaux ; dans ce but le P. Garnier passait

de longues heures au milieu des maçons, exposé aux rayons d'un soleil de feu. Un européen, eût-il une constitution de fer, ne brave pas impunément les ardeurs de cet astre dans le sud de l'Inde. Le Père fut d'abord atteint d'une forte dyssenterie, qui fut arrêtée par les remèdes violents d'un médecin inexpérimenté. On crut à une guérison; il n'en était rien. Un érysipèle envahit le visage qui se gonfla démesurément. L'enflure, augmentant de plus en plus, gagna les yeux. Privé de la vue, le Père gardait encore toute son activité ; il continuait à recevoir et à dicter des lettres d'affaires, plaisantait sur son état, supportait ses souffrances avec une patience admirable. Il était soigné par trois médecins qui se contredisaient dans leurs ordonnances. « Ils me tueront avec leurs remèdes, disait le malade ; mais qu'y faire ? Nous avons une règle qui nous oblige de leur obéir. » Le mal ne fit que s'aggraver. Le transport au cerveau se manifesta par d'affreuses douleurs de tête, accompagnées de délire. « C'est fini; je n'ai plus rien; je veux partir », disait le mourant. — « Et où voulez-vous aller? » demandait le P. Tassis, qui veillait auprès de lui. « Je veux quitter le monde ; tout est prêt. » Il mourut le 5 juillet 1843, à une heure et quelques minutes de l'après-midi. Le P. Martin était mort dans sa quarante-unième année; le P. Garnier n'avait que trente-huit ans.

Cette mort fut une immense douleur pour les chrétiens ; pour les Frères du défunt, tant ceux de la Mission que ceux qu'il avait laissés en France, elle fut comme un coup de foudre. Le P. Bertrand, redevenu Supérieur par *interim*, écrivait au P. Provincial de

Lyon ces lignes qui semblent dictées par le sentiment de la crainte : « Qu'est-ce que Dieu demande de nous par de tels coups ? Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans cette mort un trait de sévérité et de colère. C'est pourquoi nous vous conjurons et nous conjurons, les larmes aux yeux, tous nos chers Pères et Frères de prier et de faire prier beaucoup pour nous, afin que nous devenions tels que Dieu nous veut, et que sa miséricorde succède enfin à sa justice. »

La lettre où nous lisons ces lignes,était adressée au P. Louis Maillard qui gouvernait alors la province de Lyon. Lorsque ce Père vénéré apprit la mort du P. Garnier, il leva les yeux au ciel, se jeta ensuite sur son prie-Dieu qu'il arrosa de ses larmes. Quelques moments après, son *Socius* entra dans sa chambre et, le voyant si affligé, il demanda ce qui était arrivé. « Ah! dit le Révérend Père, je viens d'apprendre la mort de notre P. Garnier. Que Dieu soit béni ! mais il me semble qu'avec ce cher Père la mission du Maduré descend dans la tombe. »

Quatre mois après la mort du P. Garnier, Dieu appelait à lui un autre des premiers missionnaires : le P. Louis du Ranquet, d'une famille bénie qui a donné cinq enfants à la Compagnie de Jésus. Tous furent messagers de la Bonne Nouvelle dans les pays des infidèles : deux dans les Missions de l'Amérique du Nord, les trois autres au Maduré.

Le P. Louis du Ranquet fut un ouvrier aussi laborieux que modeste, travaillant sans bruit, mais travaillant toujours, faisant le bien sans éclat, mais le faisant solidement. C'est ainsi que parle de lui le P. Saint-Cyr.

Qu'on ajoute à cela une régularité parfaite, une obéissance filiale aux moindres désirs de ses Supérieurs, un dévouement sans borne, une sainte haine de lui-même, qui lui faisait ajouter aux privations de la vie de missionnaire, la pratique des pénitences en usage parmi les Saints. Il livra à la mort un corps déjà usé par les fatigues de six années d'apostolat et par une mortification volontaire. Comme le P. Martin, il mourut d'une attaque de choléra, à Strivegondam, village situé à l'est de Palamcottah. La Providence lui envoya le P. Jacques Wilmet pour l'assister dans ses derniers moments. Il fit ses préparatifs pour son dernier voyage avec un calme et une sérénité parfaite. Après s'être confessé et avoir reçu l'Extrême-Onction, il pria son compagnon de lui donner son crucifix, de lui changer son scapulaire, de vouloir bien écrire à son père en France, de récompenser deux ou trois personnes qui l'avaient servi dans sa maladie, et il ajouta : « Quand il en sera temps, je vous avertirai de me donner une dernière absolution et l'indulgence *in articulo mortis.* » C'était le 7 novembre 1843. Vers une heure après minuit, il appelle le Père. « Le moment est venu », dit-il ; il reçut la dernière absolution, et ne tarda pas à s'endormir dans le Seigneur.

Des quatre Pères qui inaugurèrent la Nouvelle Mission du Maduré, il ne restait plus, à la fin de 1843, que le P. Jos. Bertrand, dont la santé, tant à cause de ses travaux excessifs, que par les effets du poison que les schismatiques lui avaient administré, se trouva tellement compromise que les médecins jugèrent nécessaire son retour en Europe. Il y avait, d'ailleurs,

indépendamment des raisons de santé, des motifs d'un ordre supérieur qui rendaient son rappel indispensable. La Mission était arrivée à un degré de développement qui demandait qu'elle fût régulièrement constituée, avec son organisation propre et son autonomie. Or nul n'était aussi apte que le P. Bertrand pour mener cette importante affaire à bonne fin. Il se rendit à Rome ; il conféra avec le Général de la Compagnie; il écrivit des rapports qui furent soumis au Saint-Père, et préparèrent les voies au décret pontifical qui devait détacher la mission du Maduré du vicariat de Pondichéry et en faire une mission à part, sous le gouvernement d'un Vicaire Apostolique.

Sur le point de quitter le Maduré, le P. Bertrand reçut de son premier supérieur à Rome ce précieux témoignage des services qu'il avait rendus à la Mission naissante : « Je vous remercie, au nom de toute la Compagnie, de vos efforts constants pour la rétablir dans cette partie de l'héritage de l'Apôtre des Indes. Je vous remercie, en particulier, d'avoir soutenu le courage des missionnaires, que les pertes si cruelles et si nombreuses de cette année (1843), auraient pu abattre ou du moins ébranler. »

Le P. Joseph Bertrand ne revint pas au Maduré; mais on peut dire qu'il y laissa son cœur. Les intérêts de la Mission l'occupèrent constamment, même dans les dernières années de sa vie. Nous lui devons, outre un volume de Mémoires sur les Missions de la Compagnie, et deux volumes de lettres des nouveaux missionnaires du Maduré, quatre volumes de documents précieux sur l'Ancienne Mission, qui nous ont fourni

nos meilleurs matériaux pour la première partie de cet ouvrage.

Le P. Bertrand mourut à Notre-Dame de Liesse près Laon, en 1884, à l'âge de 83 ans.

V.— Quand le P. Bertrand quitta le Maduré (1844), il laissa à la tête de la Mission le P. Alexis Canoz qui devait, trois ans plus tard, ajouter à son titre de Supérieur, celui de Vicaire Apostolique. Le P. Canoz était depuis cinq ans dans la Mission ; le Marava surtout avait été le théâtre de son zèle. Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire des trois années où il remplit l'office de simple Supérieur de ses Frères. Il suffit de dire que ces années ressemblèrent en tout à celles qui les avaient précédées : mêmes luttes, mêmes épreuves, la mort continuant à décimer les rangs de la petite armée ; mais toujours même confiance. L'œuvre commencée par les premiers Pères se poursuivit et s'affermit de plus en plus.

Les fruits du travail des missionnaires, durant cette première période, peuvent se résumer ainsi : plus de 120,000 chrétiens préservés ou ramenés du schisme ; l'instruction religieuse propagée ; bien des abus extirpés ; les sacrements mieux fréquentés ; un collège fondé ; dix nouvelles églises construites ou en voie de construction ; un certain nombre de païens et d'hérétiques convertis ; la Mission établie sur de solides bases.

Chaque année de nouvelles recrues de missionnaires vinrent combler les vides faits par la mort. De 1839 à 1846 la Mission reçut 37 nouveaux ouvriers [1].

1. Nous tenons à signaler les noms de ces vénérables anciens et la date de leur arrivée à Maduré ;

Le 2 février 1839, arrivèrent à Pondichéry les PP. Clément Castanier

De ces 37 missionnaires, dont deux vivent encore[1], onze avaient fini leur carrière avant la fin de 1846.

P. Ed. de Bournet. — Le P. Edouard de Bournet mourut moins de trois semaines après le P. Alexandre Martin, à qui il avait été donné pour compagnon dans le Marava. Si la mort de ce bien-aimé Père, qu'il eut le regret de ne pouvoir assister dans ses derniers moments, l'affligea profondément, elle n'ébranla pas son courage. « Le cher Père n'est plus, dit-il, je dois faire tout mon possible pour le remplacer. » Il se mit avec une nouvelle ardeur à l'étude de la langue des indigènes. Le 12 juin (1840) le P. Bertrand, son supérieur, recevait de lui une lettre où il parlait de ses progrès.

et Joseph Gury, qui furent suivis, le 18 décembre de la même année, des PP. Alexis Canoz, Antoine Sales, Edouard de Bournet, et du F. Coadjuteur Joseph Chevola.

Les PP. Louis Tassis et Pierre Perrin abordèrent aux Indes le 7 juillet 1840, et les PP. Louis Saint-Cyr, Walter Clifford, Alexandre de Saint-Sardos, Jacques Wilmet, le 1er juin 1841.

L'arrivée au Maduré des PP. Joseph Combe et Victor Charignon, Pierre Brissaud et Pierre Faurie, date de 1842 : celle des deux premiers du 21 juin, celle des deux autres, du 30 septembre.

Le 1er septembre de l'année suivante vit arriver les PP. Claude Deschamps, François Perrin, Joseph Grégoire, et le F. Claude Bedin qui fut ordonné prêtre à son passage à Pondichéry.

En 1844 et en 1845 la Mission reçut des renforts plus considérables ; en 1844, les PP. Désiré Audibert, Ludovic Berlendis, Prosper Bertrand, Vincent Hugla, Laurent Pucinelli, J.-Bapt. Trincal, et le F. Coadjuteur Louis Gonon, qui arrivèrent le 20 avril, et furent reçus à Pondichéry par le P. Jos. Bertrand, alors sur le point de s'embarquer pour l'Europe; — en 1845, les PP. Gabriel de Saint-Ferréol, Charles Daugnac, Charles du Ranquet, Antoine O'Kenny, Joseph Hurlin, Antoine Pereyra, André Richard, arrivés au Maduré le 2 septembre.

Le 25 juillet de l'année 1846 amena les PP. Louis Verdier, Benoît Burthey et Joseph Barret.

1. Les PP. Verdier et Burthey.

« Le tamoul vient, grâces à Dieu ; je commence à m'en tirer bien. » Il comptait alors à peine six mois de mission. Le même jour, vers le soir, deux courriers arrivèrent auprès du P. Bertrand, avec ce message : « Hâtez-vous, notre Père vous attend ; il est à l'extrémité. » Le P. Alexis Canoz, qui venait d'arriver de Trichinopoly, était à quelque distance. Lui aussi fut informé de la triste nouvelle. Tous les deux accoururent auprès du malade. Ils le trouvèrent dans une misérable cabane, étendu sur un peu de paille. La joie qu'il ressentit en voyant auprès de lui ses deux Frères, sembla lui rendre la vie. Calladitidel était à peu de distance ; il y avait là une maison un peu plus convenable ; le malade y fut transporté en palanquin. Ce petit voyage et le changement de lieu parurent lui faire du bien ; mais il y eut bientôt recrudescence du mal. C'était une de ces fièvres pernicieuses, accompagnées d'accès, dont l'issue est généralement fatale.

Le 18 juin, jour de la Fête-Dieu, la maladie prit un caractère des plus alarmants. La résignation du malade était pleine et entière. « Je désire beaucoup plus de mourir que de vivre, disait-il ; mais la volonté de Dieu; oui, la volonté de Dieu. » Il fit sa confession en présence de la mort avec un calme admirable, et demanda l'Extrême-Onction. Il la reçut le jour suivant au matin, répondant à toutes les prières, présentant lui-même les membres qui devaient recevoir l'Onction sainte. Dans une dernière crise, on l'entendit s'écrier: « Faut-il encore vivre, ô mon Dieu ? faut-il mourir ? faut-il encore souffrir ? à votre volonté ; je suis prêt. » Sa prière presque continuelle était : Jésus, Marie, Joseph,

je vous donne mon cœur, etc. Il s'éteignit doucement dans la matinée de ce jour, qui était le 19 juin, le vendredi après la Fête-Dieu.

Près de trois ans s'écoulèrent sans que la mort demandât de nouvelles victimes parmi les missionnaires. Mais en 1843, elle prit sa revanche, et elle fut terrible. Nous avons déjà vu les PP. Garnier et du Ranquet emportés dans le courant de cette année. La mort frappa encore cinq ouvriers qui donnaient les plus belles espérances.

P. Al. de Saint-Sardos. — Le 3 février mourut le P. Alexandre de Saint-Sardos, dont la carrière apostolique fut d'une année et demie. Après quatre mois employés à l'étude du tamoul, il fut envoyé dans le Marava. Ses efforts pour instruire les fidèles, les disposer à recevoir les sacrements, leur inspirer la crainte de Dieu et l'horreur du péché, produisirent un changement notable partout où il exerça son ministère. Il ne pouvait se résoudre à laisser une œuvre inachevée. S'il se levait du confessionnal, c'était après avoir entendu le dernier des pénitents, dût-il pour cela rester de longues heures à jeun ou sans sommeil. S'il quittait un village, c'était après avoir purifié toutes les consciences, réprimé tous les abus, terminé tous les différends. Il lui arriva de passer une journée entière en tête à tête avec un schismatique, qu'il eut le bonheur de remettre dans la bonne voie. Tandis qu'il se livrait à ces exercices de zèle, le choléra fit son apparition dans le village de Couttelour. La frayeur s'empara des habitants ; le Père les rassura. « Que craignez-vous ? leur disait-il. Ne suis-je pas au milieu de vous ? Si la mort vient, je vous ouvrirai les portes du ciel. »

Il se multiplia afin de porter secours à ceux qui étaient atteints du fléau, sans souci de lui-même. Quand on l'invitait à modérer son zèle : « Que craindrais-je ? répondait-il ; je tiens mon âme entre mes mains, prêt à la remettre à Dieu dès qu'il la demandera. » Il pressentit sa fin prochaine. Au saint autel, lorsqu'il s'offrait lui-même avec l'auguste Victime, une voix intérieure lui disait que son offrande était acceptée. Le 2 février, fête de la Purification, il dit la sainte Messe et entendit des confessions dans la matinée ; dans la soirée, il se rendit encore à son confessionnal ; mais cette fois ses forces trahirent son zèle. Il dépêcha un courrier au P. Joseph Combe, avec ce billet : « Cher Père, le choléra est ici ; je viens d'en ressentir les atteintes ; venez, je vous prie, sans retard m'administrer les derniers sacrements, si le bon Dieu n'a pas disposé de moi. A Dieu ! » Le P. Combe reçut ce billet le jour suivant, au moment où il montait à l'autel. Il partit de suite après sa messe ; mais il ne devait pas arriver à temps. Le malade, après avoir récité son bréviaire, qu'il voulut achever malgré son extrême fatigue, s'était traîné, vers minuit, au pied de l'autel. Là, s'étant mis à genoux, il fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Il passa le reste de la nuit en prière, couché sur un peu de paille, entièrement résigné à la volonté divine. Un surcroît de douleur qu'il ressentit au côté, lui fit comprendre que son dernier moment était proche. On le vit alors lever les yeux vers l'autel et fixer son regard sur l'image de JÉSUS crucifié. Quand le P. Combe arriva, il y avait une heure qu'il avait rendu le dernier soupir.

P. Victor Charignon. — Le 21 du même mois mourut le P. Victor Charignon, religieux aux manières franches et aimables, ayant une prédilection marquée pour les enfants. Après huit mois passés dans la Mission il parlait bien le tamoul. Il administrait les chrétientés dont Calatoupatty, près Aour, était le centre. Au retour d'une excursion apostolique, il s'arrêta à Trichinopoly, plein de courage et de santé. C'était le 16 février. Après deux jours passés en la compagnie du P. Garnier, son Supérieur, il retourna à son poste de Calatoupatty. Il y avait là 27 enfants qu'il fallait achever de préparer à leur première communion ; le Père s'y employa avec un zèle extraordinaire; il voulait donner à cette fête tout l'éclat et toute la solennité possibles. Ce travail l'épuisa. Le 20 février, il voulut, malgré les remontrances de son catéchiste, célébrer la sainte Messe; mais ses forces l'abandonnèrent; il se laissa tomber sur l'autel. C'était encore une attaque de choléra. Le P. Garnier, appelé en toute hâte de Trichinopoly, lui fit prendre tous les remèdes qu'on a coutume de donner en pareille circonstance ; mais ces remèdes ne sont efficaces que lorsqu'ils sont pris à temps ; dans le cas présent le mal était trop avancé. Le Père fit volontiers le sacrifice de sa vie. « Comme le bon Dieu voudra, disait-il; je suis bien résigné.» Vers quatre heures de l'après-midi, il reçut les derniers sacrements. Le jour suivant, à quatre heures du matin, il s'éteignit sans douleur. Au lieu que la terrible maladie défigure généralement ses victimes, elle laissa au P. Charignon ses traits ordinaires. Les chrétiens qui se pressaient dans l'église de Trichinopoly,

où on exposa ses restes, furent frappés de son extérieur angélique, et chacun disait : « Ce Souami est un Saint. » Il fut enseveli dans la cathédrale auprès du maître-autel.

P. P. Faurie. — Le P. Pierre Faurie fut, il est permis de l'espérer, appelé au ciel par saint Ignace, la veille de sa fête. C'était une âme innocente et l'enfant bien-aimé de Marie. Envoyé à Vadouguerpatty pour aider un autre missionnaire, il y tomba malade ; on le ramena à Trichinopoly. Les soins des meilleurs médecins ne purent améliorer son état. Lui-même, malgré sa jeunesse (il n'avait pas encore 33 ans), soupirait après la mort. Le P. Clifford, qui le veillait, voyant ses forces décliner de plus en plus, lui administra les derniers sacrements, le 28 juillet. Il passa les deux jours suivants en pieux colloques avec Jésus et sa sainte Mère. Dans son humilité il désira qu'on demandât pardon à ses Frères du Maduré et même de France, des fautes qu'il croyait avoir commises. Il conserva sa tranquillité, son recueillement et toute sa connaissance jusqu'au dernier soupir.

P. Cl. Deschamps. — Le 18 octobre de la même année, le P. Jos. Bertrand écrivait au R. P. Provincial : « Le cher P. Deschamps, sur lequel je fondais de si belles espérances, en qui je voyais dès le début un missionnaire accompli, qui déjà s'élançait à pas de géant dans la carrière, et dont le zèle dévorant et le caractère aimable promettaient les plus heureux succès, ... n'est plus de ce monde ». Ces paroles sont un éloge suffisant de ce jeune missionnaire : âme privilégiée, ornée des dons de la nature et de la grâce;

Dieu qui prenait en elle ses complaisances, se hâta de l'appeler à lui. Ses Frères du Maduré le possédèrent quelques jours seulement; mais en les quittant il les laissa embaumés de ce parfum céleste qu'exhale la mort des Saints. « Oh! que je suis heureux! s'écriait-il; Dieu veut bien se contenter, avec moi, de la bonne volonté, et accepter dès maintenant mon sacrifice. » Et il répétait : « Que je suis heureux! » — « Quel bonheur, disait-il encore, de mourir, et de mourir dans la Compagnie de JÉSUS! » Quelquefois cependant il éprouvait un sentiment de crainte, et demandait : « Croyez-vous que le bon Dieu m'aura pardonné mes péchés? Oh! qu'il faut être pur pour paraître devant Dieu! ce n'est qu'à la mort qu'on le comprend bien. » Dans le délire de trente-six heures qui précéda son trépas, il distinguait toujours la voix qui faisait appel à son obéissance, se calmait alors, et prenait les remèdes qui lui étaient présentés. Il mourut d'une attaque de foie, compliquée d'une congestion au cerveau, le 16 octobre. A peine un mois et demi s'était écoulé depuis son arrivée dans la Mission.

P. Fr. Perrin. — Avec le P. Claude Deschamps était venu dans l'Inde le P. François Perrin, qui fut témoin de sa sainte mort, et en écrivit le récit détaillé au P. Provincial. Moins d'un mois après il le suivait lui-même au lieu du repos. Il s'était mis en retraite, avec les nouveaux missionnaires, huit jours avant la fête de S. Stanislas. Il était bien portant alors. Mais dès les premiers jours des Saints Exercices il vint trouver le P. Bertrand, son supérieur. « Mon Père, lui dit-il, une voix intérieure me dit que Dieu demande de moi un

sacrifice ; sans savoir ce qu'il désire, je me suis offert tout entier. » Le Père ne put qu'approuver de si saintes dispositions ; mais dès ce moment, il s'attendit à un nouveau malheur. En effet, dans la nuit du 11 au 12 novembre, le P. François fut saisi d'un froid subit, accompagné de douleurs d'entrailles, symptôme du choléra, qui fit en peu de temps des progrès effrayants. Autant les Frères du cher mourant étaient désolés de le perdre, autant ils étaient édifiés de ses sentiments de foi, de piété, de confiance. « Ne me pleurez pas, leur disait-il; quel beau jour pour moi! Je vais au Ciel! » Ainsi mourut, le 12 novembre, le P. Fr. Perrin ; il n'avait pas encore trente ans.

Avec lui finit la liste des morts de cette année 1843, année désastreuse en apparence, mais, aux yeux de la foi, année de bénédictions. Pouvait-elle n'être pas bénie de Dieu, cette Mission qui venait de lui offrir, en si peu de temps, de si nombreuses et si pures victimes ?

P. W. Clifford. — L'année suivante nous ravit le P. Walter Clifford, Anglais d'origine et frère d'un des pairs catholiques d'Angleterre. Envoyé en France pour y faire sa troisième année de probation, il se sentit appelé du Ciel à la mission du Maduré. Son arrivée fut saluée avec des transports de joie. Le nouveau venu portait un nom qui ne pouvait manquer de commander l'estime et le respect des magistrats anglais les plus haut placés. Le P. Walter justifia amplement ces espérances durant les trois années de son ministère à Trichinopoly. Mais autant avait été grande la joie de le posséder, aussi vive fut la douleur de le perdre

si tôt, douleur augmentée encore par la nature de l'accident qui nous l'enleva. Lui qui considérait la mort par suite du choléra comme l'équivalent du martyre, qui se portait avec empressement au lit des cholériques, comme s'il avait voulu ne manquer aucune occasion d'obtenir cette sorte de mort, il finit sa vie dans un des gouffres du Coléron où il était descendu pour se laver. Trois jours avant ce triste événement il écrivait à sa sœur : « Au milieu de la vie nous sommes dans la mort. Peut-être que la prochaine poste vous annoncera que votre frère n'est plus de ce monde. »

P. Ludovic Berlendis. — En 1845 mourut le P. Ludovic Berlendis, natif de Bergame, en Lombardie. Il eut le bonheur de faire son noviciat en compagnie de l'illustre et vénérable P. Odescalchi, cardinal de la sainte Église Romaine, avec lequel il donna diverses missions, et qui lui prédit qu'il mourrait dans l'Inde. Le P. Ludovic, en effet, avait obtenu d'être envoyé aux missions étrangères; mais il avait été destiné à la Chine, et déjà il s'apprêtait à partir pour le Céleste Empire, lorsque un contre-ordre du Père Général Jean Roothaan changea soudainement sa destination, et l'envoya au Maduré. On avait espéré que le climat de cette contrée influerait favorablement sur sa santé naturellement frêle; mais il n'en fut pas ainsi. Quand le bon Père arriva à Négapatam, il avait déjà la poitrine sérieusement attaquée. Les soins qui lui furent prodigués ne purent prolonger sa vie qu'un peu plus d'un an. Le Père s'étonnait qu'on prît tant de peine pour lui. « Mais vous n'en feriez pas davantage s'il s'agissait du T. R. P. Général », disait-il, dans sa naïve simpli-

cité. Toujours doux et patient, toujours obéissant, il n'hésita jamais à prendre les remèdes qu'on lui donnait, bien que son imagination les lui représentât comme contraires à sa santé. Il mourut le lendemain du Saint Rosaire, en embrassant l'image du Dieu crucifié.

En 1846 la Mission du Maduré perdit quatre de ses ouvriers ; tous les quatre moururent dans le courant de juillet. Trois d'entre eux, les PP. Audibert, O'Kenny et Barret, étant morts au collège Saint-Joseph, fondé en 1844 à Négapatam, nous rattachons leur souvenir à l'histoire de cette maison.

P. Gabriel de Saint-Ferréol. — Avant eux mourut le P. Gabriel de Saint-Ferréol, qu'une des premières familles du Dauphiné avait donné à la Compagnie. Il comptait huit ans de vie religieuse lorsqu'il fut envoyé au Maduré, où il devait vivre moins d'un an. Il passa quelques mois à Négapatam, étudiant le tamoul avec d'autres jeunes missionnaires. Vers le milieu de juillet la communauté se mit en *triduum*, pour se préparer à la rénovation des vœux. Tous réitérèrent avec bonheur leurs saints engagements entre les mains du P. Canoz, Supérieur, qui était venu de Trichinopoly pour présider à cette belle fête. Le lendemain le P. de Saint-Ferréol reçut sa destination pour Padaracoudy, village voisin de celui où le B. de Britto consomma son martyre. Plein de jeunesse et d'ardeur, résolu à marcher sur les traces de l'apôtre du Marava, il se rendit à son poste, accompagné par le P. Claude Bedin. Mais Dieu lui demanda le sacrifice de ses espérances. Le jour même de son arrivée à Padaracoudy il se coucha avec des douleurs d'entrailles. C'était le choléra.

Le lendemain matin il fallut lui donner les derniers sacrements. Il les reçut avec d'admirables sentiments de foi et de confiance, baisant amoureusement son crucifix, répétant sans cesse les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, et renouvelant le sacrifice de sa vie, qu'il offrait, disait-il, non seulement avec résignation, mais avec joie, pour le salut des Indiens. C'est dans ces sentiments qu'il rendit son âme à Dieu, le 19 juillet 1846.

Le P. de Saint-Ferréol était le quinzième missionnaire que perdait le Maduré. Quinze ouvriers mourant à la fleur de l'âge et à leur entrée dans la lice ; quatre emportés en moins de quinze jours, sept dans une seule année : tel est le tribut de nobles victimes que la Mission Nouvelle paya à la mort en moins de neuf ans !

Impossible de dire l'impression produite dans nos maisons de France, où se recrutaient les ouvriers du Maduré, lorsque la communauté, assemblée pour le repas commun, entendait la lecture d'une lettre qui réclamait les suffrages de la Compagnie pour deux ou trois missionnaires, que tous avaient connus, dont ils avaient baisé les pieds naguère au jour de leur départ pour la Mission, et dont ils apprenaient maintenant le départ pour le Ciel. Mais ces annonces, quelque affligeantes qu'elles fussent, au lieu de décourager, stimulaient les courages. La province de Lyon, dont dépendait le Maduré, était alors gouvernée par le P. Louis Maillard, homme admirable, brûlant du zèle des âmes, qui avait le don de communiquer ce feu sacré. Ses lettres, où il peignait les malheurs et les

besoins de la Mission, et demandait des hommes de dévouement pour remplacer ceux qui étaient tombés au champ d'honneur, ses *Appels aux braves*, comme il les désignait, trouvaient un écho dans tous les cœurs. Des réponses, comme les suivantes, lui arrivaient de toutes parts.

L'un disait : « J'apprends à l'instant même les deux nouvelles pertes qui viennent de frapper notre chère mission du Maduré. A ces braves qui meurent, à ces martyrs qui succombent, il faut des successeurs. Eh bien! me voici. Trop heureux si vous daignez m'appeler à prendre leur place, à combattre et à mourir comme eux. »

Un autre : « C'est surtout au moment où la mort vient de faire éprouver à cette chère mission du Maduré des pertes si cruelles,que je me sens plus vivement pressé à me mettre sur les rangs. J'ai la douce confiance que vous ne me refuserez pas d'aller prendre part aux travaux de nos Frères,et de donner au besoin ma vie pour le bien de cette chère Mission. »

Un troisième : « Cette terrible nouvelle (la mort du P. Garnier) m'a mis le feu au cœur. Me voici donc à vous, mon Rév. Père. J'ai, ce me semble, un désir brûlant de souffrir pour Jésus-Christ. Si ma demande est favorablement accueillie, ah ! je serai au comble de mes vœux. »

Enfin un quatrième écrivait : « Ce dernier mot de votre lettre : *Cher et admirable P. Garnier! qui le remplacera?* me regarde sans doute. Eh bien ! me voici, je suis prêt à tout. Je volerai aux Indes, non pour faire beaucoup, non surtout pour remplacer le

héros du Maduré, mais pour faire ce que je pourrai, pour me sacrifier au nom de la Compagnie, partout où la gloire de Dieu le demandera. »

Le P. Bertrand n'avait pas trop présumé du courage et du dévouement de ses Frères de France, lorsqu'il écrivait : « Nous sommes ici à l'enseigne de la Croix, pleins de confiance et de consolation dans la perspective d'une espèce de martyre. Ah ! comme nos Frères vont envier notre bonheur et désirer de le partager ! »

En France et au Maduré les cœurs battaient à l'unisson.

État de la Mission du Maduré en 1846.

DISTRICTS.	CATHOL.	SCHISMAT.	HÉRÉT.	MISS^res DANS CHAQ. DISTR.	ÉGLISES NOUV. BATIES OU EN CONSTRUCTION.
Trichinopoly, Aour, Maleyadipatty	20,500	9,100	310	5	3
Tanjaour, Négapatam	36,800	5,200	2,200	7	1
Maduré, Dindigul, Marava	30,000	20,000	360	5	3
Tinnevelly, Palamcottah, Tuticorin	34,830	2,270	35,040	7	3
Total	122,130	36,570	37,910	24	10

Observations. — Les chiffres de ce tableau ne sont qu'approximatifs.

Ne sont pas comprises les chrétientés de Pratacoudy et de Vadouguerpatty qui furent, vers cette époque, annexées à la mission de Pondichéry.

Le personnel de la mission du Maduré comprenait, en outre, un Père *excurrens* qui dirigeait les bâtisses, et deux ou trois Frères coadjuteurs. A Négapatam deux ou trois Pères dirigeaient le collège.



CHAPITRE DEUXIÈME.

Les Conquêtes.

Mgr Canoz, Vicaire Apostolique. — Tournée pastorale. — Revers. — Béatification de l'Apôtre du Marava. — Conquêtes sur le Schisme. — Autres fruits recueillis. — Nécrologe.

2e Période : 1847-1858.

Talis ... decebat ut nobis esset Pontifex. Hebr., VII, 26.

I. PAR une heureuse disposition de la Providence, le P. Bertrand et ses compagnons, en arrivant au Maduré, furent placés sous la juridiction de Mgr de Drusipare, Vicaire Apostolique de Pondichéry; ce qui leur valut de faire l'apprentissage de la vie de missionnaire sous la haute direction de cet excellent prélat, et en compagnie de deux vétérans de l'apostolat, tous deux hommes de zèle et d'une longue expérience. La Nouvelle Mission du Maduré fut ainsi, durant les dix premières années, une annexe du vicariat de Pondichéry ; mais cet état n'était que provisoire. C'était l'intention du Saint-Siège d'augmenter le nombre des vicariats apostoliques dans l'Inde, dès que les circonstances lui paraîtraient favorables. Déjà, en 1845, la mission de Coïmbatour et celle du Maïssour avaient été détachées de Pondichéry, et placées chacune sous le gouvernement d'un missionnaire revêtu de la dignité épiscopale. Quant à

la mission du Maduré, Rome avait, dès 1837, décrété son érection en vicariat, et le P. Bertrand avait reçu directement de la Propagande les Bulles qui le nommaient Vicaire Apostolique. Si le décret resta alors sans exécution, c'est parce que l'humilité du religieux et les instances que le P. Roothaan, Général de la Compagnie, fit auprès du Saint-Père, y mirent obstacle. Mais ce n'était qu'un sursis ; l'affaire, restée alors en suspens, fut reprise quelques années plus tard et définitivement conclue. Un des derniers actes du pontificat de Grégoire XVI fut un décret qui érigeait le Maduré en Vicariat Apostolique (1846).

L'honneur cette fois, ou plutôt le fardeau de l'épiscopat, fut imposé au R. P. Alexis Canoz, qui depuis trois ans gouvernait la Mission. Le choix ne pouvait être plus heureux, et tous y applaudirent, excepté celui qui en était l'objet. L'humble religieux, dans une lettre qu'il écrivit au mois de mai (1847) au Très Révérend P. Roothaan, s'exprimait ainsi :

« Me voilà donc condamné à porter une croix plus pesante ; *fiat voluntas Dei!* Puisque la volonté de notre T. R. P. Général et les ordres exprès de Sa Sainteté me l'imposent, je me soumets avec humilité. Ce qui me console, c'est l'assurance qui m'a été donnée, que je ne cesserai pas pour cela d'être religieux de la Compagnie de JÉSUS, et de jouir de tous les avantages de ma précieuse vocation. Regardez-moi donc toujours comme le plus humble de vos enfants ; car le caractère que je vais recevoir par obéissance, ne changera rien à mes sentiments d'amour et de dévouement envers la Compagnie, notre mère commune, à laquelle

je suis heureux d'appartenir toujours. » La Propagande avait, en effet, formellement déclaré, sur la demande du R. P. Roothaan, « que dans le cas donné, le Jésuite revêtu de la dignité de Vicaire Apostolique, reste Jésuite », *in dato casu manet religiosus.*

Le sacre du nouvel évêque eut lieu à Trichinopoly, le 29 juin, en la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul (1847). C'était l'anniversaire de la consécration de la cathédrale. Monseigneur Ludovic, de l'ordre des Carmes Déchaussés, archevêque de Vérapoly, fut le prélat consécrateur. Il était assisté de Mgr Bonnand et de Mgr de Brésillac, celui-ci premier Vicaire Apostolique de Coïmbatour. La grande cérémonie avait attiré à Trichinopoly une vingtaine de Pères, c'est-à-dire presque tous les missionnaires du Maduré, et un certain nombre de prêtres des vicariats voisins. « Jamais depuis la création du monde, dit le narrateur de cette grande solennité, notre ville n'avait vu une fête pareille ; jamais tant de prêtres assemblés, jamais tant d'évêques. » Les chrétiens étaient accourus en foule de tous les points de la Mission.

L'émotion de la foule fut à son comble, quand le nouveau prélat, la mitre en tête et la crosse en main, descendit les degrés de l'autel et fendit les flots pressés du peuple, en répandant ses premières bénédictions.

Aux vêpres solennelles, qui furent chantées dans la soirée, l'évêque pontifia pour la première fois dans sa cathédrale. Le P. Clément Castanier, qu'on appelait l'orateur tamoul, monta en chaire et, dans un sermon comme il savait les faire dans les grandes circonstan-

ces, il traduisit les sentiments dont les cœurs étaient remplis. Durant la journée, les pétards, les canons, accompagnement obligé de toute fête indienne, firent entendre leurs détonations ; et, après le salut du Saint-Sacrement, à la tombée de la nuit, un splendide feu d'artifice couronna ce jour d'allégresse.

La solennité extérieure eut son complément dans une fête de famille, dont la piété filiale et la charité fraternelle firent tous les frais. On était si heureux de se trouver ensemble. Le passé et ses souvenirs amers étaient oubliés; ce jour devait commencer une ère nouvelle ; l'avenir se peignait des plus brillantes couleurs. En réalité, l'avenir devait, du moins pour longtemps, ressembler au passé : mais le cœur de l'homme est ainsi fait ; il s'ouvre volontiers à l'espérance. Donc, tandis que l'évêque envisageait comme une charge la dignité dont il venait d'être investi et déjà en sentait le poids, la joie débordait dans sa famille. Tout naturellement cette joie se traduisit par des chants. On chanta le prélat consécrateur ; on chanta les prélats ses assistants ; surtout on chanta le héros de la fête. Un chant parut, plus que tout autre, exprimer le sentiment qui dominait dans l'assistance ; il roulait tout entier sur les noms de *père* et de *seigneur*, deux noms que le nouvel évêque porterait désormais et saurait à merveille associer en sa personne (1).

Par le sacre de Mgr Canoz devenu Vicaire Apostolique du Maduré, la Mission fut définitivement constituée. Deux années auparavant, un décret de la

1. L'auteur de cette pièce était le P. Louis Tassis. Nous en citons quelques couplets dans la Notice sur ce missionnaire. (V. 2e vol.)

Propagande, en attribuant au vicariat de Pondichéry les chrétientés de Pratacoudy et de Vadouguerpatty, qui sont sur la rive gauche du Cavery, et en assignant à la mission du Maduré la partie du collectorat de Tanjaour qui s'étend sur la rive droite du Vettar, branche du Cavery, avait renfermé le vicariat apostolique du Maduré dans ses limites naturelles : savoir, le Cavery et le Vettar au nord, la longue chaîne des Ghattes à l'ouest, l'Océan au sud et à l'est. Ainsi limitée, la Nouvelle Mission embrasse une étendue de pays d'environ 300 kilomètres de long sur 150 ou 200 de large. On y compte environ 6,000,000 d'habitants. Le nombre des catholiques, si nous nous en tenons aux chiffres approximatifs que donnent les missionnaires de cette époque, était d'environ 160,000 ; ceux qui reconnaissaient l'autorité du Vicaire Apostolique dépassaient 120,000. Trente-un prêtres, dont deux étaient encore novices, composaient le personnel de la Mission.

L'évêque était en même temps supérieur des Religieux et, dans le principe, supérieur unique, si nous exceptons le collège Saint-Joseph de Négapatam, qui fut, dès sa fondation en 1844, placé sous le gouvernement immédiat d'un Père ayant le titre de Recteur. Mais la Mission était trop vaste pour être administrée directement par une seule personne ; c'est pourquoi, dès l'année 1849, deux supérieurs furent chargés de l'administration immédiate, l'un des chrétientés du nord, l'autre de celles du sud. Un supérieur fut pareillement établi pour la partie centrale en 1853 ; et depuis lors la mission du Maduré est restée divisée en trois

grands districts : celui du nord, celui du centre et celui du sud.

On avait espéré que la solennité du 29 juin porterait un grand coup au schisme ; il n'en fut pas ainsi. En vain Mgr Canoz adressa à chacun des prêtres de Goa une circulaire traduite en portugais, où il leur annonçait les dernières dispositions du Saint-Siège ; savoir, l'érection du Maduré en vicariat et sa nomination à la dignité de Vicaire Apostolique. En vain il les invita à reconnaître sa juridiction spirituelle ; nous ne sachons pas qu'un seul prêtre goanais ait fait acte de soumission. Toujours encouragés par l'archevêque de Goa, ils persévérèrent dans leur révolte, et, avec eux, des milliers de chrétiens, qui redoutaient l'autorité d'un Vicaire Apostolique et trouvaient leur compte à s'y soustraire.

Cependant les fidèles appelaient de leurs vœux le jour où il leur serait donné d'offrir leurs hommages au Pontife que Rome venait de leur donner. On était en 1848, l'année des troubles et des révolutions en France et en Italie. Il ne tint pas à Mgr Canoz que cette même année ne fût pour son vicariat une année de concorde et de paix. Il résolut de visiter, en premier lieu, les chrétientés du sud. Là, en effet, il avait bien des brebis à pacifier. Le schisme était resté vivace sur la côte, depuis les luttes du P. Alexandre Martin ; et, bien que l'événement du 29 juin l'eût un moment humilié et déconcerté, il n'avait pas tardé à relever la tête.

Parti de Trichinopoly au mois de janvier, l'évêque ne fit que saluer en passant Maleyadipatty, Dindigul,

Maduré, Palamcottah. Il semble que sa première intention était de visiter d'abord Tuticorin ; mais le P. Puccinelli, chargé de cette chrétienté, travaillait depuis plusieurs années à la construction d'une grande église qui n'était pas encore terminée ; la visite de Tuticorin fut ajournée. Mgr Canoz poursuivit sa marche vers le sud et s'arrêta à Punicaël, gros village sur la côte.

C'était une course de plus de deux cents milles que le prélat avait dû faire, non en chemin de fer ; l'idée de doter les Indes de chemins de fer n'avait encore germé dans aucune tête; mais dans une voiture cahotante que traînaient des bœufs du pays, souvent par de mauvais chemins, et parfois à travers les sables ou les marais. On faisait dix ou douze milles dans la matinée, ayant soin de partir de grand matin ; on s'arrêtait vers neuf ou dix heures, pour laisser tomber la grande chaleur ; puis on se remettait en route et on faisait encore une douzaine de milles dans la soirée. La nuit se passait dans la voiture, à moins qu'on n'arrivât le soir à une de ces hôtelleries indiennes qu'on appelle *Sattram*, qui fournissent un abri au voyageur, et rien de plus. Pour toute nourriture il fallait se contenter des provisions qu'on emportait avec soi, quel que fût l'état où la chaleur les eût réduites. C'est dans ces conditions que le Vicaire Apostolique du Maduré fit longtemps la visite de son vicariat. Ajoutons qu'aujourd'hui même, si on excepte les deux grandes lignes de Trichinopoly à Tuticorin et de Trichinopoly à Négapatam, ailleurs, dans tout le Marava par exemple, l'évêque voyage à

peu près de la même manière et dans les mêmes conditions que Mgr Canoz en 1848.

Les nombreuses chrétientés de la côte, depuis Punicaël jusqu'au Cap Comorin, reçurent successivement la visite de leur évêque. Manapade, petite ville riche en souvenirs, où l'on montre encore, à deux pas de la mer, au milieu des sables, une grotte qui servit jadis de chapelle à saint François-Xavier ; Manapade, la résidence du dernier Provincial du Malabar, fut le lieu où Mgr Canoz célébra les grandes cérémonies du Jeudi-Saint. Après Manapade vinrent Obarry, Edindagarey, Coutapouly, etc. En avançant ainsi le long des côtes, il atteignit les limites du vicariat de Vérapoly. L'amitié et la reconnaissance lui firent un devoir de visiter le vénérable prélat qui lui avait conféré la plénitude du sacerdoce. Après quelques semaines d'un repos bien mérité, il reprit ses courses apostoliques, visita Vadakenkoulam ; et,poursuivant sa marche, tantôt le long des côtes, tantôt dans l'intérieur des terres, à travers une plaine sablonneuse, il arriva enfin à Tuticorin où le P. Puccinelli l'attendait pour l'inauguration de la nouvelle église.

Mgr Canoz, en rendant compte au P. Provincial de sa tournée épiscopale, décrivait ainsi l'accueil qu'il reçut à Tuticorin :

« Notre entrée dans la ville fut vraiment solennelle. Imaginez douze arcs de triomphe, ornés avec autant de goût que de variété ; une forêt de bannières, parmi lesquelles on distinguait les pavillons du gouvernement et ceux du fort ; des flots de peuple, où les schismatiques et les protestants se confondaient avec les

catholiques, etc. Une longue procession, venue à ma rencontre, me conduisit, revêtu de mes plus beaux habits pontificaux, à travers cette foule, au son de la musique et au chant des psaumes et des cantiques. L'église était richement parée, et l'éclat de mille lumières rehaussait encore sa beauté. Ce fut pour nous un jour de joie et de triomphe dans une ville qui nous a causé tant de chagrin. »

Résumant les fruits de sa visite dans le sud, Mgr Canoz disait : « J'ai fait l'administration de toutes les chrétientés ; j'ai reçu la soumission des mutins, accordé des pardons, répandu des bénédictions, laissé partout les populations dans la paix et dans de bons sentiments; » puis il ajoutait : « Dieu veuille que cela dure ! » Et encore : « Aujourd'hui nous vous annonçons la victoire remportée, la paix enfin rétablie, et le lendemain nous sommes de nouveau en pleine guerre. Le schisme, dans cette contrée, c'est l'hydre aux têtes toujours renaissantes, ou comme ces humeurs malignes cachées dans un corps et qui font éruption tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; à peine a-t-on guéri un membre que l'éruption paraît dans un autre membre. » L'avenir ne devait que trop justifier ces tristes prévisions.

De Tuticorin Mgr Canoz se rendit à Maduré, où il avait donné rendez-vous aux missionnaires de Dindigul et du Marava. Il passa avec eux quelques jours qu'il employa à régler les affaires les plus urgentes de ces districts, et revint ensuite à Trichinopoly. Cette première visite n'avait pas duré moins d'un an. Plus de 12,000 personnes avaient reçu le sacrement de Confir-

mation ; plus de 20,000 les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Les mêmes expéditions pacifiques se continuèrent les deux années suivantes (1849-1850). Aucun district ne fut oublié, et l'impatience où étaient les fidèles de voir leur évêque se trouva satisfaite. Tous, il est vrai, connaissaient déjà l'élu du Pontife romain ; car Mgr Canoz avait eu occasion de visiter la Mission durant les trois ans qu'il l'avait gouvernée comme simple supérieur. Tous néanmoins s'attendaient à le voir en quelque sorte transfiguré. Un simple Souami qui devient évêque ! Aux yeux des Indiens, c'est comme s'il revêtait une seconde nature. Ils furent agréablement surpris de le retrouver tel qu'ils l'avaient connu : même bonté, même affabilité, plus un air de douce majesté qui était loin de leur déplaire.

Mgr Canoz ne recueillit pas que des consolations dans ces tournées pastorales. Le Marava, où il avait débuté dans la carrière de missionnaire, qui lui rappelait tant de souvenirs, quelques-uns bien douloureux, mais d'autant plus chers ; le Marava le revit avec ses insignes pontificaux. Il en parcourut les chrétientés ; il alla au devant des populations ; mais le schisme avait glacé les cœurs ; les populations ne répondirent pas à ses avances. Les meilleurs osaient à peine se montrer. On eût dit que le pays était sous l'impression de la terreur. Le feu couvait sous la cendre, prêt à éclater en un immense incendie. Mgr Canoz constata avec douleur le triste état de cette partie de la Mission. Mais où le mal abondait alors, la grâce devait surabonder un jour, et la froideur du premier accueil devait

plus tard faire place au plus magnifique enthousiasme.

Plus de trois ans s'étaient écoulés depuis que Mgr Canoz avait reçu la consécration épiscopale. Il avait parcouru tout son vicariat ; il s'était renseigné *de visu* sur l'état de chaque chrétienté, sur les besoins de chaque district et de toute la Mission; il importait que les supérieurs de la Compagnie, et particulièrement le Père de tous les fidèles, fussent renseignés à leur tour. Après avoir confié la direction générale des affaires au P. Clément Castanier, qu'il établit dans la charge de pro-vicaire, Mgr Canoz, accompagné par le P. Guillaume Strikland, s'embarqua pour l'Europe vers le commencement de 1851 [1]. Il se rendit d'abord à Rome.

Il entretint longuement des intérêts de sa chère Mission le grand Pape Pie IX, qui lui fit espérer la prochaine béatification du vénérable Jean de Britto ; le Cardinal Préfet de la Propagande, le R. P. Jean Roothaan, Général de la Compagnie. S'arrachant ensuite aux attraits de la Ville éternelle, il parcourut les principales villes de France, d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, recueillant des aumônes et faisant naître des vocations pour le Maduré. Son passage dans les maisons de la Compagnie était une fête pour la communauté. Nous aimons surtout à nous le représenter

1. Le P. William Strikland était arrivé au Maduré en 1847, et avait depuis lors rempli l'office de chapelain auprès des soldats catholiques de Trichinopoly. Sa santé ne pouvant s'accommoder du climat de l'Inde, il dut rentrer en Europe. Nous lui devons un aperçu, en anglais, des œuvres des missionnaires, qui fut d'un grand secours au P. Saint-Cyr lorsqu'il fut envoyé en Europe pour quêter des aumônes en faveur du Maduré. Le P. Strikland vivait encore en ces dernières années.

dans cette maison de Vals près Le Puy, où la Province de Lyon avait son scolasticat, qui comptait, en 1851, quatre-vingt-cinq étudiants. La communauté entière se composait de 132 membres, et avait à sa tête l'aimable P. Joseph Bon. Nous aimons, disons-nous, à voir Mgr Canoz au sein de cette grande famille, et cette ardente jeunesse se pressant autour de l'évêque missionnaire. Avec quelle avidité elle écoutait ses récits ! Il avait tant de choses à raconter sur cette Mission renaissante, sur les missionnaires qui l'avaient rétablie au prix de leur vie, sur leurs travaux et leurs souffrances dont il avait eu sa bonne part, sur la belle mort de ces généreux apôtres, sur l'héritage qu'ils avaient légué à leurs successeurs et qu'ils ne suffisaient pas à recueillir : tant de païens, en effet, à éclairer ; tant d'hérétiques à retirer de l'erreur ; tant de schismatiques à ramener au bercail ! Dieu sait les germes de vocations aux missions indiennes qui furent alors déposés au fond des cœurs.

Mgr Canoz revit Rome au mois de juillet 1852. Une dernière fois il reçut la bénédiction du Saint-Père pour lui et pour sa Mission. Il venait de s'embarquer pour le Maduré, lorsque un décret du Général de la Compagnie, daté du 1er septembre 1852, détacha la province de Toulouse de celle de Lyon. Ce premier partage en amena un autre : celui des Missions que la province de Lyon avait jusqu'alors entretenues. Lyon garda le Liban et l'Algérie ; le Maduré et Madagascar furent attribués à la nouvelle province de Toulouse.

Dans les premiers mois de 1853, Mgr Canoz se retrouvait au milieu des siens. Avec quel bonheur le

père revoyait ses enfants et les enfants leur père! « Enfin me voici rendu à mon poste après environ deux ans d'absence! J'ai trouvé ici (à Trichinopoly) une nombreuse réunion de Pères qui m'attendaient avec impatience. Quelle joie de nous revoir, de nous embrasser, de nous entretenir de la Compagnie, des Supérieurs, de nos Frères, de leurs œuvres, de leurs épreuves! » C'est ainsi que l'évêque annonçait son retour au R. P. Maillard, devenu premier Provincial de Toulouse.

II. Les épreuves, en effet, n'avaient pas manqué aux missionnaires durant l'absence du Vicaire Apostolique, particulièrement dans les districts du sud et du centre. Celle que nous allons raconter avait commencé avant le départ de Sa Grandeur pour l'Europe.

Nous avons suivi Mgr Canoz dans sa visite des chrétientés de la côte. Nous l'avons vu prodiguer à ces populations les témoignages de son indulgente charité; accueillir avec amour les pécheurs repentants; et, où le désordre et les troubles avaient régné, rétablir la tranquillité et la paix. Cette heureuse paix ne devait pas durer longtemps. Le semeur de discorde se trouva être encore le chef des Paravers, le fils et le trop digne successeur de celui dont une mort subite avait terminé la vie scandaleuse. Lors de la visite de l'évêque, cet homme s'était tenu sur la réserve; il n'en avait pas moins vu de mauvais œil les ovations faites au Vicaire Apostolique. Blessé dans son orgueil, comme si ce triomphe eût été pour lui une défaite, il avait amassé dans son cœur des trésors de colère et de rancune. Il lui fallait

une revanche, et pour la prendre, une occasion. Voici celle qu'il choisit.

Ce qui suit est un abrégé du récit du P. Joseph Grégoire, que Mgr Canoz avait placé à la tête du district du sud.

Le roitelet paraver devait célébrer le mariage d'un de ses enfants. Selon l'usage, il annonça la chose dans tous les villages, et les principaux habitants furent invités à assister à la cérémonie. Le mariage devant être béni par un prêtre schismatique, les fidèles ne pouvaient y faire acte de présence; mais l'influence de la caste, la crainte des persécutions, étouffèrent la voix de la conscience, et plusieurs promirent de se rendre à l'invitation du chef. Encouragé par ce premier succès, ce méchant homme ne se proposa rien moins que de précipiter dans le schisme les chrétiens de toute la côte. Il fit venir cinq prêtres schismatiques; le mariage fut béni par eux. Pour relever l'éclat de la cérémonie on engagea les services des bayadères de la pagode voisine, et on leur assigna une place d'honneur en présence du Saint des saints! Suivirent les festins, qui furent de véritables orgies. Dans l'ivresse générale toutes les passions se déchaînèrent; des harangues incendiaires furent applaudies ; on jura fidélité au chef ; un plan d'attaque,combiné avec une astuce diabolique, fut mis à exécution.

Au même jour et à la même heure, Punicaël, Patnam, Manapade, les autres villages de la côte, se mirent en révolte. C'était un soulèvement général. On ferme les églises ; on insulte les chrétiens qui veulent rester fidèles; on pille leurs maisons; on les chasse de la caste.

Les plus habiles manœuvres furent employées par les révoltés pour gagner à leur parti les magistrats et leur entourage. Lorsqu'ils crurent avoir réussi, ils intentèrent un procès contre les prêtres catholiques: c'étaient des intrus, des fauteurs de troubles et de divisions, qu'il fallait expulser. Quatre cents soi-disant témoins s'offrirent à déposer contre eux. Les magistrats allaient prononcer une sentence de condamnation, quand Dieu permit que l'iniquité se mentît à elle-même.

Croyant que le plus sûr moyen de hâter cette sentence était de fomenter de nouveaux désordres, les meneurs du parti envoyèrent des émissaires dans l'intérieur des terres pour exciter les chrétiens sanars à la révolte ; en même temps, sur la côte, tous les moyens furent mis en œuvre pour attiser le feu de la discorde. A Punicaël, l'effervescence ne connut plus de bornes. La mort de deux chrétiens dévoués à la bonne cause fut résolue, et deux assassins soudoyés à cet effet. Une bande d'émeutiers parcourut les rues et livra les maisons au pillage. Ce n'était pas encore assez : afin qu'il fût bien avéré que les missionnaires et ceux de leur parti étaient la cause de tous les désordres, les schismatiques mirent eux-mêmes le feu à leur propre église. Cet excès d'astuce les perdit. Leurs ruses infernales furent éventées. Des preuves accablantes, confirmées par l'aveu des coupables, déroulèrent devant la justice une longue chaîne de complots et d'actes criminels. Les meneurs furent chargés de fers et condamnés aux galères. Heureusement pour eux, le P. Louis Verdier, qui venait de remplacer le P. Grégoire,

voulut bien s'interposer en leur faveur et réussit à obtenir leur grâce.

Ainsi finit cette tempête, plus terrible, dit le P. Grégoire, que toutes celles qui avaient précédé. Elle avait sévi pendant deux ans (1849-1851). Les missionnaires, fidèles à leur poste, en avaient soutenu la violence avec le courage et la résignation que les hommes de Dieu puisent au pied de leur crucifix.

Avant de quitter le district du sud, nous raconterons un fait postérieur de quelques années, où le démon du schisme se trouva aux prises avec la Reine du ciel.

L'église de Manapade est, depuis 1581, en possession d'une relique insigne de la vraie Croix, don précieux du P. Claude Aquaviva, cinquième Général de la Compagnie de Jésus. Depuis lors aussi, c'est un usage, dans cette chrétienté, quand vient le 2e jour de mai, veille du jour où l'Église célèbre l'Invention de la sainte Croix, de porter cette relique en solennelle procession. Or, le 2 mai 1854, tandis que la procession défilait dans les rues de la ville, vers quatre heures de l'après-midi, des hordes de schismatiques, conduites par un misérable qui, peu de jours auparavant, avait juré sur le Crucifix qu'il renonçait au schisme pour toujours, se ruèrent sur les chrétiens, s'emparèrent des deux grandes croix d'argent qui marchaient en tête de la procession, arrachèrent les bannières et les oriflammes des mains des enfants, frappèrent à coups redoublés les porteurs du palanquin où était assis le P. Sylvain Laurent, au cou duquel était suspendue la relique de la vraie Croix. Tandis que le Père cherche à protéger les siens, son palanquin lui

est enlevé et porté à dessein devant l'église schismatique. Aussitôt procès est intenté contre les catholiques. Ce sont eux qui ont été les agresseurs, eux qui ont troublé la procession des Goanais, eux qui ont voulu piller l'église de ces derniers. — Vous demandez la preuve ? — Voyez leur palanquin qu'ils ont laissé à l'entrée de notre sanctuaire ! — Telles étaient les charges qui figuraient dans l'acte d'accusation. Le magistrat auquel ce réquisitoire fut remis, reçut en même temps le rapport du P. Laurent qui rétablissait la vérité des faits. Au lieu d'examiner lui-même le cas, il se déchargea de cette affaire sur un de ses subordonnés. Or, ce dernier n'était ni plus ni moins que l'un des complices dans le guet-apens, et se trouvait directement incriminé dans le rapport du Père. « Je saurai bien, dit-il, lui faire expier ses plaintes à mon égard.» Diverses démarches faites auprès de l'autorité, dans le but d'obtenir un arbitre impartial, restèrent sans résultat. N'ayant rien à espérer de la part des hommes, le P. Laurent et le P. Verdier, son supérieur, s'adressèrent au Cœur Immaculé de Marie et s'engagèrent à célébrer un certain nombre de messes en son honneur. Chose remarquable! Ce même magistrat, qui jusqu'alors était resté sourd aux réclamations des missionnaires, non seulement retira la procédure des mains de l'homme à qui il l'avait d'abord commise, mais il désigna, pour faire l'instruction judiciaire, la seule personne en qui les Pères eussent pleine confiance.

Restait à fournir au nouveau juge des preuves manifestes de l'agression des schismatiques. Ceux-ci, bien que déconcertés par la nomination d'un nouvel arbitre,

ne se tinrent pas pour battus. N'avaient-ils pas tout un bataillon de témoins prêts à déposer en leur faveur? On les accusait d'avoir, sans provocation aucune, attaqué et maltraité les catholiques, de s'être emparés de leurs drapeaux et de leurs croix d'argent ; ne pouvaient-ils pas nier ces faits et retourner contre les catholiques l'accusation d'agression? C'est, en effet, ce qu'ils firent, avec une audace et un ensemble qui laissèrent le juge en suspens. Il n'y avait qu'un moyen de confondre ces imposteurs : c'était de montrer entre leurs mains les objets volés. Mais où les trouver ? C'est alors que Marie daigna encore venir en aide à ses serviteurs.

Le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, le P. Laurent et son Supérieur, bien qu'éloignés l'un de l'autre, se sentirent tous les deux inspirés de faire encore appel à leur céleste Protectrice, pour qu'elle voulût bien les mettre sur la voie des objets dérobés. Or, ce jour-là même, à 9 heures du soir, un chrétien se présenta au P. Laurent et lui dit : « Les deux croix d'argent et les drapeaux sont cachés dans telle maison ; cherchez bien et vous les trouverez. » Le Père avertit la police ; des perquisitions furent faites dans la maison indiquée ; on fouilla jusque dans la toiture, et c'est là qu'on retrouva les drapeaux et les croix. Le magistrat rendit sur-le-champ une sentence foudroyante contre les schismatiques,et les Pères offrirent leurs plus vives actions de grâces à Marie Immaculée.

Tandis que les missionnaires du sud se défendaient contre les attaques du schisme, ceux du centre avaient cru pouvoir prendre l'offensive.

Les anciennes églises, dans tous les principaux centres, étaient restées au pouvoir des prêtres schismatiques ; et les magistrats anglais, se basant, comme nous l'avons dit, sur le droit du premier occupant, les avaient confirmés dans cette possession. L'idée vint au P. Clément Castanier de s'enquérir de la jurisprudence que les Anglais pratiquaient à l'égard des sectes religieuses qui fourmillent dans l'Inde. Il découvrit que les procès ou querelles qui venaient à surgir entre personnes d'une même secte, étaient jugés et décidés conformément aux principes et aux lois qui régissent cette secte. L'application de cette règle aux querelles entre les missionnaires et les prêtres schismatiques était à l'avantage des premiers. Les uns et les autres se disaient catholiques; tous les catholiques doivent reconnaître l'autorité du pape; or le pape attribuait aux missionnaires toutes les églises de la Mission. La conclusion était toute simple ; et, à moins d'admettre que la Religion catholique seule ne saurait se réclamer d'un principe qui, en tout autre cas, est considéré comme décisif, un magistrat ne pouvait pas, ce semble, ne point l'admettre. Les hommes les plus experts étant de cet avis, on résolut de faire une tentative.

Parmi les anciens sanctuaires occupés par les schismatiques, les chrétiens et les missionnaires regrettaient particulièrement celui de Sarougany, au centre du Marava. Il avait été construit au siècle dernier par le P. Rossi ; c'était comme un lieu de pèlerinage vénéré dans toute la contrée. En outre, Sarougany était une sorte de petite principauté qu'un seigneur du Marava avait, dit-on, donnée en fief

à un ancien missionnaire, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus. Depuis la suppression de la Compagnie, l'administration de l'église et du fief était passée aux prêtres goanais. Bien qu'il eût perdu beaucoup de son importance d'autrefois, Sarougany restait toujours le point central du Marava, et il y avait lieu d'espérer que, ce poste une fois conquis, on aurait peu de peine à se rendre maître des autres positions. L'église, pour le moment, était sans pasteur ; les chrétiens appelaient les missionnaires ; le P. Castanier répondit à leur appel.

Il avait à peine pris possession du lieu, que les prêtres schismatiques lui intentèrent un procès devant le juge de Maduré. Le Père établit sa défense sur le principe que nous avons signalé. Ses raisons furent admises par le tribunal ; une sentence favorable fut rendue, basée expressément sur le Bref *Multa præclare* et sur les Bulles du Vicaire Apostolique, lequel, disait le juge, avait seul autorité, de la part du Pape, sur toutes les églises de son vicariat. C'était parler d'or ; et si ce principe avait était adopté, comme l'équité semblait le demander, c'eût été la fin du schisme (1852).

La conquête de Sarougany fit naître les plus belles espérances. Le P. Castanier l'annonça au R. P. Maillard : « Je viens vous dire que nous avons combattu et vous inviter à vous réjouir avec nous de la victoire que nous avons remportée, victoire très importante en elle-même, et plus importante encore par le principe qu'elle consacre et par les conséquences qu'elle nous promet. » Les chrétiens fidèles au pape étaient dans

la jubilation. Les nouvelles églises, que les missionnaires avaient construites pour eux, n'avaient pu les consoler de la perte de leurs anciens sanctuaires. Ils venaient de recouvrer celui de Sarougany ; ne pouvaient-ils pas recouvrer de même ceux de Trichinopoly, d'Aour, etc.? Dans cette espérance, ils poussaient les Pères à lancer un nouveau procès. « Cependant nous hésitions, dit Mgr Canoz ; nous n'osions avancer sur un terrain si dangereux; mais les événements nous entraînèrent insensiblement. La confiance que nous inspirait le jugement de Maduré, les avantages immenses qui en résulteraient pour toute la Mission, nous rendirent plus faciles à céder. » Un procès fut intenté par les chrétiens de Trichinopoly; les missionnaires les soutinrent. On plaida devant les tribunaux de première et de seconde instance; de tribunal en tribunal on arriva jusqu'à la haute cour de Madras. L'issue ne pouvait être plus malheureuse. Sous le prétexte que les procès auraient dû être dirigés contre l'archevêque de Goa et non contre les prêtres goanais ses mandataires, la haute cour débouta les Pères de leur demande et cassa la sentence du juge de Maduré. Les missionnaires furent expulsés de Sarougany; les frais des procès restèrent à leur charge.

C'était une défaite plus déplorable encore dans ses résultats, qu'humiliante en elle-même. Tandis que les schismatiques triomphaient et exploitaient leur triomphe, la consternation et la démoralisation s'emparèrent des chrétiens. On vit alors combien ils restaient attachés à leurs anciennes églises, dont ils se croyaient privés sans retour. Impossible de décrire leur

douleur, leur découragement, leur désespoir, surtout dans le Marava. Ils en perdirent la tête, écrit un missionnaire ; et, malgré tous leurs efforts, les Pères eurent à déplorer bien des défections. Pour comble d'infortune, le ciel, dans cette situation critique, parut se tourner contre eux. Le Marava comptait alors six missionnaires. Au fort de la lutte, quatre d'entre eux, les PP. Philippe Galtier, Prosper Bertrand, Vincent Hugla, Joseph Combe, succombèrent en moins d'un an. Seuls les PP. Charles Laroche et Pierre Perrin restèrent debout. Telle était la condition du Marava en 1854.

III. C'est quand tout semble désespéré que Dieu se plaît à faire éclater sa puissance. Tandis que les schismatiques célébraient leur triomphe, un astre nouveau venait de se lever au firmament de l'Église, et c'est sur le Marava qu'il allait projeter ses bienfaisantes clartés. Pie IX avait couronné de l'auréole des Bienheureux le martyr Jean de Britto, l'apôtre du Marava.

Ce grand événement fut célébré à Trichinopoly, le 4 février 1854, avec une pompe inouïe dans les fastes de la Mission. Le *triduum* d'usage fut précédé d'une neuvaine préparatoire. Le jour de la fête, la cathédrale ne put contenir la foule des chrétiens. Le sanctuaire, les piliers de la nef, la voûte même du vaste édifice, avaient disparu sous les décorations. Placée au-dessus de l'autel, au milieu des lumières et des fleurs, l'image du Bienheureux, plus que de grandeur naturelle, attirait tous les regards. L'évêque, revêtu de tous les insignes de sa dignité, entouré de vingt-deux prêtres, présida la cérémonie. Le précurseur et le compagnon

d'armes des premiers missionnaires, M. Méhay, qui maniait le tamoul comme sa langue maternelle, avait été invité à faire le panégyrique du Bienheureux. Il y eut des processions où la statue du martyr, magnifiquement enguirlandée et placée sur un *sapram* ou niche portative, fut promenée en triomphe ; il y eut des illuminations, des feux de joie et, pour couronner le tout, une tragédie tamoule qui mit en scène le glorieux Apôtre confessant sa foi devant les persécuteurs.

Les chrétientés restées fidèles, celles du Marava entre autres, imitèrent l'exemple de Trichinopoly et se placèrent sous la protection spéciale du Bienheureux. Les missionnaires surtout firent appel à sa puissante intercession. Des guérisons miraculeuses accrurent la confiance générale ; cette confiance ne fut pas trompée.

Les chrétiens, que la sentence de la cour de Madras avait déçus dans leurs espérances et complètement démoralisés, reprirent peu à peu courage, lorsqu'ils virent que les missionnaires, au lieu de partager leur abattement, se montraient plus que jamais actifs, travaillaient plus que jamais à bâtir de nouvelles églises et de nouveaux presbytères. La plupart de ceux qui avaient fait défection revinrent repentants. Divers petits procès que les schismatiques suscitèrent et perdirent ; un mal, aussi mystérieux que terrible, qui saisit un des principaux meneurs ; — tourmenté par un feu intérieur qui lui dévorait les entrailles, ce malheureux se roulait dans les convulsions du désespoir : après d'horribles tortures endurées des mois entiers, il expira dans l'impénitence, objet de terreur pour toute la contrée ; — les leçons que les missionnaires tiraient de la

vie du B. Martyr qui, disaient-ils, s'il revenait sur la terre, n'aurait garde de se faire schismatique, ne contribuèrent pas peu à relever les courages.

Mais ce n'était là qu'un premier pas. Restait toujours à refouler le schisme, en lui enlevant l'un après l'autre les postes qu'il occupait. Pour en venir à bout, il n'y avait plus qu'un seul moyen : gagner les chrétientés et les amener à se déclarer contre les prêtres schismatiques. « Qu'ils se soumettent au Pape ou qu'ils s'en aillent. » Tel était le mot d'ordre. Quand les chrétiens l'avaient adopté, les missionnaires pouvaient, ce semble, prendre possession d'un presbytère ou d'une église sans s'exposer à une condamnation judiciaire.

Il fallait, pour préparer le terrain, un homme d'un courage et d'une patience à toute épreuve ; assez hardi pour se poser seul en face de l'ennemi et l'attaquer dans ses retranchements; assez endurant pour supporter les privations, les avanies, les échecs. Il fallait surtout un saint qui mît toute sa confiance en Dieu, attendît tout de Dieu ; un saint dont le zèle et le dévouement, contrastant avec l'apathie et l'égoïsme des prêtres schismatiques, feraient impression sur les chrétiens et leur montreraient de quel côté étaient leurs vrais pasteurs. Cet homme, Mgr Canoz le trouva dans le P. Pierre Perrin.

Depuis 1846 le P. Perrin accomplissait des prodiges de zèle dans le Marava. Après avoir vu tomber à ses côtés quatre de ses Frères, resté presque seul, il s'était multiplié lui-même pour tenir tête au schisme alors triomphant. Attirant à lui les populations par l'éclat qu'il donnait aux cérémonies religieuses, il les gagnait

à Jésus-Christ par ses chaleureuses exhortations et par les mille industries que son cœur d'apôtre lui suggérait. Qu'il suffise de mentionner ces grands chemins de croix dont le souvenir est encore tout vivant; émouvantes cérémonies, auxquelles prenaient part deux ou trois mille personnes, parmi lesquelles nombre de schismatiques et même de païens. Au milieu de cette foule compacte le Père, revêtu du surplis et précédé de la croix, parcourait les quatorze stations. Les souvenirs que chaque station rappelle, lui fournissaient des considérations éminemment pratiques : c'étaient autant de méditations entremêlées d'inimitables colloques, qu'il plaçait, tantôt dans la bouche de Jésus-Christ invitant le pécheur au pardon, tantôt dans la bouche du pécheur confessant ses iniquités, exprimant son repentir, implorant miséricorde. A la douzième station, qui rappelle la mort de Jésus-Christ sur la croix, le Père prononçait, au nom de tout le peuple, un grand acte de contrition ; puis, se découvrant les épaules, il se flagellait jusqu'au sang, tandis que la foule émue sanglotait, demandait pardon. Plusieurs, imitant l'exemple du Père, se frappaient impitoyablement. Le résultat de ces scènes touchantes était toujours la conversion de nombreux pécheurs, le retour à l'unité de plusieurs schismatiques, une sorte de transformation de la chrétienté. Témoin des heureux changements opérés par cette sorte de prédication, Mgr Canoz, après sa seconde visite du Marava, en 1857, s'écriait : « Le Marava n'est plus reconnaissable. Quelle piété ! Quelle foi ! Quel empressement ! Quel changement depuis ma dernière visite ! Alors on semblait craindre

ma présence; aujourd'hui les populations viennent au devant de moi ; je suis partout admirablement reçu, et le nombre des chrétiens est presque doublé. Voilà ce que nous devons surtout à ce bon P. Perrin, et plus encore à ses prières et à sa sainteté, qu'à son zèle et à ses travaux. »

Cependant le schisme avait ses places fortes dans l'est du Marava ; Poulial, Oïcottey, Souranam, Sarougany, Oreiour, lieu du martyre du Bienheureux de Britto, étaient autant de citadelles qui paraissaient inexpugnables. Le P. Perrin s'établit à Nemeni, à une demi-lieue de Poulial et à trois ou quatre lieues d'Oïcottey. Là, il prie, il souffre, il prêche ; surtout il déploie toute la splendeur du culte religieux, et réussit, par ce moyen, à faire le vide dans l'église de Poulial dont l'entrée lui était fermée. Un grand nombre de schismatiques, attirés d'abord par l'éclat des fêtes qui se célébraient à Nemeni, touchés ensuite des prédications de l'apôtre et de ses tendres invitations, se déclarèrent catholiques.

A Oïcottey la résistance fut beaucoup plus opiniâtre. Le zélé missionnaire multiplia les assauts ; le Ciel lui-même se mit de la partie. Vers la fin de septembre 1857, et dans le courant d'octobre, des grêles de pierre, un feu mystérieux, des pluies torrentielles s'abattirent sur ce malheureux village et en firent un amas de ruines. Le choléra éclata à diverses reprises et fit de nombreuses victimes. A chaque retour de ces fléaux, le Père recevait un nouveau message: « Venez bénir nos maisons ; notre prêtre nous a abandonnés ; venez consoler nos mourants. » Le Père accourait

aussitôt au devant de ces fils prodigues ; il écoutait leurs assurances de repentir, leurs promesses d'abjurer le schisme; il se portait auprès des malades, délivrait aux mourants ce qu'il appelait « des passe-ports pour le Ciel signés du Sang de JÉSUS », ensevelissait les morts, s'offrait lui-même en victime à la justice divine, multipliait enfin ces actes d'héroïque dévouement qui composent la trame de sa vie ([1]). Chaque visite du Père était bientôt suivie de la cessation du fléau. Alors on se réconciliait ; on donnait des gages de fidélité; la paix semblait assurée; mais de la part des chefs la réconciliation n'était que simulée. Le fléau disparu, les premières impressions affaiblies, ils soufflaient à nouveau le feu de la discorde et faisaient retomber dans le schisme une partie de la population. Telle était la force des liens dont le démon avait enchaîné ses victimes! Cette alternative de révoltes et de soumissions continua jusqu'au jour où le P. Perrin, victime lui-même de son dévouement, alla recevoir la récompense de ses travaux.

Pendant que le P. Perrin, de son poste de Nemeni, combattait en héros et en saint contre les schismatiques de Poulial et d'Oïcottey, le P. Edmond Favreux, autorisé par Mgr Canoz, avait répondu à l'invitation des chrétiens de Souranam et pris possession de leur église. Le coup était hardi, d'autant que si le Père avait pour lui l'immense majorité de la population, il avait contre lui, non seulement le prêtre goanais de Poulial qui s'attribuait l'église de Souranam, mais

1. Voir la *Vie du P. Pierre Perrin*, par le P. Saint-Cyr.

encore quelques chefs entêtés dans le schisme. Le goanais porta plainte devant le sous-collecteur de Maduré, et celui-ci décréta que le P. Favreux devait être expulsé, au besoin, par la force. Le Père, devançant l'arrivée de la police, expédia un courrier au P. Trincal qui résidait à Maduré. Le P. Trincal porta l'affaire devant le collecteur, qui suspendit l'arrêt de son subordonné et appela la cause à son propre tribunal. En attendant, le P. Favreux, aidé du P. Perrin, qu'il avait invité, put célébrer en grande pompe la fête de Saint-Jacques, qui est la grande fête de Souranam. Pendant les huit jours que dura la solennité, le prêtre schismatique logeait devant l'église, à la belle étoile. Le P. Perrin terminait quelques jours après sa belle carrière (19 août 1858).

Sur ces entrefaites, le P. Castanier fut nommé Supérieur de la mission du centre. Le P. Castanier, c'était une légion. Général et soldat, c'est lui qui va diriger l'attaque contre l'ennemi, qui, plus que tout autre, paiera de sa personne, et d'abord, dans l'affaire de Souranam.

Le collecteur de Maduré, après examen de la chose en litige, avait annulé le jugement de son assistant. Grande alors fut la joie des chrétiens ; mais elle ne fut pas de longue durée. Le prêtre de Poulial en appela de la sentence du collecteur devant le grand juge, et ce dernier condamna le P. Favreux. Dire la consternation et surtout l'exaspération des fidèles à cette nouvelle est chose impossible. Ils allaient faire un mauvais parti aux gens de la police venus pour expulser le P. Favreux ; heureusement le P. Castanier intervint ;

déférant à son invitation, ils se calmèrent, et, d'après le conseil du même Père, ils firent appel à la suprême cour de Madras.

A dire vrai, les missionnaires, le P. Castanier lui-même, n'étaient pas sans appréhension sur le résultat de ce dernier appel. Madras, on s'en souvient, avait, dans une autre circonstance non moins critique, prononcé un jugement qui équivalait à une condamnation. Le suprême tribunal allait-il se déjuger lui-même ? On espérait pourtant. Depuis la suppression, alors récente, de la Compagnie des Indes, le gouvernement anglais était entré dans une voie plus libérale. De plus, l'un des trois juges qui composaient la haute cour, était un ancien juge de Maduré à qui la position des missionnaires et celle de leurs opposants étaient parfaitement connues, et qui s'était jadis montré favorable aux premiers. En outre, le P. Castanier avait bien préparé son dossier, et l'homme auquel il avait confié la défense des intérêts catholiques, était le premier avocat de Madras. Enfin et surtout, il était entendu que saint Joseph et le Bienheureux Jean de Britto devaient faire de la cause des missionnaires leur propre cause. Tout le Marava était en prière ; car la sentence que Madras allait rendre devait avoir une portée immense.

Après un mois d'anxieuse attente, la haute cour prononça son jugement. La décision du juge de Maduré était annulée, celle du collecteur confirmée, et le P. Favreux remis en possession de Souranam. Le vieux décret de 1839, qui avait adjugé cinquante églises aux schismatiques, était aboli. En outre, il était signifié à tous les magistrats « que dans toute église

où les missionnaires jésuites seraient introduits, si leur entrée avait été pacifique, l'autorité civile n'avait pas à intervenir ». Les Jésuites et leurs chrétiens, dans leurs plus beaux rêves, n'avaient jamais porté aussi loin leurs espérances. Grâce à la dernière clause du jugement, les chrétiens pouvaient maintenant disposer à leur gré de leurs églises ; les Pères pouvaient en sûreté, non seulement obéir à l'appel des fidèles, mais le provoquer et le préparer par des ligues pacifiques et d'innocents complots. La joie ne connut pas de bornes, et de tous les cœurs des actions de grâces montèrent vers le Ciel.

C'est en se basant sur cette clause, et par une manœuvre dont l'habileté égalait la hardiesse, que le P. Castanier, profitant de l'absence du prêtre schismatique, prit possession de l'église de Poulial. Voici comment.

Le Père vint s'installer à Nemeni, l'ancien poste du P. Perrin, à quelques pas de Poulial, et fit commencer une neuvaine en l'honneur du B. Jean de Britto. Il entra d'abord en pourparlers avec les chefs, dont la plupart étaient déjà gagnés à la bonne cause. A la suite de longues discussions, un plan d'attaque fut combiné. Pour l'exécuter il fallait une occasion favorable ; l'absence du prêtre goanais, qui était allé présider une fête dans un autre village, fournit cette occasion. On savait que les affidés, désignés par lui pour garder l'église, abandonnaient leur poste un peu avant le jour. La clef du lieu saint, que le catéchiste avait coutume de placer sous son chevet, avait été soustraite furtivement. Au jour convenu, de grand

matin, le P. Castanier et quelques douzaines de chrétiens étaient sur pied. Tandis que ses gens, postés de distance en distance, surveillent les mouvements de l'ennemi, le Père, enveloppé d'une couverture de laine brune, s'avance à pas de loup dans les ténèbres. Arrivé à l'entrée de l'enclos, il voit les gardiens qui sont encore à leur poste, et reste à l'affût. Bientôt les gardiens se retirent. Le Père avait des intelligences dans la place; il est introduit ; les clefs de l'église lui sont remises, et la cloche appelle les chrétiens à la prière. Grand émoi dans le camp ennemi. Les cris et les injures ne font aucune impression sur le Père. On n'ose employer la force ; ce serait se compromettre avec les autorités; et, de plus, le Père est protégé par la masse des chrétiens. De part et d'autre on rédige des rapports et des procès verbaux; en attendant, des jours se passent et le Père garde sa conquête. Deux missionnaires, appelés par lui de Maduré, arrivent sur les lieux. Le dimanche suivant, l'office divin est célébré avec un éclat qui ravit les multitudes accourues des environs. Un sermon chaleureux du P. Castanier achève de gagner les hésitants. Restait le prêtre goanais avec quelques meneurs; mais que pouvaient-ils faire ? Le collecteur de Maduré, informé du fait et de ses circonstances, déclara que, tout s'étant passé conformément à la décision de la haute cour, les Pères ne devaient pas être inquiétés.

La conquête de Sarougany fut moins dramatique. Là se trouvait un vieux prêtre moitié paralytique, que des contrariétés et des mécomptes avaient plongé dans une noire mélancolie. Mal vu de ses supérieurs, il était encore tyrannisé par ses propres adhérents, qui

percevaient en son nom les revenus du domaine attaché à l'église et le laissaient presque mourir de faim. Le P. Castanier, après avoir assuré la conquête de Poulial, s'était établi à Sousseiperpatnam, village voisin de Sarougany. Là encore, à force d'adresse, d'énergie, surtout de patience, il s'attacha les personnages les plus influents. Il gagna même celui qui avait le plus travaillé en faveur du schisme. Ce dernier succès décida la victoire. Sur l'avis de cet homme, qu'il regardait comme son meilleur ami, le prêtre goanais signa un acte par lequel il livrait au P. Castanier l'église de Sarougany avec ses dépendances.

C'est ainsi que tombèrent ces trois citadelles du schisme : Sarougany, Poulial et Souranam. Le mouvement était donné ; Oïcottey et d'autres villages se soumirent pareillement, et les missionnaires eurent la joie de voir environ quinze mille schismatiques rentrer dans le bercail de l'Église : magnifique triomphe dont ils rapportèrent la gloire, après Dieu, au grand saint Joseph et à l'Apôtre du Marava. Mgr Canoz voyait déjà poindre le jour où sa juridiction serait reconnue à Oreiour, qui garde le tombeau du Bienheureux Jean de Britto, et dans tout le Marava, lorsqu'un nouveau concordat, conclu entre Rome et le Portugal, dont nous parlerons au chapitre suivant, arrêta l'élan donné, et remplaça l'ère du schisme par celle de la double juridiction.

IV. Tout en luttant contre le schisme, les missionnaires ne perdaient pas de vue les pauvres païens. Si le petit nombre des ouvriers, que la mort décimait sans cesse; si la nécessité où ils étaient de porter leurs

efforts ailleurs et de sauver avant tout les chrétiens, ne leur permit pas d'entreprendre sur une vaste échelle la conversion des infidèles, du moins ils leur créèrent des asiles où nombre d'entre eux trouvèrent, avec des soulagements matériels, la connaissance du vrai Dieu. Nous nommerons quelques-unes de ces maisons de salut.

Trichinopoly avait son hôpital-catéchuménat. «C'est un filet pour prendre les païens, disait le P. Sales, et Dieu se plaît à y amener de gros et bons poissons. Les malheureux viennent nous demander l'aumône, et ils trouvent, outre ce qu'ils demandent, une aumône spirituelle plus précieuse que celle qu'ils cherchaient. » Le même Père cite quelques exemples.

Un païen, vellage de caste, arrive à Trichinopoly, avec un enfant de neuf ans. Ce païen tombe malade ; il se présente à l'hôpital ; on l'instruit ; on le baptise ; il meurt. L'enfant est baptisé à son tour et s'attache au service des Pères.

Une païenne de Maduré vient frapper à la porte de l'hospice ; elle porte dans ses bras deux enfants dont l'un est mourant. Le petit moribond reçoit le baptême du consentement de la mère, et s'envole au ciel.

Un vallouver, ou prêtre des parias, avait deux enfants; l'un et l'autre tombèrent malades, et tous les sacrifices qu'il offrit à ses divinités ne purent obtenir leur guérison. Il consentit au baptême de l'un, qui guérit aussitôt, et s'obstina à demander à ses dieux le salut de l'autre ; ses dieux restèrent sourds, et, au grand regret des parents, l'enfant mourut. Mari et femme se dirent alors : « Nous sommes bien fous de servir des

dieux qui ne font rien ou ne peuvent rien pour nous. C'est le Dieu des chrétiens qui est le maître de la vie: soyons donc chrétiens. » Ils se présentèrent à l'hospice catholique, reçurent du Père un crucifix qu'ils installèrent dans leur maison à la place de leurs idoles mises en pièces, furent instruits, baptisés, et devinrent d'excellents néophytes.

Maduré avait son hôpital-catéchuménat, à l'instar de celui de Trichinopoly, servi par les néophytes, avec un dévouement comparable à celui des Sœurs de Charité. « J'en ai un, écrivait le P. Trincal, qui, il n'y a pas encore un an, était plongé dans le paganisme. Venu de fort loin pour satisfaire sa dévotion à la grande fête de la pagode de Maduré, il fut pris dans le filet de la grâce. Il est devenu un frère de charité et un pêcheur d'hommes. Tous les jours il fait sa ronde dans la ville, en quête de quelque pauvre aveugle, boiteux, infirme ou débile, réalisant à la lettre la parole de l'Évangile : *Exi in vias et sepes*... Le brave néophyte s'adresse à tous ces pauvres abandonnés ; il les invite, il les prie, il les presse ; il les porte dans ses bras. Aucune misère ne le rebute. Dernièrement il ramassa un malade si infect, si repoussant, que moi-même j'avais de la peine à passer un quart d'heure auprès de lui pour l'instruire ; et cependant mon courageux infirmier passait les jours et les nuits à son chevet, l'instruisait, l'aidait à prier, et le préparait de son mieux à la mort de prédestiné qui suivit de près son baptême. »

Au catéchuménat de Maduré se rattachent encore les traits suivants.

Un païen avait été mordu par un de ces affreux ser-

pents dont le venin donne la lèpre. Il eut recours aux médecins et à ses idoles : ce fut en vain. La divine miséricorde le conduisit à l'hospice des missionnaires. Son cœur s'ouvrit à la grâce ; il reçut le saint baptême. Avec le sacrement s'opéra en lui une véritable transformation. Sa piété était ravissante. Il avait un attrait spécial pour le Chemin de la Croix, qu'il faisait chaque jour en versant d'abondantes larmes. Son bonheur était de recevoir le Pain des anges. Sa patience, sa gaieté même au milieu de ses souffrances, faisaient l'admiration des chrétiens. A la fin, ses pieds rongés par la maladie, refusèrent de le servir ; son estomac ne pouvait garder aucune nourriture. Il vit venir la mort avec joie. Étendu sur son grabat, résigné et souriant, il expira en répétant avec amour les noms de JÉSUS et de Marie.

Marie ne saurait laisser sans récompense le moindre acte de dévotion accompli en son honneur : en voici une preuve. Une chrétienne de quatre-vingt-dix ans avait pour voisine une païenne de son âge. Les deux bonnes vieilles se voyaient souvent. A chaque rencontre, la femme chrétienne ne manquait jamais de dire : *Gloire à la Mère de Dieu !* et la pauvre païenne répétait la salutation : *Gloire à la Mère de Dieu !* Elle n'en restait pas moins obstinément païenne, en dépit des efforts que faisait son amie pour la convertir. Celle-ci mourut dans la paix du Seigneur. Quinze jours après, la vieille païenne tomba malade. « Voici mon tour, se dit-elle ; je veux aller rejoindre mon amie. » Elle fit appeler le fils de la défunte : « Amène-moi ton gourou pour qu'il me donne le baptême. » Le Père arrive ; la

mourante le reçoit avec joie, répond à toutes ses questions, répète tous les actes qu'il lui suggère, est baptisée et meurt la nuit suivante.

Le P. Trincal avait reçu au catéchuménat un vieux païen qu'il s'efforça en vain de gagner à JÉSUS-CHRIST. Après avoir pendant trois mois exercé la patience du Père, ce pauvre homme s'enfuit. Trois autres mois se passèrent, et le Père ne pensait plus à lui, lorsqu'un chrétien vient l'appeler. « Accourez vite, Souami ; un mourant demande le baptême à grands cris. » Le Père accourt. Quel n'est pas son étonnement lorsqu'il se voit en présence de son fugitif qui le prend par la robe, et lui déclare qu'il ne le laissera pas aller qu'il ne l'ait baptisé. Le pauvre vieux était tombé malade et s'était aussitôt senti pressé du désir du baptême. N'ayant personne dans son village, où tous étaient païens, qui pût lui administrer le sacrement, malgré la fièvre et son extrême faiblesse, il s'était traîné la distance de cinq lieues, et la Providence lui avait fait retrouver le P. Trincal.

Trichinopoly et Maduré avaient, outre leur hôpital pour les catéchumènes, leur *Asile des Anges Gardiens*, c'est-à-dire un orphelinat partagé en deux branches ou familles distinctes : celle des petits garçons et celle des petites filles, entretenues avec les deniers de la Sainte-Enfance. Les missionnaires ne pouvaient assez admirer les moyens ingénieux dont se servait la Bonté divine pour leur amener ces petites créatures, bon nombre desquelles, aussitôt après avoir été régénérées, s'en allaient grossir la famille des élus.

Mais tous les petits moribonds n'étaient pas appor-

tés à l'orphelinat, et les missionnaires devaient s'industrier pour procurer au plus grand nombre possible la grâce du baptême. Deux d'entre eux vont nous dire comment ils procédaient à cet effet. Laissons parler d'abord le P. Trincal.

« Mon métier est celui de baptiseur. A l'aide d'un manuel de médecine je me suis composé quelques médicaments qui, joints à un peu de charlatanisme, m'ont fait une vraie réputation médicale. Mon art s'exerce gratis, et seulement sur les enfants. Il m'en arrive de tous les côtés. Comme il est reçu dans le pays que le médecin bénisse son malade avant de le traiter, personne ne trouve mauvais que j'en fasse autant. Je baptise donc fort à mon aise les petits que je vois en danger de mort. En moins d'un an j'ai ainsi envoyé au Ciel deux cent vingt-sept enfants de païens. J'ai déjà formé trois de mes chrétiens aux mêmes industries et, de leur côté, ils opèrent avec le même succès. Le premier et le plus zélé d'entre eux est un pauvre paria, dont la vie se passe à courir les villes et les villages ; il furète partout, avec un instinct qui lui fait trouver toujours des âmes à sauver. Lorsqu'il peut décider la mère de l'enfant malade, il m'amène l'une et l'autre. Si la mère résiste à ses invitations et que la maladie de l'enfant ne permette pas de délai, il trouve encore moyen de baptiser la petite créature. De temps en temps il me porte la liste de ceux qu'il a ainsi régénérés en Jésus-Christ. Comme quelques-uns guérissent, il ne les perd pas de vue ; il les visite dans ses courses journalières. S'il peut en faire l'acquisition, ce qui arrive assez souvent, vu la misère des parents,

il les amène à notre orphelinat qui est le complément de l'œuvre. »

Le P. Sales parle à peu près de la même manière. « Je me suis improvisé médecin. On m'apporte de toute part des malades, me priant de les guérir. Avec l'aide de Dieu, je m'en tire à merveille. J'administre sans inquiétude une pilule de sucre, une friction d'eau de Cologne et autres médecines innocentes. Quand je rencontre des cas mieux connus, je donne des remèdes plus efficaces, et je fais de belles cures qui soutiennent mon crédit. Lorsque le mal me paraît grave, je prends mon flacon d'eau bénite, et j'accomplis la grande opération, sans que personne s'en doute. J'ai baptisé ainsi, depuis un mois, une trentaine d'enfants, dont la plupart sont déjà au ciel, et les autres les suivront probablement. »

En 1856, le P. Frédéric Rapatel fonda l'orphelinat de Dindigul, sorte de ferme-modèle, où une partie des orphelins recueillis à Trichinopoly, étaient transférés lorsqu'ils avaient atteint les années de l'adolescence. Pendant plus de trente ans l'établissement de Dindigul entretint une centaine de garçons, employés, pour la plupart, aux travaux de l'agriculture. En quittant cet asile ils étaient en état de gagner leur vie. Tel chrétien qui fait aujourd'hui un vaste commerce à Dindigul, est un ancien orphelin.

Deux ans auparavant, le 15 janvier, en la fête du Très Saint Nom de Jésus, le P. Jean Bossan jetait les fondements d'une œuvre qui devait être une des plus belles créations de la Mission : l'orphelinat d'Adeikalabouram, où des milliers d'enfants de païens,

achetés par l'obole des enfants chrétiens de France, rachetés ensuite par le Sang de Jésus-Christ, ont grandi dans la foi et la piété, sont devenus chefs d'autant de familles chrétiennes; tandis que d'autres, non moins nombreux, sont allés peupler le royaume des élus. Mais laissons le petit grain mourir en terre; nous le retrouverons quand il sera devenu un grand arbre.

Outre les fruits obtenus au moyen des hôpitaux et des orphelinats, chaque missionnaire fournissait tous les ans son contingent d'adultes convertis du paganisme. Quelques-unes de ces conversions furent accompagnées de circonstances qui méritent d'être signalées. Écoutons le P. Victor du Ranquet.

« J'ai près de moi quelques païens que je prépare au baptême ; ils m'arrivent d'une singulière façon. J'employais un maçon dont j'aurais voulu récompenser les services par quelque chose de mieux qu'un pauvre salaire ; mais mes avis ne firent qu'augmenter son obstination dans l'idolâtrie. Son jeune frère, plus docile à la grâce, reçut le baptême ; l'aîné se fit son persécuteur. Or, ces jours derniers, ce pauvre entêté travaillait à une maison du village. Une brave veuve, en passant, lui murmure ces paroles : « Maçon, tu perds ton âme. » Le lendemain, le jour suivant, elle revient à la charge et lui répète son refrain. Il est touché de la grâce. Cette bonne femme me l'amène. Je l'instruis ; je le baptise ; et voilà qu'aujourd'hui treize païens de sa famille, de la caste des vellages, demandent le baptême. J'instruis et prépare les hommes ; la bonne veuve se charge des personnes de son sexe. »

Le même Père raconte encore le trait suivant : « Un

païen, à la poursuite d'un emploi lucratif, faisait force vœux et sacrifices à ses idoles sans rien obtenir. Il s'en plaignit à la veuve dont nous venons de parler. « Quoi d'étonnant ! dit celle-ci : tu parles à des sourds. Veux-tu réussir? fais dire une messe pour l'âme la plus abandonnée du Purgatoire. » Le païen ne comprend pas. La veuve donne des explications ; peine inutile. Elle s'interrompt tout à coup : « Au reste, que tu comprennes ou non, peu importe ; fais dire une messe, et tu verras. » Le païen donne la modique somme ; c'était si peu en comparaison de ce que lui avaient coûté ses idoles. A peine rentré chez lui, on lui apporte sa nomination à l'emploi qu'il avait tant désiré. » Qui n'admirerait la foi de cette femme et le moyen employé par la Providence pour éclairer ce pauvre infidèle !

Un païen de haute caste, très instruit et très orgueilleux, n'avait étudié la religion chrétienne que pour la tourner en ridicule. Il plut à Dieu de faire éclater sur lui sa miséricorde. Il eut, durant son sommeil, des visions extraordinaires. Tantôt il se voyait transporté dans un lieu d'immense tristesse, où il lui semblait qu'il souffrait d'inexprimables tortures; tantôt c'étaient des délices également ineffables qu'il goûtait en compagnie d'une multitude de bienheureux. Impossible à lui de se soustraire à ces apparitions; elles le poursuivirent deux années entières. Il en conclut que c'était un avertissement du Ciel. Il se remit à l'étude de la vraie religion et commença à prier le Dieu qu'il avait jusqu'alors blasphémé. Les protestants lui firent des offres pour l'attirer à leur secte; il les repoussa avec mépris. On le conduisit chez un prêtre schisma-

tique; une sorte d'instinct lui fit comprendre qu'il devait chercher ailleurs le salut. La Providence lui amena un de nos missionnaires ; il lui ouvrit son cœur. Le Père acheva de l'instruire et lui conféra le baptême. Le néophyte ne savait comment témoigner son bonheur et sa reconnaissance. Il avait d'abord résolu de parcourir le pays, pour faire des quêtes dont le produit serait affecté à la construction d'une belle église dans son village; mais il se rangea avec une docilité parfaite à l'avis de Mgr Canoz, qui lui fit remarquer, qu'il ferait une œuvre beaucoup plus agréable à Dieu s'il employait son influence et ses talents à la conversion des païens ses compatriotes. Il convertit d'abord sa mère qui était très âgée, et, grâce à son zèle et à ses prédications que Dieu bénit de plus en plus, un nombre considérable d'infidèles reçurent le sacrement de la régénération.

Les missionnaires firent aussi quelques conquêtes sur le protestantisme.

A l'occasion de la visite de Mgr Canoz dans le district de Pattoucottey, un gros village de Pallers, dont les anglicans ou luthériens de Tanjaour s'étaient, quelques années auparavant, rendus maîtres, rentra tout entier dans le bercail du vrai pasteur.

Il en fut de même de plusieurs villages de Sanars dans les environs de Shivaguinga. Le fait mérite d'être raconté avec quelques détails.

Quelques ministres d'une certaine secte de provenance américaine, dont nous parlerons ailleurs, avaient réussi à s'établir au sein d'une population partie païenne et partie chrétienne. Querelles, procès, prêts d'argent

à des taux fabuleux ([1]), engagements écrits, ils n'avaient rien omis de ce qui pouvait contribuer à les rendre maîtres des villages et de leurs habitants ; ils avaient même gagné à leur parti le premier ministre du roi de Shivaguinga. Bien des catholiques, poussés par la misère, avaient consenti à fréquenter les conciliabules protestants. Un missionnaire entreprit de les ramener au bercail. Après avoir recommandé cette affaire à Notre-Dame des Sept-Douleurs et au Bx de Britto, il entra en campagne. Dès qu'il parut sur les lieux, les défections commencèrent parmi les adhérents de l'hérésie. Les ministres eurent alors recours à leurs moyens ordinaires : les chrétiens revenus à la vraie foi furent maltraités, traînés devant les tribunaux ; l'église que la Mission élevait alors à Shivaguinga, fut assaillie et presque détruite. Le missionnaire ne se déconcerta point. Sur sa requête, le magistrat anglais fit publier dans tous les villages, au son du tambour, que chacun était libre de suivre sa religion, et que quiconque s'aviserait d'entraver cette liberté serait sévèrement puni. C'en fut assez : plus de deux cents familles se donnèrent au missionnaire catholique. Les ministres (ils étaient cinq) tentèrent encore un effort pour sauver les débris de leur parti. Ils ne sauvèrent rien. Eux-mêmes détruisirent leurs écoles et leurs temples, en vendirent les matériaux à vil prix, et disparurent. Marie et son serviteur Jean de Britto avaient gagné cette victoire.

Le lecteur se rappelle le triste état des chrétientés

1. Les taux, dit la relation que nous avons sous les yeux, étaient de trente pour cent ! Les protestants du sud de l'Inde se sont rendus célèbres par leurs prêts d'argent à intérêts exorbitants. Voir le Chapitre III de la troisième Partie.

du Maduré à l'arrivée des premiers missionnaires. Grâces à Dieu, leur condition s'était bien améliorée. Déjà en 1849, un missionnaire faisait des chrétiens de Trichinopoly le portrait que voici :

« Je ne puis exprimer la surprise et la joie que j'éprouve, à la vue des progrès merveilleux de cette chrétienté dans la piété et la ferveur. Un grand nombre de fidèles assistent tous les jours au saint Sacrifice. Le dimanche, l'église, qui contient de deux à trois mille personnes, se remplit deux fois pour les deux messes paroissiales. Après midi, quatre ou cinq cents enfants assistent au catéchisme, qui est suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement. Pendant le carême, l'église se remplit tous les vendredis pour le Chemin de la Croix, qui dure au moins une heure et demie, et se fait avec une piété touchante, souvent au milieu des larmes et des sanglots. La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, les confréries du Scapulaire et du Rosaire, et l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, sont la source et l'aliment de cette ferveur. Nos chrétiens ne s'en tiennent pas à quelques pratiques de piété ; les commandements de Dieu et de l'Église sont observés par eux avec une rigueur qui tend même à dépasser la limite. »

A Maduré l'amélioration avait été plus lente ; elle avait été réelle néanmoins. Parlant de cette chrétienté, un Père écrivait en 1856 : « La foi et la piété se sont ranimées dans les âmes. La confrérie du Sacré-Cœur a été instituée et accueillie avec empressement ; les confessions sont devenues plus fréquentes ; la communion du premier vendredi du mois est en usage ; des familles schismatiques nous ont consolés par leur

retour. En un mot, la vie reprend dans cette chrétienté qui paraissait morte. »

Dans le Marava le changement était presque prodigieux, témoin l'enthousiasme que les chrétiens firent éclater lors de la seconde visite de Mgr Canoz. « Un roi, disaient les païens, ne s'avancerait pas avec plus de pompe et de magnificence ; sa présence n'exciterait pas un pareil tressaillement dans les populations. » L'évêque, pour ces chrétiens qui semblaient n'avoir que les yeux de la foi, c'était le représentant du Souverain Pontife ; c'était l'envoyé du Ciel, l'image de JÉSUS-CHRIST. De plusieurs kilomètres les peuples se portaient à sa rencontre ; tous les villages venaient lui offrir leurs présents ; c'était comme une rivalité, à qui le recevrait avec de plus grandes démonstrations d'honneur et de respect.

Cet heureux changement était dû, en grande partie, aux confréries et aux Congrégations établies dans les chrétientés. En 1843, l'année de deuil, la Mission avait été placée sous la protection du Cœur Immaculé de Marie, et le Maduré entier avait été agrégé à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Les Congrégations du Saint-Cœur de Marie, du Sacré Cœur de JÉSUS, de l'Immaculée Conception, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de l'Enfant JÉSUS, des Saints-Anges, etc., avaient été instituées. Trichinopoly possédait sept de ces associations, ayant chacune leurs statuts et leur objet propre, et englobant, dans leur ensemble, toutes les classes de cette grande chrétienté. Dieu seul connaît combien ces pieuses institutions contribuèrent à ranimer la piété et la ferveur parmi les chrétiens.

V. Seize missionnaires européens moururent au Maduré durant les dix années que nous venons de parcourir.

P. Ch. Daugnac. — Le 7 mai 1847, mourut à Pallitaman, dans le Marava, le P. Charles Daugnac, docteur de la faculté de Montpellier. Entré dans la Compagnie en 1842, il arriva trois ans après dans la Mission, et fut d'abord employé au collège à peine naissant de Négapatam. Cet établissement ayant été fermé provisoirement à cause du choléra, en 1846, le P. Daugnac alla chercher du travail au Marava. Là, il fut l'édification de ses Frères par son zèle, sa tendre piété envers la Reine des anges, son amour de l'obéissance. Donné pour compagnon au P. Combe, il le prit pour son supérieur, et mit son bonheur à suivre en tout sa direction. « Vous êtes au gouvernail, lui disait-il ; ordonnez, je ferai tout avec joie, à la plus grande gloire de Dieu. » Voici quelques-uns des sentiments qu'il avait consignés dans son trésor spirituel : « Je me sens prêt à tout souffrir, à tout entreprendre pour suivre Jésus-Christ. Je ressens le désir du martyre, le désir de beaucoup souffrir pour le salut des âmes ; un grand désir de pauvreté, d'opprobres : ce sont les armes du Sauveur ; je les lui ai demandées fortes et bien trempées. » Son vœu de mourir martyr semble avoir été exaucé. Il avait été appelé, la veille de Noël 1846, par les chrétiens de Sarougany. Pendant qu'il entendait les confessions dans une pauvre chapelle de ce village, une bande de schismatiques se rua sur les fidèles. Le Père étant accouru pour rétablir l'ordre, reçut un coup de bâton qui faillit

l'étendre mort sur place. Depuis ce moment il ne fit que languir. Le mardi de Pâques de l'année suivante, se trouvant à Calladitidel avec les autres Pères du Marava, il leur dit : « Je me sens accablé ; je vois que je n'ai pas longtemps à vivre » ; et, dans son humilité, il ajoutait : « Je n'ai encore rien fait pour Dieu ». Mais Celui qui exalte les humbles en jugeait sans doute autrement ; un mois après il appelait à lui ce fidèle serviteur.

P. Ch. Pons-Devier. — Une lettre du P. Sales contient les détails suivants sur les vertus et les derniers moments du P. Charles Pons-Devier, mort le 11 août 1849, à Trichinopoly. « Le P. Pons-Devier a conquis le Ciel bien promptement, puisqu'il n'était arrivé au Maduré que depuis un an. Mais en ce peu de temps il s'était assez révélé pour nous laisser, en mourant, de bien vifs regrets. Nous perdons en lui un homme de tête et un homme de cœur. Il avait éprouvé une espèce de dysenterie qui, arrêtée d'abord, le reprit ensuite et fit, en peu de temps, des progrès effrayants. Trois docteurs anglais lui prodiguèrent leurs soins ; mais tout fut inutile. Dès qu'il vit que nous concevions des inquiétudes, il nous prévint par ces paroles : « Ah ! comme le bon Dieu voudra ; pourquoi s'inquiéter ? en venant aux Indes je lui ai fait le sacrifice de tout. » Il demanda les derniers sacrements, et les reçut avec une foi et une piété qui nous touchèrent jusqu'aux larmes. Depuis ce moment, sa vie ne fut qu'une douce prière. Jamais je n'ai assisté à une mort plus édifiante. Rien qui indiquât la crainte ; tout en lui respirait la confiance, l'abandon, la paix du juste. »

P. D. Sartorio. — L'année suivante, le Marava envoyait au Ciel le P. Dominique Sartorio, Italien. Après quelques mois de noviciat, il partait pour la Mission du Maduré, en 1847. Ordonné prêtre par Mgr Canoz en 1849, dans une petite église du Marava, il fut adjoint aux missionnaires de ce district. Ce qu'on admirait le plus en lui, c'étaient les ardeurs incroyables de sa charité envers les pauvres Indiens, pour le salut desquels il n'aspirait qu'à se dépenser et à s'immoler, et sa piété envers Marie, simple, naïve, comme celle d'un Stanislas. « O Marie, lui disait-il, le 1er septembre 1849, voici votre Nativité qui approche. Les grandes dames sont généreuses ce jour-là, et donnent des étrennes à leurs serviteurs. L'étrenne que je vous demande, c'est la persévérance jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus. » Environ six mois après, cet enfant de Marie recevait l'étrenne qu'il avait demandée, étant mort, compagnon de Jésus et missionnaire, le 10 mars 1850.

PP. B. Cauneille, P. Brissaud. — En 1851, le district du sud perdit le P. Benjamin Cauneille et le P. Pierre Brissaud. « C'étaient, lisons-nous dans une lettre du P. Castanier, deux religieux exemplaires, deux missionnaires complètement formés, deux ouvriers infatigables, que l'amabilité de leur caractère et la générosité de leur dévouement rendaient également chers à leurs confrères et à tous les chrétiens. » L'un et l'autre moururent à Palamcottah, le P. Cauneille le 1er juillet, et le P. Brissaud le 30 novembre ; le premier après quatre ans, le second après neuf ans passés dans la Mission.

P. J. Galtier. — Le P. Jean Galtier était encore

novice, quand il arriva aux Indes, le 29 novembre 1847. Après avoir terminé ses études de théologie à Négapatam, il fut ordonné prêtre et, conformément à son désir, envoyé au Marava, dans le district de Ramnad. Le choléra s'étant déclaré parmi ses chrétiens, il passa de huit à dix jours au milieu des morts et des mourants, et ne consentit à prendre un peu de repos qu'après s'être assuré que tous avaient reçu les secours de la Religion. Il fut lui-même atteint du fléau. Sentant sa fin approcher, il prit la main du P. Laroche qui l'assistait, la porta à ses lèvres et lui dit : « Écrivez à ma chère famille ; dites à mon père et à ma mère combien je leur suis reconnaissant de la permission qu'ils m'ont donnée d'entrer dans la Compagnie de Jésus. » Peu après, une dernière crise survint, et le bon Père, muni des derniers Sacrements qu'il reçut en pleine connaissance, la joie dans l'âme, rendit son dernier soupir, le 27 octobre 1853.

P. Prosp. Bertrand. — Sur le même champ de bataille, tombèrent, peu après le P. Galtier, les PP. Bertrand, Hugla et Combe.

Le P. Prosper Bertrand, né en Franche-Comté, était prêtre et prédicateur distingué avant d'être Religieux. Épris de l'humilité de la Croix, il sollicita son admission, d'abord dans la Compagnie de Jésus, puis dans la mission du Maduré, où il fut envoyé en 1844. « Se faire tout à tous » fut sa maxime. Il fut huit ans chargé du district de Dindigul, et du soin de 8,000 chrétiens. Les visiter les uns après les autres, les instruire et les préparer aux sacrements, était pour son zèle une véritable jouissance. Mais le Sauveur, qui lui

avait donné l'amour de sa Croix, voulut qu'il en savourât les salutaires amertumes. Elles lui vinrent, en abondance, des mille vexations que lui causèrent les partisans du schisme et de l'hérésie, des ingratitudes et des mutineries qu'il rencontra souvent, même chez les chrétiens. Au milieu des contrariétés sa douceur et sa patience ne se démentirent jamais. Ses supérieurs, le sachant épuisé de fatigue, le rappelèrent à Trichinopoly pour s'y reposer. Son repos ne fut pas long. Monseigneur, à son retour d'Europe, lui confia le Marava et les pouvoirs de supérieur dans ce district. C'était l'époque des grandes luttes. L'humble religieux partit aussitôt. Il ne revint à Trichinopoly que pour s'y préparer, en prononçant ses derniers vœux, le 2 février 1854, à consommer son sacrifice. De retour dans sa chère mission, il fut atteint d'une fièvre bilieuse qui le mina de plus en plus, en dépit des remèdes. Le malade envisagea la mort sans crainte, demanda lui-même les derniers sacrements, consola les nombreux chrétiens qui pleuraient autour de lui; et, mettant sa confiance dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, il expira doucement, le 22 mars 1854.

P. Vinc. Hugla. — Le P. Vincent Hugla avait assisté à cette mort édifiante. Il avait aussi accompagné le P. Bertrand dans son dernier voyage à Trichinopoly, et avec lui il s'était uni à Dieu par les derniers engagements. C'était une autre victime ornée pour le sacrifice. Vers la fin de juin 1854, le choléra se déclare parmi les chrétiens de Cliour. Il vole à leur secours, les administre tous, excepté un seul qu'il confie au P. Combe, et court lui-même assister un

confrère malade, le P. Ferdinand Cortez, que la Mission est heureuse de posséder encore.

Vers le milieu de juillet le Père se trouvait à Calladitidel, et se livrait aux épanchements de la charité fraternelle dans la compagnie des PP. Combe et Laroche. Le choléra avait disparu; le Père était alors en bonne santé. Tout à coup, sans cause apparente, il est saisi de cette maladie traîtresse, qui souvent poursuit son œuvre de mort alors qu'on la croit éloignée. Attaqué le 25 juillet, le P. Hugla mourait le 27, dans les bras du P. Laroche.

P. J. Combe. — Le P. Jean Combe, accouru à la première nouvelle de la maladie, n'arriva que lorsque le P. Laroche venait de terminer les funérailles. Lui-même n'avait que quelques jours à vivre. Il est probable qu'une mauvaise eau qu'on lui servit, fut pour lui la cause d'un dérangement d'entrailles, bientôt accompagné des symptômes du choléra. Cependant le Père était admirablement constitué ; même au Maduré il n'avait jamais été malade, et il était dans la Mission depuis douze ans. Des remèdes pris à temps, les soins d'un médecin habile, tout paraissait concourir pour écarter un nouveau malheur. Le Père, en effet, semblait rétabli, quand, tout à coup, le mal se compliqua et prit un nouveau caractère, celui de la fièvre typhoïde. Le 8 août, le bon Père passait à une meilleure vie. C'était un religieux d'une obéissance parfaite, d'une patience qui lui aplanissait toutes les difficultés, d'un entrain et d'une confiance qui ranimaient les courages, d'un dévouement qui le rendait toujours prêt à se charger lui-même pour décharger ses Frères.

P. Ch. du Ranquet. — La dernière victime de cette année 1854 fut le P. Charles du Ranquet, venu au Maduré en 1845, pour y remplacer son digne frère, mort deux ans auparavant. Après avoir fait à Négapatam ses préparatifs et son apprentissage de la vie de missionnaire, il fut employé successivement dans le Marava, sur la côte de la Pêcherie, à Dindigul, et encore sur la côte. Religieux d'une modestie angélique, d'un abord attrayant, au cœur pur et bon, il avait cette foi simple, cette piété naïve qui unit sans effort l'âme à son Dieu, et transporte en quelque sorte le Ciel sur la terre. Il se dépensait sans réserve au service du bon Maître, lorsqu'une dysenterie violente l'arracha à ses travaux et l'étendit sur un lit de souffrances. Mais, au milieu de ses peines, il abondait de consolations. Jésus et sa sainte Mère semblaient s'être placés auprès de sa couche, et il leur parlait comme s'il les voyait. On l'entendait s'écrier : « Voici Marie ! je la vois ; ô ma bonne Mère, menez-moi en paradis. » Et puis : « Je vois, Jésus ! ô mon bon Jésus ! » Parfois il se plaignait amoureusement à la Mère et au Fils : « Vous ne voulez donc pas terminer mes souffrances ; eh bien ! que votre volonté soit faite ! » Dans le fort de ses douleurs, « si vives, dit un témoin, que je n'ai encore rien vu de pareil », il entonnait un cantique :

J'irai, la croix en main, jusqu'au bout de la terre,
Faire connaître Jésus-Christ.

Ainsi mourut ce saint religieux, bien digne d'appartenir à une famille de saints.

P. A. Richard. — L'année 1855 vit mourir le

P. André Richard, enfant de ce Velay qui a donné tant de sujets à la Compagnie de Jésus et tant de missionnaires au Maduré. Nature douce et tranquille, mais souffreteuse, on peut dire que la douleur fut la compagne de toute sa vie. Il n'avait pas fini son noviciat que les supérieurs le jugèrent mûr pour les missions. De 1845 à 1849, nous le trouvons au collège de Négapatam, à la tête d'une petite division d'enfants indiens. Envoyé ensuite à Maleyadipatty, pour y remplacer le célèbre P. Pierre Perrin, il continua et accrut encore le bien commencé par son prédécesseur. Les enfants surtout furent l'objet de ses soins. C'étaient eux surtout qu'il recherchait dans ses visites des villages, qu'il aimait à réunir chaque dimanche dans son chef-lieu, au nombre de deux et même de trois cents, pour leur enseigner lui-même la doctrine chrétienne, et les préparer de loin à leur première Communion. Quand l'obéissance le rappela de Maleyadipatty pour l'envoyer à Tanjaour : « Ah! dit-il, mon district devenait comme un parterre émaillé de fleurs ; et il me faut le quitter pour aller dans une ville toute païenne. Eh bien ! que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Il ne devait occuper qu'un an son nouveau poste. Une maladie, dont il avait senti les premières atteintes à Maleyadipatty, le mit bientôt hors de combat et lui fit endurer les douleurs les plus aiguës. Mais il était accoutumé à la patience, et il s'estimait heureux d'avoir quelque chose à offrir à Dieu pour ses chers chrétiens. Il mourut le 9 février, assisté par le P. Gallo.

P. J. Billas. — Treize mois après, c'était le tour du P. Jules Billas, natif de Toulouse. Les récits des luttes

que les apôtres du Maduré soutenaient contre le paganisme, le schisme et l'hérésie, enflammèrent son zèle. Il demanda et obtint de faire partie d'une cohorte de huit missionnaires que l'année 1849 envoya dans cette Mission. Le Marava, Trichinopoly, et le vaste district de Camanayakenpatty, entre Maduré et Palamcottah, furent tour à tour évangélisés par le jeune apôtre. Ses courses apostoliques l'amenèrent au milieu des chrétiens de Viravanellour ; c'était le dimanche des Rameaux, en 1856. Après une matinée employée à célébrer les saints Mystères et à entendre les confessions, il était rentré dans sa pauvre chaumière pour y prendre sa réfection, un peu de riz et de lait caillé. A peine a-t-il fini ce léger repas qu'il se sent saisi de douleurs d'entrailles. Il appelle à son secours le P. Verdier, qui se trouvait à cinq lieues de distance; et, en attendant, il cherche dans la prière un remède à ses douleurs.

Le P. Verdier, en arrivant, trouve le malade immobile, comme paralysé, qui ne peut que lui sourire et le remercier. Il se confesse et reçoit l'Extrême-Onction. Le soir même de ce jour, 17 mars, le P. Jules Billas rendit son âme à Dieu.

Clémente durant l'année 1857, la mort fit quatre nouvelles victimes l'année suivante.

P. Cl. Compain. — Le P. Claude Compain fut frappé le premier. Élève au Petit-Séminaire de Monistrol, dans la Haute-Loire, il fit la connaissance du P. Maxime de Bussy pendant une retraite, et, suivant le conseil de ce vénéré Père, il entra dans la Compagnie, en 1846. Deux ans après, il avait le bonheur de

faire ses premiers vœux à Vals, entre les mains du Général de la Compagnie, le T. R. P. Roothaan. A peine ordonné prêtre, il partit pour le Maduré, vers la fin de 1854, et fut destiné au Marava. Trois ans durant, il administra les chrétiens de Couttelour. Dans le but de rendre service à un de ses Frères, il s'était rendu à Sousseiperpatnam, pour y célébrer la grande fête de St Joseph, dont cette chrétienté porte le nom. Il entendit de nombreuses confessions ; il prêcha avec une ardeur extraordinaire ; et, la fête terminée, il voulut s'en revenir à son poste. Sur la route, un vertige le prend ; il tombe de cheval. Revenu à lui, il retourne sur ses pas, et se traîne, aidé de quelques chrétiens, jusqu'à Sousseiperpatnam, reçoit les derniers sacrements, et, le soir du 20 mars, rend son âme à Dieu, tandis que le P. De Lorde et le P. Pierre Perrin priaient à ses côtés.

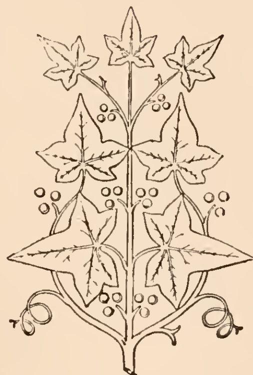
P. Pierre Perrin. — Le P. Perrin ne lui survécut que cinq mois. Nous avons vu à l'œuvre cet incomparable missionnaire. L'amour de Dieu et des âmes, un oubli complet de lui-même, une soif inaltérable de dévouement, de croix et d'obéissance ; une certaine ardeur guerrière et toujours joyeuse qu'il savait répandre autour de lui, voilà ce qui caractérisait le P. Perrin. Il trouvait ses délices à se dépenser, à se sacrifier, à souffrir. C'est parce que la mission du Maduré ouvrait devant ses yeux la perspective de l'immolation et de la souffrance, qu'il la demanda avec instance. Sur le point de s'embarquer, il reçut de Rome un grand crucifix que lui envoyait son Père Général. Il le baise avec transport. « Ce que j'aime dans cette

croix, dit-il, c'est qu'elle est grande ; c'est qu'elle est lourde; c'est qu'elle me vient de par la sainte obéissance. » Jésus, pour lui, c'étaient ses Supérieurs, ses Frères ; c'étaient les âmes rachetées du Sang divin. De là cette soif d'obéissance, de dévouement et de zèle qui semblait le tourmenter. Toute sa vie fut invariablement réglée sur ce principe : « A mes Supérieurs il appartient d'organiser, de diriger, d'ordonner; à moi, d'obéir. » L'obéissance était pour lui « cette sagesse qui perd les âmes en Dieu ». Le dévouement surtout avait pour lui des charmes indicibles. En quelque lieu qu'on l'envoyât, quelque mission qu'on lui confiât, il n'en envisageait jamais les intérêts matériels. Mais ce que ce lieu ou cette mission pouvait lui rapporter de travaux, de peines, de sacrifices, voilà ce qu'il aimait à calculer; et mieux il était partagé de ce côté, plus il s'estimait heureux. Un tel soldat devait mourir les armes à la main. C'est, en effet, du milieu des combats qu'il soutenait pour sa cause, que Dieu appela à lui son serviteur. Il mourut à Shivaguinga, entre les bras du P. Favreux, le 19 août 1858, dans la 51me année de son âge, après 18 ans d'apostolat.

PP. Léop. Bausoit et E. de Mont. — Au mois de décembre de la même année, moururent les PP. Léopold Bausoit et Eugène de Mont. Le P. Bausoit fut une des conquêtes que Mgr Canoz fit pour sa chère Mission, lors de son premier voyage en Europe. Il était belge de naissance. Pendant cinq ans il se dévoua pour le bien des soldats chrétiens de Trichinopoly, et de cette classe de personnes qui sont de sang moitié indien, moitié européen. Le P. Bausoit était un homme

d'un zèle et d'une constance à toute épreuve. Il mourut le jour où l'Église célèbre la fête de saint François-Xavier.

Le P. de Mont, né à Toulouse, vécut moins de deux ans au Maduré. Il prêchait les stations du jubilé aux chrétiens de la côte de la Pêcherie, lorsqu'il fut saisi du choléra. Le missionnaire de Tuticorin, malade lui-même, ne put venir à son secours. Le bon Père appela à son aide Jésus et Marie, dont il baisait amoureusement les saintes images. Que pouvait-il craindre ? On allait célébrer la fête de Noël ; quel bonheur pour lui s'il pouvait naître au Ciel le jour où le Fils de Dieu a bien voulu naître sur la terre ! Il mourut en effet le 25 décembre 1858.



CHAPITRE TROISIÈME.

La Paix malheureuse.

Mgr Canoz administrateur du Vicariat de Bombay. — Concordat entre Rome et le Portugal. — La Double Juridiction. — Œuvres des missionnaires. — Adeikalabouram. — Notre-Dame de la Salette. — Conversions. — Nécrologe.

3me Période : 1858—1873.

Dicentes : Pax, Pax ! et non erat Pax. Jerem., VI, 14.

I. LE 1er novembre 1858, fut un jour mémorable dans les annales de l'Inde. Les Anglais, par leur sang-froid, leur sage tactique et la supériorité de leur discipline militaire, avaient triomphé de l'insurrection formidable qui, durant l'année 1857 et une partie de l'année suivante, avait mis le Bengale, avec plusieurs provinces du nord et du centre, à feu et à sang. Le parlement d'Angleterre, à tort ou à raison, imputa ce soulèvement à la politique qui avait jusqu'alors présidé au gouvernement de la péninsule, et refusa de proroger la charte que la reine Élisabeth avait octroyée, en 1600, à la Compagnie des Indes. La Cour des Directeurs, dont cette Compagnie dépendait, fut abolie et remplacée par un secrétaire d'État, assisté d'un conseil de quinze membres. De ce tribunal relève le vice-roi que l'Angleterre envoie aux Indes tous les cinq ans. Le nouveau régime fut inauguré le 1er nov. 1858,

dans un *Durbar* ou grande assemblée des princes indiens, tenue à Allahabad, sous la présidence de Lord Canning, qui le premier exerça les fonctions de vice-roi. Lecture fut donnée d'une proclamation de la reine Victoria. Sa Majesté déclarait qu'elle prenait sous sa protection également tous ses sujets, sans distinction de races, de castes ou de croyances, et enjoignait à tous ceux qui tenaient ou tiendraient d'elle n'importe quelle autorité, d'observer, en matière de religion, une neutralité parfaite. C'est par cette dernière clause surtout que la proclamation royale est importante pour les Missions catholiques. Le principe de neutralité religieuse a reçu une force nouvelle, non sans d'heureux résultats. L'esprit public naturellement s'est mis à l'unisson avec celui du gouvernement. Le ton des journaux et des revues à l'endroit des choses catholiques, s'il n'est pas devenu bienveillant, a cessé d'être hostile (1). Si d'être membre de l'Église catholique et romaine n'est pas encore une recommandation pour obtenir un emploi, ce n'est plus un obstacle. Ce qui eut été impossible avant 1858, savoir, un pair catholique et un converti, occupant le poste élevé de vice-roi des Indes, s'est vu depuis, et a rencontré l'approbation générale. En somme, les assurances de protection universelle, données au début du régime sous lequel l'Inde est aujourd'hui placée, n'ont pas été lettre morte; elles offrent au missionnaire catholique, qui serait lésé dans ses droits, une base sur laquelle il pourra toujours s'appuyer pour obtenir justice.

1. Nous exceptons les journaux et les revues dont le but avoué est la défense et la propagation du protestantisme.

Vers la fin de cette même année 1858, Mgr Canoz fut chargé par le Saint-Père d'une mission aussi inattendue qu'elle était honorable pour lui.

Mgr Hartmann, de l'ordre des Capucins, Vicaire Apostolique de Bombay, était, depuis plusieurs années, en instance auprès du Saint-Siège et du Général des Jésuites, en vue d'obtenir pour son Vicariat, et particulièrement pour la fondation à Bombay d'un grand collège catholique, le secours des Pères de la Compagnie. Le pape s'était montré favorable à cette demande, et Mgr Canoz, informé du désir de Sa Sainteté, avait, en 1853, envoyé à Bombay le P. Antoine Pereira pour traiter avec Mgr Hartmann de cette grave question. Divers plans furent essayés, mais n'aboutirent point. Finalement, un décret de la Propagande (13 août 1858) assigna la mission de Bombay aux PP. Jésuites. Mgr Hartmann, aux instances duquel ce dénouement doit être attribué, ayant cru devoir se démettre de sa charge de Vicaire Apostolique, Pie IX nomma Mgr Canoz administrateur provisoire du Vicariat de Bombay.

Cette nomination, qui montrait bien en quelle haute estime Mgr Canoz était tenu auprès du Saint-Siège, n'en imposait pas moins à Sa Grandeur un bien pénible sacrifice. L'évêque allait se séparer de sa chère Mission et de ses bien-aimés collaborateurs, et personne ne pouvait dire combien de temps durerait cette séparation. Rome parlait bien d'une administration provisoire ; mais « qu'en sera-t-il de ce provisoire ? se demandait Mgr Canoz. Rome a souvent des provisoires qui sont bien longs, et ce qui me reste de vie est un

provisoire qui peut être bien court. Que le bon Dieu ait pitié de nous ; je m'abandonne à sa providence. »

A la douleur de se séparer de ses Frères, s'ajoutait, comme surcroît de peine, l'état de pénurie et de souffrance où l'évêque laissait son vicariat. Depuis 1852, la Mission n'avait reçu que cinq nouveaux Pères, et depuis cette même année, la mort lui avait enlevé douze ouvriers déjà formés pour le saint ministère. Deux autres avaient dû rentrer en France pour rétablir leur santé. De plus, le P. Charles Laroche, l'un des missionnaires qui s'étaient le plus signalés dans les grandes luttes du Marava, avait été cédé à Bourbon pour l'apostolat des Indiens, et le P. Saint-Cyr venait d'y être envoyé, à titre de Visiteur, par le T. R. P. Général. Le cadre des missionnaires du Maduré était donc loin d'être complet. En écrivant ces détails au R. P. Provincial de Toulouse, Mgr Canoz s'écriait : « Mon Révérend Père, vous sentez tout ce qu'il y a d'amertume et de douleur dans les adieux que je vais faire à mes Frères, et vous me permettrez de vous adresser, en leur faveur, les paroles que le divin Maître adressait à son Père : « *Pater, serva eos... quos dedisti mihi.* »

De plus, la mission dont le Saint-Siège chargeait Mgr Canoz n'avait certes rien d'attrayant. Au Maduré, il se trouvait en pays connu ; il était au milieu de ses Frères ; il avait conquis une paix relative. A Bombay, à part un ami dont nous parlerons bientôt, il ne connaissait personne. Il savait seulement qu'il y avait là aussi des chrétiens et des prêtres schismatiques obstinés, violents ; qu'ils avaient abreuvé Mgr Hartmann

d'avanies et de chagrins. Mais le Vicaire de JÉSUS-CHRIST avait parlé ; Mgr Canoz mit sa confiance en Dieu, nomma le P. Bruni ([1]) Supérieur de la Mission durant son absence, et, accompagné du P. Pierre Mecatti et d'un F. Coadjuteur, prit la mer à Négapatam. Après une longue et pénible traversée, où son bon ange le sauva d'un naufrage imminent, il débarqua à Bombay, le 23 décembre 1858.

Pendant que Mgr Canoz s'acquittait de son mieux de la charge que lui avait méritée la confiance du Souverain Pontife, le Vicaire Apostolique de Pondichéry, Mgr Bonnand, était investi par le Saint-Siège d'une autre mission également importante : celle de visiter les vicariats de l'Inde. Accompagné de M. Laouenan, son secrétaire, plus tard archevêque de Pondichéry, Sa Grandeur parcourut l'île de Ceylan, la côte Malabare, conféra avec Mgr Canoz à Bombay, revit et parcourut le Maduré, où il fut reçu comme un père au milieu de ses enfants. Nous n'avons pas le compte-rendu de cette visite; mais nous savons que la vue des conquêtes faites sur le schisme et du bien opéré parmi les chrétiens, remplit son cœur de joie, qu'il en bénit Dieu et en exprima aux missionnaires ses vives félicitations. Il venait de quitter le Maduré pour se rendre dans le nord, quand la mort vint interrompre ses courses apostoliques (1861).

Dans les premiers mois de l'année précédente, le Maduré avait reçu un puissant renfort d'ouvriers et d'auxiliaires. Le P. Saint-Cyr, après avoir réglé les

1. Le P. André Bruni fut transféré, en 1877, de la Mission du Maduré à celle du Bengale occidental.

affaires de la mission de Bourbon, s'était rendu à Rome pour rendre compte de son office de Visiteur au nouveau Général de la Compagnie (1). De Rome il était passé en France, d'où il était reparti pour le Maduré. Il était accompagné de six missionnaires qui, ajoutés à quatre autres précédemment envoyés, achevèrent de combler les vides causés par la maladie ou la mort. En outre, le P. Saint-Cyr avait amené avec lui une colonie de sept religieuses de Marie-Réparatrice, principalement destinées à frayer les sentiers de la vie parfaite aux vierges indigènes que Dieu appellerait à cette vie.

Mais la joie ne pouvait être complète tant que le premier pasteur était absent. Un an, deux ans s'étaient écoulés, et pendant ce temps, les lettres qu'on recevait de Mgr Canoz ne parlaient que de son vif désir de revenir au milieu des siens, sans fixer l'époque de son retour. Aussi, grande fut l'allégresse, quand le P. Mecatti, rentrant au Maduré, put annoncer l'arrivée prochaine de Sa Grandeur. A force de patience et de tact, et grâce au concours précieux du R. P. Walter Steins, dont il avait fait son grand vicaire, l'administrateur provisoire de Bombay avait réussi à régler les affaires les plus importantes de ce vicariat. Laissant au P. Steins, devenu bientôt après Mgr Steins, le soin d'achever ce qu'il avait si bien commencé, il reprit le chemin du Maduré, et arriva à Trichinopoly après les fêtes de Pâques. Son absence avait duré deux ans et demi.

1. Le T. R. P. Pierre Beckx, élu le 2 juillet 1853, pour succéder au T. R. P. Jean Roothaan, décédé au mois de mai de cette même année.

Nous venons de nommer le P. Steins. Il avait d'abord été destiné au Maduré, et le R. P. Maillard, en l'annonçant, disait : « Ce n'est pas un homme que je vous envoie ; c'est une légion. » Cette première destination ne fut pas maintenue; le P. Steins fut donné à la mission de Bombay. Après avoir puissamment assisté Mgr Canoz dans la tâche difficile que le Saint-Père lui avait imposée, il fut lui-même nommé Vicaire Apostolique de Bombay et de Pouna. Il exerça cette charge jusqu'en 1867, et fut alors transféré à l'archevêché de Calcutta qu'il occupa pendant dix ans. Homme de zèle et de dévouement, excellent administrateur, Mgr Steins était encore un linguiste distingué et un théologien émérite. Il fut une des lumières du Concile du Vatican qui l'élut membre de la commission *de Fide*. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de se démettre de ses fonctions de Vicaire Apostolique, il se rendit à Rome et se présenta au Pape Léon XIII, peu après le commencement de son glorieux pontificat. « Saint-Père, lui dit-il, voici un pauvre soldat qui est tout confus de se retirer du combat à l'âge où Votre Sainteté prend en main le commandement de la milice de Jésus-Christ. » Mais le Pape consola l'illustre vétéran, lui dit qu'il avait bien mérité de l'Église, et fit des vœux pour le prompt rétablissement de sa santé. Aumônier du Sacré-Cœur de Conflans, Mgr Steins ne put se faire aux douceurs de la retraite; dès que ses forces furent un peu rétablies, il s'offrit au Souverain-Pontife pour travailler encore. Léon XIII lui confia la mission de la Nouvelle-Zélande. Il partit aussitôt pour son nouveau vicariat; mais à peine arrivé, il tomba malade.

Sur l'ordre des docteurs, qui prescrivirent un changement de climat, il s'embarqua pour l'Australie, et mourut à Sidney en 1880. Mgr Steins fut jusqu'à la fin l'ami intime de Mgr Canoz, l'ami aussi de la Mission à laquelle il avait d'abord été destiné. A ce double titre il mérite ces quelques lignes que nous consacrons à sa mémoire.

II. Un autre événement, d'une importance encore plus grande, date des premières années de la période qu'embrasse ce chapitre : nous voulons dire le concordat entre Rome et le Portugal, qui mit fin au vieux schisme goanais et inaugura le régime de la *Double Juridiction.*

Tandis que le Portugal, parfaitement indifférent pour tout ce qui regardait les intérêts des âmes, ne se préoccupait que de son droit de patronage, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, qui est aussi le Père des fidèles, gémissait sur la triste condition où le refus d'obéissance des prêtres de Goa avait placé les chrétientés de l'Inde, et cherchait à y apporter remède. Dans ce but, Grégoire XVI, vers la fin de son pontificat, et après lui, Pie IX, avaient, à diverses reprises, entamé avec le Portugal des négociations que le mauvais vouloir de la cour de Lisbonne avait empêché d'aboutir. Enfin, Rome voulut voir, ce semble, ce qu'il serait possible d'obtenir en donnant satisfaction aux vaniteuses exigences de ce petit État. Un concordat fut conclu, dont les clauses peuvent se résumer dans les quatre articles suivants :

1° Le Pape et le roi de Portugal devaient s'entendre pour la nomination d'un nouvel archevêque de Goa,

et pour fixer les limites de son diocèse et de sa juridiction.

2° Des mesures devaient être prises pour l'érection de nouveaux évêchés sur les territoires jadis appartenant au Portugal, par exemple, à Cochin, à Maïlapour; ces évêchés devaient être dotés par le Portugal, être occupés par des évêques portugais, et dépendre spirituellement de l'archevêque de Goa.

3° Le roi de Portugal était autorisé, dès qu'il en aurait la volonté et les moyens, à fonder d'autres évêchés sur les territoires actuellement soumis aux vicaires apostoliques, dont la juridiction cesserait *ipso facto ;* Sa Majesté s'obligeait à fournir les fonds nécessaires pour l'établissement et l'entretien des nouveaux évêchés.

4°. Six années étaient laissées au Portugal pour exécuter les clauses du concordat. Durant cet intervalle, l'archevêque de Goa était investi d'une juridiction *extraordinaire* sur les églises, les prêtres et les chrétiens qui, à la date de la signature du concordat, soit dans le Maduré, soit hors du Maduré, étaient en révolte contre l'autorité des vicaires apostoliques.

Ce concordat, qu'on veuille bien le remarquer, portait la date du 21 février 1857 ; mais ce ne fut que trois ou quatre ans après que les missionnaires en eurent connaissance.

Les concessions faites au Portugal par la Cour romaine étonneront le lecteur, tout comme elles étonnèrent les missionnaires, lorsqu'ils en furent instruits. En accordant à Sa Majesté Très-Fidèle les privilèges contenus dans le troisième article du concordat, le Vi-

caire de Jésus-Christ ne sacrifiait-il pas ses meilleurs auxiliaires ? Que deviendraient les vicaires apostoliques, et les missionnaires leurs collaborateurs, quand le Portugal s'aviserait de créer un évêché dans tel ou tel vicariat ? Qu'adviendrait-il des chrétientés, qui jadis étaient tombées dans une condition si misérable, lorsqu'elles étaient administrées par des prêtres indo-portugais ?

A ces questions nous répondons : Sans doute, dans le cas où le Portugal aurait profité de la facilité que lui laissait le Saint-Siège, d'établir et de doter des évêchés dans l'Inde entière, le Vicaire de Jésus-Christ se serait vu dans la nécessité d'imposer aux missionnaires un sacrifice dont il n'est guère possible de mesurer l'étendue. Mais le Saint-Père connaissait l'esprit d'obéissance et d'abnégation de ses fidèles serviteurs. Il aurait ouvert ailleurs un autre champ à l'exercice de leur zèle; sur un ordre ou un simple désir de Sa Sainteté, ils s'y seraient transportés, heureux de faire en cela encore la volonté de Dieu.

Quant aux chrétiens, leur condition eût été bien à plaindre s'ils avaient dû retomber dans l'état où ils se trouvaient avant l'arrivée des missionnaires envoyés par le Saint-Père. Mais si le Portugal était sincère, c'est-à-dire, si en acceptant l'honneur du protectorat, il en assumait aussi les charges et les obligations ; — et Rome évidemment l'entendait ainsi, et elle en faisait une condition *sine qua non* de ses concessions ; — le Portugal était tenu de présenter pour évêques des hommes de science et de vertu, de leur fournir l'argent nécessaire pour établir et maintenir des séminaires

d'où sortiraient des prêtres pieux et instruits, pour fonder des écoles, des collèges, etc. Si ces conditions étaient remplies, le sort des chrétientés était assuré ; si elles ne l'étaient pas, Rome recouvrait sa liberté, et le Portugal ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même si les privilèges qui lui avaient été accordés, lui étaient retirés.

Mais tout ce que nous venons de dire n'est qu'une pure hypothèse. En réalité, Rome ne pouvait guère espérer que les conditions auxquelles s'obligeait le Portugal, seraient jamais remplies. En effet, le Vicaire Apostolique, se retirant avec ses missionnaires, aurait dû être remplacé par un évêque portugais amenant à sa suite un clergé portugais. Cet évêque et son clergé eussent hérité des œuvres que les missionnaires avaient établies,c'est-à-dire d'un collège qui réclame tout un corps de professeurs distingués, de nombreuses écoles dont il faut payer les maîtres, de communautés religieuses qu'il faut entretenir, d'un certain nombre d'orphelinats, d'hospices, de catéchuménats, etc. Pour maintenir tant d'établissements, les missionnaires ont les secours que l'Œuvre de la Propagation de la Foi et l'Œuvre de la Sainte-Enfance allouent aux missions catholiques. Mais l'Inde, divisée en évêchés portugais, desservie par un clergé portugais, cessait d'être un pays de missions ; le Portugal prenait sur lui-même de soutenir de ses propres deniers les œuvres qui auparavant vivaient des aumônes de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Or, il y avait plus qu'une très grande probabilité, il y avait une certitude morale que le Portugal, vu ses antécédents, vu l'esprit de ses

gouvernants, vu le déplorable état de ses finances, ni ne voudrait, ni ne pourrait s'imposer de tels sacrifices; que, par conséquent, les obligations qu'il assumait ne seraient jamais remplies. Ce qu'il était facile de prévoir, arriva ; les six années laissées au cabinet de Lisbonne pour l'exécution des clauses concordataires, s'écoulèrent ; Goa reçut un nouvel archevêque, ayant juridiction *ordinaire* sur le diocèse de Goa, *extraordinaire* sur les prêtres et les chrétiens ci-devant schismatiques, et ce fut tout. Le Portugal ne put se résoudre à débourser l'argent nécessaire pour la fondation d'un seul évêché. D'où nous concluons que Rome, tout en paraissant sacrifier ses missionnaires, avait tout simplement concédé au Portugal ce qui devait le mettre dans son tort. En poussant les concessions jusqu'aux limites du possible, elle n'avait pas seulement montré son grand désir d'en venir à un accommodement qui mît fin au schisme dans l'Inde ; elle avait de plus ôté au gouvernement portugais tout motif raisonnable de plainte à l'avenir.

Mais si le troisième article du concordat était au fond assez inoffensif, parce qu'il était inexécutable, il n'en était pas de même du dernier. Cet article stipulait que le nouvel archevêque de Goa recevrait, sous sa juridiction extraordinaire, les églises et les territoires où l'autorité du Vicaire Apostolique n'était pas reconnue à l'époque où fut signé l'accord entre Rome et le Portugal. L'archevêque de Goa étant nommé (il fut nommé en 1862), cette clause devait recevoir son exécution immédiate ; or ceci aurait entraîné des conséquences déplorables pour ce qui regarde le Maduré. Ce point demande à être éclairci.

La position des missionnaires du Maduré, si on la compare à celle où l'on se trouvait dans les vicariats voisins, était tout à fait exceptionnelle. Dans les vicariats de Coïmbatour et du Maïssour il n'y avait pas un seul prêtre goanais ; partant le schisme y était inconnu. Pondichéry n'avait que deux prêtres schismatiques, occupant des postes insignifiants. Le Maduré, au contraire, ayant été envahi par les prêtres goanais qui, à l'arrivée des missionnaires envoyés par le Saint-Siège, se mirent en révolte contre l'autorité légitime, ceux-ci s'étaient trouvés en face d'un parti schismatique contre lequel la lutte s'imposait de toute nécessité.

Ils luttèrent donc, au nom de Dieu et de son Vicaire sur la terre. La guerre fut longue, meurtrière pour un grand nombre ; les défenseurs de l'unité eurent leurs revers ; mais, en fin de compte, ils firent de précieuses conquêtes. Rome, cependant, soutenait leur courage, leur adressait des lettres de félicitations, les exhortait à persévérer dans la lutte, témoin la lettre suivante du cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande.

« Il m'a été extrêmement agréable d'apprendre que le Seigneur a bien voulu récompenser les fatigues apostoliques et le zèle infatigable du P. Castanier par le retour à l'autorité légitime de nombreuses églises dans le Marava. Aussi, tout en rendant à l'Auteur de tout bien les actions de grâces qui lui sont dues, je ne saurais omettre de témoigner à Votre Révérence, au P. Castanier et à ses collaborateurs, ma particulière satisfaction. En même temps, je les exhorte à poursuivre leur œuvre, mettant toute leur ardeur à cultiver le champ que le Père de famille leur a confié, sans

s'arrêter aux considérations humaines et sans se préoccuper des éventualités futures. »

Cette lettre était adressée au R. P. Bruni qui, durant l'absence de Mgr Canoz, remplissait les fonctions de provicaire. Elle portait la date du 13 août 1859 : deux ans et demi après la signature du concordat ! Les conquêtes, dont l'éminent cardinal félicitait les missionnaires, étaient toutes récentes, postérieures, pour la plupart, de deux ans à la date de ce même concordat, dont les Pères n'avaient pas encore entendu parler. Elles se résumaient dans le retour à l'unité catholique de douze à quinze mille chrétiens.

Or, ces douze ou quinze mille chrétiens, conquis à l'unité dans les conditions que nous venons de signaler, devaient, en vertu du dernier article du concordat, être soustraits à l'obédience du Vicaire Apostolique, et passer, avec leurs églises, sous la juridiction de l'archevêque de Goa. Pour montrer combien cette rétrocession eût été déplorable, nous n'avons rien de mieux à faire que de laisser parler Mgr Canoz. Voici comment il s'en exprimait dans une lettre adressée au commissaire envoyé de Rome pour régler, de concert avec le commissaire de Portugal, les questions relatives au concordat. La lettre est du 28 janvier 1863.

« Nous sommes entrés en possession de ces églises, disait Mgr Canoz, non seulement avec la permission, mais avec l'approbation solennelle de la Sacrée-Congrégation de la Propagande. Pourrait-on supposer que le Saint-Père, après nous avoir exhortés à faire tous nos efforts pour soumettre ces églises à notre obéissance, même après la signature du concordat, veuille

maintenant nous en déposséder ? Il est sûr que si les missionnaires avaient pu supposer une pareille intention, ils se seraient bien gardés de travailler, avec tant de peines et de fatigues, à une œuvre qui devait plus tard tourner à la ruine des missions et des âmes, plutôt qu'à leur profit. Car, si on nous force à rendre ce que nous avons pris, ou plutôt ce que les chrétiens nous ont donné, de deux choses l'une : ou bien notre conduite sera taxée de brigandage et d'imposture, pour avoir trompé les populations et agi de notre propre chef ; ou bien, ce qui est plus grave encore, l'honneur du Saint-Siège serait publiquement compromis, puisqu'on ne manquerait pas de l'accuser de se mettre en désaccord et en contradiction avec lui-même. »

Le Commissaire Apostolique à qui cette lettre était adressée, était Mgr Salvador Saba, de l'ordre des Capucins, archevêque de Carthage. Il était arrivé dans l'Inde le 16 décembre 1862, en compagnie de Mgr Jean-Chrysostome d'Amorim Pessoa, le premier archevêque de Goa investi de la juridiction extraordinaire.

Il va sans dire que l'archevêque de Goa et le commissaire de Sa Majesté Très-Fidèle tenaient pour l'exécution de l'article concordataire ; Mgr Saba lui aussi penchait dans le même sens. Le cardinal Barnabo, auquel Mgr Canoz en avait référé, ne pouvait guère répondre autre chose, sinon que le commissaire du Saint-Siège ayant été investi de pleins pouvoirs, c'était à lui de tout régler. Il y eut alors pour Mgr Canoz une heure de terrible angoisse, sous la pression de laquelle il écrivait au cardinal Barnabo : « Je viens

de dire le *Consummatum est* avec le calme de la résignation. J'ai fait mes observations, comme il était de mon devoir. Il ne me reste plus qu'à baisser la tête et à me soumettre en paix, quoi qu'il arrive, puisque ma responsabilité se trouve entièrement dégagée. Je prévois bien qu'il faudra nous résigner à boire le calice jusqu'à la lie ; puisse l'amour de Jésus-Christ nous en adoucir l'amertume ! »

La solution de cette grosse difficulté vint du côté d'où on devait le moins l'attendre. Dans le courant de l'année 1861, un an, par conséquent, avant l'arrivée de l'archevêque de Goa, mais quatre ans après la signature du concordat, vingt-huit églises de la côte Malabare s'étaient données à l'administrateur de Cochin et, en conséquence, étaient passées sous la juridiction goanaise. Aux termes du dernier article du concordat, ces églises devaient rentrer sous l'obédience du Vicaire Apostolique de Vérapoly. Mais l'archevêque de Goa ne l'entendait pas ainsi. Il fit observer que les chrétiens du Malabar s'étaient volontairement donnés à lui, qu'ils ne consentiraient jamais à se soumettre à l'archevêque de Vérapoly, mais se feraient plutôt protestants ou païens ; qu'il fallait prendre en pitié ces pauvres âmes : autant de raisons dont Mgr Canoz pouvait s'emparer, en les appliquant aux églises du Marava. Sa Grandeur fit remarquer l'inconséquence. Un accommodement s'en suivit. Il fut réglé que les chrétiens du Malabar resteraient attachés à l'archidiocèse de Goa, et que l'archevêque renoncerait à ses droits sur les chrétientés du Maduré qui, même après le 21 février 1857, étaient passées sous la juridiction du

Vicaire Apostolique. Le P. Bruni reçut la première assurance de cet arrangement de la bouche même du Commissaire du Saint-Siège, à Otacamund, où Mgr Saba avait établi sa résidence, et le prélat confirma lui-même cette décision à Mgr Canoz, auquel fut ainsi épargné le calice qu'il avait accepté avec tant de résignation.

Cette question des églises est à peu près la seule que Mgr Saba réussit à terminer. En arrivant aux Indes il avait espéré, un peu naïvement peut-être, que le Portugal ferait face à ses obligations ; les refus auxquels il se heurta firent vite évanouir cet espoir. Ne pouvant accorder ce qu'il prévoyait devoir entraîner la ruine des âmes, ni obtenir du commissaire portugais qu'il consentît à aucun sacrifice, il en conçut une immense douleur à laquelle il succomba, le 29 mai 1863. Son assesseur, Mgr Howard, fut rappelé à Rome. M. Despommier, plus tard Vicaire Apostolique de Coïmbatour, qui les avait assistés l'un et l'autre, s'y rendit aussi ; il était porteur de lettres et de rapports adressés par les évêques au Saint-Père. Rome se contenta d'attendre; le Portugal persista dans son inaction, et le concordat de 1857 resta à l'état de lettre morte.

Néanmoins un résultat important s'était produit : les prêtres et les chrétiens qui, à l'arrivée aux Indes des deux commissaires et de l'archevêque de Goa, c'est-à-dire en 1862, étaient encore en rébellion contre les Vicaires Apostoliques, tombèrent sous la juridiction extraordinaire de l'archevêque. Le Maduré garda donc son *statu quo*, avec le schisme en moins et la Double Juridiction en plus.

En somme, la Mission avait-elle gagné à ce changement ?

Avant tout, il importe de se faire une juste idée de cette double juridiction. Prenons, comme exemple, la ville de Trichinopoly. Avant 1862, cette ville avait un prêtre, une église et environ 2,000 chrétiens en révolte contre le Vicaire Apostolique, leur Supérieur légitime : ils étaient, par conséquent, schismatiques. En cette même année, Rome leur donne pour Supérieur ecclésiastique l'archevêque de Goa ; ils reconnaissent l'autorité de ce dernier ; leur position est régularisée. Les fidèles de Trichinopoly formeront désormais deux chrétientés parfaitement distinctes et indépendantes, et cependant plus ou moins mêlées ; car la même rue, parfois la même maison, peuvent être habitées par des chrétiens qui ne sont pas de la même obédience. Voyons maintenant quelles seront les conséquences. — Le Supérieur de l'une des chrétientés est sur les lieux ; celui de l'autre est à plus de 400 milles de distance. C'est-à-dire, l'un a sous ses yeux ses prêtres, ses chrétiens ; il donne des ordres, et il s'assure qu'ils sont exécutés ; il signale des abus, et il veille à ce qu'ils cessent ; il connaît les besoins de ceux qui lui sont confiés, et il prend les moyens qu'il juge les meilleurs pour y pourvoir. L'autre ne peut être instruit de l'état de sa chrétienté que par des rapports dont il lui est impossible de contrôler l'exactitude. Il pourra donner une direction, même un ordre ; comment saura-t-il que cette direction a été suivie, que cet ordre a été exécuté ? Il entendra parler d'abus ; qui lui dira le moyen de les extirper ? Saurait-il trouver le moyen et le prescrire,

comment en assurer l'emploi ? Il est évident que les chrétiens et les prêtres placés sous la juridiction extraordinaire, par le fait qu'ils sont soustraits à la surveillance de l'autorité ecclésiastique, seront dans une condition tout à fait défavorable au point de vue de leurs intérêts spirituels.

Ce n'est pas tout ; les conflits entre prêtres et chrétiens des deux juridictions seront inévitables. L'expérience montre assez qu'il en est ainsi partout où deux juridictions distinctes fonctionnent côte à côte ; il en serait ainsi dans n'importe quel diocèse du monde, si une partie du troupeau, une fraction de ville ou de village, était soustraite à l'ordinaire du lieu et placée sous la juridiction d'un évêque étranger. Ces sortes de conflits sont inhérents à la nature humaine. Mais ailleurs du moins ils pourraient n'être que des accidents ; la paix, la bonne entente seraient l'état ordinaire. Au Maduré il ne pouvait guère en être ainsi, à cause des dispositions de l'une des deux parties. Qu'étaient-ce, en effet, que ces prêtres et ces chrétiens qui relevaient désormais de l'archevêque de Goa ? C'étaient d'anciens révoltés qui, pendant de longues années, avaient bravé l'autorité du Saint-Siège, qui auraient persévéré dans leur révolte, si le Saint-Siège ne les avait, en quelque sorte, mis dans l'impuissance d'y persévérer. Les prêtres goanais, en reconnaissant l'autorité de l'archevêque de Goa, n'avaient pas changé leurs dispositions à l'égard des Vicaires Apostoliques, ni, en un sens, à l'égard de l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. A leurs yeux, les Vicaires Apostoliques et leurs missionnaires étaient toujours des usurpateurs qui, au mépris de droits im-

prescriptibles, s'étaient emparé du champ dont les prêtres goanais étaient légitimes possesseurs. A leurs yeux, la suprême majesté était celle du roi Très-Fidèle, et ses décrets pesaient plus dans la balance que les décisions émanées de la cour romaine. Que ces dispositions ne fussent pas également prononcées chez tous, qu'il y eût même, surtout parmi les prêtres nouveaux venus, des exceptions, nous le voulons bien ; mais c'étaient les dispositions du clergé goanais considéré comme corps ; et des prêtres elles passaient dans les chrétiens de leur obédience. Que pouvait-il en résulter, sinon un état d'hostilité entre les fidèles des deux juridictions, et une multitude d'embarras pour les missionnaires et pour le Vicaire Apostolique ?

Les embarras et les conflits d'autorité auraient été bien amoindris, si les prêtres de la juridiction goanaise avaient été des hommes de science et de conscience. Mais l'ignorance sera le triste apanage du plus grand nombre ; et, avec l'ignorance, une telle élasticité, ou plutôt une telle absence de principes, qu'ils pourront permettre ou tolérer de flagrantes violations des lois ecclésiastiques ou divines ; permettre, par exemple, que des parents chrétiens envoient leurs enfants aux écoles où s'enseigne la religion protestante ; que les chrétiens des basses castes fassent de la musique aux solennités païennes ou travaillent pour le service des pagodes ; que des enfants contractent l'union matrimoniale avant d'avoir atteint l'âge canonique. Pour eux les limites de juridiction seront comme non avenues ; ils marieront les chrétiens de l'autre obédience sans autorisation aucune, sans se préoccuper des empêchements.

Un abîme appelle un autre abîme. Tandis que les chrétiens de la juridiction goanaise sont administrés par des prêtres qui font assez bon marché du droit naturel et du droit canonique, ceux de l'autre juridiction devront obéir à des pasteurs qui ne connaissent pas de compromis avec les lois de l'Église et la voix de la conscience. Ce que les prêtres goanais autorisent, les missionnaires seront obligés de le défendre ; les chrétiens d'une juridiction se verront donc interdit ce que les chrétiens de l'autre juridiction peuvent pratiquer en toute liberté. De là des scènes comme celle-ci : « Père, je veux marier ma fille à un tel. — Mon ami, cela ne se peut pas : ta fille n'a pas l'âge ; de plus il y a un empêchement du premier degré. — Mais mon voisin a marié la sienne qui est plus jeune, et il l'a mariée à un parent tout aussi rapproché. — Ton voisin appartient aux goanais ; je n'ai rien à y voir. — Mais le prêtre a béni le mariage. — Mon ami, encore une fois, je ne puis faire ce que l'Église me défend, etc. A quoi aboutira un tel dialogue, si le chrétien n'est pas de bonne trempe, s'il s'entête ? A une conclusion comme celle-ci : Puisque le souami refuse de faire le mariage, je m'adresserai au prêtre goanais.

Puisque Trichinopoly est le lieu que nous avons choisi pour montrer comment s'exerce la double juridiction, nous signalerons un fait qui s'est passé dans cette ville, il y a une douzaine d'années. Dans un quartier de la cité, les chrétiens, de leur propre mouvement et à leurs frais, s'étaient bâti une église. L'église bâtie, ils voulurent avoir un prêtre pour la desservir. Mgr Canoz leur fit observer qu'il n'avait

pas de prêtre dont il pût disposer, que l'église commune n'était qu'à quelques pas de leurs maisons. Cette réponse ne les satisfit pas. En pareil cas il se trouve toujours quelques mauvaises têtes qui ne reculent pas devant les moyens extrêmes : « Si Sa Grandeur ne veut pas nous donner un prêtre, nous en trouverons un dans l'autre juridiction. » Ils disaient vrai ; un prêtre goanais trouva moyen de s'arranger avec sa propre conscience de manière à répondre à leur appel ; grand scandale, dont tout Trichinopoly peut rendre témoignage, et qui ne cessa que lorsque le Vicaire Apostolique consentit à satisfaire, en partie, les exigences de ces chrétiens insoumis. Nous ne sachons pas que l'auteur du scandale ait été puni par ses Supérieurs.

Ce fait, pris entre beaucoup d'autres, peut donner une idée du genre d'ennuis et de difficultés suscités aux missionnaires par le contact ou le mélange des deux juridictions. Qu'avaient-ils gagné au nouvel état des choses ? Ce n'était plus la guerre ; ce n'était pas la paix ; à plusieurs même la guerre ouverte eût paru préférable. Longtemps ils avaient prié le Seigneur de les délivrer du schisme qui paralysait leurs efforts ; la double juridiction étant un obstacle à peine moindre à l'extension du royaume de Dieu, ils soupiraient maintenant après leur délivrance de la double juridiction. Elle pesait d'ailleurs au Saint-Siège autant qu'aux missionnaires, et si elle n'a pas été entièrement abolie, nous verrons que ce n'a pas été la faute du Vicaire de Jésus-Christ [1]. Mais assez sur cette matière.

1. Nous devons à la vérité d'ajouter que la guerre sourde qui survécut à l'établissement de la double juridiction, ne commença pas tout

III. Les efforts des missionnaires, durant les années qui suivirent l'établissement de la double juridiction, tendirent surtout à doter la Mission de sanctuaires convenables, à consolider et à développer les œuvres précédemment établies, à améliorer la condition des ouvriers évangéliques. Les deux périodes précédentes, envisagées dans leur ensemble et leurs résultats, avaient été surtout des périodes de luttes et de conquêtes ; celle-ci fut plutôt une période de développement et de consolidation.

Ce qu'il fallait avant tout aux chrétiens du Maduré, c'étaient des églises. Celles que les missionnaires avaient conquises sur les anciens schismatiques, quelque chères qu'elles fussent aux fidèles, étaient pour la plupart, si on n'envisage que le gain matériel, de bien pauvres acquisitions : vieux édifices, mal éclairés, mal entretenus, dont les murailles et les voûtes lézardées menaçaient ruine. Il y avait d'ailleurs des chrétientés qui n'avaient jamais eu d'église, ou qui pouvaient à peine en retrouver les restes sous les

d'abord. Une lettre de Mgr Canoz au T. R. P. Beckx prouve même qu'il crut un moment à une paix définitive. « Le résultat de la paix avec les prêtres de Goa, disait Sa Grandeur, est d'avoir mis fin aux tracasseries, aux disputes et aux procès. Maintenant chacun reste avec le prêtre auquel il était uni à l'arrivée de l'archevêque de Goa. » Cette lettre était du mois de septembre 1864. — Mais en 1865, écrivant au cardinal Barnabo, il était beaucoup moins explicite. « Les prêtres de Goa, disait-il, s'observent davantage et sont plus réservés, sauf quelques exceptions... ». Au mois de février 1866, tout était changé. Il écrivait au même Cardinal: « Les embarras qu'entraîne la double juridiction ne font qu'augmenter de jour en jour, au détriment de la paix et au risque de troubler la conscience des missionnaires. Pour les prêtres de Goa, en général, ils ne se font pas scrupule de bénir les mariages qui se présentent à eux, même lorsqu'ils appartiennent à notre juridiction. »

herbes et les ronces ; qui, pour maison de prière, devaient se contenter d'un hangar fait de lattes de bambous et recouvert de feuilles de palmier, ou d'une masure en terre qu'une pluie un peu forte, un vent un peu violent, pouvaient jeter à bas. C'était un grand déficit ; car l'église est comme le cœur d'une chrétienté ; si l'une manque ou se trouve dans un état misérable, l'autre végète plus ou moins. Cela est vrai partout ; c'est encore plus vrai pour des chrétientés nées au milieu du paganisme et exposées à tomber dans les pièges de l'hérésie. Dans l'Inde, le paganisme montre avec orgueil ses pagodes et leurs immenses richesses, auxquelles la politique anglaise n'a pas osé toucher. A l'époque dont nous parlons, le protestantisme avait déjà élevé à grands frais des temples somptueux. Pour relever la religion catholique aux yeux des païens et leur inspirer le désir de l'embrasser, il fallait lui donner des sanctuaires dignes d'elle ; il le fallait encore pour détourner les fidèles des temples hérétiques.

Les missionnaires le comprirent et mirent la main à l'œuvre. Autant que leurs ressources le permirent, ils construisirent églises et chapelles. Quelques-uns de ces sanctuaires méritent une mention spéciale.

Dans le district du nord, nous signalerons la charmante petite église de Manarcoudy et la grande église de Pattoucottey. Au centre de la première s'élève un dôme gracieux, auquel viennent aboutir quatre bras de croix d'égale longueur. La seconde est remarquable par la largeur de sa nef et sa majestueuse coupole qui s'élève à une hauteur de soixante-quinze pieds.

Nous mentionnerons aussi l'église de Tanjaour, élégant sanctuaire à trois nefs, dédié au Sacré Cœur de Jésus, et capable de contenir 2,000 personnes. Commencé en 1866, il ne fut achevé qu'en 1873. Il doit son existence, en partie, aux riches offrandes d'un chrétien du Maduré.

Dans la mission du centre, nommons en premier lieu l'église Saint-Joseph de Dindigul, bâtie à l'aide des aumônes recueillies par le P. Saint-Cyr. La première pierre en fut posée le 24 octobre 1866, et six ans après, presque jour pour jour, eut lieu l'inauguration de l'édifice. Ce sanctuaire est tout dans le style gothique; la façade est flanquée de deux grandes tours terminées en flèche ; les contreforts sont surmontés de tourelles élancées ou d'élégants clochetons que l'œil aperçoit de loin, semblables à une forêt aérienne.

L'ancienne église de Souranam, conquise sur le schisme au prix de tant de luttes et de procès, n'était qu'un édifice ruineux qu'il fallait reconstruire à neuf ; gros travail que le P. Edmond Favreux entreprit sur les fonds de la Providence. « Ma pauvre église de saint Jacques va bien lentement, écrivait-il en 1863 ; elle sera grande ; c'est tout ce que je puis en dire. Je m'accuserais d'avoir été trop entreprenant, si ce n'était se défier de la Providence, qui ne saurait manquer à une œuvre dont le but est la plus grande gloire de Dieu. » La Providence, en effet, lui vint en aide. En 1869 l'église Saint-Jacques de Souranam était terminée, et Mgr Canoz, en personne, en faisait solennellement la dédicace.

Vers la même époque s'achevait, dans une autre

partie du Marava, la grande et belle église de Couttelour, dédiée à l'Immaculée Conception.

Dans le district du sud, l'intéressante colonie d'Adeikalabouram, que nous avons mentionnée au chapitre précédent et dont nous reparlerons bientôt, vit le pauvre hangar qui lui avait d'abord servi de maison de prière, remplacé par une belle église gothique. Vers le même temps, Palamcottah s'embellissait d'un sanctuaire aux proportions modestes, mais d'une élégance et d'un goût parfait. Son portique est surmonté d'une tour octogonale, légère et gracieuse, qui monte à une hauteur de quatre-vingts pieds, et domine glorieusement Palamcottah et Tinnevelly.

Après dix-sept années de labeur patient, le P. Joseph Grégoire dotait la grande chrétienté de Vadakenkoulam d'une église probablement sans pareille au monde. Cette chrétienté se compose de deux castes, les Vellages et les Sanars. Les premiers affirmant leur supériorité et les autres refusant de se reconnaître inférieurs, il était impossible de les accommoder dans le même vaisseau. Pour contenter ces grands enfants, qu'il est inutile de raisonner lorsqu'il s'agit de l'honneur de la caste, on prit le parti de bâtir une église en forme de compas ouvert ; savoir deux nefs séparées, écartées à leurs bases, se rapprochant de plus en plus, et aboutissant par leur sommet à un sanctuaire commun. L'une des deux nefs est occupée par les chrétiens de la caste des Vellages, l'autre par la caste des Sanars. Quand le prêtre à l'autel se tourne vers le peuple, il a ceux-ci à sa gauche, ceux-là à sa droite. L'espace compris entre les deux nefs est un lieu couvert, une sorte de terrain

neutre. C'est dans ce lieu que le missionnaire se place pour entendre les confessions. Sanars et Vellages se succèdent alternativement, venant et revenant par le passage qui mène à leurs nefs respectives.

Il en coûte partout de bâtir. Mais, ailleurs du moins, pourvu que l'argent ne manque pas, on s'en tire du reste assez facilement. Il n'en est pas ainsi au Maduré, surtout dans le Marava. « Il faut, dans la rigueur du terme, créer les matériaux, c'est-à-dire, faire cuire les briques, brûler la chaux, charrier de loin le sable et le bois. Les ouvriers, en général, maçons et charpentiers, sont d'une inhabileté incroyable et d'une paresse désespérante. Ils reprennent, abandonnent les travaux à volonté. Il faut cependant, faute de mieux, s'en servir. C'est ce qui faisait dire à un missionnaire qu'il n'y a pour les constructeurs d'églises que deux beaux jours : celui où on pose la première pierre et celui où on fait la dédicace de l'édifice. » Ainsi parle le P. Saint-Cyr.

On avait espéré que l'érection de sanctuaires décents relèverait l'honneur de la vraie religion, ferait monter le niveau moral des chrétientés et donnerait un nouvel élan à la foi et à la piété ; les résultats répondirent à ces espérances. En plusieurs endroits il s'opéra comme une transformation. Des chrétiens qui étaient regardés, et qui se regardaient eux-mêmes comme la lie du peuple, apprirent à se respecter et à se faire respecter. La religion refleurit où elle avait été languissante. A Dindigul, par exemple, au lieu de cent ou cent cinquante personnes, un millier de fidèles se pressaient dans la nouvelle église pour assister aux offices du dimanche ;

et, quand venait une grande fête, ils accouraient de tout le district, au nombre de cinq ou six mille.

Le rôle qu'une église centrale est destinée à remplir est assez bien décrit par le P. Favreux, en parlant de sa grande église de Souranam.

« Dans l'impossibilité où je suis d'atteindre tous mes chrétiens, je m'efforce de les rattacher à ce centre. Ces bons Indiens répondent avec empressement à mon désir. La caste des Sanars a construit pour elle, auprès de l'église, un grand hangar en maçonnerie. Les Pallers se sont déjà imposé cent roupies pour faire les frais de la procession un jour de la neuvaine qui précède la fête de saint Jacques. La caste, dite des Tamoulers, entre dans ce mouvement. Les Odéages, qui sont assez nombreux, se décideront sans doute à les suivre, quand ils verront finir cette église tant désirée, qui pourra contenir 3,000 personnes. Le grand apôtre, patron de Souranam, est vraiment le lien des âmes entre elles et avec le Ciel. Resserrer ce lien, l'étendre, le faire aimer, voilà, je crois, mon premier devoir. »

C'est un beau spectacle, en vérité, que présentent ces églises, centres d'une vaste chrétienté, au retour d'une grande fête. Neuf jours avant la solennité commencent les préparatifs. On plante le grand mât, au sommet duquel flottera le drapeau bénit par le prêtre; on s'occupe d'embellir l'église, de l'agrandir au moyen d'élégants *pandels* ou pavillons, élevés devant la façade. On prépare les illuminations, les feux d'artifice ; on approprie, on élargit les *sattrams* ou hangars, destinés à servir d'abri aux chrétiens venus de loin. Ils arrivent par bandes, dès le premier jour de la neuvaine, pères,

mères, enfants, portant sur leur tête des provisions pour plusieurs jours et leurs ustensiles de ménage. Chaque caste a son hangar, chaque famille son petit coin où elle fait sa cuisine et prend son repos. Durant le jour, on suit les exercices de la neuvaine ; ce sont, outre la messe, des instructions, des prières ou des lectures communes, des chemins de croix. Le missionnaire du lieu est assisté de plusieurs de ses confrères qu'il a invités pour l'occasion. Leur grand travail est celui des confessions. C'est comme un flot qui ne tarit pas ; tandis que les uns se confessent, d'autres, groupés autour d'un catéchiste ou d'un frère de Notre-Dame des Sept-Douleurs [1], font l'*aïttam* ou la préparation à la confession. Chaque jour de la neuvaine se clôture par une procession aux flambeaux, dont les diverses castes font tour à tour les frais. Au dernier jour a lieu la grande procession, qui prend parfois la nuit entière, et couronne la fête.

IV. En même temps qu'elle s'enrichissait de nouvelles églises, la Mission développait et consolidait les œuvres précédemment établies, surtout ses orphelinats et ses écoles. Jusqu'en 1866 le collège Saint-Joseph était resté en dehors du mouvement qui, depuis dix ans, poussait tous les établissements de ce genre à se rattacher à l'université de Madras. En 1866, pour des raisons que nous dirons ailleurs, l'affiliation du collège à cette université fut résolue. Le nombre des élèves tripla aussitôt, et il devint nécessaire d'agrandir les

1. La Congrégation des Frères de N.-D. des Sept-Douleurs fut fondée en 1850, par le P. Ant. Pereira. Les membres de cette Société font des vœux temporaires dont l'évêque peut les dispenser. Les missionnaires ont trouvé en eux de précieux auxiliaires.

bâtiments. Le développement donné au collège s'étendit, dans une certaine mesure, aux écoles de la Mission. Les méthodes indiennes d'enseignement, vingt fois séculaires, furent abandonnées; à l'étude du tamoul on ajouta celle de l'anglais. L'instruction, ainsi modifiée, pouvait désormais être poursuivie au collège, où l'on envoyait les enfants qui donnaient les meilleures espérances.

L'œuvre des orphelins se développa à mesure que les ressources fournies par l'œuvre de la Ste-Enfance, devinrent plus abondantes. Les asiles de Trichinopoly et de Dindigul agrandirent et améliorèrent leurs dépendances. Celui d'Adeikalabouram prit des accroissements merveilleux. Le moment est venu de faire connaître cet orphelinat, qui est bien moins l'œuvre des missionnaires que celle de la Providence. Le P. Bossan fut l'instrument qu'elle choisit pour l'établir ; lui-même va nous dire les commencements et les progrès de cette œuvre. Nous abrégerons un peu son récit, mais nous nous garderons de rien changer à son style, si touchant dans sa simplicité. Voici ce qu'il écrivait, à la date du 8 août 1865, au R. P. J.-B. Rouquayrol, alors Provincial de la province de Toulouse :

« En 1852, j'administrais le *pangou* ou district de Punicaël, lorsque le gouvernement nous fit cession gratis d'un terrain sablonneux, situé sur les bords de la mer. Je fis exploiter cette mauvaise terre ; on l'entoura d'une haie ; on y planta un millier de cocotiers : vous avez là le berceau de mon orphelinat.

« Je n'avais pas encore entendu parler de l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance ; je savais cependant

que dans une contrée voisine, on achetait sans peine de petits enfants païens. Je me sentis alors un désir assez vif d'avoir deux ou trois de ces petits enfants pour en faire des chrétiens d'abord, ensuite des serviteurs. J'en fis l'ouverture à qui de droit ; mais mon idée ne fut pas goûtée.

« Toutefois le sort misérable de ces petites créatures ne me laissait pas en repos. Mon catéchiste me disait que dans un village, voisin de celui que j'habitais, plus de cent petits païens mouraient annuellement de mort violente, soit dans le sein de leurs mères, soit peu d'instants après leur naissance. C'était une épine bien cruelle pour mon cœur de prêtre.

« Les circonstances ayant amené un changement de Supérieur [1], je hasardai une nouvelle instance. Du premier coup j'obtenais ma demande ; j'étais bien content. C'était en 1854.

« Sans aucun délai, je mis mon catéchiste en campagne. Peu de jours après, j'avais une de ces petites malheureuses créatures tant désirées. Dieu soit béni ! ce sera l'aîné d'une nombreuse famille. Il faut de suite une mère, et la bonne Providence me place sous la main une veuve d'excellente qualité, qui se dévouera volontiers à mon œuvre.

« J'envoie la nouvelle famille se fixer sur le terrain dont j'ai parlé. Mais point de maison, point d'abri ; c'était un désert. Nous construisons à la hâte une cabane en feuillage : les œuvres de Dieu ont, en général, un modeste commencement.

1. Le R. P. Verdier fut nommé supérieur du Sud en 1853 ; il succédait au P. Grégoire.

« Je ne perdais pas de vue mon petit ménage ; mes catéchistes avaient des instructions précises, et secondaient mes désirs. Après quelque temps, j'avais dans ma cabane tout un groupe d'enfants. Bientôt arrive le moment où ses dimensions ne suffisent plus. Je possédais sur le même terrain une étable pour les bestiaux ; au moyen de quelques modifications je la transformai en maison pour mes orphelins, qui étaient arrivés à la trentaine.

« Ici mon œuvre donna de l'ombrage à l'ennemi de tout bien. Mes gens s'étaient procuré, par des moyens légitimes, deux ou trois petits de parents protestants. Procès est intenté à mes catéchistes, qui sont accusés de les avoir volés. Si l'accusation était prouvée, ils étaient passibles de six ans de galères. C'était de nature à nous troubler le sommeil. Le procès suit son cours. En attendant, nos catéchistes sont enfermés dans une étroite prison. Un mois après, la cour déclarait que le crime n'était pas constaté, et mes gens recouvraient la liberté. Nous avions jeté là 300 francs; c'était bien cruel ; mais nous étions fiers de l'issue.

« Le diable ne se tint pas pour battu. Le collecteur de Palamcottah, qui n'était pas notre ami, fut mécontent de la sentence rendue, et en écrivit à l'autorité supérieure de Madras. Nous n'avons pas vu sa lettre; mais voici la réponse qu'il reçut : « Nous ne voyons pas qu'un établissement qui, de sa nature, est une œuvre de charité, puisse troubler la paix publique. Au lieu de le dissoudre, les autorités locales doivent l'encourager et le protéger. » Le collecteur reçut ordre de nous communiquer cette réponse du tribunal de

Madras. Il était bien mortifié, et le diable encore plus.

« L'œuvre marchait donc bien. Mais le moment était venu de séparer les filles des garçons. De plus, le terrain n'était pas suffisant, et il n'était pas possible de l'agrandir.

« Sur ces entrefaites, à quelques milles au nord, un vaste terrain, non pas de première qualité, mais susceptible d'amélioration, fut mis en vente à un prix très modéré. J'en fis l'acquisition, et nous allâmes nous y établir. C'est là que se trouve aujourd'hui l'orphelinat d'Adeikalabouram, mot qui veut dire *la cité de refuge*.

« J'ai fait travailler une bonne partie de cette terre. Nous y avons planté environ 2,000 cocotiers, cinq à six mille palmiers et 150 grenadiers. En dehors des produits fournis par d'assez vastes jardins, cette même terre nourrit de grands troupeaux de bœufs, vaches, moutons, etc., commis aux soins des enfants. Tout cela promet sans doute; mais presque tout est encore entre les mains de l'avenir.

« Nous traversons une année désastreuse. La pluie du ciel ne nous arrive plus depuis près de deux ans. Tout périt, plantes et animaux. La volonté de Dieu soit faite !

« Je n'ai encore rien dit de l'habitation. Les enfants, garçons et filles, sont assez bien logés. Votre serviteur a juste le nécessaire pour se garantir des vents et de la pluie.

« On comprendra sans peine que tant d'acquisitions et de travaux, l'entretien journalier de tout un petit monde, ont dû entraîner des dépenses assez considé-

rables. Mais la bonne Providence est venue à notre secours. Il y a peu d'années, une personne pieuse m'envoya de France une somme de 25,000 francs, avec une rente viagère de six à sept cents francs. Au moyen de ce secours j'ai pu payer mes dettes.

« J'en viens maintenant au personnel et aux œuvres; c'est de beaucoup le plus intéressant pour un cœur de Jésuite.

« Je commence par faire observer que depuis le commencement de l'orphelinat, plus de 600 de ces petites créatures, arrachées au paganisme, sont allées au Ciel intercéder pour nous. Cette année même, le choléra s'étant abattu sur mes enfants, m'a fait de nombreuses victimes. Que mon cœur était oppressé en voyant partir tant de mes enfants !

« A l'heure qu'il est mes orphelins dépassent la centaine. Il y a 30 ou 35 garçons, et 70 filles environ. Tout ce petit monde, à peu près, est venu du paganisme, et a été retiré de la condition la plus misérable. Ils sont tous élevés aux frais de la Sainte-Enfance. Notre-Seigneur doit regarder d'un œil de complaisance ces pauvres enfants.

« Les aînés ont grandi et se sont établis sur mes terres, tout à côté de moi. J'ai sept nouvelles familles, que j'ai ainsi établies et dotées. Elles ont attiré à elles et retiré du paganisme une partie de leur parenté. Pères, mères, frères ou sœurs, au nombre de 25 ou 30 personnes, ont demandé la grâce du baptême et se sont fixés chez nous.

« Mais quittons les orphelins pour parler d'une autre œuvre qui n'est pas moins chère à mon cœur.

« Il n'est pas rare de rencontrer, sur les chemins publics, de pauvres malheureux presque nus, estropiés, mourant de faim. J'ai pensé que si j'ouvrais un asile à cette classe de personnes, et réunissais ainsi sous mon toit les deux extrêmes de la misère humaine, je pourrais ouvrir le Ciel à un bien plus grand nombre d'âmes. J'ai donc ouvert un hospice. En ce moment il abrite une quarantaine de vieux ou vieilles de toutes les conditions. Là ils se préparent au baptême, puis à une sainte mort. C'est la seule chose que je leur demande. Jusqu'ici pas un n'a résisté à la grâce, et plusieurs sont déjà partis pour le Ciel.

« Un mot sur le mode de recrutement de cette seconde famille, ne sera pas sans intérêt. C'est la Providence qui me les amène, souvent de la manière la plus extraordinaire. En voici un ou deux exemples.

« Un jour je rencontre, non loin de la porte de mon enclos, une pauvre femme étrangère au pays, étendue sur le sable et presque agonisante. Nous connûmes plus tard son histoire. C'était une femme de mauvaise vie, qui venait de Ceylan. Le pilote du bateau qui l'apportait, l'avait, on ne sait pour quelle raison, déposée sur notre rivage, mais assez loin de notre maison. Seule, sans ressources, le corps épuisé par des pertes de sang, elle s'était traînée le long de la côte, l'espace de quatre à cinq milles, et était venue tomber à quelques pas de notre porte. Le bon Dieu voulut que je fusse là par accident.

« Une âme à sauver ! me dis-je, en la voyant. Je lui adresse quelques questions; elle détourne la tête. N'importe, je la fais porter chez nous. Le lendemain

son cœur était changé. Elle me salua affectueusement dès qu'elle m'aperçut. Bientôt elle reçut le baptême, et deux jours après elle mourait.

« Voici un autre fait plus récent. J'avais envoyé mes bœufs dans un village voisin pour une charge de *nellou* ou riz non pilé. Au retour, mon bouvier rencontre un pauvre vieux paria, gisant sur la route et se mourant de faim. « Voici une joie que je puis à peu de frais procurer à notre souami », se dit mon homme. Sur ce, il prend le vieux à deux bras et le charge comme un sac de nellou. Nous nous sommes mis en frais pour styler ce personnage. Enfin, nous avons pu nous assurer qu'il croit tout ce que l'Église enseigne, et nous l'avons baptisé.

« Vous pouvez maintenant vous faire une idée de mes vieux pensionnaires. J'ai affecté à leur entretien la rente viagère dont j'ai parlé. Pouvais-je en faire un meilleur emploi ?

« Arrêtons-nous, il est temps. Si on voulait entrer dans les détails, on aurait des traits de piété et de vertu à raconter. Mais dans une même lettre il ne peut y avoir place pour tout. Il faut dire cependant que nous ne visons pas au sublime de la sainteté. Notre but principal est de faire entrer au Ciel le plus grand nombre possible. Tout le personnel de ma famille monte à près de deux cents, tous de bonne qualité.

« Mon rêve, qui ne me quitte pas, c'est d'assurer l'existence de ma chère famille. Or, pour arriver à ce but, il me faut deux conditions : 1° encore dix ans de vie ; 2° l'acquisition de quelques rizières. La première condition, Dieu l'accordera ou la refusera, selon

son bon plaisir. Pour la seconde, il me faut un secours que j'attends de sa divine Providence. »

Dieu accorda, en effet, dix ans de vie au P. Bossan, qui mourut le 27 mars 1875. Par son zèle et ses industries son œuvre ne cessa de prospérer et de s'étendre. Nous aurons encore occasion de parler de ses nouveaux accroissements.

V. C'était bien sans doute de bâtir des églises pour les chrétiens, et des maisons de refuge pour les orphelins et les délaissés. Mais les supérieurs de la Mission ne devaient-ils pas se préoccuper, avant tout, de lui conserver ses ouvriers, toujours en trop petit nombre, et parmi lesquels la mort faisait tant de victimes? De 1840 à 1858, plus de trente missionnaires avaient succombé, tous dans la force de l'âge, le plus grand nombre d'entre eux, lorsqu'ils débutaient à peine dans la carrière apostolique. Sans doute, on avait fait de sages règlements : les missionnaires devaient être plus prudents, s'abstenir, autant que possible, de faire des courses au milieu du jour, tâcher d'améliorer leur nourriture, leurs habitations, etc. Mais, avec la meilleure volonté du monde, ils se trouvaient souvent dans l'impossibilité de suivre ces prescriptions qui, après tout, étaient des moyens insuffisants pour les préserver de l'épuisement ou de la maladie. Ce qu'il faut à un Européen, surtout à un missionnaire affaibli par un travail excessif et les chaleurs tropicales du pays, c'est un changement de climat, et une atmosphère qui lui rappelle celle de la patrie.

Or, pour trouver ce climat et cette atmosphère, il n'était pas besoin de sortir du territoire de la Mission.

La Providence, en effet, a placé dans ses limites une partie de cette longue chaîne de montagnes qui, sous le nom de Ghattes occidentales, s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure du Tapti. Sur cette chaîne, en face et à l'ouest de Dindigul et de Maduré, se trouvent les montagnes, dites de Palany. Au sommet, s'élève un vaste plateau ondulé, dont la hauteur est de 2,200 mètres. L'endroit porte le nom de Kodikanel. C'est un pays charmant : doux soleil ; air pur et frais ; printemps perpétuel. Le plateau est coupé d'une multitude de ravins et de vallées, où des ruisseaux, parfois des rivières, roulent leur onde limpide et tombent çà et là en magnifiques cascades. Les plaines, les coteaux sont couverts de verdure ; les vallons, le flanc des montagnes, sont revêtus de plantes grimpantes, de fougères arborescentes, de forêts de rhododendrons, dont quelques-uns, d'une grosseur phénoménale, semblent dater des premiers âges du monde. Ajoutez mille paysages délicieux, mille sites pittoresques, des points de vue d'où l'œil embrasse un champ immense, des rocs qui montent à pic à une hauteur effrayante, des précipices affreux. C'est la grande, la belle nature. En présence de ce spectacle, sur ces hauteurs qui semblent la rapprocher du Ciel, l'âme s'élève spontanément vers son Créateur, et volontiers chante les louanges du tout-puissant Architecte qui posa les fondements de la terre, assit les hautes montagnes sur leurs bases, et produisit, en se jouant, les merveilles de la création.

L'Indien, né dans la plaine, accoutumé à son soleil brûlant, s'acclimate difficilement sur ces montagnes.

L'Européen y respire à pleins poumons et s'y sent revivre. Mais leurs propriétés salubres furent longtemps ignorées, ou du moins inexploitées. Quelques Anglais commencèrent enfin à y bâtir des *bangalaws*, ou maisons de plaisance, dans le genre des chalets de la Suisse, et firent un grand éloge du climat. C'est aujourd'hui un *sanitarium* très fréquenté.

L'idée de ménager aux missionnaires une maison de santé sur ces montagnes, était déjà venue au P. Joseph Bertrand, qui s'en exprime longuement dans une lettre écrite après la mort du P. Garnier. Le P. Saint-Cyr, longtemps après, mit cette idée à exécution. Il avait lui-même expérimenté les heureuses influences du climat des montagnes. Envoyé aux Nilguerries pour y rétablir sa santé délabrée, il en était revenu complètement guéri. Profitant du premier voyage qu'il fit en Europe, après sa visite de la mission de Bourbon, il représenta au Conseil de l'œuvre de la Propagation de la Foi l'importance, pour les missionnaires du Maduré, d'avoir un pied-à-terre sur les montagnes de Palany, et obtint une somme considérable pour en faire l'acquisition. Moyennant ce secours, on put acheter, sur le plateau dont nous avons parlé, une maison modeste avec le terrain avoisinant. L'achat eut lieu en 1860. Un Frère Coadjuteur en fut établi le gardien. Le bon frère s'arma de la bêche et de la pioche, planta et greffa des arbres fruitiers, inaugura la culture du thé et celle du quinquina, l'arbre qui fournit l'écorce dont on extrait la quinine. Surtout il donna ses soins aux ouvriers apostoliques qui venaient à la montagne pour y refaire leur santé. Kodikanel fut, dès

lors, pour bien des missionnaires, un lieu de salut.

Le P. Saint-Cyr voulut que le nouveau *sanitarium* fût consacré à Marie. Sur un pic qui s'élève à côté de la maison des missionnaires, il fit bâtir un gracieux sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Salette. De ces hauteurs, Marie domine et bénit toute la Mission. Salut des infirmes, c'est d'Elle, plus encore que des salutaires influences de la montagne, que les malades attendent la santé.

VI. Nous aimerions, en terminant la revue de cette période (1858-1873), à faire connaître le nombre exact, année par année, des âmes que les missionnaires retirèrent du paganisme ou de l'hérésie. Malheureusement nos dignes ouvriers laissent trop souvent à leurs Anges Gardiens le soin de faire ce calcul. C'est avec peine que nous avons pu glaner çà et là, dans les souvenirs trop peu nombreux de cette époque, quelques faits isolés et quelques chiffres qui nous permettent, tout au plus, d'arriver à un compte approximatif. Nous dirons néanmoins le peu qui est venu à notre connaissance.

En 1861, l'école de Maduré avait reçu au nombre de ses élèves quelques enfants d'une caste de tisserands, qui s'étaient depuis peu établis dans cette ville. Le contact des enfants chrétiens, le spectacle de leur vie innocente et joyeuse, firent sur les petits païens une telle impression qu'ils demandèrent le baptême. A cette nouvelle toute la caste se soulève; l'école est assaillie; la police, le collecteur lui-même en personne doivent intervenir; la conduite du missionnaire est examinée. C'était le P. Trincal. L'examen prouva

que le souami n'avait pas dépassé les limites de son droit. Le démon, ne pouvant se venger sur le Père, voulut se venger sur les enfants. Les chefs de la caste déclarèrent qu'ils s'étaient souillés, que leurs parents ne pouvaient plus les recevoir chez eux, et ceux-ci durent obéir à cet arrêt. Quelle fut la conséquence? Les petits catéchumènes revinrent à l'école, reçurent le baptême, vécurent sur les fonds de la Providence, trouvèrent à se marier, et formèrent le noyau d'une chrétienté qui compte aujourd'hui une douzaine de familles, et autant d'essaims de joyeux enfants.

Dix ans plus tard, les *Lettres annuelles* du Maduré disaient, en parlant du même missionnaire: « Il vient de baptiser 215 adultes et de fonder deux nouvelles chrétientés. Dans l'espace de huit ans, il lui a été donné de conférer le baptême à 1,600 idolâtres, de bâtir 15 chapelles, et de planter la Croix dans 20 villages. En ce moment il est appelé dans sept à huit localités, par une trentaine de familles désireuses d'embrasser la foi chrétienne. »

Un autre fait, qui date de la même époque (1860), c'est la fondation de la chrétienté de Sattankoulam, dans le district du Sud. Sattankoulam est une ville d'environ 10,000 âmes, qui, en 1860, ne comptait que des païens et des protestants. Le P. Denis Guchen, qui administrait alors la chrétienté d'Anakarey, eut l'idée de se montrer dans cette ville, où il n'avait pas encore mis le pied ; ce fut comme le signal de la descente de la grâce. A la vue du missionnaire un païen entendit comme une voix qui lui dit : Voilà celui que le Ciel t'envoie pour te conduire au salut. Mais le Père n'avait fait que paraître ; le païen se mit à sa pour-

suite, l'atteignit après sept milles de marche, et ne le quitta pas qu'il n'eût reçu le baptême. D'autres suivirent son exemple; au bout d'un an, le P. Guchen eut le bonheur de baptiser une centaine de catéchumènes. Quelques années après, Sattankoulam était le centre d'une chrétienté qui n'a cessé de se développer aux dépens du paganisme et de l'anglicanisme. Cette chrétienté compte aujourd'hui près de 15,000 néophytes, partagés en trois districts, qu'administrent autant de missionnaires.

Éclairer les âmes et changer les cœurs est l'œuvre de la grâce ; les terres que touche la rosée divine, se couvrent de fruits ; ailleurs le sol demeure stérile. Cette vérité de foi est aussi, pour les missionnaires du Maduré, une vérité d'expérience. Ouvriers dans la vigne du Seigneur, ils plantent; ce qu'ils ont planté ils l'arrosent de leurs sueurs, et souvent l'accroissement se fait attendre. Que la pluie de la grâce vienne à tomber, l'aride désert se change en une campagne fleurie. Pénétrés de cette vérité, et sachant que la prière attire la rosée céleste, les évêques du sud de l'Inde, réunis en 1865 à Pondichéry, établirent d'un commun accord l'Apostolat de la Prière dans leurs vicariats, et s'entendirent pour propager parmi les fidèles la dévotion au Cœur de Jésus, véritable Ciel, d'où découlent toutes les grâces. Mgr Canoz fit de ces deux dévotions l'objet d'une lettre circulaire qu'il adressa aux ouvriers évangéliques du Maduré. Loué soit le Cœur de Jésus! Nous verrons, dans les deux chapitres suivants, quelles abondantes bénédictions il a daigné répandre sur les travaux des missionnaires.

Il nous reste à signaler, comme appartenant à cette période, deux voyages en Europe de Mgr Canoz.

Le premier eut lieu en 1867, l'année du grand Centenaire. Répondant à l'invitation que le Chef de la catholicité avait adressée à tous les évêques du monde, Mgr Canoz se rendit à Rome, en compagnie de Mgr Steins. Il prit part à la grande cérémonie, où cinq cents princes de l'Église, cardinaux, patriarches, archevêques et évêques, revêtus de leurs insignes pontificaux et sortant des cours du Vatican, défilèrent en procession à travers la place de Saint-Pierre. A la suite de cet imposant cortège, le Vicaire de Jésus-Christ, porté sur la *sedia gestatoria*, fit son entrée dans la basilique Vaticane, où devait s'accomplir le grand acte qui inscrivit sept nouveaux noms au catalogue des Saints.

C'est à cette assemblée d'évêques que Pie IX fit connaître sa détermination de réunir à Rome un concile œcuménique, dont il fixa l'ouverture au 8 décembre 1869. Une fois encore Mgr Canoz dut répondre à l'appel pressant du Souverain-Pontife et repartir pour la Ville éternelle ; il emmenait avec lui le P. Thomas Gallo, en qualité de théologien. Sa Grandeur assista aux séances du concile, jusqu'au grand jour où fut proclamé le dogme de l'Infaillibilité pontificale (18 jul. 1870.) On sait quel riche appoint les suffrages des Vicaires Apostoliques apportèrent à la majorité dans les débats qui aboutirent au triomphe de la définition. Les vivats qui retentirent sous les voûtes de la grande basilique en ce jour à jamais mémorable, furent répétés par tous les chrétiens du Maduré. Prêtres et fidèles, anciens et nouveaux chrétiens, tous firent écho à la

voix de l'Esprit-Saint qui proclamait les privilèges du Vicaire de Jésus-Christ et, en face d'un siècle plongé dans le naturalisme, affirmait l'existence du surnaturel, et comme son incarnation, dans le successeur de Pierre. Tous bénirent Dieu d'avoir, par la définition du dogme de l'Infaillibilité, resserré le lien qui unit les fidèles à leurs Pasteurs immédiats, et ceux-ci au Pasteur suprême, donnant ainsi au corps entier de l'Église une puissance contre laquelle les derniers assauts de l'enfer seront impuissants. Tous conçurent l'espoir — c'est maintenant une réalité — que le Vatican serait, plus que jamais, le Phare de la catholicité et l'Oracle du monde.

VII. Nous nous sommes imposé la douce tâche, au terme de chacune des périodes qui partagent notre récit, de consacrer quelques lignes à la mémoire des missionnaires défunts. C'est ce devoir de fraternelle charité que nous avons maintenant à remplir à l'égard de 14 Pères ou Frères, morts au Maduré dans l'espace de douze ans.

P. Ernest Rigot. — Le premier frappé fut le P. Ernest Rigot, de Nîmes. Avocat au barreau de Marseille, il fut, même avant de quitter le monde, un chrétien plein de zèle. L'église des PP. Jésuites de Marseille possède un souvenir de sa généreuse piété, dans un autel qu'il y fit ériger à ses frais, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Entré dans la Compagnie en 1848, sans avoir pu obtenir le consentement de ses parents, il n'en fut pas moins, peu de temps après, leur ange consolateur auprès de leur lit de mort. Dès son noviciat il s'était engagé par un vœu spécial à de-

mander les missions. Les supérieurs se rendirent à ses instances, et l'envoyèrent au Maduré en 1854. Il avait alors 31 ans. Chargé de l'immense district de Camanayakenpatty, où il remplaça le P. Billas que la mort venait d'enlever, il embrassa avec bonheur les fatigues de l'apostolat. Les chrétiens qui le connurent, se rappellent encore ses brûlantes exhortations sur la dévotion à ce divin Cœur, qui l'avait de si bonne heure embrasé de son amour, et plusieurs conservèrent, après sa mort, la pieuse pratique qu'il leur avait inspirée, de se confesser et de communier le premier vendredi de chaque mois. Cette mort, précieuse devant Dieu, arriva le 17 mai 1861. « J'ai lu la relation de beaucoup de morts de Saints, écrivait le Père qui assista le cher défunt à ses derniers moments ; mais je n'en connais pas de plus belle que celle que j'ai eue sous les yeux. Deux choses dominaient surtout dans ce bon P. Rigot : une confiance sans borne en Notre-Seigneur et une ferveur de Séraphin. Aussi je remercie vivement le bon Dieu de m'avoir offert un pareil spectacle. » Entre autres pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, le P. Ernest avait, dès son noviciat, adopté celle de jeûner tous les samedis en son honneur.

P. Antoine Rebitté. — Le désir des Missions étrangères semble avoir attiré le P. Antoine Rebitté dans la Compagnie. Avant son entrée au noviciat, il faisait partie de la famille de missionnaires attachés au sanctuaire de N.-D. de Buglose, dans le diocèse d'Aire. Même avant d'avoir complété ses deux ans d'épreuve, il fut désigné pour le Maduré. Il ne devait qu'être

montré à cette Mission. Arrivé, en mars 1861, à Négapatam, il fut, quelque temps après, appelé à Trichinopoly, pour s'y préparer à prononcer ses premiers vœux. Son noviciat devait se terminer le jour de saint Ignace, et l'on allait commencer le mois de juillet. Le fervent novice dressa aussitôt le programme de ses préparatifs pour ce grand jour, et le soumit à son Supérieur. Chaque jour du mois devait être sanctifié par certaines pratiques de piété et de pénitence. Le Supérieur avait tout approuvé; mais Dieu se contenta des bons désirs de ce fidèle serviteur. Le premier jour de juillet, en descendant du saint autel, il fut frappé du choléra, et mourut le surlendemain, après avoir prononcé les vœux de dévotion.

P. Victor de Lorde. — A Trichinopoly encore, le 20 octobre de la même année (1861), mourut saintement, le P. Victor de Lorde, que Dieu avait prévenu de ses bénédictions dès ses premières années. On raconte de lui, encore enfant, un trait qui rappelle celui du petit saint Stanislas, tombant évanoui en entendant prononcer quelques paroles trop libres. C'est en 1857 qu'il fut incorporé à la mission du Maduré. Sa vie de missionnaire fut de quatre ans seulement; mais il était de cette race choisie dont le privilège est de remplir en peu de temps une longue carrière. Pieux comme un ange, il n'était jamais mieux dans son élément que lorsqu'il était en prière. Cette piété tendre et affectueuse qu'il avait eue durant toute sa vie, se montra encore davantage durant la maladie qui le conduisit au tombeau. « Mon Père, parlez-moi de la sainte Vierge », était la demande qu'il faisait à ceux

qui venaient le visiter. Il mourut, comme son divin Maître, à l'âge de 33 ans.

P. Joseph Cunningham. — Dans la même année encore mourut, le 6 décembre, à Négapatam, le P. Joseph Cunningham qui, avant même d'être religieux, avait montré le zèle d'un apôtre. Irlandais d'origine, il avait embrassé la carrière militaire à l'âge de 18 ans, et se trouvait dans l'Inde depuis 1843. Le régiment dont il faisait partie fut envoyé, en 1849, à Trichinopoly. Là, pendant quatre ans, à la grande édification de nos Pères et de tous les chrétiens, il remplit au milieu de ses camarades les fonctions d'un excellent catéchiste, instruisant les ignorants, ramenant les égarés, préparant les retardataires à la confession ou à leur première communion. Maintes fois ses propres épargnes, et les collectes qu'il faisait, de temps en temps, auprès de ses compagnons d'armes, le mirent à même d'offrir à l'église des dons précieux. Dans le but de rehausser la splendeur du culte chrétien, il organisa un chœur de chantres qu'il dirigeait lui-même ; car il était excellent musicien. Après dix ans employés non moins au service de Dieu qu'à celui de la reine d'Angleterre, il résolut de ne plus servir que Dieu seul, et sollicita son entrée dans la Compagnie ; il y fut admis le 7 novembre 1853. Aussitôt après son élévation au sacerdoce, il fut donné pour chapelain aux soldats de la garnison de Trichinopoly. Il les évangélisa avec un zèle et des fruits admirables, qui leur rendirent sa mémoire chère longtemps après sa mort. Pour préserver les militaires des vices auxquels ils sont exposés, le P. William Strickland avait

établi à Trichinopoly une association qui se réunissait dans une salle appelée *Temperance Hall ;* le P. Cunningham donna à cette œuvre une nouvelle impulsion et de nouveaux accroissements. Malheureusement son ministère devait être de courte durée. Après avoir donné ses soins assidus au P. de Lorde, durant sa dernière maladie, il tomba lui-même malade. On espéra que le voisinage de la mer lui ferait du bien, et il fut, en conséquence, envoyé à Négapatam. Le Père ne parut pas partager cet espoir ; car, dans les adieux qu'il fit à ses chers soldats, il leur parla comme s'il avait l'assurance de sa mort prochaine. De fait, le mal qui l'affligeait ne fit que s'aggraver de plus en plus. Dans ses souffrances il puisait des trésors de patience et de consolation dans le Cœur de Jésus. Ce fut le premier vendredi du mois, jour consacré à ce Cœur très aimable, qu'il remit son âme entre les mains de son Père céleste.

P. Victor du Ranquet. — Le P. Victor du Ranquet, frère des PP. Louis et Charles, dont nous avons dit les saintes morts, mourut lui-même le 2 mars 1862. La vie du P. Victor fut une vie toute cachée en Dieu. Le zèle, la patience, la douceur, une obéissance joyeuse, une aimable modestie, et le saint amour de la Croix : tels étaient les joyaux dont la grâce avait orné son âme. Chargé du district de Vallam, au sud-ouest de Tanjaour, il se dépensa tout entier pour le bien de ses chers Odéages. Le P. Victor était bon peintre, et s'aidait, dans ses prédications, de tableaux peints par lui-même. Il écrivait à ce sujet, en 1851 : « Je représente en grand sur mes toiles la mort, le jugement,

les autres principales vérités de la Religion. Ce langage, compris de tous, frappe les sens, touche les cœurs et grave au fond des âmes les mystères de la foi. Je fis mon premier essai aux fêtes de la Passion. Nous étions trois missionnaires ; la foule était prodigieuse. A la tombée de la nuit, nous suspendions le travail des confessions ; un Père montait sur une estrade, au milieu de la foule, en plein air, et développait un des mystères. Vers la fin de son discours, j'ouvrais la porte de l'église,où j'avais disposé un transparent fortement éclairé par derrière. Je n'essaierai pas de dire l'impression produite par cette apparition soudaine du mystère : la douleur, la componction, les larmes, les sanglots, les cris ; cela dépassait toute description ; et les fruits de conversion, de pénitence, de vraie dévotion, répondaient à cette explosion de sentiments. »

C'est à composer de telles peintures que le P. Victor employait ses heures de loisir. Il faisait grand cas de ce genre d'apostolat, et aurait voulu le voir organisé sur une vaste échelle.

Il fut,pendant près de quatorze ans,chargé du district de Vallam. Durant cet espace de temps, une seule fois il consentit à aller prendre quelque repos au milieu de ses Frères de Trichinopoly ; encore n'avait-il fait en cela que déférer au vœu de son supérieur. Jamais il ne demanda à faire une visite à son frère Charles, qui travaillait dans une autre partie de la Mission. A ceux qui s'en étonnaient il répondait : « Lui et moi nous sommes venus ici pour sauver des âmes ; si nous

avions voulu vivre ensemble, nous serions restés dans la maison paternelle. »

Le P. Victor mourut victime de sa charité. Il venait d'administrer un certain nombre de cholériques, et s'était retiré sous une pauvre masure qui lui servait à la fois de chapelle et d'habitation, lorsqu'il fut lui-même atteint du fléau. Avertis de son état par un missionnaire du vicariat voisin, les supérieurs le firent transporter à Trichinopoly, où tous les soins lui furent prodigués, sans améliorer son état. Une si belle âme n'avait pas à craindre de se présenter devant Dieu. Ses Frères, comme s'ils étaient persuadés qu'il irait tout droit en paradis, venaient l'un après l'autre lui confier leurs commissions pour le Ciel ; et lui-même, avec une simplicité charmante, promettait de s'en acquitter fidèlement. Uni de cœur avec Dieu, résigné dans ses souffrances, il priait encore dans son agonie, baisant tour à tour son crucifix, son reliquaire, ou l'image de Marie. *Tout est consommé*, dit-il enfin, et peu après il expira.

P. Jacques Wilmet. — Le P. Victor du Ranquet comptait treize ans et huit mois de mission. Des trente-cinq Pères que nous avons vus mourir avant lui, un seul, le P. Pierre Perrin, avait travaillé plus longtemps que lui au Maduré. Trente-deux d'entre eux y avaient vécu moins de dix ans, et vingt-et-un, moins de cinq ans. Parmi les trente-cinq missionnaires défunts, celui qui atteignit l'âge le plus avancé, était le P. Jean Combe, et il n'avait, lorsqu'il mourut, que cinquante-deux ans ; vingt-cinq n'avaient pas encore quarante ans au jour de leur mort. Le P. Jacques Wilmet, dont nous allons

parler, forme un contraste assez sensible. Il avait quarante-huit ans lorsqu'il fut envoyé aux Indes, et il y travailla vingt-un ans.

Belge de nation, il était procureur au collège de Brugelette, quand arriva en Europe la triste nouvelle de la mort du P. Alexandre Martin. Le P. Wilmet crut entendre la voix du Ciel qui l'appelait au Maduré. Ses supérieurs, à qui il communiqua ses sentiments, hésitèrent d'abord. Comment envoyer au Maduré un homme qui touchait à la cinquantaine ? Mais l'appel portait des signes manifestes de la volonté divine ; ils finirent par donner leur consentement. Le Père arriva dans la Mission en 1841. On eut bientôt une preuve évidente que Notre-Seigneur le voulait au Maduré. Il avait travaillé toute une année, avec d'incroyables efforts, à apprendre la langue tamoule, mais n'avait fait aucun progrès. Sans se décourager, il s'adresse directement à l'Esprit-Saint. C'était le saint jour de la Pentecôte et l'anniversaire de son arrivée dans la Mission. Que se passa-t-il d'extraordinaire en ce jour chez le P. Wilmet ? nous l'ignorons. Ce que nous savons, ce que tous ses Frères ont attesté, c'est qu'à partir de ce jour il put catéchiser, confesser, remplir toutes les fonctions d'un missionnaire.

Il fut employé trois ans auprès des Paravers de la côte de la Pêcherie. Chargé ensuite d'administrer les finances de la Mission, il rendit de grands services dans l'exercice de cet emploi pour lequel il avait une aptitude toute spéciale. Il ne fut peut-être pas moins utile à un autre point de vue. Le Père possédait à un haut degré ce que saint Paul appelle les Fruits du

Saint-Esprit : la charité, la joie, la paix, la patience, etc., et il avait le don de faire part aux autres de ses richesses. On l'appelait et lui-même s'appelait le *Père la Joie*. Dans les tristesses, au milieu des plus cruelles épreuves, — et l'on sait si elles furent abondantes à une époque, — on le trouvait toujours calme et serein. La vue de ce bon vieillard aimé et respecté de tous, toujours confiant, espérant contre l'espérance même ; cette paix joyeuse qui ne le quittait jamais, ses paroles d'encouragement, ses promesses d'un avenir meilleur que les événements ne tardaient pas à vérifier, relevaient les cœurs abattus. C'est dans sa foi inébranlable et dans la prière que le P. Wilmet puisait son inaltérable confiance. Il aimait particulièrement à épancher son âme devant le saint Tabernacle. Ses infirmités croissant avec l'âge, il dut renoncer aux ministères extérieurs sur la fin de sa vie. Comme il demandait à son Supérieur ce à quoi il devait employer son temps, « vous prierez pour la communauté », lui fut-il répondu. Le Père était alors au collège Saint-Joseph, à Négapatam. « A la bonne heure! » ajouta l'aimable vieillard, avec sa gaieté ordinaire. « Voilà donc le Père *La Joie* constitué Père *prieur* de la communauté. » Il mourut le 17 décembre 1862.

P. Jérôme Mazza. — Le 31 décembre de la même année mourut, en odeur de sainteté, le P. Jérôme Mazza. Chassé du Piémont par la révolution de 1848, il se réfugia en France, et l'année suivante il partit pour le Maduré. Le P. Mazza était un religieux grand ami de la pauvreté et des privations qui l'accompagnent. Il cultivait avec zèle le district d'Aour, quand

ses Supérieurs l'envoyèrent, en 1855, au Marava, où le choléra venait d'emporter quatre missionnaires. C'était le temps des fameuses luttes contre le schisme; le P. Mazza y prit sa bonne part pendant cinq ans. Épuisé de fatigues, il fut rappelé à son ancien poste, où il travailla quelque temps encore. Il souffrait depuis plusieurs années d'une tumeur inflammatoire. Le mal s'étant développé, il fut obligé de livrer son corps aux chirurgiens. Les incisions qu'ils opérèrent ne servirent qu'à multiplier ses douleurs et à faire éclater sa patience. Il se consolait par la pensée que les souffrances d'un missionnaire, endurées avec amour, se changent en rosées de bénédictions. Bientôt les progrès de la maladie ne laissèrent plus d'espoir de guérison. Dans les accès violents le Père perdait parfois connaissance ; mais il suffisait de lui montrer le crucifix ou l'image de Marie pour le rappeler de son délire. Il mourut à l'âge de 48 ans, après treize ans et huit mois d'apostolat dans le Maduré.

P. Eugène Rossignol. — La piété des chrétiens de Vadakenkoulam a élevé, près de leur église, un modeste tombeau au P. Eugène Rossignol, mort le 25 janvier 1863. C'est en donnant ses soins aux chrétiens de Callikoulam, alors affligés du choléra, qu'il contracta la maladie dont il mourut. L'Apôtre des gentils semble avoir eu une large part des affections de ce jeune missionnaire, à en juger par les écrits qu'il avait composés à sa louange. On remarqua qu'il avait terminé sa vie le jour même où l'Église célèbre la Conversion de saint Paul. Le P. Eugène était natif du Rouergue. Il était entré dans la Compagnie en 1841, quelques mois

après son frère Martial, mort à Toulouse en 1848. Il mourut lui-même à l'âge de 40 ans, après deux années et quelques mois de mission.

P. Jean-Baptiste Ollivier. — Dieu permit que le P. Jean-Baptiste Ollivier trouvât la mort là où tant d'autres missionnaires devaient trouver la santé. C'est le 20 juillet 1865, qu'il gravit la montagne de Kodikanel, située sur les frontières du district qu'il évangélisait. Il sortait de l'exercice de la charité auprès de ses chrétiens atteints du choléra, et c'était encore un acte de charité qu'il allait remplir, puisqu'il allait porter ses secours spirituels au F. Cicéron, le gardien de la montagne. Avait-il, en soignant les cholériques, pris lui-même le germe de la maladie? c'est probable; car la nuit même qui suivit son ascension à Kodikanel, il fut atteint du choléra et comprit qu'il allait mourir. Résigné à la volonté divine, il hâta ses préparatifs pour le voyage de l'éternité. Il pria le bon Frère de transmettre à ses Supérieurs son vif regret des peines qu'il craignait de leur avoir causées, et rendit son âme à Dieu le 22 juillet. Le P. Jean-Baptiste appartenait à la province de France; un attrait spécial pour le Maduré l'avait porté à demander cette mission, à laquelle il fut incorporé le 26 janvier 1860. Il fut particulièrement l'apôtre de la vallée de Combey. Cette vallée s'enfonce entre deux gorges de montagnes, sur une étendue de 60 kilomètres, et possède aujourd'hui des chrétiens dans une vingtaine de villages. Dieu seul connaît ce que le P. Ollivier eut à endurer en parcourant ces lieux sauvages, où il ne trouvait ni habitation ni secours humain. Mais il eut le bonheur de jeter

la bonne semence dont un de ses Frères récolte aujourd'hui les fruits.

P. Jean-Baptiste Ravoux. — Ce n'est pas sans une douce émotion que nous rencontrons ici, dans la longue liste de nos missionnaires défunts, le nom du P. Jean-Baptiste Ravoux, notre compatriote et compagnon d'enfance. Son excellent caractère, sa régularité, son amour du travail, sa piété, durant les sept à huit années qu'il passa au Petit-Séminaire de la Chartreuse près Le Puy, sont autant de souvenirs dont notre mémoire reste embaumée. Entré dans la Compagnie en 1846, étudiant de philosophie à Vals en 1849, nous le trouvons, l'année d'après, chargé d'une division d'enfants au collège de la Grande-Sauve, près Bordeaux, où il commença cette vie de dévouement et d'abnégation qu'il devait continuer jusqu'à sa mort. Il exerçait les fonctions de surveillant depuis cinq ans, lorsque son Supérieur lui proposa d'aller remplir le même emploi au collège de Saint-Denis, dans l'île Bourbon. C'était lui dire, en d'autres termes, qu'il devait renoncer à ses études de théologie, pour lesquelles il ne manquait ni de goût ni d'aptitude. Le P. Jean-Baptiste ne songea jamais à se plaindre. Après s'être acquitté cinq ans encore d'un office aussi peu agréable à la nature qu'il est méritoire devant Dieu, il vit arriver à Bourbon le P. Saint-Cyr, en qualité de Visiteur. Le P. Ravoux, qui aspirait à se dévouer encore davantage, lui manifesta son désir de partager les labeurs des missionnaires du Maduré, et le P. Saint-Cyr obtint qu'il fût cédé à cette mission. Il y travailla pendant six ans. L'administration des paravers de la côte lui fut d'abord

confiée, et il s'acquitta si bien de ce premier emploi que le Père qui était alors chargé du gouvernement de la partie méridionale de la Mission, le désigna, dit-on, comme l'homme le plus capable de le remplacer dans la charge de Supérieur. Mais la Providence lui réservait au Marava un champ plus obscur, plus en harmonie avec ses goûts, et non moins fertile en mérites. Il fut chargé, en 1865, du vaste district de Ramnad. Il s'agissait alors de partager le district en deux; mais avant tout il fallait en prendre connaissance. Le Père en parcourut toute la partie occidentale, et crut enfin avoir trouvé un endroit assez central pour devenir le chef-lieu d'un second district. Mais il n'y avait point d'habitation, et c'était la saison des pluies. Mal logé, mal nourri, sa forte constitution ne put résister à tant de privations ; il tomba malade et eut à peine la force de se traîner auprès du P. Favreux, à Souranam. Ce fut le 20 décembre 1866, qu'il passa à une meilleure vie.

P. Henri de Séré. — Comme le P. Ravoux, le P. Henri de Séré s'était préparé aux labeurs des missions par ceux de la surveillance, et, comme lui encore, il dut, en partie, au P. Saint-Cyr sa vocation au Maduré. La Bretagne était sa patrie; il avait embrassé la vie religieuse en 1853, à l'âge de vingt ans, et fait son premier apprentissage à la tête d'une division d'élèves, au collège de Vaugirard. Il fit une partie de ses études de théologie à Vals près Le Puy. La grâce l'attirait depuis longtemps vers les Missions Étrangères. Le passage du P. Saint-Cyr à Vals, en 1859, semble avoir arrêté son choix pour le Maduré. « Je

vais vous préparer une place », lui dit ce Père, lorsqu'il lui fit ses adieux, en repartant pour les Indes. Son cours de théologie terminé (il le finit à Saint-Buenos, en Angleterre), il s'embarqua pour le Maduré. Le Père Henri semblait taillé pour être un excellent missionnaire ; c'était un homme d'une belle stature, d'une physionomie distinguée, d'un caractère aimable, d'un esprit lucide et pénétrant. Il possédait parfaitement l'anglais et avait, en peu de temps, fait des progrès étonnants dans l'étude du tamoul. C'était de plus une âme que la grâce avait ornée de ses dons. Humble, zélé, obéissant, uni à Dieu par l'habitude de la prière, à Marie et à son Ange Gardien par une piété tendre, sa conversation était plus du Ciel que de la terre. Mais son apostolat au Maduré devait être de courte durée. Le 28 décembre 1868, il fit ses adieux à la terre, n'étant âgé que de 35 ans.

P. Ferdinand Cravau. — A la liste des braves qui succombèrent dans le Marava, il faut ajouter le P. Ferdinand Cravau, Belge, jadis officier du génie, religieux de la Compagnie de Jésus depuis 1840, et missionnaire du Maduré depuis 1852. Négapatam, Aour, Tanjaour et finalement Poulial, dans le Marava, furent successivement le théâtre de ses travaux. Ouvrier infatigable, plein d'initiative et d'activité, il avait néanmoins son caractère à lui, et parfois des vues ou des projets qui pouvaient paraître singuliers ; mais, enfant d'obéissance, il n'aurait jamais entrepris la moindre chose sans l'agrément de ses supérieurs. Il avait une dévotion spéciale envers le Précieux Sang, et il aimait à dire qu'il n'y a pas de grâce que nous ne puissions obtenir facilement par ses

mérites. Il travaillait dans la Mission depuis plus de dix-huit ans, lorsque, en février 1870, il fut pris d'une attaque de choléra. Il succomba le 13 du même mois, après avoir reçu les derniers sacrements dans de vifs sentiments de piété et de résignation. Un des projets que le P. Cravau ne cessa de poursuivre, et qui parut extraordinaire à bien de ses confrères, c'était la conversion des païens de cette caste que le P. de Nobili avait évangélisée avec tant de succès. Magnifique entreprise, si elle pouvait réussir ! Les Brames sont la caste des nobles, des intelligents, des influents ; s'ils se convertissaient, tous les païens suivraient leur exemple. Mais hélas ! les Brames sont, de tous les infidèles, les plus éloignés du royaume de Dieu. Le P. Cravau voulut espérer quand même. S'adressant de préférence aux jeunes gens et aux enfants, il saisissait toutes les occasions de leur parler ; il les attirait chez lui, et ils venaient volontiers le voir et l'entendre ; mais leurs cœurs n'étaient pas prêts à recevoir le don de Dieu. Toutefois, si le salut d'une seule âme vaut toute une vie de souffrance, on ne peut dire que le cher Père ait perdu son temps et sa peine. Parmi les Jésuites de Bombay se trouve le F. Coadjuteur Louis Gnanapragasam,qui travaille aujourd'hui,en qualité de catéchiste, à la conversion des païens du Deccan. Or le F. Louis est un Brame converti par le P. Cravau.

FF. Jos. Cicéron et Jos. Chevola. — Comme conclusion de ce long nécrologe, nous aimons à unir, dans une même notice, les FF. Cicéron et Chevola, les premiers coadjuteurs temporels que la Compagnie envoya aux Indes, les premiers religieux de ce degré que nous

ayons rencontrés jusqu'ici parmi les victimes de la mort. Tous les deux reçurent au jour de leur baptême le nom de Joseph ; ils appartenaient tous les deux, par leur naissance, à l'ancien royaume du Piémont. L'un et l'autre aussi firent partie de cette bande de missionnaires qui arrivèrent aux Indes vers la fin de 1839, ayant à leur tête celui qui devait être plus tard Mgr Canoz. Sans être à proprement parler missionnaires, ils aidèrent puissamment à faire avancer l'œuvre de la Mission, et, à ce titre, ils méritent aussi leur éloge funèbre. L'un et l'autre moururent dans les premiers mois de l'année 1871. Enfin, l'on peut dire que dans l'un et l'autre on vit briller d'un vif éclat les vertus que saint Ignace demande de ceux de ses enfants qui servent Dieu dans l'humble degré de Coadjuteurs Temporels : la simplicité, l'humilité, l'obéissance, l'abnégation d'eux-mêmes, l'amour du travail, et cette pureté d'intention qui sanctifie les actions les plus communes en les rapportant à Dieu.

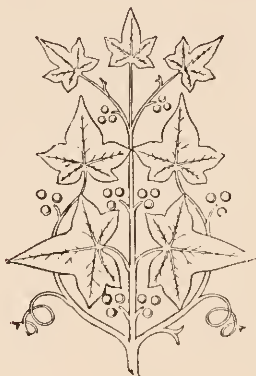
Le F. Cicéron avait, durant son séjour au collège de Chambéry, où il remplit l'emploi d'infirmier, acquis une certaine connaissance de la médecine, dont il sut tirer un admirable parti durant les trente années qu'il passa aux Indes. Prêté d'abord à la mission de Calcutta, il fit preuve d'un dévouement héroïque, en donnant ses soins assidus à un Père affligé d'une lèpre si mauvaise que les médecins avaient interdit tous rapports avec le malade. Lorsque des raisons majeures obligèrent la province d'Angleterre à retirer ses sujets de Calcutta, le F. Cicéron fut rendu au Maduré, en 1847. Pendant onze ans il fut employé, au collège de

Négapatam, à surveiller les enfants et à enseigner les plus petits, ce qui ne l'empêchait pas de remplir d'autres offices propres aux Frères coadjuteurs. Il accompagna Mgr Canoz à Bombay, lorsque Sa Grandeur fut chargée de l'administration provisoire de ce vicariat. Les dernières années de sa vie se passèrent à Kodikanel. Il devint le médecin de la montagne, et réussit plus d'une fois à guérir les malades dans des cas où l'art des meilleurs docteurs s'était trouvé en défaut. Il donnait ses soins à tous, sans distinction de protestants ou de païens. L'unique salaire qu'il réclamait de ceux qui lui devaient leur guérison, c'était une visite et une prière au sanctuaire de N.-D. de la Salette.

Le F. Joseph Chevola avait exercé la profession de maçon avant son entrée dans la Compagnie. Il fut d'un grand secours au P. Garnier d'abord, pour la construction de la cathédrale de Trichinopoly, et plus tard au P. Puccinelli, pour celle de l'église de Tuticorin. Mais il est plus exact de dire de lui qu'il se fit le serviteur de tous les missionnaires. Tous s'adressaient à lui dans leurs besoins matériels, et toujours ils le trouvaient prêt à leur rendre n'importe quel service. La charité du bon Frère n'était pas plus grande que son obéissance. Sa foi, qui lui faisait voir Dieu en tout, le lui montrait surtout dans la personne de ses supérieurs. Jamais il ne se serait permis d'interpréter leurs ordres, qu'il accomplissait toujours à la lettre. Mais ce qu'on admirait peut-être le plus en lui, c'était son recueillement et son union avec Dieu. Cette union devint encore plus étroite vers la fin de sa vie ; et, quand il

semblait avoir perdu ses autres facultés, il conservait intacte celle de la prière.

Le F. Joseph Cicéron mourut le saint jour de l'Épiphanie 1873, et le F. Joseph Chevola le 15 mars de la même année, le 5e vendredi de Carême, que l'Église a consacré à la mémoire du Précieux Sang.



CHAPITRE QUATRIÈME.

L'Ère Nouvelle.

Le Père Visiteur. — Le Supérieur religieux. — Les Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Les Veuves de Sainte-Anne. — Encore Adeikalabouram. — Le Scolasticat de Saint-Joseph. — Esprit religieux. — Nouveaux sanctuaires. — La grande famille. — Les Noces D'or. — Nécrologe.

4me Période : 1873—1887.

Jubilæus est et quinquagesimus annus. Levit., XXV, 11.

I. POUR des raisons qui, selon l'expression de saint Ignace, intéressent la plus grande gloire de Dieu, le Général de la Compagnie de Jésus réside au centre de la catholicité, et ne se déplace que lorsque la persécution le contraint de chercher ailleurs un asile. Il ne peut donc connaître, par lui-même, l'état des provinces et des missions de son ordre. En temps ordinaire, il est suffisamment renseigné par les lettres et les rapports que les Supérieurs locaux, Recteurs et Provinciaux, et leurs Consulteurs lui adressent régulièrement. En outre, de loin en loin, ou dans les circonstances extraordinaires, le Général envoie des *Visiteurs* investis de son autorité, qui, ayant pris connaissance, sur les lieux mêmes, de l'état d'une mission ou d'une province, lui rendent un compte fidèle de ce qu'ils ont vu ou appris. C'est ainsi

que le P. Saint-Cyr fut désigné, en 1859, pour visiter la Mission de Bourbon.

Mgr Canoz avait, dès 1855, sollicité pour le Maduré la même faveur; mais elle ne devait lui être accordée que dix-huit ans plus tard. Le 19 juillet 1873, arriva à Trichinopoly le R. P. Jean Lessmann, de la province de Germanie et de la mission de Bombay, chargé par le T. R. P. Général P. Beckx de faire, en son nom, la visite de la mission du Maduré. Son séjour parmi nous se prolongea jusqu'au 5 décembre 1875. Le Révérend Père parcourut toute la Mission, s'arrêta dans chaque district, vit chaque missionnaire en particulier, réchauffa les courages, resserra l'union des cœurs, conquit l'estime et l'affection de tous. Les missionnaires étaient heureux de lui amener leurs chrétiens, de lui montrer leurs œuvres, leurs modestes succès et leurs espérances. Le P. Visiteur s'intéressait à tout et prenait note de tout. Il aimait à raconter lui-même les consolations qu'il avait éprouvées en arrivant dans tel ou tel village, quand les populations venaient à sa rencontre, et le recevaient en triomphe. Il ne pouvait, disait-il, s'empêcher d'envier la condition de ces humbles ouvriers qui, à force de fatigues et de soins, avaient formé, au milieu du paganisme, et fait croître ces chrétientés dont il admirait le bon esprit et la ferveur. Adeikalabouram surtout, avec sa grande famille d'orphelins, dont l'air ouvert et les visages épanouis semblaient refléter la grâce baptismale, lui faisait verser des larmes de bonheur.

Prodigue envers tous des témoignages de sa charité, le R. P. Lessmann semble néanmoins avoir eu une

sorte de prédilection pour le collège Saint-Joseph. Il aimait à prolonger son séjour dans cette maison, à donner lui-même aux Nôtres, en cette langue latine où il s'exprimait si bien, les exercices de la retraite annuelle, à s'entourer des enfants catholiques qui, au nombre de 250, faisaient leur éducation au collège; à parler aux congréganistes, et, dans les solennités publiques, comme les distributions des prix, à payer de sa personne, jouant lui-même de l'harmonium et dirigeant le chœur des musiciens. Il avait compris toute l'importance de l'œuvre qui se fait au collège.

Le bon Père fut regretté de tous à son départ, et lui-même voulut bien nous dire qu'il lui en coûtait de se séparer de cette Mission qu'il appelait « la plus belle des Missions »; qu'il avait, ajoutait-il, d'autant plus affectionnée et estimée, qu'il l'avait mieux connue. Le R. P. Lessmann fut, en reconnaissance de ses services, admis par le P. Général à la profession des quatre vœux qu'il émit à Fiesole, le 27 septembre 1876. Il reçut bientôt après sa destination pour le Nouveau-Monde. Après avoir gouverné dix ans la Mission allemande des États-Unis, il fut, sur la demande du Saint-Père, envoyé au Canada pour remplir encore l'office de Visiteur. En 1891, il exerçait les modestes fonctions de ministre dans la résidence de Buffalo, dans l'état de New-York. Le souvenir du R. P. J. Lessmann sera toujours cher aux missionnaires du Maduré.

Le R. P. Lessmann fut, durant les deux ans et demi que dura son séjour au Maduré, supérieur général de toute la Mission ; et l'un des principaux résultats de

sa visite fut l'établissement de ce mode de gouvernement. A côté de l'évêque, auquel appartient l'administration des affaires purement ecclésiastiques, se trouve désormais un Supérieur religieux, dépendant directement du provincial de Toulouse, mais investi lui-même du pouvoir de vice-provincial sur les autres Supérieurs ou Recteurs de la Mission. L'arrivée au Maduré de celui qui devait succéder au P. Lessmann dans la charge de Supérieur Général, précéda à peine de quelques mois le départ du P. Visiteur. Il n'est que juste toutefois de remarquer que, si le R. P. Léon Barbier était nouveau venu au Maduré, il lui appartenait depuis longtemps par le cœur, ayant pendant quinze ans sollicité avec instance la faveur d'y être envoyé. Heureux d'avoir enfin triomphé des résistances de ses supérieurs, il arriva dans la Mission le 9 novembre 1875. Travailler comme un simple missionnaire était toute son ambition; mais Dieu lui réservait une charge plus lourde ; c'était la Mission tout entière qu'il allait placer sur ses épaules. Le Rév. Père porte ce fardeau depuis dix-huit ans [1]. Certes, durant ces longues années, les croix ne lui ont pas manqué; mais la croix, acceptée avec amour et portée par obéissance, est une source de bénédictions. Dieu, en effet, a béni le gouvernement du nouveau Supérieur et son union parfaite avec le Vicaire Apostolique, dont il est en même temps le Vicaire général. Un progrès dont tous sont frappés et rendent grâce à l'Auteur de tous biens, s'est opéré ; un nouvel élan a été imprimé aux œuvres anciennes ; des œuvres

1. Le P. Louis Verdier vient d'être nommé Supérieur-général ; le R. P. Barbier est Recteur du collège.

nouvelles sont nées et ont grandi ; le nombre des ouvriers s'est considérablement accru ; l'union des cœurs est devenue plus étroite que jamais; de précieuses semences ont été jetées, qui promettent pour l'avenir les fruits les plus abondants. Entrons dans quelques détails.

II. Depuis longtemps, les missionnaires du Maduré désiraient l'établissement d'une congrégation qui fournirait aux personnes du sexe appelées à la vie parfaite, la facilité de répondre à leur vocation. Un institut de ce genre, dont les membres se voueraient au service du prochain, et tout particulièrement à l'enseignement de la jeunesse, leur paraissait un moyen indispensable, et en même temps infailliblement efficace, pour retirer la femme de la condition humiliante où le paganisme l'a placée [1]. Mgr Canoz, dans une lettre datée de 1853, en parlait comme d'un projet qu'il méditait depuis huit ans. Il revenait sur cette question dans une autre lettre, écrite en 1858. A cette date, le projet avait reçu un commencement d'exécution ; une maison avait été achetée ; une communauté de vierges fondée, qui

1. Dans l'Inde, comme dans tous les pays où le démon est adoré, la femme est moins la compagne de l'homme que son esclave. Elle ne se marie pas ; on la marie, ou plutôt on la *vend*. Son mari est son *souami*, c'est-à-dire son seigneur, son dieu. Qu'il soit ivrogne, brutal, qu'il viole même la foi conjugale, n'importe, elle doit lui rester fidèle, l'honorer, le servir toujours. Telle est aujourd'hui encore la condition de la femme indienne là où le christianisme n'a pas fait sentir son influence. On ne se ferait pas une idée des corvées auxquelles elle est condamnée dans certaines castes. Le Directeur de l'Instruction publique, dans les Provinces Centrales, nous disait un jour : « J'ai vu de mes propres yeux un homme qui labourait son champ ; sa femme, attelée avec un bœuf, tirait la charrue ! »

comptait déjà trente personnes ; une cinquantaine de petites filles de l'orphelinat de Trichinopoly, et une vingtaine d'externes, venaient chercher auprès d'elles l'instruction. L'évêque nourrissait encore l'espoir de fonder un établissement semblable pour les jeunes personnes devenues veuves. L'arrivée des premières religieuses de Marie Réparatrice, en 1859, accrut ces espérances. Les religieuses indigènes auraient désormais, pour leur enseigner les chemins de la perfection, des personnes à qui ces chemins étaient familiers.

Les résultats ne répondirent pas à l'attente. Les vierges indiennes furent placées sous la direction des Mères Réparatrices ; elles furent entourées de soins ; les bons exemples ne leur manquèrent pas; et, cependant, près de vingt ans s'écoulèrent sans que la Mission en reçût les services qu'elle avait espérés. Était-ce parce qu'une telle société ne pouvait fleurir qu'autant qu'elle aurait ses règles à elle, son but bien marqué, et qu'elle vivrait de sa vie propre ? N'était-ce pas plutôt parce que l'heure fixée par la Providence n'avait pas encore sonné ? Mais, Dieu soit loué ! la congrégation des vierges indiennes et celle des veuves existent maintenant, et sont en pleine prospérité.

Le 21 octobre 1876, un petit essaim de sept religieuses indigènes se détachait de la ruche de Marie Réparatrice, prenait possession d'un bâtiment et d'un jardin, à l'est et à quelques pas de la cathédrale, et formait une communauté séparée. L'évêque leur donnait une supérieure prise dans la communauté, un Père pour les diriger, et, bientôt après, un corps de règles où sont exposés la fin de la congrégation et les moyens

d'atteindre cette fin. Ainsi naquit la Société des Vierges de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Les postulantes se présentèrent en nombre ; celles en qui on reconnut les signes d'une vraie vocation et des aptitudes suffisantes pour le but de l'institut, furent admises aux épreuves du noviciat, et la petite famille s'enrichit de nouveaux membres. La maison dut être agrandie. On y ajouta un long rez-de-chaussée, que des murs de refend partagent en différentes pièces : d'un côté, celles destinées aux jeunes novices ; de l'autre, le pensionnat et l'école des petites filles.

Rien de luxueux dans ces appartements ; le sol nu tient lieu de plancher, et les lattes qui supportent la toiture, de plafond ; un crucifix et quelques images suspendus aux murailles forment tout l'ornement. La salle du milieu fait cependant exception. Elle est plus élevée ; le sol y est toujours couvert de nattes très propres ; les blanches murailles sont décorées de tableaux encadrés qui représentent les stations du chemin de la Croix ; au fond s'élève un autel orné de vases et de fleurs ; et, au-dessus de l'autel, dans une niche gracieuse, qui reçoit les rayons du soleil par une ouverture invisible, trône, baignée dans la lumière, la Reine du ciel. C'est l'oratoire où les religieuses s'assemblent, aux heures marquées par la règle, pour leurs exercices de piété. C'est là que l'évêque vient présider aux prises d'habit et recevoir les premiers vœux des novices. Ces vœux seront renouvelés tous les ans, à la fin d'une retraite de huit jours, jusqu'à l'époque où elles seront appelées à émettre les grands vœux. La cérémonie,

alors se fera devant tout le peuple, dans l'église cathédrale.

L'ameublement du couvent, le genre de vie des religieuses, sont d'une extrême simplicité. Chaque personne a sa natte qui lui sert, tour à tour, de chaise, de table et de lit. Le même appartement devient, tour à tour, dortoir, réfectoire, salle de travail ou de lecture, d'étude ou de conférence. Le riz, assaisonné selon les lois de la cuisine indienne, tel est le fond de la nourriture des bonnes sœurs. Leur costume les rapproche davantage des religieuses européennes. Une tunique blanche que rattache une ceinture noire ; sur la tunique, un grand scapulaire bleu ; un cœur de cuivre, emblème du Cœur Immaculé de la Mère de Douleurs, qu'elles portent sur la poitrine, en forment les parties les plus saillantes. Elles vont nu-pieds, selon l'usage du pays. Elles ne sortent du couvent que lorsqu'elles se rendent à l'église pour assister à la messe, aux saluts, ou pour faire leurs visites au Saint-Sacrement ; elles sont alors couvertes d'un grand manteau bleu foncé. A l'église elles ont une place réservée ; mais elles n'ont ni chaise, ni banc; ici encore la natte tient lieu de siège. A part quelques légères différences, cette peinture s'applique aux autres congrégations dont nous aurons à parler.

Outre la perfection chrétienne qu'elles doivent s'efforcer d'acquérir par l'observance de leurs saints engagements, par l'exercice quotidien de la méditation et de la prière, et par la pratique exacte de leurs règles, les Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs ont pour objet spécial l'éducation des petites filles. Elles

se préparent à cet emploi en suivant, d'abord elles-mêmes, un cours d'études qui, outre les travaux à l'aiguille, embrasse la langue tamoule, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, et même, depuis quelque temps, la langue anglaise, l'usage de l'anglais étant aujourd'hui si commun parmi les Indiens qu'il devient indispensable même aux femmes. En vue d'obtenir pour leurs écoles les secours du gouvernement, elles remplissent les conditions dont ces secours dépendent ; c'est-à-dire, elles subissent des examens qui leur demandent beaucoup de travail et une longue préparation. Mais Dieu bénit leurs efforts et leur bonne volonté. Nombre d'entre elles ont conquis leurs brevets à la suite de brillants examens.

Non seulement l'essaim de 1876 a grandi, mais il a formé de nouveaux essaims. Au mois d'avril, 1892, la congrégation de N.-D. des Sept-Douleurs comptait 65 membres, savoir 30 professes ou religieuses à vœux perpétuels, 21 Sœurs qui n'avaient pas encore émis les derniers vœux, 10 novices et 4 postulantes. Elles ont, à Trichinopoly, outre la maison-mère, à laquelle sont attachés le noviciat et une école, un autre établissement et une autre grande école au centre de la ville. Les Sœurs élèvent, à Trichinopoly, environ 360 jeunes filles, parmi elles, un nombre considérable de petites païennes sur lesquelles le Seigneur a, nous aimons à le croire; des desseins de miséricorde. Elles sont, en outre, établies à Négapatam, à Maduré, à Palamcottah, à Vadakenkoulam, et partout elles dirigent des écoles florissantes.

En somme, Dieu s'est plu à répandre ses bénédic-

tions sur cette nouvelle famille, qui a déjà produit de beaux résultats et en promet d'autres encore plus beaux.

Moins d'un an après la fondation de l'institut des vierges, se formait, à peu près de la même manière, c'est-à-dire en recevant son organisation propre, sa fin et ses règles, la société des Veuves de Sainte-Anne. Il ne sera pas hors de propos, avant de parler de cette nouvelle congrégation, de dire quelques mots de la condition où se trouvent les personnes parmi lesquelles elle recrute ses membres.

Une des conséquences de l'état d'asservissement où le paganisme indien a réduit la femme, c'est de faire dépendre, en quelque sorte, son existence de celle de son mari. Si celui-ci vient à mourir, celle-là doit se considérer comme morte. Convoler à de secondes noces lui est interdit ; ce serait un outrage à son mari défunt, un crime qui entraînerait son excommunication de la caste. Telle est la loi chez les païens. Or, ce qui, chez les païens, reste une loi inviolable, est à l'état de préjugé chez les chrétiens. Ils savent que le mariage des veuves est en soi parfaitement légitime, et cependant ils en ont une horreur instinctive, si bien que les missionnaires, qui ne peuvent se dispenser de bénir de telles unions quand elles se présentent dans les conditions voulues, doivent néanmoins s'entourer alors de toutes sortes de précautions; sans cela ils s'exposeraient à soulever une émeute comme celle qui mit en feu la chrétienté de Trichinopoly il y a quarante ou cinquante ans (1). Peu importe d'ailleurs que les mis-

1. Voir, à ce sujet, une lettre de Mgr Canoz ; février 1844 (Lettres de la Nouvelle Mission du Maduré).

sionnaires soient disposés à bénir les mariages de veuves ; le préjugé subsistant, l'occasion de les bénir se présentera peut-être une fois tous les dix ans; car sur cent chrétiens on n'en trouvera pas un qui consente à épouser une veuve.

Il y a donc dans l'Inde, même chez les chrétiens, une classe de jeunes personnes forcément condamnées au veuvage ; doublement malheureuses, parce qu'elles sont le rebut de leur caste, et parce que leur vertu est exposée à mille dangers. Les missionnaires ne pouvaient pas ne pas se préoccuper de leur triste condition. Dans l'espoir bien fondé que Dieu trouverait parmi elles des âmes d'élite désireuses de se vouer à la pratique des conseils évangéliques, et d'autres âmes qui, sans avoir le courage d'embrasser la vie parfaite, profiteraient volontiers d'un asile, s'il leur était ouvert, où elles pourraient abriter leur vertu ; dans cette double espérance ou avec cette double fin en vue, l'évêque de Trichinopoly fonda, pour les veuves, la Société des religieuses de Sainte-Anne.

Sa naissance, à proprement parler, date du 16 septembre 1877. En ce jour, sous les auspices de Marie, car c'était la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, neuf veuves, dont cinq faisaient déjà partie de la congrégation des mères de famille, se réunirent en communauté ; l'année suivante, le 26 juillet, en la fête de sainte Anne leur patronne, elles revêtirent l'habit religieux. Logées d'abord dans une maison que la Mission leur avait préparée, elles virent peu à peu leur nombre s'accroître. En 1881, quand la Mère générale de la société de Marie-Réparatrice, jugeant que ses Filles

n'étaient plus nécessaires au Maduré, se décida à les rappeler en Europe, la Mission fit l'acquisition de leur maison, et les religieuses de Sainte-Anne y furent transférées. C'est là qu'elles vivent saintement selon leur règle, sous la conduite d'une supérieure, heureuses dans leurs humbles occupations, et bénissant Dieu de les avoir conduites dans ce port de salut. Elles sont actuellement 18 professes, 12 non-professes, 5 novices et 2 postulantes, 37 en tout.

Tout en se sanctifiant elles-mêmes, les Sœurs de Sainte-Anne travaillent à la sanctification des personnes de leur condition. Une trentaine de veuves, profitant de l'abri que leur offre le couvent, se sont placées sous leur direction, ont leur logement dans le même enclos, et forment une sorte de tiers-ordre. Quelques-unes vaquent au dehors à des œuvres de zèle ; les autres, retirées au couvent, s'occupent à piler le riz et à d'autres ouvrages manuels dont le produit suffit à leur entretien. Ainsi se trouve atteint le double but de cette société.

Outre la direction des veuves, les Sœurs de Sainte-Anne ont celle des orphelinats de filles à Trichinopoly et à Adeikalabouram. Les hôpitaux, les refuges ou catéchuménats de femmes établis dans ces deux localités, sont encore à leur charge, et les missionnaires n'ont qu'à se louer du zèle avec lequel elles s'acquittent de ces différents emplois.

Les deux sociétés dont nous venons de parler, ne peuvent admettre dans leur sein que des *tamoulères* ou personnes de caste. Que deviendront donc les vierges et les veuves paravertes et sanardes, si nom-

breuses dans le sud de la Mission ? La Providence y a pourvu ou ne tardera pas à y pourvoir.

Il existe, à Tuticorin, une société qui recrute ses membres dans la caste des paravers. Elle porte aussi le nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais est indépendante de la société qui a sa maison-mère à Trichinopoly. Les religieuses de Tuticorin sont plus d'une vingtaine, et dirigent trois écoles, que fréquentent plus de 300 élèves : une à Tuticorin, une autre à Manapade, une troisième à Virapandiapatnam. Elles ont des maîtresses graduées, et les inspecteurs qui visitent leurs écoles témoignent de la solidité de leur enseignement.

Reste la caste des sanars, qui nous a donné, dans le seul district du sud, plus de 25,000 néophytes, et nous donne chaque année des conversions de plus en plus nombreuses. Si cette caste n'a pas encore son institut de Vierges complètement organisé, l'unique cause est le manque de fonds ; les éléments sont tout prêts. Déjà, en janvier 1889, à Sattankoulam le P. Guchen comptait dix postulantes qui formaient une sorte de communauté pleine de ferveur. « Réunies en congrégation, dit le Père que nous venons de nommer, mieux formées et mieux instruites, ces vierges seront d'un grand secours pour le baptême des enfants moribonds, la tenue de petites écoles pour les filles, l'instruction religieuse des femmes catéchumènes, le soin des malades, l'assistance des mourants, l'entretien et la propreté des églises. »

Nous avons signalé, en passant, le retour en Europe des religieuses de Marie-Réparatrice. Ce n'est pas

sans éprouver un vif sentiment de reconnaissance envers cette société, vraie pépinière de grandes âmes, qui trouvent leurs délices dans la pratique de l'immolation volontaire, que nous avons lu, dans les lettres des missionnaires du Maduré, les nombreux témoignages du bien qu'elles firent à Trichinopoly, à Tuticorin, à Adeikalabouram ; et bien volontiers les Pères du Maduré associent leurs humbles remerciements à ceux que le T. R. P. Beckx adressait, en 1874, à la Très Révérende Mère-Générale des Réparatrices, lorsqu'elle manifesta, pour la première fois, son intention de rappeler en Europe celles de ses filles qui travaillaient au Maduré.

Vers le temps où la vie religieuse prenait, sous le souffle de la grâce, l'essor que nous venons de décrire, une autre œuvre du plus haut intérêt jetait ses fondements.

Nous avons vu quel admirable parti les anciens missionnaires du Maduré tiraient de leurs catéchistes, soit pour la formation des néophytes, soit surtout pour la conversion des idolâtres. Grâce à ces excellents auxiliaires, bien des chrétientés avaient traversé cette période désastreuse où les troupeaux furent séparés de leurs pasteurs, sans perdre le trésor de la foi. Malheureusement, il était passé en usage que partout où il y avait un catéchiste, c'étaient les chrétiens mêmes dont il prenait soin, qui devaient rémunérer ses services. Rien de plus juste en soi ; et cependant cet usage avait de vrais inconvénients. Le catéchiste, se trouvant ainsi sous la dépendance de ceux dont il attendait son salaire, devait se ménager leur faveur ; il

ne pouvait plus exercer ses fonctions en toute liberté ; le missionnaire ne pouvait placer dans ses rapports une entière confiance. Bien moins pouvait-il compter sur lui pour l'aider à extirper des abus, à faire cesser des scandales, quand les auteurs de ces scandales ou de ces abus étaient des hommes influents. De plus, l'office de catéchiste passait de père en fils ; mais souvent le fils n'avait ni le zèle, ni les bonnes qualités du père. Le nombre, enfin, faisait défaut. Sous prétexte qu'ils avaient déjà trop à faire auprès des chrétiens, les catéchistes ne faisaient rien pour les païens. Pour ces raisons, une classe de catéchistes choisis avec soin, instruits et formés dans une bonne école, qui dépendraient uniquement des missionnaires et seraient principalement appliqués à la conversion des infidèles, était extrêmement désirable.

Le Supérieur général de la Mission avait, dès son entrée en charge, compris la nécessité de donner aux missionnaires un bataillon de tels auxiliaires. Heureux de se conformer aux pieuses intentions de l'une des plus généreuses bienfaitrices de la Mission, qui avait mis à sa disposition la somme de 80,000 francs, avec la condition expresse que le revenu en serait exclusivement affecté à l'œuvre dont nous venons de parler, il fonda, dans le district du sud, un établissement où chaque missionnaire est libre d'envoyer un ou plusieurs sujets choisis par lui-même, qui, leur formation terminée, lui seront fidèlement rendus. C'est ainsi que se recrute, tout en donnant de son trop-plein, l'école des catéchistes de Palamcottah. Déjà une trentaine de jeunes gens en sont sortis, solidement instruits dans la

doctrine chrétienne, ayant une certaine pratique de la médecine et, ce qui est plus nécessaire que toute autre chose, l'esprit de zèle. Ils font l'office de pionniers, parcourent les villages païens, baptisent les enfants moribonds et préparent les voies au missionnaire.

Telles sont les principales œuvres dont la Mission du Maduré s'est enrichie en ces derniers temps. Quant aux œuvres anciennes, elles ont pris un développement nouveau ; il y en a deux dont le progrès mérite particulièrement d'être signalé.

III. D'abord Adeikalabouram, la maison des vieillards et des orphelins recueillis dans le paganisme. Au chapitre précédent, le P. Bossan, son fondateur, en a raconté l'histoire jusqu'en 1865. Le P. Bossan mourut en 1875, et légua sa famille au P. François Buisson. La charité, le dévoûment, le cœur du fondateur passèrent dans son successeur. L'œuvre, bénie de plus en plus, prit de nouveaux accroissements. L'auteur de ce livre eut lui-même occasion, en février 1884, de visiter l'intéressante colonie. Voici en quels termes il décrivait alors ses impressions.

« La communauté d'Adeikalabouram compte actuellement environ 600 membres (le recensement de 1886 en donnait 748), venus presque tous du paganisme. Elle est distribuée en quatre villages, dont trois sont habités par d'anciens orphelins, devenus chefs de familles. La station principale, celle où résident les orphelins et les orphelines non-mariés, comprend l'église, la maison du Père Directeur, le couvent des religieuses de Sainte-Anne, le toit qui abrite les orphelins, l'école, l'hôpital ou catéchuménat, les gre-

niers de la colonie et nombre d'autres dépendances.

« Les orphelins sont sous la surveillance de deux excellents chrétiens, auxiliaires du P. Buisson ; les orphelines ont pour gardiennes les religieuses de Sainte-Anne. Quel peuple éveillé ! Personne n'est oisif. Comme dans une ruche d'abeilles, chacun a son travail ; chacun sa tâche journalière. Le travail est conforme à la condition, la tâche est proportionnée aux forces de chacun. Il y a des voituriers, des laboureurs, des arroseurs, des jardiniers, des grimpeurs d'arbres, des charpentiers, des cordiers. Les filles vannent et pilent le riz, font cuire, à une haute température, le *padinir* ou la liqueur du palmier, qui devient le *Karouppou-Katti* ou sucre noir, filent le lin et le coton qu'elles transforment en tissus élégants, etc.

« A cinq heures, tout le monde est sur pied. La prière, la sainte Messe, le chant de cantiques, commencent la journée ; puis tous se rendent au travail. Les bouviers attellent leurs bœufs ; les laboureurs poussent les leurs vers le champ qu'ils doivent défricher, portant eux-mêmes sur leurs épaules la charrue légère qui leur sert à égratigner la terre. Les jardiniers, chargés de la bêche ou du hoyau, vont remuer un coin du jardin. Deux arroseurs s'arrêtent auprès d'une flaque d'eau. Placés vis-à-vis l'un de l'autre, ils tiennent dans chaque main une ficelle, dont l'extrémité se rattache à l'une des anses d'une corbeille au tissu imperméable. Ils font jouer leurs bras, et la corbeille plonge dans l'eau, en est retirée pleine de liquide, verse son contenu dans une rigole ; puis est replongée, retirée encore. La rigole charrie le liquide dans la rizière voisine,

ou aux pieds de jeunes cocotiers, ou aux fleurs et aux légumes du jardin. Nos travailleurs ont un moyen de tromper la fatigue : ils chantent.

« Mais voici l'orphelin de la catégorie des grimpeurs. Celui-ci doit souvent commencer son travail avant le jour. Son affaire à lui, c'est de recueillir le jus des palmiers. Voyez-le au pied de son arbre qui parfois mesure vingt mètres de hauteur. Il se ceint d'une corde faite des fibres de cet arbre ; à cette corde il suspend trois ou quatre pots, une serpe et quelques autres outils. Dans un autre lien, en forme de menottes allongées, il passe ses pieds. Aussi haut qu'il peut il empoigne son arbre, replie les jambes, fixe de chaque côté du tronc la plante des pieds que le lien applique contre l'écorce, s'élève ensuite par la force des jarrets ; il embrasse le tronc une seconde fois, fait jouer ses pieds encore, et, par une suite de bonds, arrive au sommet en quelques instants. Il s'assied alors ou se place à califourchon sur une feuille (les feuilles du palmier et du cocotier ont la solidité des branches), choisit un jeune rameau, l'incline, fait avec sa serpe une entaille à l'extrémité, et attache au-dessous un vase pour recevoir le liquide qui va commencer à couler. Il renouvelle la même opération sur deux ou trois jeunes tiges encore, et puis le même jeu des bras et des pieds qui l'avait fait monter, lui sert pour descendre. C'est alors le tour de l'arbre voisin, et ainsi de suite. Chaque grimpeur a ses arbres à lui, vingt ou trente. Sur chaque arbre il doit faire trois ascensions par jour, la deuxième et la troisième dans le but de rafraîchir la blessure faite aux tendres rejetons, ce qui activera

l'écoulement. Ce travail dure six ou huit mois de l'année.

« A huit heures et demie la cloche sonne ; les orphelins rentrent à la maison ; c'est l'heure du déjeuner. A neuf heures, le travail reprend et continue jusqu'au dîner, qui a lieu à une heure. Suit la récréation, puis le chapelet à l'église, puis la classe. Les orphelins sont alors divisés en quatre ou cinq catégories : les plus petits tracent sur le sable les lettres de l'alphabet ; d'autres commencent à épeler les mots ; leurs aînés lisent le premier livre ; d'autres en sont au second ; les plus savants commencent à lire le troisième. Le maître va et vient de l'un à l'autre. Cela dure jusque vers 4 heures. Alors la grande chaleur est tombée, et le travail de la matinée est repris dans la soirée. Vers 6 heures la cloche sonne l'*Angelus ;* c'est la fin des travaux et l'heure de la prière du soir. Le souper, la récréation, le chant des cantiques terminent la journée.

« L'entretien d'un orphelin, malgré ses trois repas quotidiens et son bon appétit, ne va pas à trois sous par jour. Ils n'ont du riz qu'au repas du soir, et ne goûtent la viande qu'aux deux plus grandes fêtes de l'année. Le *Karouppou-Katti* et le *padinir*, deux produits de la colonie, sont leurs grandes friandises. Chaque orphelin reçoit sa ration quotidienne de l'un et de l'autre, les petits petite, les moyens moyenne, les grands plus grande, et chacun est satisfait de son lot.

« Malgré leur vie laborieuse et leur extrême frugalité, les orphelins ont un air de franche gaîté qui charme tous les visiteurs de cette intéressante colonie. Le premier magistrat de Tinnevelly vint un jour à Adei-

kalabouram ; après avoir visité l'orphelinat il disait au P. Buisson : « Certainement les prisonniers du gouvernement sont mieux logés et mieux nourris que vos orphelins ; mais dans nos prisons il manque une chose qui surabonde ici : c'est la joie et le contentement dont témoignent ces figures épanouies. »

Adeikalabouram est un abri pour l'enfant encore au berceau et pour le vieillard qui a déjà un pied dans la tombe. Outre les orphelins nés dans le paganisme, il reçoit des païens adultes, des hommes et des femmes courbés sous le poids des ans et de la misère, tristes débris de l'humanité, dont la charité chrétienne fait des enfants de Dieu et des citoyens du Ciel. Le plus souvent c'est la Providence qui les conduit comme par la main dans ce port de salut, et les conserve juste assez de temps pour acquérir cette connaissance de Dieu le Père et de son Fils Jésus-Christ, qui est la vie éternelle.

C'est encore à Adeikalabouram que les malheureuses victimes du libertinage, veuves pour la plupart, viennent souvent cacher leur honte, et trouvent souvent la grâce qui réhabilite les pécheresses repentantes. Leurs enfants sont baptisés dès qu'ils sont nés, et ceux qui survivent sont adoptés comme orphelins. Quant aux pauvres mères, si elles refusent le don de Dieu qui leur est offert, elles emportent du moins, en se retirant, une certaine connaissance de la vérité, avec de bons souvenirs et de salutaires impressions. Mais plusieurs, mieux inspirées, après avoir vu Adeikalabouram, s'écrient : « Voici notre maison; nous y resterons parce que nous l'avons choisie. » Ces personnes for-

ment la catégorie des madeleines ou filles repenties.

Il est des terres privilégiées qui reçoivent l'eau du ciel en abondance, et, au lieu de la garder pour elles-mêmes, la partagent libéralement avec les terres voisines auxquelles elles communiquent leur propre fécondité. Ainsi en est-il d'Adeikalabouram. Le bien qui se fait dans l'intérieur de la colonie, est peut-être encore surpassé par celui que fait au dehors une société, dite du Cœur de Jésus, qui s'est formée dans son sein. Cette société est composée de vierges et de veuves qui, sous le nom de *baptiseuses*, parcourent les villages d'alentour, et administrent le baptême à des milliers de petites créatures. « Je ne crois pas exagérer, dit le P. Buisson auquel cette société doit son existence, en affirmant que ces femmes généreuses, par leur action au dehors d'Adeikalabouram, ont envoyé au Ciel 40,000 enfants. »

Nous empruntons au même Père le récit de la conversion et de la sainte mort d'une de ces zélées baptiseuses.

« Maria Regina était fille d'un catéchiste protestant de Cottar. Elle avait une sœur moins âgée qu'elle, et, jeunes encore, les deux enfants perdirent leur mère. A peine âgée de seize ans, Maria Regina était nommée maîtresse d'école pour les filles, dans le village où son père exerçait les fonctions de catéchiste. Très intelligente et assez instruite, Maria soupçonna de bonne heure le côté faible de la doctrine protestante ; droite et pieuse, son âme, loin d'avoir la paix, trouvait en elle un vide que rien dans le protestantisme ne venait combler.

« Un jour, Maria Regina entendit parler des belles fêtes catholiques d'Adeikalabouram, du bonheur des chrétiens dirigés par les prêtres romains, de la pureté et de l'innocence des nombreuses jeunes filles de notre orphelinat. En même temps, une voix intérieure lui disait qu'elle n'était pas dans la vraie Religion, et qu'à Adeikalabouram elle trouverait un prêtre qui la mettrait sur le chemin du Ciel. Elle s'échappe de la maison paternelle, et, après trois jours et trois nuits d'un pénible voyage à pied, seule, accablée de fatigue, elle frappe à ma porte, le 1er juillet 1876.

« J'écoute l'histoire de cette pauvre enfant, et, voyant le doigt de Dieu dans les faits qu'elle me raconte, je l'admets au nombre de mes orphelines. Elle se montre pieuse, docile, très empressée à apprendre les prières et le catéchisme. Après un mois et demi d'épreuves et d'instruction, je l'admis au baptême, le jour de l'Assomption, et je lui donnai, pour satisfaire son amour envers la T. S. Vierge, le nom de Maria Regina.

« Cependant son père ne pouvait se consoler de sa fuite. Ayant appris qu'elle était à Adeikalabouram, il vint furieux la réclamer. Pour ne pas me compromettre avec la police, je dus obliger Regina, malgré ses supplications et ses larmes, à quitter l'orphelinat et à suivre son père.

« Quinze jours et plus se passèrent sans nouvelles. Au commencement d'octobre, Regina revenait; mais cette fois elle amenait sa sœur, à qui elle avait inspiré le désir de renoncer, comme elle, à l'hérésie. A peine les deux jeunes filles étaient-elles installées à l'orphe-

linat, que leur père arriva plus furieux que jamais. Mais il eut beau crier, pleurer, menacer et promettre, ses filles montrèrent tant d'énergie qu'il n'osa pas user de violence. Il me dit alors : « J'ai le cœur déchiré; mais enfin je suis père; je ne veux pas rendre mes filles malheureuses en les emmenant; je les laisse libres de rester ou de revenir quand elles voudront. »

« Ainsi s'acheva l'année 1876. Depuis, la plus jeune des sœurs a reçu le baptême et s'est mariée à un honnête chrétien. Quant au père, il est encore protestant. Dans ses longues et fréquentes visites à Adeikalabouram, il est resté sourd à mes exhortations, comme à celles de Maria. Il vient d'assister, la mort dans l'âme, à l'enterrement de sa fille qu'il aimait beaucoup; mais son cœur n'en reste pas moins fermé à la grâce. Je compte cependant sur sa conversion; car j'espère que sa sainte enfant est au Ciel et prie pour lui.

« Jusqu'en 1883, Maria avait mené la vie commune des orphelines. Vaillante au travail, très aimée des religieuses, elle était vénérée de ses compagnes. Vers le mois de septembre 1884, sa piété, sans être moins intérieure, sembla devenir plus apostolique. Elle sentit s'allumer dans son cœur un zèle dévorant, qui la poussait à parcourir les villes et les villages, pour aller donner le baptême aux petits enfants païens en danger de mort.

« Elle partit, accompagnée d'une autre femme d'un âge respectable et d'une vertu solide. Dans ses courses apostoliques, en quelques mois, Maria Regina a bien donné 200 baptêmes.

« Maria n'avait pas une forte santé. Quand je la

voyais revenir pâle, fatiguée, j'aurais bien voulu lui imposer un long repos. « Père, me répondait-elle, laissez-moi aller donner des baptêmes et je guérirai ; si vous me forcez à rester ici,je deviendrai plus malade, à la pensée de tant d'enfants qui meurent sans baptême. » — Si j'insistais encore, elle reprenait : « Oh ! ce n'est pas la fatigue des voyages qui me rend malade; c'est un feu qui me brûle là. » Et elle montrait sa poitrine.

« Vers le 1er décembre 1884, la faiblesse de Regina devint si grande que je crus devoir lui défendre absolument de continuer ses courses apostoliques. J'espérais encore que le repos lui rendrait ses forces ; mais sa santé alla déclinant de plus en plus. Elle vient de mourir d'épuisement, après de cruelles souffrances supportées avec une admirable résignation. » — Maria Regina mourut le 25 février 1885, à l'âge de 25 ans.

Le 15 janvier de l'année précédente Adeikalabouram avait célébré le trentième anniversaire de sa fondation. A cette date le P. Buisson écrivait à Mgr Canoz : « Quand on repasse en sa mémoire l'histoire d'Adeikalabouram ; quand on compte tous les petits anges qu'il a envoyés au Ciel pendant les trente années de son existence, le nombre de ceux qui ont survécu, les villages qu'ils ont formés ; lorsqu'on voit l'édification qu'ils donnent autour d'eux, l'heureuse influence qu'ils exercent sur les païens du milieu desquels ils sont venus, on ne peut pas ne pas s'écrier : Gloire à Jésus dont le nom est béni, au ciel et sur la terre, par les enfants d'Adeikalabouram ([1]). »

1. Le P. Buisson n'est plus de ce monde : mais son œuvre subsiste et

Une autre œuvre d'une importance capitale, plus encore pour l'avenir que pour le présent, est celle du collège Saint-Joseph qui, depuis son transfert de Négapatam à Trichinopoly en 1883, s'est développé, par le seul fait de son déplacement, comme une plante qui, de frêle arbrisseau, deviendrait tout à coup un arbre majestueux. Nous ferons à part l'histoire de cet établissement. Mais Saint-Joseph est aussi une maison de formation religieuse ; quelques détails, à ce point de vue, trouvent ici leur place.

C'est dans cette maison que se forment à la science et à la vie religieuse, au sortir du noviciat, les jeunes gens que la Mission recrute parmi les meilleurs élèves du collège, ou qui lui arrivent de la province de Toulouse, des Écoles Apostoliques de Bordeaux, de Poitiers, d'Avignon, de Turnhout, etc.; famille chérie que le Ciel grossit chaque année de quelques nouveaux membres. En même temps qu'ils s'exercent à la pratique des vertus solides sous la conduite de guides expérimentés, ils apprennent les langues du pays, quelques-uns le sanscrit, tous le tamoul et l'anglais, surtout l'anglais, qui doit remplacer leur langue maternelle. Plusieurs ont subi les examens auxquels sont attachés les titres ou grades universitaires; d'autres se préparent à les subir. Huit viennent de commencer leur cours de philosophie; sept en sont à leur troisième année de théologie et voient déjà poindre le jour où il leur sera donné de monter au saint Autel (1892). Saint-Joseph est donc une maison d'études littéraires

grandit toujours. On trouvera, à la fin du 2e volume, une notice sur cet excellent missionnaire.

et scientifiques, où les progrès des étudiants sont certifiés par les diplômes de l'Université de Madras ; c'est aussi, pour les études de la philosophie et de la théologie, une sorte de Vals ou d'Uclès en petit. Les jeunes religieux attachés à cette maison, reçoivent non seulement la formation générale que la Compagnie donne à ses Scolastiques, mais, de plus, une formation spéciale qui les prépare en vue des ministères qu'ils auront à remplir dans la Mission.

Saint-Joseph est encore une sorte de séminaire pour le clergé séculier indigène. Sept jeunes Indiens y complétèrent en 1885, leurs études de théologie. Ils sont maintenant d'utiles auxiliaires.

Mais Saint-Joseph n'est pas un noviciat. Aussi, les jeunes gens qui arrivent d'Europe sans avoir terminé leur seconde probation, et c'est le cas du plus grand nombre, ne sont-ils pas d'abord admis au Collège. Ils ont leur maison, ou du moins leur quartier de maison à eux, où ils forment une communauté séparée, sous la direction d'un Père Maître. Là ils vaquent aux exercices du noviciat. Il est vrai que tous les expériments en usage dans les maisons de probation de France, ne sont pas de mise dans l'Inde. Mais, en revanche, ils ont celui de la chaleur, qui en vaut bien un autre. Il serait même trop fort peut-être pour la plupart, si la providence des supérieurs n'y avait mis bon ordre. Chaque année les Novices du Maduré vont passer deux mois sur la montagne.

Les exercices de la troisième Probation se font aussi au Maduré ; mais la communauté des Pères tertiaires est intermittente ; le troisième an terminé, elle se dis-

sout, pour se reformer après quatre ou cinq ans. Elle fut nombreuse surtout en 1887, où 14 prêtres, réunis dans une campagne solitaire, sous la conduite du Père Casimir Cros, subirent les épreuves du 3e an depuis la mi-janvier jusqu'au dimanche de la Sainte-Trinité. Une consigne inexorable les abritait contre toutes sortes de visiteurs, leurs propres Frères non exceptés. Tout leur commerce était avec le Ciel.

Ce qui précède montre que la vie religieuse est, Dieu merci, florissante au Maduré. Formés avec tant de soin durant leur noviciat, durant et après leurs études, nos jeunes gens ne se démentiront pas quand viendra pour eux le temps de commencer leur carrière de missionnaires. Ils n'auront d'ailleurs qu'à marcher sur les traces de leurs devanciers. Car l'esprit religieux, remercions-en encore la divine Bonté, fleurit aussi sous le modeste toit du missionnaire. L'ouvrier du Seigneur, au retour de ses excursions apostoliques, est tout heureux de reprendre l'ordre du jour auquel il était accoutumé lorsqu'il vivait en communauté. Le matin son réveil sonne à l'heure voulue; il a ses heures fixes pour ses exercices spirituels, et le son de la cloche les lui rappelle au besoin.

Pour maintenir l'esprit religieux, surtout dans une grande mission, il faut, outre la vigilance et le zèle des supérieurs, de sages règlements. Les missionnaires du Maduré n'ont qu'à bénir Dieu de les avoir si bien partagés sous ce double rapport. Le zèle, la vigilance, l'exemple aussi, ils les trouvent dans leur digne évêque, dans celui que la Providence a placé depuis tant d'années à la tête de la Mission, dans les supérieurs de

chaque district. Le Supérieur général fait, au moins une fois par an, la visite de la Mission, voit en particulier chaque missionnaire, console, encourage, bénit. Deux fois chaque année, les missionnaires d'un même district s'assemblent autour du Supérieur de ce district. L'un est chargé de l'exhortation commune ; un autre, de résoudre les cas de conscience ; le Supérieur donne ses avis et sa direction. De nouveaux plans sont concertés, de nouvelles œuvres projetées. Les âmes et les cœurs se rafraîchissent aux épanchements de la charité fraternelle. Tous emportent de ces réunions un redoublement de zèle et de vigueur. Mais où l'esprit religieux se retrempe surtout, c'est durant les huit jours de la retraite annuelle. Chaque district a ses maisons désignées, où le missionnaire peut vaquer en toute tranquillité aux saints exercices, où il trouve toujours un Père Spirituel pour l'aider et le diriger.

IV. La mission du Maduré s'est enrichie, durant ces dernières années, de nouveaux édifices religieux.

Depuis longtemps Trichinopoly réclamait une seconde église, la cathédrale n'étant ni assez grande pour cette vaste chrétienté, ni assez à la portée du plus grand nombre des fidèles. En conséquence, le P. Frédéric Rapatel commença, en 1879, la construction de l'église du Sacré Cœur de Jésus. Deux ans après, le 29 juin, Mgr Laouenan, de Pondichéry, invité par Mgr Canoz, en fit l'inauguration. C'est un vaste édifice à trois nefs, qui peut contenir de quatre à cinq mille personnes. Vingt-six colonnes monolithes, d'un granit dur comme le fer et à peine d'un pied de diamètre, supportent la voûte de la grande nef. Cette voûte est

décorée de peintures dans toute son étendue. A l'extérieur, l'admiration du spectateur se concentre sur une tour octogonale qui élève, au-dessus du porche, ses quatre étages, formés de colonnettes et d'arceaux superposés, jusqu'à une hauteur de 135 pieds. Du haut de cette tour deux grandes cloches, marquées du nom de leurs donateurs, M. Woodroff, magistrat converti du protestantisme, et M. Poulenc, frère d'un de nos missionnaires, envoient leurs sons à plusieurs milles à la ronde.

A Trichinopoly encore, s'élève actuellement, dans l'enclos du collège, pour le service des étudiants et de la population chrétienne du Fort, l'église de Notre-Dame de Lourdes, qui sera un vrai chef-d'œuvre d'architecture gothique. Nous en reparlerons ailleurs.

A Négapatam, les aumônes recueillies en France par le P. Batut, ancien missionnaire du Maduré, et les offrandes reçues par le P. Mecatti, ont été employées à la construction d'une église pareillement dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Son clocher, que le P. Mecatti avait laissé inachevé, a été terminé par le P. Poulenc. Il s'élève à quelques pas de la mer et en face du port. Quand le pêcheur, monté sur son fragile esquif, a perdu de vue le rivage et sa chaumière, la flèche du cocher de Notre-Dame de Lourdes lui apparaît encore comme le phare de l'espérance.

Maleyadipatty, centre d'un pangou qui compte près de 7000 chrétiens, n'avait, jusqu'en ces derniers temps, qu'une misérable chapelle. Grâce au zèle du P. Benoît Burthey, les chrétiens sont fiers aujourd'hui de leur grande église à trois nefs, de sa belle coupole, de son

clocher en flèche, que salue le voyageur emporté par la vapeur sur la ligne de Trichinopoly à Maduré. Cette église est sous le vocable de Saint-François-Xavier.

Si du district du nord nous passons à celui du centre, nous remarquons, parmi les églises récemment construites, Notre-Dame-du-Sceptre de Karankadou, sur les bords de la mer, à l'extrémité du Marava. D'après la tradition, Karankadou doit sa célébrité à une statue de Marie, que les flots déposèrent un jour sur le rivage. L'image de la Vierge tenait en main l'emblème de la royauté ; de là son nom de *Sengol mada,* ou Notre-Dame-du-Sceptre. Au temps du Bienheureux Jean de Britto, Karankadou était un lieu de pèlerinage très fréquenté ; mais depuis il était tombé dans l'obscurité. Le P. Jean-Baptiste Darrieutort ayant été chargé, en 1867, du pangou de Calladitidel, dont Karankadou fait partie, se sentit fortement pressé de rebâtir le sanctuaire et de restaurer le pèlerinage. Mais il fallait de l'argent. Le missionnaire pria et fit prier Marie ; l'argent vint peu à peu, et l'on commença à construire. Après dix ou douze ans, Karankadou eut une église à triple nef, avec de beaux vitraux, et un autel richement sculpté, que surmonte une très belle statue de Marie, Reine du Ciel. Pour attirer les chrétiens à ce nouveau sanctuaire il ne fallait plus qu'une chose : l'enrichir d'indulgences. Pie IX daigna octroyer la grande indulgence de la Portioncule ; Marie, de son côté, accorda aux premiers pèlerins des grâces signalées ; les foules accoururent, et maintenant, chaque année, le 31 juillet et le 1er août, Notre-Dame-du-Sceptre attire à elle de huit à dix mille chrétiens.

Notre-Dame-du-Sceptre à Karankadou et Notre-Dame de la Salette à Kodikanel, sont deux lieux de pèlerinage situés dans la mission du centre. Mention a été déjà faite de ce second sanctuaire, qu'il a fallu agrandir à deux reprises. La cloche, longtemps portée sur deux poutres, est maintenant logée dans une tour élégante qui complète parfaitement cet édifice gracieux. Vienne le dernier dimanche de mai : on verra alors sur les sentiers en zigzag qui conduisent au sommet de la montagne, à une hauteur de plus de 2,000 mètres, une traînée sans fin de pèlerins venant de Trichinopoly, de Tuticorin, de la côte du Malabar, du Coïmbatour, etc. Ce spectacle réjouissait tant l'âme du bon Mgr Canoz !

Dans le Marava encore, à Ideikatour, le P. Ferdinand Celle, met la dernière main à une église du style gothique le plus pur ; elle est dédiée au Sacré Cœur de Jésus.

Dans la mission du sud, les églises nouvellement construites, sont plus nombreuses encore. Adeikalabouram a terminé la sienne. A Virapandiapatnam, l'église de Saint-Thomas, la plus grande de toute la Mission, a été refaite, sauf la façade. L'église de Sokenkoudirouppou, dédiée à saint Jacques, a été bâtie à neuf. Il en est de même des églises de Tiroumaley, de Sandamaram, de Coutapouly, d'Alagapabouram, etc.

D'autres églises, d'une construction toute récente, ont un intérêt particulier, ayant été bâties dans des villages où, il n'y a que peu d'années, on ne trouvait pas un seul catholique. Ces nouveaux sanctuaires sont nombreux, surtout dans les villages du sud. Pour citer

quelques noms, qui feront sourire le lecteur : Oudeyakoulam, Ielankoulam, Soupramaniabouram, Ilanganadabouram, Ayoudabouram, Vepelody, Poudiampoutour, Latchimibouram, Pattini, Poudour, Vepankadou, etc., possèdent une église neuve, où s'assemble chaque jour une troupe de néophytes arrachés à l'hérésie ou au paganisme. Quelques-uns des noms que nous venons de transcrire, sont ceux de divinités païennes ; triste témoignage de l'ancienne condition des habitants. Le nombre des néophytes augmentant, les villages prendront des noms chrétiens.

V. C'est ainsi que sous l'administration du Vicaire Apostolique, aidé du Supérieur général, les œuvres de la Mission se sont étendues, en même temps qu'elles se sont affermies. Sous la sage conduite de leurs guides, les missionnaires, chacun dans le champ qui lui fut assigné par l'obéissance, n'ont cessé de faire l'œuvre de Dieu, au milieu des épreuves accoutumées. La plus longue de ces épreuves, et la plus cruelle, fut la terrible famine qui désola la plus grande partie de l'Inde, et principalement le Maduré, dans le courant des années 1877 et 1878. Nous dirons brièvement la cause de ce fléau, ses ravages et ses conséquences.

L'immense majorité de la population de l'Inde se compose de petits agriculteurs, qui tirent du produit de leur champ leur maigre subsistance. Le sol desséché et durci par un soleil brûlant, ne donne de récoltes qu'autant qu'il est bien arrosé. Dans les terres qui avoisinent les grandes rivières, l'irrigation se pratique au moyen de canaux qui versent leur eau dans les rizières, fécondent le sol naturellement fertile, et font

d'une plaine qui paraissait aride, un vaste jardin luxuriant. Mais les terres que fertilise l'eau des fleuves sont comparativement de peu d'étendue. Pour ne parler que du Maduré, dans le Tinnevelly, dans les districts de Dindigul et de Maleyadipatty, dans tout le Marava, l'unique espoir du cultivateur est dans les pluies du ciel. Si la Providence le sert selon ses désirs, il aura ces pluies au temps voulu. Après une saison de sécheresse et de chaleurs brûlantes, viendront les pluies torrentielles. Alors le sol se ramollira ; le laboureur se contentera de l'égratigner avec sa charrue ; le grain qu'il lui confie, germera et donnera une récolte après quelques mois d'attente. Alors aussi les grands étangs ou réservoirs se rempliront, et les hommes et les animaux auront une provision d'eau suffisante pour l'année entière.

Mais si les pluies viennent à manquer au temps propice, comme il arrive assez souvent, l'Indien se trouve réduit à la plus extrême misère. Si elles manquent deux années consécutives, non pas seulement dans un district ou une province, mais sur une vaste étendue de la péninsule, comme en 1876 et en 1877 ; alors c'est l'affreuse famine,avec tout un cortège d'épidémies, et une mortalité dont on ne peut se faire une idée. Nous n'oublierons jamais le triste spectacle dont nous fûmes témoin. C'était au mois de juillet 1878 : nous voyagions sur la ligne de Négapatam à Maduré, et le train, selon l'ordinaire, s'arrêtait aux diverses stations. Or, à chaque arrêt du train, les voyageurs voyaient venir à eux tout un troupeau d'hommes, de femmes, d'enfants effarés, affolés, maigres comme des

squelettes, pâles comme la mort, qui imploraient leur pitié avec des cris à fendre le cœur, dévoraient tout ce qu'on leur jetait, se battaient pour une écorce d'orange ou une pelure de banane. Dans certains collectorats, un bon tiers de la population fut emporté. Des centaines de mille émigrèrent pour échapper à la mort; de grands villages furent entièrement dépeuplés.

Les grands, les riches, peuvent braver ces visites de la famine ; mais les pauvres ! mais les petits ! C'est parmi eux que le fléau fera ses victimes. Or, à cette classe appartiennent, en général, nos chrétiens; leurs souffrances furent extrêmes. Les missionnaires s'employèrent de tout leur pouvoir à les adoucir; les secours que la Mission put leur fournir, ceux qu'ils obtinrent du gouvernement, soit directement, soit par l'entremise des comités protestants, de l'impartialité desquels ils n'eurent pas à se louer (1) ; les aumônes qu'ils reçurent d'Europe, ils distribuèrent tout. Pour secourir les affamés ils se condamnèrent eux-mêmes à de dures privations ; ils eurent ainsi la joie de sauver la vie à un grand nombre. Mais ils ne pouvaient se trouver partout, encore moins donner à tous. Des milliers périrent; des milliers émigrèrent ; des villages chrétiens se vidèrent entièrement. Qu'on imagine la douleur du missionnaire qui, en parcourant son district, rencontrait le désert là où il avait vu naguère une chrétienté florissante !

Mais, en même temps, que d'occasions ils eurent de bénir le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ! Le premier mars 1878, le P. Darrientort

1. Voir 2e vol., III Partie, chap. III.

écrivait de Sarougany : « Pour nous consoler au milieu de tant d'afflictions, le divin Maître nous a donné de recueillir une magnifique récolte d'élus. Dans ce seul district, le nombre d'enfants païens baptisés *in extremis* atteindra le chiffre de quatre ou cinq mille au moins, et le nombre d'adultes, celui de deux à trois mille. » Le P. Trincal, de son côté, écrivait, vers le milieu de la même année, au R. P. Barbier : « Depuis le commencement de la famine j'ai baptisé plus de 3,000 enfants païens en danger de mort, et plus de 400 adultes à l'extrémité. En outre, j'ai donné le baptême, en quelques mois, à 1,500 païens. » Tous les missionnaires, durant cette période de souffrance, eurent la consolation de conférer le baptême à un nombre extraordinaire de petits païens et d'adultes. La plupart de ces néophytes mourant après avoir été régénérés, la population chrétienne de la Mission n'en fut guère augmentée; mais, en revanche, que de places, dans la demeure du Père céleste, se trouvèrent occupées, qui sans cela seraient restées vides ! En somme, les années les plus fécondes en fruits de salut, furent celles où la famine plongea tant de familles dans le deuil. C'est ainsi que les plus grands fléaux, par une admirable disposition de la Providence, deviennent les plus grandes grâces.

Nous réservons pour un dernier chapitre, le récit des événements qui ont précédé ou suivi l'établissement de la hiérarchie catholique dans l'Inde. Nous y ajouterons un aperçu des derniers travaux et de l'état actuel de la Mission.

Au terme de la longue période que nous venons de parcourir (1873-1887), la Nouvelle Mission du Maduré

comptait 50 années d'existence, et célébrait, sans grand éclat, ses Noces d'or. Le 24 octobre, 1887, était le 50e anniversaire de l'arrivée aux Indes de la petite troupe conduite par le P. Bertrand. Les missionnaires offrirent ce jour-là le saint Sacrifice en action de grâces. Des agapes fraternelles, présidées par Mgr Canoz, réunirent au Collège Saint-Joseph tous les Pères de Trichinopoly.

Il nous reste à faire connaître ceux de nos Frères qui, durant cette même période, sont allés recevoir la récompense de leurs travaux.

P. Joseph Grégoire. — De 1873 à 1878 moururent huit ouvriers apostoliques, dont les années de service au Maduré varient de vingt-six à trente-cinq. Le premier nom sur cette liste est celui du P. Joseph Grégoire. Né en 1815, à Valence en Dauphiné, il entra dans la Compagnie le 28 juin 1840, et arriva au Maduré le 1er septembre 1843. Il travailla surtout dans le district du sud, qu'il gouverna de 1849 à 1852. Il administra ensuite, jusqu'en 1863, la chrétienté de Vadakenkoulam. Il y revint encore en 1867, après avoir rempli divers emplois dans le nord, et y passa les dernières années de sa vie.

Le P. Joseph Grégoire fut donc surtout l'apôtre de Vadakenkoulam. C'est à sa persévérante énergie principalement que cette belle chrétienté est redevable de sa grande église. Ce que la construction de ce sanctuaire lui coûta de soucis et de fatigues, Dieu seul le sait. Mais une peine bien plus sensible lui vint des luttes sanglantes qui surgirent entre les deux castes rivales, les Vellages et les Sanars, le jour même où ils

prirent possession du nouveau sanctuaire. Obligé de témoigner devant la justice contre une partie de ses ouailles, le bon Père en ressentit une douleur qui lui fit perdre le manger et le dormir. Il accepta l'invitation de ses supérieurs d'aller passer quelques mois dans son pays natal ; mais il ne devait pas arriver au terme de son voyage. Le navire qui le portait venait d'entrer dans la Mer Rouge ; on était au 18 septembre 1873. L'épuisement du Père était extrême, par suite de ses continuelles insomnies. Au souper, il put à peine avaler quelques gouttes de bouillon. Il se retira dans sa cabine, et aussitôt le délire se déclara. Le lendemain, à 6 heures, le malade ouvrit les yeux, mais sans pouvoir parler. Le Père qui l'accompagnait, lui administra l'Extrême-Onction. Le mourant resta immobile et sans voix jusqu'à deux heures de l'après-midi. Vers 2 heures il rendit son âme à Dieu.

Le P. Grégoire fut un homme vraiment apostolique, d'un zèle réglé par la prudence, plein d'activité, et doué d'un talent remarquable pour l'administration et l'organisation des chrétientés. On avait remarqué que chacune de ses retraites annuelles produisait en lui une sorte de transformation. Sa parole alors était toute de feu, et ceux qui l'écoutaient se sentaient eux-mêmes embrasés. Il fut 30 ans missionnaire.

P. Clément Castanier. — Le P. Clément Castanier fut, pendant 35 ans, une des principales colonnes de la mission du Maduré. Natif du Gévaudan, il se donna à Dieu dans la Compagnie de Jésus le 15 septembre 1826, étant âgé de 24 ans ; et, en 1839 il vint, avec le P. Joseph Gury, mort à Bourbon, s'associer aux

quatre fondateurs de la Nouvelle Mission du Maduré.

Voici, en peu de mots, les états de service de cet admirable missionnaire. En 1840, il occupe à Tuticorin le poste qu'avait occupé le P. Alex. Martin, et pendant sept ans, soutient vaillamment la lutte contre le schisme. En 1847, Mgr Canoz le prend pour son assistant et le nomme ensuite supérieur de Trichinopoly. De 1850 à 1855, il gouverne le collège de Négapatam, d'où il est de nouveau transféré à Tuticorin. De 1859 à 1862, il est supérieur de la Mission centrale ; nous avons vu la part qu'il prit alors aux grandes luttes qui nous valurent la possession des principales églises du Marava. Il est ensuite employé successivement à Trichinopoly, à Vadakenkoulam, à Négapatam ; et, enfin, en 1869, il est chargé du district de Tanjaour.

Le P. Castanier était né et taillé pour les combats. Vainqueur ou vaincu, toujours égal à lui même, inaccessible à la crainte comme au découragement, bravant le soleil, les fatigues, la faim, les privations, il courait partout où il y avait des brebis attaquées ou égarées à défendre ou à ramener. Les protestants le redoutaient non moins que les schismatiques. Les procès ne l'effrayaient point ; les dédales des actions judiciaires les plus compliquées, lui étaient familiers. Parfaitement maître de la langue tamoule, il possédait les dons de l'orateur à un haut degré. Aussi était-ce lui qu'on appelait dans les retraites, les missions, les occasions solennelles. Redevenu simple missionnaire après avoir rempli les plus hautes charges, à l'âge de 70 ans il parcourait les chrétientés du Tanjaour, prêchait la parole de Dieu avec la véhémence de ses premières

années, était assidu au confessionnal et auprès des mourants, visitait les écoles, et enseignait les théorèmes d'Euclide aux enfants. La mort, enfin, nous enleva ce vaillant athlète presque subitement. Il venait d'arriver de Tanjaour à Trichinopoly, plein d'entrain et de gaîté, comme d'ordinaire ; c'était le 17 février 1874. Vers les 8 heures du soir, se trouvant un peu fatigué, il se retira dans sa cellule. Peu après il se sentit inondé d'une sueur froide, et pendant deux heures, il fut en proie aux plus atroces souffrances. Le P. Sales lui administra les derniers sacrements en toute hâte ; quelques moments après le Père n'était plus. Il entrait ce jour-là dans sa 73e année.

P. Jean Bossan. — « *Oculus fui cæco et pes claudo; pater eram pauperum :* je fus l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; les pauvres m'appelaient leur père. » Ces paroles, qu'une pieuse main a gravées sur la tombe du P. Jean Bossan, décédé le 27 mars 1875, à Adeikalabouram, résument tout l'apostolat de cet illustre missionnaire. Son cœur brûlait du zèle des âmes ; mais ce zèle se porta toujours de préférence vers les petits, les délaissés, les misérables. Missionnaire à Palamcottah, puis à Punicaël, son plus doux passe-temps était de s'entourer d'enfants, de les catéchiser, d'entendre leurs confessions ; il oubliait alors sa nourriture et son repos. Il lui est arrivé de leur donner la nuit entière. Le souci des petits moribonds le préoccupait sans cesse. En quelque lieu qu'il se rendît, il portait toujours avec lui sa fiole d'eau bénite, dans l'espoir que la Providence lui donnerait l'occasion d'ouvrir le Ciel à quelqu'une de ces chères créatures.

C'est dans le but de réunir sous son toit les enfants abandonnés et les vieillards décrépits, « ces deux extrêmes de la misère humaine », comme il les appelait, que le P. Bossan fonda Adeikalabouram. Dès lors l'existence du Père s'identifia avec celle de l'orphelinat. Ses orphelins furent sa vie. Il leur consacrait toutes les heures du jour ; il les visitait chaque nuit durant leur sommeil. Leurs joies étaient ses joies et leurs peines, ses peines. Il tenait tant à les voir bien logés, convenablement vêtus et nourris ; il priait, il quêtait pour eux ; mais il ne demanda jamais rien pour lui-même.

L'amour qu'il avait pour sa famille, sa famille le lui rendait. Le 27 décembre était une des grandes fêtes d'Adeikalabouram. Il y avait communion générale ce jour-là. Après avoir offert au Dieu de l'Eucharistie les vœux qu'ils formaient pour leur père, les orphelins venaient les offrir à ce père bien-aimé. On élevait un trône de verdure, où le vénéré patriarche, dans son plus beau costume de missionnaire, prenait place. Orphelins et orphelines apportaient leurs présents, les plus belles fleurs du jardin, les plus beaux fruits de la saison. Puis venaient les chants, les compliments. Le Père répondait invariablement : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres, et aimez bien le bon Dieu ». Ce jour-là, la ration de *Karouppou-Katti* était doublée, et il y avait du poisson au dîner !

Le jour où le P. Bossan réunit ses deux ou trois premiers orphelins, il reçut de son supérieur la bénédiction donnée jadis aux patriarches : « *Crescite et multiplicamini ;* » cette bénédiction porta ses fruits.

Les orphelins crurent en nombre, grandirent, devinrent pères de famille, et l'heureux patriarche vit les enfants de ses enfants.

Le P. Jean Bossan possédait, avec le zèle des âmes, ce qui rend le zèle fécond, la sainteté. « Soyons saints, disait-il souvent, et nous serons apôtres. »

Un trait fera comprendre son esprit de mortification et de pauvreté. Il se trouvait un jour avec Mgr Canoz et quelques autres Pères. « Que pense Votre Grandeur, demanda un de ceux-ci, d'un missionnaire qui pour se nourrir, se vêtir, entretenir son cheval et toute sa maison, dépense jusqu'à trois sous par jour ? » Le Père Bossan comprit qu'il s'agissait de lui. « Monseigneur, reprit-il, avec simplicité, on me calomnie; j'en dépense cinq ! »

Le Père était fortement constitué ; jusqu'à l'âge de 65 ans il avait à peine connu la maladie ; mais une attaque d'apoplexie dont il fut frappé en janvier 1873, lui enleva ses forces. Il vécut encore deux ans, mais, pour ainsi dire, en se traînant. Le P. François Buisson lui fut donné pour auxiliaire.

Dès lors son travail consista à entendre quelques confessions. La prière devint son occupation habituelle. Il passait de longues heures à l'église, aux pieds de l'image de Marie, ou les yeux attachés au Tabernacle. Dans sa chambre, on le trouvait d'ordinaire le chapelet à la main. Marie était sa grande ressource ; dans les cas difficiles, c'est à elle qu'il avait recours.

Le 11 octobre 1874, il monta au saint Autel pour la dernière fois ; mais chaque matin encore il se traînait à l'église, assistait au saint Sacrifice et recevait la

sainte Communion. Le Jeudi-Saint, 25 mars, il se trouva exténué. Le P. Buisson voulait lui apporter la sainte Eucharistie. « Non, dit-il, il faut bien que l'on sache que je fais mes Pâques. » Après la cérémonie du matin il tomba dans une telle faiblesse qu'on jugea nécessaire de lui administrer les derniers sacrements. Il communia encore le Vendredi-Saint en viatique, et le samedi, quelques heures avant le chant de l'*Alleluia*, il rendit le dernier soupir.

P. Antoine Sales. — Le P. Antoine Sales passa à une meilleure vie le 7 juillet de l'année 1875, après trente-cinq ans et demi de mission. Né à Milhau en 1801, il entra dans la Compagnie à l'âge de 21 ans, enseigna la haute littérature à Saint-Acheul, et fut un des quatre Pères que la Province de France, à la prière du roi Dom Miguel, envoya en Portugal en 1829. A la suite du triomphe remporté sur Dom Miguel par Dom Pedro et l'armée de la révolution, le P. Sales et ses compagnons (1) furent enfermés dans cette Tour Saint-Julien où tant d'autres Jésuites avaient été détenus au temps de Pombal ; ils ne durent leur délivrance qu'à l'intervention du baron Mortier, ambassadeur de France à Lisbonne. En 1834 le P. Sales rentrait en France. Cinq ans plus tard, il fut associé à la troisième bande de missionnaires qui se rendaient au Maduré, celle dont Mgr Canoz faisait partie. Le Père Antoine fit ses premières armes sur la Côte de la Pêcherie, et seconda vaillamment le P. Castanier dans la longue lutte que celui-ci soutint contre les Paravers schismatiques. Il devait l'assister encore, nous venons

1. Les PP. Barelle, Delévaux et notre P. Alex. Martin.

de le voir, dans cette lutte suprême où le chrétien est aux prises avec la mort. Deux fois il fut attaqué du choléra. La seconde attaque, qui eut lieu en 1846, fut si violente qu'elle le réduisit à la dernière extrémité ; il ne dut son salut, s'il faut l'en croire, qu'aux ferventes prières de ses chrétiens. En 1847, le Père fut appelé à Trichinopoly et chargé de la chrétienté, ainsi que du catéchuménat ou hôpital de cette ville. Transféré à Maduré, en 1853, il y fonda un hôpital semblable à celui de Trichinopoly. Douze ans durant, de 1855 à 1867, il remplit les fonctions de Père Spirituel au collège Saint-Joseph. Ses dernières années se partagèrent entre Trichinopoly, Tanjaour et Vadakenkoulam. En 1874 il revint à Trichinopoly pour la quatrième fois ; mais cette fois c'était pour y mourir.

Le P. Sales fut un modèle de régularité, d'une obéissance parfaite envers ses supérieurs, d'une exquise charité à l'égard de ses Frères, et un guide expérimenté dans les voies de la perfection.

P. Claude Bedin. — Nature énergique et généreuse; bon, affable et cordial envers tous ; estimé et aimé de tous ; modeste, ne parlant jamais de lui-même et de ses œuvres ; essentiellement homme de foi, dont la devise était : *tout pour Dieu ;* voyant Dieu en tout, dans les personnes et dans les événements ; tendrement dévot à Marie, à qui il attribuait sa double vocation de religieux et de missionnaire ; d'une simplicité qui prenait tout en bonne part ; d'une droiture d'âme qui ne connaissait ni les voies obliques, ni les demi-mesures, et ne condescendait à la faiblesse que pour stimuler le courage ; homme de devoir, enfin, et ne sachant pas

hésiter en face d'une obligation : tel était le P. Claude Bedin, « une des plus belles figures que présente la Mission du Maduré », dit son historien [1]. Pour achever de purifier son serviteur, Dieu lui envoya l'épreuve de la souffrance. A la suite d'une chute de cheval, il contracta au pied une entorse qui lui fit endurer les plus violentes douleurs de la goutte. Les plus habiles chirurgiens de Paris, que ses supérieurs l'obligèrent d'aller consulter, ne purent soulager son mal. Le Père revint néanmoins au Maduré ; il avait mis cette condition à son obéissance, que, guéri ou non, il viendrait mourir dans la Mission. Les cuisantes douleurs qu'il éprouvait ne l'empêchèrent pas de monter chaque jour au saint Autel. Elles n'altérèrent en rien sa bonne humeur et la paix de son âme. Résigné à la volonté divine, bénissant Dieu dans ses souffrances, puisant sa force dans le Pain des forts, il endura paisiblement son martyre qui fut de trois ans. Il mourut saintement le 30 avril 1876.

P. Joseph Hurlin. — Après le P. Bedin mourut le P. Joseph Hurlin (26 février 1877). Basque d'origine, le P. Joseph puisa sa vocation à la Compagnie dans un pèlerinage qu'il fit au sanctuaire de Loyola. Il entra dans la province de Piémont en 1841, à l'âge de 32 ans. Quatre ans après, le 2 septembre, il arrivait aux Indes, avec six compagnons. On le croyait le plus faible de la bande ; mais au Maduré ce ne sont pas toujours les fortes santés qui résistent le mieux ; le P. Hurlin a survécu longtemps à ceux qui vinrent dans la Mission en même temps que lui. Sa mémoire

1. Voir *Vie du P. Cl. Bedin*, par le P. Saint-Cyr.

est en bénédiction dans les districts d'Ideikatour et de Rasakembiram, qu'il évangélisa pendant 30 ans.

Avant lui les pauvres chrétiens étaient les serfs des païens, qui les traitaient comme de vils animaux. Le P. Hurlin leur fit acquérir des terres, et les affranchit ainsi de leur servage. Il travailla encore plus à les délivrer de l'esclavage du démon. Il leur enseigna la doctrine chrétienne, leur apprit à se confesser souvent et bien, fit fleurir parmi eux la piété, particulièrement la dévotion au Sacré Cœur de JÉSUS, établit des retraites pour les hommes et pour les femmes, et fit de son district, dit quelque part le P. Saint-Cyr « la meilleure chrétienté de toute la Mission ». Plus heureux que ses Frères, il réussit à faire tomber parmi ses chrétiens le préjugé, source de tant de désordres, qui interdit aux veuves un second mariage. Le Père Hurlin était un religieux d'une charité et d'une complaisance sans bornes, toujours occupé à faire le bien et le faisant sans arrière-pensée. Sa sainteté n'en était pas moins d'une originalité parfaite, ou plutôt le Père Hurlin était lui-même un homme à part. Son régime habituel, son habitation, son vêtement, son ameublement, sa façon de voyager, tout lui était particulier. Mais certes, la singularité chez lui ne tendait pas au luxe. Il n'avait pas même un enfant pour lui préparer ses repas ; il voyageait à pied et sans chaussure ; son chapeau était un vieux meuble qui avait servi plus de trente ans ; il n'est personne qui n'eût préféré dormir sur la terre nue que sur le misérable châssis où il s'étendait, vers minuit ou deux heures du matin, après avoir passé la première partie de la nuit en compagnie

des théologiens ou des SS. Pères. Comme tant d'autres missionnaires, il mourut victime de la charité, ayant été atteint du choléra pendant qu'il administrait ses malades. Il était âgé de 68 ans et comptait plus de 31 ans de mission.

P. Sylvain Laurent. — Deux mois après la mort du P. Hurlin, la mission du sud eut la douleur de perdre un de ses plus anciens et de ses plus vaillants ouvriers. Franc-Comtois de naissance, prêtre à 26 ans, Jésuite à 29 ans, le P. Sylvain Laurent faisait partie, seulement depuis dix mois, du noviciat de Dôle, lorsqu'il fut associé à une bande de huit missionnaires qui arriva au Maduré le 29 novembre 1847. Son premier poste fut Dindigul, d'où il fut retiré, en 1849, pour être envoyé, avec trois autres Pères (1) dans l'île de Ceylan, à la demande de Mgr Bettacchini, Vicaire Apostolique de Jaffna. Rentré au Maduré en 1852, il fut encore employé quelque temps dans le district de Dindigul, puis dans le sud, à Obary, et, à partir de 1855 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant 22 ans, à Manapade. Le P. Sylvain fut un des grands défenseurs de l'unité contre le schisme. Des journées comme celle du 2 mai 1854 (2), que nous avons racontée ailleurs, lui étaient familières. Après vingt-deux ans de lutte, le corps épuisé, mais l'âme toujours vaillante, ne pouvant ni dormir ni prendre de nourriture, il continuait cependant à s'occuper des affaires de sa chrétienté, et menait toutes choses avec sa vigueur ordinaire, lorsqu'il fut, dans l'après-midi du 27 mars 1877, terrassé tout à

1. Les PP. Bruni, Rapatel et Cortès, qui vivent encore.
2. Voir chap. II, 2e Partie.

coup par une attaque d'apoplexie foudroyante. Le P. Charles Rodriguez eut à peine le temps de lui donner l'Extrême-Onction. Mais si sa mort fut soudaine, elle ne fut pas imprévue. Deux heures auparavant il écrivait à son supérieur une lettre où tout en avouant son épuisement total, il ajoutait que l'état de son âme était celui d'un entier abandon à la très sainte volonté de Dieu.

P. Edmond Favreux. — Le P. Favreux naquit à Paris en 1811. S'il eut le malheur d'avoir des parents en qui les principes de la Révolution avaient amoindri les principes religieux, il eut l'avantage d'avoir pour tuteur et gardien de son enfance, un vénérable ecclésiastique du diocèse de Sens, son oncle, qui l'éleva pour le sanctuaire. La vie de prêtre séculier ne satisfaisant pas toutes ses aspirations, il entra dans la Compagnie en 1840, et eut pour maître des novices le vénéré P. Ambroise Rubillon, depuis Provincial de la province de France, Assistant, pendant plus de 30 ans, du Général de la Compagnie ([1]).

Le P. Favreux arriva au Maduré le 24 septembre 1852. Sur les vingt-six années qu'il vécut dans la Mission, il en passa vingt au cœur même du Marava. Nous avons dit la part qu'il prit à la conquête de la vieille église de Souranam ; mais nous n'avons pas dit ce que le rappel à l'unité catholique de cette belle chrétienté lui coûta d'efforts persévérants. Trois ans furent employés à arrêter ses plans, à préparer ses batteries, à gagner à lui les catéchistes et les hommes

1. Le P. Rubillon mourut à Paris, le 10 décembre 1888, à l'âge de 84 ans.

influents du parti opposé, à organiser et en quelque sorte enrégimenter les chrétiens. Et lorsqu'enfin, le 27 juin 1858, il prit possession de la fameuse église, ce fut le commencement d'une série de procès qui ne lui laissèrent pas un moment de repos. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il poursuivit la lutte, jusqu'au jour où la cour de Madras rendit un jugement définitif en sa faveur. C'est assez dire quelle était l'énergie de caractère, la force de volonté, l'ardeur du zèle dans cet intrépide missionnaire. Insulté, frappé même par de mauvais chrétiens, il faisait son profit spirituel de ces outrages, et allait son chemin. Cet homme si ferme n'avait pourtant d'autre volonté que celle de ses supérieurs, dont il suivait et consignait par écrit les moindres directions. Affligé, dans ses dernières années, d'un tremblement nerveux, le P. Favreux fut appelé à Trichinopoly, où il remplit deux ans les fonctions de Père Spirituel. A la fin ses membres se refusèrent à tout mouvement. Cloué sur un siège par la paralysie, le bon Père nous donna, durant quatre mois, l'exemple de la plus admirable résignation. « Veillez bien sur mon âme, disait-il souvent au directeur de sa conscience, afin que je ne sois pas pris à l'improviste ; et quand le moment suprême viendra, soyez là pour me donner une dernière absolution. » Ce moment arriva dans la matinée du 23 septembre 1858. Le Père, muni de l'absolution qu'il avait désirée, s'éteignit doucement, presque sans agonie.

P. Ambroise Bachelard. — Ce fut une maladie semblable à celle du P. Favreux, mais beaucoup plus longue et plus violente, qui nous ravit le P. Ambroise

Bachelard, encore dans la force de l'âge. Arrivé dans la Mission en 1870, il fut, après sept ans, envoyé à Bourbon pour rétablir sa santé. Peu après son retour au Maduré, vers le milieu de l'année 1880, il fut atteint d'un commencement de paralysie. Ses jambes se raidirent; il perdit l'usage de la main droite. En janvier 1882, la paralysie devint complète, à tel point qu'il ne pouvait articuler une parole. Les facultés intellectuelles exceptées, qu'il conserva toujours intactes, le pauvre Père était dans un état pire que celui de la première enfance, et cet état ne dura pas moins de deux ans. Il était alors à Tuticorin. Tous les soins que la Compagnie donne à ses enfants lui furent prodigués, par l'entremise du P. Laventure, jusqu'au jour où la mort vint mettre un terme à ses souffrances. Le P. Gallo, qui l'avait amené dans l'Inde à son retour de Rome, où il avait accompagné Mgr Canoz en 1870, se trouvait de passage à Tuticorin ; il lui administra les derniers sacrements et fit son éloge devant les chrétiens [1]. Le P. Bachelard mourut le 28 janvier 1884, âgé de 49 ans, dont il avait passé 27 dans la vie religieuse et 11 dans la Mission. Il appartenait au Velay par sa naissance, et, soit en France, au collège de Bordeaux, où il remplit l'office de professeur et de surveillant, soit au Maduré, il se fit toujours aimer par son caractère franc, plein de gaieté et d'entrain. Un Père qui le connaissait bien, disait du cher défunt :

1. Le P. Thomas Gallo, dont nous avons plusieurs fois fait mention, fut cédé en 1874 à la Mission de Bombay, d'où il passa à celle de Mangalore. Épuisé de fatigue, il se rendait au Maduré pour y prendre un peu de repos. Mais il fut frappé d'apoplexie en route et mourut à Érode, à 90 milles N.-O. de Trichinopoly, le 20 mars 1889.

« Il a été toujours un vaillant soldat dans la Compagnie. On pouvait le mettre hardiment dans un poste délicat et périlleux. Dur à lui-même, jamais il n'apprécia une chose au point de vue gênant et pénible. Comme religieux, il eut toujours la réputation d'un homme d'une vertu solide. »

P. Jean d'Erceville. — Si le P. Bachelard, en mourant, nous laissa de vifs regrets, que dirons-nous des regrets que nous causa la mort du P. Jean d'Erceville ? Jamais peut-être jeune missionnaire ne donna de plus belles espérances, et jamais aussi, s'il nous est permis de parler un moment le langage de la nature, ces espérances ne furent plus cruellement déçues. Comme ces trois jeunes saints qui brillent d'un si pur éclat dans le calendrier de la Compagnie de JÉSUS, Louis, Stanislas et Berchmans, Dieu s'était plu à orner le P. Jean de tous les dons de la nature et de la grâce. Il avait sucé la piété avec le lait maternel. Sa sainte mère ne l'avait demandé à Dieu que pour le lui consacrer, et, en lui donnant le nom du disciple vierge et apôtre, elle n'avait fait qu'exprimer ce qu'elle entendait faire de cet enfant béni. Son père vint lui-même l'offrir au noviciat, paré encore de la robe d'innocence qu'il avait revêtue au jour de son baptême, et qu'il devait porter immaculée jusqu'au tombeau. Ordonné prêtre bien avant le temps ordinaire dans la Compagnie. comme si Dieu avait voulu hâter le commencement d'un apostolat qu'il savait devoir être si court, il arriva au Maduré, avec trois autres Pères, le 21 octobre 1881. Quelque temps après, il faisait l'apprentissage de

la vie de missionnaire auprès des chrétiens de Tuticorin. En 1883, il fut chargé seul de la chrétienté de Tanjaour. Que ne pouvait-on attendre d'un missionnaire brûlant du zèle des âmes, d'un dévouement et d'une charité qui ne trouvaient leur aliment que dans le sacrifice, d'une candeur et d'une ouverture de cœur qui permettaient à ses supérieurs de lire dans le plus intime de son âme ; qui ne savait rien refuser à la grâce, en qui la prudence et la sagesse n'avaient pas attendu le nombre des années ; car il avait à peine dépassé 30 ans ? Ses débuts n'avaient fait que confirmer et accroître nos espérances. Mais les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, et il sait mieux que nous ce qui peut contribuer davantage à sa gloire. Il lui plut de nous montrer ce jeune apôtre et, tout aussitôt, de le couronner : que son saint Nom soit béni ! Le P. Jean d'Erceville ne pouvait d'ailleurs terminer une sainte vie par une plus sainte mort. Appelé auprès de quelques chrétiens éloignés, qui se trouvaient atteints du choléra, il s'était empressé de leur porter les secours de la religion. Nous eûmes le bonheur de le rencontrer au moment où il revenait de cette pieuse expédition ; nous étions de passage à Tanjaour ; c'était le 4 février 1885. Il était joyeux et content, de cette joie qu'éprouve un missionnaire qui vient de donner à des âmes leur passe-port pour le Ciel. Pouvions-nous alors soupçonner qu'il portait en lui le germe de la maladie qui allait nous le ravir ? C'était le choléra qu'il avait pris auprès des malades. Il allait donc mourir dans l'exercice, et victime de la charité. Cette mort précieuse devant Dieu arriva dans la matinée du 7 février.

Sa sainte mère l'avait précédé au Ciel ; son père bien-aimé devait le suivre bientôt ; sa sœur, qui vécut aussi de longues années au Maduré, lui a survécu un peu plus d'un an. Un frère reste encore, digne représentant de cette noble famille. Que Dieu le console de tant de pertes et daigne le combler de ses meilleures bénédictions !

P. Louis Saint-Cyr. — La mort semble se plaire aux contrastes. Après un missionnaire moissonné à la fleur de l'âge et au début de sa vie apostolique, voici le P. Louis Saint-Cyr qui meurt après 46 ans de Mission. C'est de beaucoup la plus longue carrière de missionnaire que nous ayons rencontrée jusqu'ici; elle a été du reste admirablement remplie. Le P. Saint-Cyr vint au Maduré en 1841, avec les PP. Clifford et de Saint-Sardos, auxquels il survécut plus de 40 ans. C'est lui qui doit être regardé comme le vrai fondateur du collège Saint-Joseph. Non seulement il fit partie de son personnel dès le commencement, le gouverna comme Recteur de 1846 à 1850, fit construire l'édifice principal ; mais on peut dire que c'est lui qui assura la vie de cet établissement, en recueillant des aumônes pour son entretien dans plusieurs pays de l'Europe. Le Collège garda toujours une large part des affections du P. Saint-Cyr; il en parle longuement dans ses écrits ; il aimait à le revoir, et il acceptait volontiers les fréquentes invitations qui lui étaient faites, de venir y diriger les Pères ou les enfants dans les retraites spirituelles. Un autre lieu où le souvenir du P. Saint-Cyr vivra longtemps, c'est Dindigul, dont la chrétienté lui fut confiée dès son arrivée dans la

Mission, puis encore en 1852, et encore, pendant bien des années, après son retour d'Europe, en 1864. Ce fut durant cette dernière administration qu'il construisit la belle église gothique dédiée à saint Joseph. Enfin, la mémoire du P. Saint-Cyr restera toujours associée avec le Sanitarium de Kodikanel, l'église et le pèlerinage de N.-D. de la Salette. C'est auprès de ce sanctuaire que le Père passa ses dernières années, veillant sur les chrétiens de la montagne, sur les plantations de quinquina qui lui doivent leur existence, et avant tout sur les missionnaires, lorsqu'ils venaient sur les hauteurs se guérir de leurs maladies ou se reposer de leurs fatigues. Les professeurs du Collège retrouvaient en lui tous les ans, durant leurs vacances d'été, un père plein d'attentions et d'amabilités ; et ils furent heureux de lui témoigner leur reconnaissance en célébrant solennellement sa cinquantième année de vie religieuse, le jour de l'Ascension 1884. C'est à Kodikanel, à l'entrée du sanctuaire de Marie, que reposent les restes de son zélé serviteur. Il mourut le 11 janvier 1887 ; le P. Georges Boutelant, aujourd'hui Procureur à Paris pour la Mission du Maduré, eut le bonheur de l'assister dans ses derniers moments.

Le P. Saint-Cyr fut l'homme sur lequel la Mission pouvait toujours compter dans les circonstances difficiles. Il avait des aptitudes pour tout. Il fut supérieur, visiteur, architecte, missionnaire, écrivain. Vénérable vétéran, sa mémoire fidèle avait gardé tous les souvenirs des anciens temps, et il y avait vraiment plaisir à les lui entendre rappeler ([1]).

1. La vie du P. Saint-Cyr a été écrite par un missionnaire du Maduré.

P. Victor Delpech. — Le 16 janvier 1887, cinq jours seulement après la mort du P. Saint-Cyr, la Mission eut à déplorer la perte d'un autre excellent ouvrier, le P. Victor Delpech. Premier-né d'une nombreuse famille, dont le chef fut longtemps le doyen vénéré de la Faculté de Droit de Toulouse, le P. Victor fut un fils de bénédiction. Il n'avait que sept ans, lorsque Mgr de Forbin-Janson, le pieux fondateur de l'œuvre de la Sainte-Enfance, l'offrit à Marie dans l'église de Saint-Exupère. Le souvenir de cette première consécration fut toujours vivant dans la mémoire de ce nouveau Samuel. Tonsuré et revêtu de l'habit ecclésiastique dès l'âge de 15 ans, déjà il n'aspirait pas seulement à servir Dieu comme membre de la tribu sacerdotale ; il ne rêvait pas seulement les missions dans les pays lointains ; il soupirait après le martyre. Promu au sacerdoce en 1859, il entrait peu après au noviciat de la Compagnie. « Nous n'oublierons jamais, écrit un de ses connovices, la suprême édification que nous donna ce jeune prêtre, si fervent, si humble, si généreux. Quelle âme de feu ! quel soldat ! quel apôtre ! » Cette sainte ardeur ne fit que croître en lui toute sa vie. Après un ou deux ans de surveillance dans les collèges, il partit pour le Maduré où il arriva la veille de Noël 1863. Il fut successivement l'apôtre de Vallam, de Négapatam, de Palamcottah, de Callikoulam. Au lieu du martyre qu'il désirait, Dieu lui envoya des maladies presque continuelles. Ce fut, d'abord, une maladie des yeux, que les médecins parurent attribuer aux ardeurs du soleil de l'Inde. On espéra que le climat de Maurice lui serait plus favo-

rable. Il y passa quelques mois dans l'exercice d'un zèle plus admirable qu'imitable. Il se fit, dans toute la force du terme, chasseur d'âmes, allant à la poursuite des pauvres Indiens, partageant leur nourriture, dormant auprès d'eux dans leurs misérables cabanes. La fièvre le força de rentrer en France en 1874. Il y resta une année, toujours occupé de ses chers Indiens, pour lesquels il composa une série de tableaux pleins de goût et d'originalité, qui montrent aux yeux les vérités de la foi. Le P. Delpech avait son genre de prédication à lui. Avec une simple statue, une marionnette dont il faisait mouvoir, à l'aide de ressorts secrets, la tête, le buste ou les bras, il faisait des merveilles. Même de vieux missionnaires se laissaient captiver par cette prédication originale. Mais, où il paraissait surtout embrasé de séraphiques ardeurs, c'était lorsqu'il prêchait à ses Frères eux-mêmes, dans les exhortations domestiques. Ce feu sacré, le Père le puisait au foyer de l'Amour, le Cœur adorable de Jésus. Il tenait son cœur uni à celui du divin Maître; aucune barrière n'arrêtait leurs mutuels épanchements. Le P. Victor Delpech devait enfin succomber aux fièvres qui n'avaient cessé de miner sa santé. Il mourut dans les bras du P. Pouget, à Vadakenkoulam, un samedi, sous les auspices de Marie sa bonne mère, la veille de la fête du très saint Nom de Jésus.

P. Pierre Mecatti. — Au P. Pierre Mecatti, mort à Négapatam, le 14 avril 1887, il ne manquait que trois jours pour compléter sa quarantième année de Mission. Né à Florence, le 1er juillet 1814, il fut gagné à la Compagnie par le célèbre P. Rillo, pendant une retraite

qu'il suivit avec quelques autres jeunes gens. Il commença son noviciat le 30 octobre 1836. Onze ans plus tard, son supérieur lui proposa la mission du Maduré. Une voix intérieure, à laquelle celle de son directeur spirituel fit écho, lui dit qu'il devait accepter ; il n'hésita pas. Le P. Mecatti eut ses épreuves ; elles lui vinrent, en partie, de son tempérament naturellement très vif, que surexcitait encore l'influence du climat. Tous les Européens qui ont vécu aux Indes, savent par expérience à quel point l'atmosphère de cette contrée agit sur les nerfs. D'autre part, les efforts que fit le bon Père pour vaincre ses vivacités de caractère furent pour lui la source de grands mérites. Au fond, très bon religieux et portant en lui un vrai cœur d'apôtre, le P. Mecatti se dévoua tout entier aux ministères qui lui furent confiés. A Manapade, à Dindigul, à Trichinopoly, à Tanjaour, à Tuticorin, à Négapatam, soit comme missionnaire, soit comme directeur de congrégations laïques ou religieuses, il se montra toujours plein de zèle pour les personnes et les œuvres commises à sa charge. Le zèle, telle fut, en effet, la vertu caractéristique du P. Mecatti. Il ne lui suffisait pas de faire des chrétiens ; il les voulait excellents, et il s'efforçait de les rendre tels en les enrôlant dans différentes confréries, qu'il réunissait souvent et animait à la pratique du bien par de ferventes exhortations. Il aimait surtout Négapatam où il passa les dernières années de sa vie, et qu'il dota de sa belle église de N.-D. de Lourdes, pour la construction de laquelle il avait recueilli 6000 roupies parmi ses chrétiens. Son vœu était de reposer, après sa mort, aux pieds de sa chère

Madone, et ce vœu fut exaucé. Dieu l'avait préparé à une sainte mort par de longues souffrances, entre autres, celles d'un asthme très violent qui lui laissait à peine chaque nuit une ou deux heures de repos. Sentant le poids de ses infirmités s'aggraver de jour en jour, le P. Mecatti en conclut que son heure était proche, et dès lors il s'abandonna entièrement à la Providence. Sa mort arriva pendant les fêtes de Pâques, et nous avons tout lieu d'espérer qu'elle fut vraiment pour lui le *passage* à une vie meilleure.

FF. Jos. Berghental et Louis Gonon. — Aux treize missionnaires dont nous venons de résumer la vie apostolique, il nous est doux d'adjoindre deux bons Frères Coadjuteurs, le F. Joseph Berghental et le F. Louis Gonon, dont la mission du Maduré conserve un précieux souvenir.

Le F. Joseph Berghental, né en Westphalie en 1817, embrassa d'abord la carrière militaire, et ne la quitta que pour s'attacher à une milice plus noble, celle dont la Croix est l'étendard et JÉSUS-CHRIST le chef. Il fut reçu dans la Compagnie de JÉSUS, à Rome même, par le T. R. P. Jean Roothaan, et fit son noviciat à St-André (1844-45). Sa vocation aux missions fut assez extraordinaire. Accompagnant un jour le le P. Philippe de Villefort, de douce et sainte mémoire, dans une de ces excursions de charité qui lui étaient familières, celui-ci lui demanda s'il était capable de faire le plan d'un édifice, ajoutant que les missionnaires du Maduré demandaient avec instance un Frère Coadjuteur qui pût leur venir en aide dans leurs constructions. Le Frère, qui avait étudié l'architecture et

visité jadis les principaux monuments de l'Allemagne et de la France, répondit qu'il pouvait faire le plan demandé, mais qu'il ne se sentait pas appelé aux missions. Le P. de Villefort n'insista pas. Seulement, peu de jours après, le P. Général appela le F. Joseph, et d'un air plein de bonté, mais sans aucune circonlocution, il lui dit : « Préparez-vous à partir pour le Maduré. » Qu'on juge de l'étonnement du Frère ! D'abord il se sentit attristé, presque consterné ; mais un quart d'heure passé devant le Saint-Sacrement et une courte entrevue qu'il eut avec son Père Spirituel, changèrent complètement ses dispositions. Il revint chez le R. P. Roothaan et lui déclara qu'il était prêt à partir. Il arriva au Maduré en 1847. Élever des temples au Seigneur fut sa grande occupation, durant les 26 ans qu'il vécut dans la Mission. Pendant qu'il élevait des édifices matériels pour le culte divin, il travaillait au dedans de lui-même à embellir le temple du Saint-Esprit. Il n'oublia jamais la parole que lui avait dite le T. R. P. Roothaan, à son départ pour le Maduré : « Montrez-vous digne enfant de St Ignace et faites toujours bien vos exercices spirituels. » Le F. Berghental fut fidèle à cette double recommandation. En lui brilla toujours la vertu que St Ignace a désignée comme caractéristique de ses enfants : l'obéissance. On sait combien il est difficile aux artistes de pratiquer cette vertu en ce qui regarde la soumission du jugement ; le F. Joseph surmonta même cette difficulté. « Quand le supérieur se tromperait en commandant, disait-il, j'obéirais sans hésiter, certain que Dieu saurait en tirer sa gloire. » Et lorsqu' on s'éton-

nait qu'il eût pu triompher d'obstacles qui paraissaient insurmontables : « J'étais sûr de réussir, répondait-il, parce que j'obéissais. » — « Heureux, disait-il encore, ceux qui vivent sous l'obéissance; ils n'ont qu'à se laisser conduire, et ils sont assurés que Dieu est content d'eux. » Uni de la sorte à ses supérieurs par une entière soumission, il ne l'était pas moins avec Dieu par la prière. Toute sa vie, il se fit un point de ne jamais rien omettre de ses exercices de piété ; et il savait prendre ses précautions pour n'être pas troublé dans ses communications avec le Seigneur. Le traité de la Perfection chrétienne de Rodriguez était son livre favori. Il le portait avec lui dans ses voyages, le lisait et relisait sans cesse. Sa mort fut une grande perte pour la Mission. C'est à Négapatam que le F. Berghental finit ses jours, le 28 mai 1873, à l'âge de 56 ans.

L'existence du F. Louis Gonon, comme celle du F. Berghental, s'est dépensée au Maduré à construire toute sorte d'édifices : églises, couvents, presbytères, etc. Il fut, lui aussi, un bon et solide religieux, qui travailla pour la gloire de Dieu et l'intérêt de la Mission, avec un dévouement infatigable, jusqu'au jour où, accablé d'infirmités, il lui devint impossible de sortir de sa cellule. Atteint d'une maladie de nerfs qui dégénéra en une sorte de paralysie, il endura d'atroces douleurs qui se prolongèrent durant plusieurs années. Dieu semble avoir voulu qu'il fît son purgatoire en ce monde. Le bon Frère faisait vraiment pitié lorsqu'il venait à être saisi d'un de ces vertiges qui lui étaient si fréquents. Alors, accroupi dans un

coin, appuyant sa tête sur une chaise, il cherchait à soulager ses douleurs au moyen d'une éponge imbibée d'eau dont il se frottait les tempes. Mais il trouvait qu'après tout le meilleur remède était la patience, et c'était celui dont il faisait continuellement usage. Quand la mort vint, le 28 août 1886, détacher son âme des liens du corps, il l'accueillit comme une libératrice.

Né en 1815, le F. Louis Gonon était entré dans la Compagnie en 1841, et depuis 1844 il faisait partie de la mission du Maduré.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Derniers Événements.

Le Bref *Studio et vigilantia*. — Nouvelles négociations. — Établissement de la Hiérarchie catholique. — Revue générale. — Riche moisson autour de Tuticorin.

1887 — 1892.

Qui seminant in lacrimis in exultatione metent. Ps. CXXV, 5.



EPUIS la promulgation du concordat de 1857, la plupart des vicariats de l'Inde se trouvaient sous le régime de la Double Juridiction. Tel était le cas surtout au Maduré où, dans les principales villes, comme Trichinopoly, Tanjaour, Négapatam, Dindigul, Maduré, Tuticorin, et dans une multitude de villages, une partie des chrétiens dépendaient, ou étaient censés dépendre de l'archevêque de Goa. Nous avons dit ailleurs les très graves inconvénients qui devaient nécessairement résulter de ce système. Bien des fois les Vicaires Apostoliques, Mgr Canoz en particulier, les avaient, comme c'était leur devoir, signalés, avec faits à l'appui, à l'archevêque de Goa et au Saint-Siège. Six évêques, que les fêtes du centenaire de Saint Pierre avaient appelés à Rome, rédigèrent un mémoire à ce sujet, qu'ils firent présenter au Saint-Père. Trois années après, un document encore plus détaillé, et signé par dix-sept évêques, exposait au Vicaire de JÉSUS-CHRIST les querelles et les désordres

sans fin qui naissaient de l'exercice de la Double Juridiction, et le suppliait d'user de son autorité suprême pour mettre un terme à une situation si préjudiciable au bien des âmes.

Ce n'était donc pas seulement le Maduré qui souffrait de ce mélange d'autorités, et Mgr Canoz n'était pas le seul à désirer d'en être débarrassé. Si on ajoute qu'il le désirait plus vivement qu'aucun de ses vénérables collègues, nous n'y contredirons pas. Il avait ses raisons pour cela : l'étendue de la Double Juridiction, qui embrassait à peu près tout son vicariat, l'éloignement où étaient les prêtres goanais de leurs supérieurs ecclésiastiques, qui leur créait une sorte d'indépendance dont plusieurs abusaient pour s'affranchir de toutes les règles; les lettres de ses missionnaires, qui lui signalaient sans cesse de nouveaux désordres et de nouveaux abus, et d'autres raisons encore, rendaient à Mgr Canoz le poids de la Double Juridiction particulièrement accablant.

Ce que Mgr Canoz et ses Frères dans l'épiscopat appelaient de tous leurs vœux, le Saint-Siège le désirait non moins vivement. Nous dirons brièvement ce qu'il a voulu faire, ce que les mesquines prétentions du Portugal ne lui ont pas permis de faire, ce qui a été fait jusqu'à ce jour, dans le but d'améliorer la situations des églises de l'Inde.

Le moyen le plus simple et le plus court pour en finir avec la Double Juridiction et l'ingérence portugaise, si ce moyen avait pu réussir, c'eût été de faire intervenir le gouvernement anglais. L'Angleterre est maîtresse chez elle. Le cabinet de Londres n'avait

qu'à dire : Que le Portugal gouverne, comme il lui plaît, Goa et les petits territoires qu'il possède sur la côte occidentale ; mais nous ne consentirons pas à ce qu'il s'ingère dans nos affaires et fasse acte de souveraineté chez nous. C'est ainsi que parlerait le Portugal, si un autre gouvernement, fût-il muni d'anciens brefs pontificaux, s'avisait de nommer un évêque, ou d'exercer un patronage, là où le Portugal se considère comme souverain. On ne conçoit guère, en effet, qu'il puisse y avoir de patronage là où il n'y a plus de souveraineté.

Le Saint-Père conçut l'idée d'un arrangement avec le gouvernement anglais. L'occasion semblait propice. L'Inde était alors gouvernée par Lord Ripon, le vice-roi catholique. Le cabinet qui l'avait désigné pour remplir un office si important, avait montré à la fois et ses vues libérales et ses dispositions favorables aux catholiques. Le P. Alfred Weld, anglais, fut envoyé dans l'Inde pour préparer les voies. C'était en 1883. Le Père s'acquitta parfaitement de sa délicate mission. Il conféra avec les Vicaires Apostoliques, avec les gouverneurs de Bombay et de Madras ; à Calcutta, il s'entretint longuement avec Lord Ripon, qui lui promit tout son concours. Cependant rien n'aboutit. Le gouvernement anglais, même lorsqu'il est libéral, est avant tout soucieux de ses intérêts matériels. Il ne tenait pas à mécontenter le Portugal. Tandis que les choses traînaient en longueur, la vice-royauté de Lord Ripon prit fin ; le ministère Gladstone fit place au ministère Salisbury, et l'on sait que les sympathies de ce dernier ne sont pas pour les catholiques.

L'espoir, de ce côté, s'il y a encore quelque espoir, est dans une association de laïques influents qui s'est formée à Bombay d'abord, puis à Madras ; dont les membres sont affiliés à l'association catholique de Londres. Leur but est, au moyen de meetings, de mémoires adressés au parlement, d'articles insérés dans les journaux, d'agir sur l'opinion publique, et par suite, d'amener le gouvernement anglais à déclarer qu'il ne peut plus tolérer qu'un pouvoir étranger s'arroge des droits sur les sujets de Sa Majesté britannique. Réussiront-ils ? Dieu le veuille! Quoi qu'il en soit du résultat, la mission confiée au P. Weld ne laisse aucun doute sur la pensée et les désirs du Saint-Siège par rapport à la Double Juridiction.

Ce n'est pas tout. Au mois d'avril 1884, le cardinal Jacobini, secrétaire d'état, adressait au cabinet de Lisbonne une longue note diplomatique où, après avoir exposé, d'après « des relations très authentiques », les abus énormes dont s'étaient rendus coupables certains prêtres goanais, il terminait en disant que le Saint-Père était décidé à abolir la Double Juridiction. Et, en effet, nonobstant les remontrances fort peu respectueuses du premier ministre de Sa Majesté Très-Fidèle, le 26 août 1884, paraissait le Bref *Studio et vigilantia*, où Sa Sainteté Léon XIII déclarait sa volonté formelle de mettre un terme à la juridiction extraordinaire de l'archevêque de Goa, et spécifiait, en ce qui touchait les sept vicariats, d'Hyderabad, de Pondichéry, de Calcutta, de Dacca, de Colombo, de Jaffna et de la presqu'île de Malacca, que la juridiction de l'archevêque était prorogée seulement jusqu'au 30 septembre;

que, par conséquent, à dater du 1er octobre, tous les catholiques, ayant leur domicile dans les limites de ces vicariats, seraient placés sous la juridiction des Vicaires Apostoliques. A l'égard du Maduré, de Madras, de Bombay, de Mangalore, de Verapoly, le Bref ne marquait aucune date ; mais la mesure était générale, et Son Excellence Mgr Agliardi, archevêque de Césarée, était envoyé aux Indes, avec le titre de Délégué du Saint-Siège, pour en assurer l'exécution.

Il était facile de prévoir l'accueil qui serait fait au décret pontifical. Autant il comblait les vœux des Vicaires Apostoliques, autant il rencontra d'opposition dans le parti goanais qui, fidèle à ses vieilles habitudes, chercha appui et protection auprès du gouvernement portugais. Meetings bruyants, pétitions sur pétitions, articles de journaux, menaces de schisme, le parti mit tout en usage pour donner du poids à ses réclamations. Le cabinet de Lisbonne vit dans ces manifestations des témoignages de loyauté, et en félicita leurs auteurs. En même temps, le ministre Barbosa adressait à l'ambassadeur portugais à Rome une note où il parlait de l'acte pontifical comme d'un décret subrepticement arraché au Saint-Père ; décret qui, s'il était fondé, n'infligerait pas seulement au royaume le plus chrétien du monde une humiliation sans nom, mais forcerait le gouvernement de Sa Majesté Très-Fidèle à rompre avec la Cour Romaine, et entraînerait pour la religion des maux incalculables.

Que pouvait faire le Saint-Père ? S'inspirant des habitudes de douceur et de conciliation qui conviennent si bien au Père de tous les fidèles, il consentit

à suspendre l'exécution de son Bref. La juridiction de Goa, qui devait expirer le 30 septembre, fut d'abord prorogée jusqu'au 30 novembre, puis jusqu'au 30 mars. En mars il y eut une autre prorogation de deux mois qui, dans la pensée du Saint-Père, devait être la dernière, *pro ultima vice*. Mais elle fut suivie d'une quatrième prorogation en mai, d'une cinquième en septembre ; et enfin, le 24 novembre, la juridiction extraordinaire de l'archevêque de Goa fut encore prorogée sans indication de limite. Mgr Agliardi, qui avait débarqué aux Indes le 24 novembre 1884, ne put accomplir sa mission.

Le Souverain Pontife consentit à entamer avec le Portugal de nouvelles négociations. Un télégramme du cardinal Jacobini appela à Rome Mgr Laouenan, Vicaire Apostolique de Pondichéry, qui s'embarqua le 11 décembre 1884. Le Vicaire Apostolique de Colombo, Mgr Bonjean, fut mandé pareillement quelque temps après. Le Saint-Père désirait s'éclairer de leurs conseils. L'un et l'autre promirent à Mgr Canoz qu'ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour sauvegarder les intérêts de la mission du Maduré. Ils tinrent leur promesse. Mais leur pouvoir était restreint ; dans les délibérations ils avaient purement voix consultative. D'ailleurs, pour satisfaire les exigences du Portugal, des sacrifices étaient nécessaires ; Dieu voulut qu'ils fussent faits aux dépens du Maduré : que son saint Nom soit béni !

Mgr Agliardi, dont la destination première n'avait plus de raison d'être, profita de son arrivée aux Indes pour visiter une partie des vicariats, et recueillir des

informations sur l'état des différentes missions. Le Maduré n'eut pas le bonheur de recevoir sa visite ; mais le P. Saint-Cyr, que Mgr Canoz envoya auprès de Son Excellence, alors en résidence à Bombay, lui donna tous les renseignements qu'elle pouvait désirer. Nous sommes heureux d'ajouter que la mission du Maduré trouva toujours dans Mgr Agliardi un zélé défenseur de ses intérêts. La santé du vénérable prélat, à la suite de la longue tournée qu'il fit dans le nord de l'Inde, laissa à désirer. A son retour dans le sud, après avoir consacré évêque Mgr Pagani S. J., Vicaire Apostolique de Mangalore (25 oct. 1885), il s'embarqua pour l'Europe, d'où nous le verrons revenir en décembre 1886.

Cependant nous attendions, avec une anxiété bien naturelle, le résultat des négociations qui se poursuivaient entre Rome et le Portugal. Mgr Canoz recevait de temps en temps des lettres, tantôt de Mgr Laouenan, tantôt de Mgr Bonjean ; ces lettres ne donnaient que de bonnes nouvelles. Entre autres choses, elles faisaient espérer que, nonobstant les concessions que le Saint-Père croirait devoir faire au Portugal, non seulement la Double Juridiction cesserait au Maduré, mais la Mission conserverait ses anciennes limites. C'était la période des douces espérances. Cela dura jusqu'au 27 juin 1886.

A cette date, Mgr Canoz reçut une communication qui lui apprit le résultat réel des négociations, bien différent de celui qu'on attendait. Les concessions que le secrétaire d'état de Sa Sainteté avait cru devoir faire au Portugal, avaient été faites surtout, sinon

entièrement, aux dépens du Maduré. Tandis que les autres Vicaires Apostoliques, en général, se déclaraient satisfaits des clauses du nouveau concordat en ce qui regardait leurs vicariats, Mgr Canoz ne put que courber la tête et adorer les desseins de la Providence. En effet, le concordat décrétait la formation de trois évêchés portugais, suffragants de Goa, savoir Cochin, Damaum et Maïlapour. Or, Mgr Canoz devait céder à l'évêque de Maïlapour les grandes chrétientés de Tanjaour, de Vallam, de Manarcoudy, de Pattoucottey, de Négapatam. De plus, à l'évêque de Maïlapour étaient adjugés tous les bourgs et villages du Maduré qui ne renfermaient que des chrétiens de la juridiction goanaise, c'est-à-dire pas moins de 189 villages épars sur toute l'étendue de la Mission. Quant aux autres villages, appelés dans le concordat *piccoli villagi*, où la population chrétienne était partagée entre les deux juridictions, il était dit que l'évêque de Maïlapour et l'évêque du Maduré s'entendraient pour un arrangement. Pour les villes qui étaient dans le même cas, savoir Trichinopoly, Dindigul, Maduré et Tuticorin, quatre en tout, tous les chrétiens y ayant domicile, passaient sous la juridiction du Vicaire Apostolique.

Par cet arrangement, non seulement la Mission perdait un sixième de son territoire et cédait beaucoup plus de chrétiens qu'elle n'en recevait, mais tous les inconvénients de la Double Juridiction subsistaient en plein, ou plutôt ils étaient encore aggravés. Au nord, au centre, au midi, en des centaines d'endroits, se trouveraient des chrétientés, celles-ci relevant uniquement de l'évêque de Maïlapour, celles-là, tout à

côté, divisées entre les deux juridictions, d'autres ne dépendant que du Vicaire Apostolique. Les animosités, les querelles du passé, allaient se perpétuer et s'envenimer encore. Mgr Canoz et ses missionnaires, tout résignés qu'ils étaient à la volonté divine, n'en étaient pas moins profondément humiliés. Impossible de se faire illusion ; dans l'espoir d'établir ailleurs le règne de la paix et de diminuer le mal causé par le système de la Double Juridiction, Rome avait jugé nécessaire de faire un sacrifice, et elle demandait ce sacrifice à la mission du Maduré.

Le premier devoir des missionnaires et de leur digne évêque était de se soumettre et de s'abandonner à la Providence. Ils savaient que les nouveaux arrangements avaient reçu la sanction du Vicaire de Jésus-Christ ; que leur fallait-il de plus ? Si leur soumission fut douloureuse, pouvait-il en être autrement ? elle fut pleine et entière. Aussi, plus tard, quand le ciel parut s'éclaircir et l'avenir se montrer sous des couleurs moins sombres, le T. R. P. Anderledy, Général de la Compagnie de Jésus, pouvait écrire à ses fils du Maduré : « Vous avez passé par une rude épreuve, mes chers Pères ; mais le Saint-Siège a trouvé en vous les vrais enfants de la Compagnie, fidèles et obéissants toujours. Cette épreuve appellera sur vos œuvres des grâces spéciales. Je vous bénis de grand cœur. » Ces derniers mots étaient une sorte de prédiction ; nous en verrons l'accomplissement.

Mais n'y avait-il qu'à se résigner ? Savait-on au juste à Rome la condition dans laquelle la mission du Maduré allait se trouver ? Si un moyen s'offrait à

Mgr Canoz, de mettre sous les yeux du Cardinal, préfet de la Propagande, et du Saint-Père lui-même, l'exacte position qui lui était faite, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas user de ce moyen ? Il était temps encore ; les négociations entre le Portugal et le Saint-Siège n'étaient point terminées. Les goanais, si bien partagés au Maduré, mais mécontents du lot qui leur avait été assigné ailleurs, n'avaient pas manqué d'adresser au chargé d'affaires du Portugal auprès du Saint-Siège, leurs bruyantes réclamations. Mgr Canoz, de son côté, n'avait-il pas droit de présenter ses humbles représentations? Au bienveillant accueil que reçut son envoyé à Rome, il put bientôt s'assurer que sa démarche avait été pleinement approuvée.

L'envoyé du Vicaire Apostolique fut le P. Louis Verdier. Personne n'était plus apte que lui à remplir une mission de cette importance. Quarante ans passés au Maduré, pendant lesquels il avait exercé presque sans interruption la charge de supérieur, étaient un sûr garant de son expérience. De plus, son tact, sa haute vertu, lui assuraient d'avance l'estime et la faveur des augustes personnages avec lesquels il aurait à traiter. Muni de tous les documents nécessaires, entre autres choses, de cartes à grande échelle qui montraient, jusque dans les plus petits détails, les trois grands districts dont la Mission se compose, leurs subdivisions, les villages et les hameaux où se trouvent des chrétiens, le P. Louis Verdier s'embarqua à Colombo le 31 juillet 1886, en la fête de saint Ignace. Il s'arrêta d'abord à Fiesole, près Florence, où réside le Général de la Compagnie depuis son expulsion du Gesù. Ayant pris

les directions et reçu la bénédiction du T. R. P. Anderledy, il se rendit à Rome.

A Rome, le P. Verdier fut reçu en audience par le Pape Léon XIII et par son secrétaire d'état ; mais ce fut surtout avec le cardinal Simeoni et avec Mgr Jacobini, le Préfet et le secrétaire de la Propagande, qu'il s'entretint de la mission dont il était chargé. Le Père n'eut pas de peine à convaincre ces deux dignitaires que les concessions faites au Portugal, en ce qui concernait le Maduré, seraient, si elles étaient maintenues, un coup mortel porté à cette Mission ; que les sacrifices auxquels on avait consenti, étaient des sacrifices ruineux ; que la situation où le concordat plaçait les missionnaires, ne pouvait manquer de jeter le découragement dans leurs rangs, attendu qu'ils se trouveraient dans l'impossibilité de faire le bien ; que s'ils continuaient néanmoins à travailler par obéissance, ce qui ne devait faire aucun doute, ils ne pouvaient guère compter sur de nouveaux auxiliaires ; la source des vocations à l'apostolat du Maduré serait à peu près tarie ; qu'enfin, le concordat, qui paraissait être tout à l'avantage des prêtres de Maïlapour, profiterait en réalité aux sectes hérétiques si puissantes et si actives dans le sud de l'Inde.

Le P. Verdier ajoutait que Mgr Canoz comprenait parfaitement la position du Saint-Père, la nécessité où était Sa Sainteté de s'arranger avec le Portugal, et partant, de faire des sacrifices ; que, de son côté, l'évêque du Maduré était prêt à tout, mais qu'il croyait que l'arrangement pouvait se faire sur une base moins ruineuse. Comme base, Mgr Canoz proposait une

délimitation territoriale, laquelle mettrait fin à l'existence côte à côte, et au mélange des deux juridictions. Sa Grandeur donnerait, s'il le fallait, un tiers ou une moitié de sa Mission ; mais il demandait que l'autre moitié ou les deux autres tiers fussent pleinement sous sa juridiction. Le Cardinal Simeoni entra parfaitement dans les vues du P. Verdier, et lui promit d'user de toute son influence pour obtenir un arrangement sur les bases que le Père avait proposées.

Le P. Verdier prolongea son séjour à Rome jusque vers la fin de septembre. Avant de partir, il fut reçu en audience par Léon XIII, et s'entretint pendant une demi-heure avec Sa Sainteté. L'auguste Pontife le combla des témoignages de sa paternelle affection, et lorsque le Père prit congé de lui, le Pape lui dit, en le bénissant : « Ayez confiance ; je connais votre position au Maduré ; je n'abandonnerai pas cette affaire que je ne l'aie réglée. »

Après un court séjour en France et un séjour encore de quelques semaines à Rome, le P. Verdier reprit la route des Indes. Le 18 mars 1887, il débarquait à Colombo; quelques jours après il était à Trichinopoly, où il rendait compte à Mgr Canoz du résultat de sa mission. Nous apprîmes alors que le principe de la délimitation territoriale, proposé par le Père comme base d'un nouvel arrangement, avait été accepté par le Cardinal secrétaire d'état et par le chargé d'affaires du Portugal.

Restait maintenant à s'accorder sur cette base. Les préliminaires de cet accord devaient être réglés dans l'Inde, entre l'évêque de Trichinopoly (la Hiérarchie

catholique venait d'être établie aux Indes) et l'évêque de Maïlapour, Mgr Reed da Sylva, sous la présidence de Mgr Ajuti, qui avait succédé à Mgr Agliardi dans la charge de Délégué du Saint-Siège. Mgr Canoz désigna encore pour le représenter le P. Verdier, qui se rendit à Otacamund, résidence de Mgr Ajuti. Plusieurs conférences eurent lieu, mais sans résultat. Mgr da Sylva n'accepta point les propositions du P. Verdier ; celles de Sa Grandeur étaient absolument inacceptables. Il fallut en référer à Rome. Le P. Verdier quitta Otacamund le 29 juillet, revint à Trichinopoly pour rendre compte de l'état des affaires à Mgr Canoz, et le 31 juillet il se dirigea sur Bombay, où il s'embarqua une seconde fois pour la Ville éternelle.

Nous passons sous silence les détails de cette seconde mission. Qu'il suffise de dire que le P. Verdier reçut encore le plus bienveillant accueil de la part du Vicaire de Jésus-Christ, auquel il eut la joie d'offrir les modestes présents que les chrétiens du Maduré lui envoyaient, à l'occasion de ses Noces d'or ; que cette deuxième absence du Père ne dura pas moins de deux ans, puisqu'il ne revint dans la Mission que vers la fin de 1889, lorsque l'évêché de Trichinopoly était vacant par la mort de Mgr Canoz ; que les dernières négociations aboutirent à cette conclusion, qui était donnée comme définitive : Les chrétientés de Tanjaour, de Négapatam, de Vallam, de Manarcoudy, de Pattoucottey, étaient cédées à l'évêque de Maïlapour. En outre Maïlapour gardait la possession de 14 églises situées dans le diocèse de Trichinopoly. C'était un

reste de double juridiction dont on n'avait pas trouvé le moyen de s'affranchir. En sus, le Portugal devait payer une indemnité.

Le lecteur croira que tout est terminé. Erreur. Au moment où nous écrivons ces lignes, la mission du Maduré est exactement dans l'état où elle se trouvait il y a quinze ou vingt ans [1] !

II. Ici nous devons revenir sur nos pas, et raconter comment l'ancien Vicariat Apostolique du Maduré est devenu le diocèse de Trichinopoly.

Le 1er septembre 1886, parut la Bulle *Humanæ salutis*. Le Pape Léon XIII y déclarait que le temps était venu de donner aux églises des Indes une organisation plus parfaite. En conséquence, le Saint-Père, comme témoignage de sa bienveillance envers le Portugal, élevait l'archevêché de Goa à la dignité de patriarcat, et lui assignait pour suffragants les évêchés de Cochin, de Damaum et de Maïlapour. Les trois vicariats de l'île de Ceylan, savoir Colombo, Jaffna et Kandy ; les vicariats de Patna, d'Agra et de Lahore, dans le nord de l'Inde ; ceux de Bombay, de Pouna, de Mangalore, de Vérapoly, de Quilon, sur la côte occidentale; les deux vicariats du Bengale et la préfecture du Bengale central au nord-est; les vicariats de Vizagapatam [2], de Madras, de Pondichéry, du Maduré sur la côte

1. Le Portugal s'est enfin décidé à donner sa signature. Le décret qui fixe les limites du territoire cédé au diocèse de Maïlapour, fut proclamé dans la cathédrale de Trichinopoly, le 30 juillet 1893. Le diocèse de Trichinopoly perd de son étendue, mais gagne plutôt pour le nombre des chrétiens. La paix, Dieu merci, est faite, et semble désormais établie sur de solides bases.

2. L'ancien vicariat de Vizagapatam forme, depuis le 29 juillet 1887, deux diocèses : Vizagapatam et Nagpour.

orientale ; ceux d'Hyderabad, de Coïmbatour, du Maïssour, dans l'intérieur des terres, devenaient autant de diocèses qui seraient gouvernés désormais par des évêques titulaires résidents. Les églises de Calcutta, de Bombay, de Madras, d'Agra, de Pondichéry, de Vérapoly, de Colombo, étaient érigées en sièges archiépiscopaux, à chacun desquels était assigné un certain nombre d'évêchés suffragants. Le Souverain Pontife exprimait l'espoir que l'établissement de la Hiérarchie sacrée ferait fleurir encore davantage l'union et la charité parmi les Pasteurs, contribuerait au maintien et à l'uniformité de la discipline, attirerait sur les fidèles d'abondantes bénédictions, et profiterait de toute manière à l'extension du royaume de Jésus-Christ.

Son Excellence Mgr Agliardi fut encore délégué par le Saint-Père pour présider à l'exécution du grand acte pontifical. Débarqué à Colombo vers la fin de décembre 1886, il proclamait, le 2 janvier 1887, l'établissement de la Hiérarchie dans l'île de Ceylan. Quelques jours après il était à Madras, d'où il invitait les Vicaires Apostoliques du sud de l'Inde à un concile qui devait se tenir à Bangalore, le 25 janvier.

A Bangalore se trouvèrent assemblés, au jour désigné, avec Son Excellence Mgr Agliardi, archevêque de Césarée, et ses Assistants, Nosseigneurs Ajuti et Zaleski : Mgr Coadou, évêque de Chrysopolis, Vic. Ap. du Maïssour ; Mgr Mellano, archevêque de Nicomédie, Vic. Ap. de Vérapoly, et son coadjuteur Mgr Marcellino, évêque de Parium ; Mgr Canoz, évêque de Tamasus, Vic. Ap. du Maduré ; Mgr Laouenan, évêque de Flaviopolis, Vic. Ap. de Pondichéry ; Mgr

Colgan, évêque d' Héliopolis, Vic. Ap. de Madras ; Mgr Tissot, évêque de Milevis, Vic. Ap. de Vizagapatam ; Mgr Bardou, évêque de Telmissus, Vic. Ap. de Coïmbatour ; Mgr Caprotti, évêque d'Abydos, Vic. Ap. d'Hyderabad, et Mgr Pagani, évêque de Tricomium, Vic. Ap. de Mangalore. En tout neuf Vicaires Apostoliques, qui allaient échanger ce titre pour celui d'évêques titulaires.

Le 25 janvier, les vénérables prélats, revêtus de leurs insignes pontificaux, se rendirent en procession dans la cathédrale. Le Délégué du Saint-Siège prit place sur un trône, du côté de l'Évangile; les Vicaires Apostoliques avaient leurs sièges sur le côté opposé. Après la messe, célébrée pontificalement par Mgr Coadou, Son Excellence le Délégué, du pied de l'autel, entonna le *Veni Creator*, qui fut chanté par le chœur, tous les prélats étant à genoux. L'hymne achevée, quand les évêques eurent regagné leurs sièges, le Délégué Apostolique leur adressa la parole en latin. Il dit combien il s'estimait heureux et honoré d'avoir été envoyé par le Vicaire de Jésus-Christ pour apporter aux Vicaires Apostoliques les Lettres de Sa Sainteté ; que ces Lettres conféraient à trois d'entre eux le titre de Métropolitains, et aux autres, la dignité d'évêques suffragants ; à tous, le titre et la dignité d'archevêques ou d'évêques titulaires résidant dans leurs propres diocèses ; que l'honneur qui leur était décerné en ce jour était, dans l'intention du Saint-Père, un hommage rendu à leur mérite, une récompense de leur zèle et de leurs travaux pour l'extension de la foi; que c'était, en même temps, un insigne bienfait accordé à l'église

de l'Inde. Mgr Ajuti donna ensuite lecture du décret pontifical, qui instituait chaque Vicaire Apostolique Évêque dans son propre diocèse, et Mgr Zaleski celle du décret qui divisait l'Inde et Ceylan en sept provinces ecclésiastiques. Les Évêques réunis à Bangalore représentaient trois de ces provinces, celles de Madras, de Pondichéry et de Vérapoly. La province de Madras a trois évêchés suffragants : Hyderabad, Vizagapatam, Nagpour ; celle de Pondichéry, quatre : Trichinopoly, Coïmbatour, Bangalore, Mangalore; celle de Vérapoly, un seul : Quilon [1].

La solennité de Bangalore avait attiré une foule de prêtres et de fidèles. Les plus hauts personnages du lieu briguèrent l'honneur d'y assister. Le roi du Maïssour lui-même y parut, assis sur un trône surmonté d'un dais. L'assemblée entière s'associa chaleureusement à Mgr Laouenan, lorsque, à la fin d'un discours, qui était plutôt un chant d'action de grâces et d'espérance, il exprima les vœux qu'il formait pour l'auguste Pontife Léon XIII, pour le Cardinal Préfet de la Propagande, pour Son Excellence Mgr Agliardi, pour Sa Majesté la reine d'Angleterre, pour le roi du Maïssour, pour les Directeurs et les associés des Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Un télégramme porta ces vœux au Saint-Père, qui répondit en envoyant sa bénédiction. Le chant du *Te Deum* mit fin à la cérémonie.

1. Le diocèse de Vérapoly comptait alors près de 300,000 catholiques dont 190,000 étaient de rite Syriaque. Ceux-ci ont été détachés de Vérapoly et partagés en deux communautés, gouvernées par deux Vicaires Apostoliques : Mgr Lavigne, S. J., Vic. Ap. de Cottayam, et Mgr Medlycott, Vic. Ap. de Trichour.

Les Pères du Concile de Bangalore employèrent plusieurs séances à régler divers points de discipline ; puis ils se séparèrent. Mgr Agliardi fut peu après rappelé à Rome par le Saint-Père et remplacé, dans sa charge de Délégué Apostolique, par Mgr Ajuti.

Mgr Canoz, désormais évêque de Trichinopoly, rentra le 26 janvier dans sa ville épiscopale. Il amenait avec lui Mgr Caprotti, évêque d'Hyderabad et Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam [1]. La cérémonie de Bangalore fut reproduite à Trichinopoly le dimanche 28 janvier, dans la grande église du Sacré-Cœur, sinon avec la même solennité, du moins avec le même concours de peuple, la même allégresse et les mêmes actions de grâces.

III. Nous terminons nos récits par une revue générale de la Mission.

Le district du nord ne nous offre rien de bien particulier. Comme nous l'avons dit, ce district est menacé d'un démembrement ; la partie orientale, d'après le concordat de 1886, devant être cédée à l'évêque de Maïlapour. En attendant, les missionnaires de Tanjaour, de Vallam, de Manarcoudy, de Pattoucottey, de Négapatam font leur œuvre comme si rien n'était. Ils bâtissent même. C'est tout récemment que Négapatam

1. Mgr Jean-Marie Tissot, de la Congrégation de Saint-François de Sales d'Annecy, était de deux ans moins âgé que Mgr Canoz. Il lui survécut un peu moins de deux ans, étant mort à Sooradah, à 220 milles N.-E. de Vizagapatam, le 27 septembre 1890, après un long et laborieux apostolat. Mgr Canoz mourut le 2 décembre 1888 (voir sa vie par un Père de la Compagnie de Jésus); Mgr Goadou, le 14 septembre 1890. Mgr Laouenan est mort en France (29 septembre 1892).

achevait son beau clocher, et Manarcoudy son nouveau presbytère.

Nous venons de nommer Pattoucottey. Ce nom nous met en mémoire celui du missionnaire qui a cultivé cette chrétienté pendant 38 ans. Le P. Ferdinand Cortès baptisait, en 1891, les petits enfants de ceux qu'il avait vus naître et avait lui-même régénérés en 1854. Il est maintenant à Tuticorin où il travaille encore.

Trichinopoly renferme, sans contredit, la plus belle chrétienté indigène de l'Inde. Par chrétienté indigène nous voulons dire une communauté dont les membres sont indiens pur sang, et descendent d'ancêtres qui furent convertis du paganisme. Or, les chrétiens de Trichinopoly, à part quelques centaines de métis, sont de race purement indienne, et leur nombre, sans compter ceux qui ne sont pas sous la juridiction de notre évêque (ces derniers sont environ 2,000) s'élève, d'après le census de 1891, à 13,882.

Le district du nord contient, en outre, les chrétientés ou *pangous* d'Aour, d'Oniour et de Maleyadipatty. Ce dernier a l'étendue d'un diocèse; il est administré, depuis 39 ans, par le P. Benedict Burthey, qui, grâces à Dieu, après 46 ans de mission et malgré ses 74 ans, monte encore à cheval, et porte les secours de la religion à des malades qui sont à 20, à 30 milles de distance. Le P. Burthey a sous son administration 6,978 chrétiens.

La population chrétienne du district du nord est de 48,070.

Dans le district du centre, au N.-O. et au S.-E.

principalement, nos missionnaires ont à lutter avec les protestants.

Au Nord-Ouest, le P. Jules Larmey a repoussé les sectaires américains de Pamchampatty ; il a considérablement augmenté son troupeau et fondé quelques chrétientés nouvelles. Avec l'aide d'un excellent catéchiste, ancien élève du collège Saint-Joseph, il fait marcher une vingtaine d'écoles élémentaires ; et, même sur ce terrain où, faute de ressources matérielles, la lutte avec l'hérésie n'est guère possible à la plupart des missionnaires, le P. Larmey semble avoir trouvé le moyen de lutter avec avantage ([1]).

Au Sud-Est, dans la province de Ramnad, le P. Léon Marie Fabre a refoulé les flots de l'anglicanisme qui, après avoir envahi Ramnad, menaçaient d'inonder le Marava. Les anglicans, grâces aux largesses dont ils se firent les distributeurs à l'époque de la grande famine, avaient débauché près d'un millier de chrétiens appartenant à la juridiction goanaise, et leur pasteur avait vu d'un œil indifférent leur passage au protestantisme. Heureusement le P. Fabre montra plus de souci du salut de ces pauvres gens ; il reprit aux anglicans ce que ceux-ci avaient pris aux goanais. Le prêtre qui s'était facilement consolé de leur apostasie, ne manqua pas de réclamer ce qu'il appelait son bien ; mais Rome consultée déclara que ce qui avait été conquis sur les protestants, appartenait à celui qui avait fait la conquête.

A l'ouest du territoire de Ramnad est le pangou de

1. Le lecteur trouvera d'autres détails sur ce sujet à la fin du chap. I, IIIe Partie.

Kamoudy, administré par le P. Étienne Laporte. Les protestants d'Amérique étendent leur activité jusque dans ces parages, et le missionnaire catholique a besoin d'être toujours sur ses gardes. Un fait que nous signalerons ici, bien qu'il se rapporte au temps de la grande famine, montre que l'apôtre de la vérité, avec le seul secours de la grâce qui accompagne sa prédication, est plus puissant auprès des païens que les prédicants hérétiques, avec toutes leurs offres d'avantages matériels. Il s'agissait de convertir les idolâtres de Moudimanarcottey, tous gens de basse caste, et de plus réduits, par suite de la famine, à la plus extrême misère. Les protestants vinrent à eux. « Soyez des nôtres, leur dirent-ils ; vous aurez du riz en abondance ; nous élèverons vos enfants ; vous serez tous dans l'aisance. » Le P. Laporte vint à son tour et dit : « Je n'ai ni or ni argent à vous donner; mais si vous acceptez la foi que je vous prêche, vous aurez la vie éternelle. » Les pauvres parias repoussèrent les offres des protestants, et demandèrent au Père de les instruire et de les baptiser. Ils forment aujourd'hui une bonne petite chrétienté et ont une église fort convenable.

La reconnaissance nous fait un devoir d'ajouter que le P. Fabre et le P. Laporte ont été puissamment soutenus, dans leurs luttes contre le protestantisme, par un anglais catholique converti lui-même de l'hérésie, ami de tous les missionnaires du Maduré, et particulièrement des missionnaires de Ramnad et de Kamoudy. On ne saurait dire tous les services qu'il leur a rendus. Qu'il suffise de mentionner, outre certaines petites brochures, de nombreux articles pleins de verve,

insérés dans l'*Indo European Correspondence*, où l'auteur dévoile les agissements des sectaires, et flétrit certains moyens qu'ils emploient pour enfler le nombre de leurs adeptes.

Si, partant de Kamoudy, nous avançons encore vers l'ouest, nous entrons sur le territoire du doyen des missionnaires du Maduré, de celui qu'on peut appeler le lutteur par excellence ; car il fait la guerre, et quelle guerre ! non seulement contre les prédicants Yankees, mais encore contre vingt ou trente seigneurs païens qui, sous le nom de *Zémindars*, exercent un pouvoir arbitraire sur les habitants d'un ou de plusieurs villages qu'ils s'efforcent de maintenir dans l'idolâtrie. Ces derniers sont, la plupart, de la caste des pallers, que les Zémindars emploient à la culture de leurs terres ; c'est surtout parmi eux que le P. Trincal a fait des prosélytes. Il y a déjà douze ou quatorze ans qu'il écrivait au R. P. Barbier : « J'ai de nouveaux chrétiens dans 27 villages où notre sainte religion était absolument inconnue. Depuis douze ans j'ai baptisé 2,534 païens. J'ai construit pour eux trois églises en maçonnerie et dix-huit chapelles couvertes en chaume. La principale de ces chrétientés compte 400 âmes, et trois autres 200 chacune. Les autres sont moins considérables, mais elles prennent de jour en jour de l'accroissement. Il est rare que j'en visite une sans que je trouve quelque nouveau catéchumène à baptiser. » Ce mouvement de conversions n'a pas discontinué dans ces dernières années, en dépit des efforts des Zémindars pour l'arrêter. Dans le courant de l'année dernière (1891), le Père écrivait au Supérieur général de la Mission, qu'il

était impuissant à recueillir lui seul la riche moisson qui jaunissait autour de lui, et demandait avec instance qu'on lui envoyât des aides.

Le vétéran missionnaire vient de terminer sa 48e année de mission. Les quatre Pères qui vinrent avec lui au Maduré sont morts, le P. Berlendis depuis 47 ans, les PP. Bertrand (Prosper) et Hugla depuis 38 ans, le P. Puccinelli, qui finit sa vie à Maurice, depuis 20 ans. Le P. Trincal est près d'achever sa 77e année. « La tête, la poitrine, dit-il, sont excellentes ; mais le reste ne vaut plus rien. » Il ne travaille plus aujourd'hui ; retiré dans la résidence de Maduré, il souffre, ce qui vaut mieux encore. Il a voulu recevoir les derniers sacrements, afin d'être prêt au premier appel du divin Maître ([1]).

Dans le Marava, les missionnaires cultivent, sous la bénédiction de Dieu, leurs chrétientés florissantes. Sentinelles vigilantes, ils gardent les entrées, sonnent la note d'alarme à l'approche de l'ennemi, s'unissent pour le repousser. Le protestantisme, malgré bien des tentatives et des efforts, n'a pu s'implanter dans le Marava.

Le district du centre est partagé en 16 sous-districts ou pangous. Un recensement qui semble remonter à plusieurs années, lui assigne 64,810 catholiques.

Le district du sud est, depuis quinze ou vingt ans surtout, le grand champ de bataille de nos missionnaires. L'ennemi, dont nous parlerons longuement dans la troisième Partie, est cette forme de protestantisme qui se nomme l'anglicanisme. Deux évêques, deux armées

1. Le Père Trincal mourut le 1er mai 1892. Voir sa Notice au 2e vol.

admirablement disciplinées, des ressources matérielles inépuisables, voilà ce que la secte anglicane oppose au petit bataillon des missionnaires catholiques. Et cependant, proclamons-le bien haut, à la gloire de Dieu et de la Vérité, c'est dans le district du sud que les apôtres de Jésus-Christ ont fait, dans ces dernières années, et font actuellement, leurs plus belles conquêtes. Au temps de la grande famine, outre un nombre incalculable d'enfants et d'adultes qui reçurent la grâce du baptême avant de mourir, 5,000 païens furent convertis à la foi catholique.

Dans cette lutte contre l'anglicanisme, celui qui combat au premier rang depuis 39 ans, c'est le P. Denis Guchen. L'intrépide missionnaire ne saurait dire lui-même le nombre d'âmes que Dieu a voulu tirer du paganisme ou de l'hérésie par son ministère. Nous avons dit ailleurs comment le divin Maître se servit de lui pour fonder et multiplier en quelques années la belle chrétienté de Sattankoulam.

Les chiffres suivants donneront une idée du progrès de la religion dans le district du sud jusqu'en 1891. En 1846, la population catholique de ce district était évaluée à 42,000 âmes. Avant la famine, on y comptait 47,000 catholiques ; après la famine, malgré la grande mortalité causée par le fléau, le nombre s'élevait à 52,000. D'après le recensement fait en 1886, le chiffre montait à 60,600 ; et, d'après celui de 1891, à 68,537.

Le district du sud comprend 17 pangous ou principales stations.

IV. Nous sommes heureux d'ajouter qu'aujourd'hui encore, la pluie de la grâce tombe plus abondante que

jamais sur ce district privilégié. Dans les environs de Tuticorin, vers la fin de 1889, commença un mouvement de conversions qui ne s'est pas ralenti depuis. Le P. Caussanel, chargé de la chrétienté de Tuticorin, reçut d'abord une députation de plusieurs villages païens dont les habitants, en grand nombre, demandaient à embrasser la foi chrétienne. Le Père crut qu'il était de son devoir d'examiner les motifs qui les portaient à faire cette demande, et, tout en louant la démarche des envoyés, il se contenta de les exhorter à persévérer dans leurs bons désirs. Six mois se passèrent, pendant lesquels le missionnaire eut tout le temps de s'assurer que ces bonnes gens cherchaient purement le don de Dieu et le salut de leurs âmes. Il consentit donc à les instruire et, lorsqu'ils furent bien préparés, il leur donna le baptême. Dès lors, par un de ces phénomènes surnaturels qui ne s'expliquent que par l'infinie miséricorde de Dieu et la toute-puissance de sa grâce, ce fut comme un ébranlement qui se communiqua de village en village. En décembre 1890, le R. P. Verdier écrivait que 600 personnes demandaient le baptême, et le même Père, un mois après, en janvier 1891, disait que ce nombre s'était plus que décuplé. Ce n'était pas une caste, mais cinq, six castes différentes ; non pas seulement des parias, des pallers, des sanars, mais des maravers, des vellages, des nayakers, des rettis, des païens et des protestants, qui voulaient devenir enfants de l'Église de Jésus-Christ. En février 1891, le P. Caussanel écrivait qu'il était prêt, s'il en avait les moyens, à fonder douze nouvelles chrétientés ; en juin, il parlait de vingt comme étant à peu

près fondées ; en novembre, le nombre avait grandi dans la même proportion. Malgré son activité, car il semblait se multiplier ; malgré l'aide de ses excellents catéchistes et de quelques-uns de ses Frères ; malgré l'industrie à laquelle il eut recours, industrie qui consistait à réunir à Tuticorin ce qu'il y avait de mieux parmi les néophytes, hommes et femmes nouvellement baptisés, à les instruire solidement et à échauffer leur zèle par les exercices d'une retraite de huit ou dix jours, pour les renvoyer ensuite dans leur village, avec la mission d'instruire à leur tour les catéchumènes ; malgré tous ces moyens, le P. Caussanel déclarait qu'il ne pouvait suffire à la tâche. Mais laissons-le parler lui-même.

Il écrivait le 31 janvier 1891 : « Hier matin, après ma messe, je suis parti, avec le P. Amirdanader, pour visiter les nouveaux chrétiens. Notre tournée a duré de sept heures du matin à sept heures du soir. Partout les populations accouraient à notre rencontre. Des protestants, des païens de toutes les castes, venaient à l'envi nous annoncer qu'ils voulaient être chrétiens. Mon compagnon disait : Je ne puis m'expliquer ce prodige ; j'ai passé tant de fois par ces contrées, et personne ne faisait cas du prêtre ; pourquoi cet enthousiasme aujourd'hui ? — Moi-même je n'avais rien vu de semblable.

« Dans une seule forêt, à douze milles de Tuticorin, il y a plus de 3,000 païens disposés à se faire chrétiens. Ils écoutent sans se lasser le catéchiste qui les instruit, et pourtant c'est l'époque des grands travaux.

« A Maravamadam, toutes les familles sont venues demander le baptême.

« Un village entier, qui avait apostasié jadis et que nous ne connaissions pas, est revenu soudain à la vraie religion.

« A Poudoucottey, les protestants se sont cachés. Les brames, les vellages, toutes les autorités ont voulu nous recevoir, et ont promis de nous aider de toute manière. Ils nous ont offert gratis autant de terrain que nous voudrons, et se sont engagés à nous bâtir une école à leurs frais. Ils ne demandent qu'une chose, qu'on accepte de la diriger, et qu'on les aide à se débarrasser des protestants.

« Dans un gros village, l'institutrice protestante est venue la première à notre rencontre. « Pères, nous a-t-elle dit, je veux être catholique ; veuillez bien m'instruire. Désormais, au lieu de servir les protestants, je serai à votre service. » Elle est déjà catéchumène, et tous font son éloge.

« Je ne puis raconter une quantité de faits vraiment touchants, qui font voir que ce mouvement est entièrement l'œuvre de Dieu. Pas un seul qui nous ait demandé des secours d'argent.

« Je suis presque effrayé de l'immensité du champ qui s'ouvre devant nous. »

Le 2 février, le même Père ajoutait : « Hier, j'ai eu encore de nombreuses demandes de conversions. Maintenant c'est toute la contrée qui s'ébranle. Nous ne pourrons pas répondre à tous les besoins. Il y a parmi nos catéchumènes des sujets extrêmement zélés. »

Et quelques jours après : « La visite que je viens de faire dans nos nouvelles chrétientés du sud, m'a montré que le bien opéré est vraiment merveilleux. Sans aucune avance de notre part, sans aucun besoin matériel, poussés uniquement par un désir indéfinissable, des milliers de païens se précipitaient à notre rencontre pour nous supplier de les faire instruire et de les sauver. On nous appelle de tous côtés. Ce ne sont plus les villages de la côte seulement qui nous demandent ; le même ébranlement se produit sur les autres points. Nous aurions une population de dix mille âmes à instruire. Que le bon Dieu nous vienne en aide en nous envoyant de bons catéchistes et des fonds pour les payer ! »

Nous regrettons bien de ne pouvoir prolonger ces citations. Nous indiquerons au moins quelques-uns des traits touchants auxquels il est fait allusion dans ces extraits.

D'abord, qui ne serait touché de voir une foule de païens, vivant dans un état voisin de la misère, venir au missionnaire catholique, lui demander avec instance, non pas un soulagement à leur extrême pauvreté, mais un catéchiste ou un chrétien quelconque qui leur apprenne ce qu'il est nécessaire de savoir pour recevoir le baptême, et persévérer des mois, ou même une année entière, dans leur demande ? Et quand le missionnaire, ne pouvait, malgré son désir, exaucer leurs requêtes, alors ces braves gens de dire : « Eh bien ! nous apprendrons de nous-mêmes les prières » ; et des vieillards, de pauvres vieilles, dont la mémoire était depuis longtemps rouillée, se condamnaient à répéter

sans fin, durant le jour et durant la nuit, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* tamoul.

Pour éprouver encore davantage les néophytes, les pluies vinrent à manquer d'abord; puis elles tombèrent en telle abondance qu'elles causèrent une sorte d'inondation. Les récoltes périrent, la misère fut extrême. Le démon ne manqua pas de profiter de l'occasion pour tenter la constance des nouveaux convertis. Dans un village, les habitants, récemment baptisés, n'avaient rien pour ensemencer leurs terres. Un riche païen vint à eux ; il s'offrit à leur donner gratis les grains nécessaires s'ils consentaient à retourner au paganisme; les néophytes repoussèrent avec horreur une pareille proposition.

Un néophyte s'était endetté auprès d'un païen. Celui-ci le mit dans l'alternative, ou de lui payer sans délai l'argent qu'il lui devait, ou d'abjurer la foi chrétienne. Le nouveau converti ne balança pas; il vendit son champ, ses bœufs et paya son créancier. « J'aime mieux, dit-il, laisser à mes enfants la foi de Jésus-Christ que les terres de mes ancêtres. »

Durant ce temps d'épreuve, le P. Caussanel écrivait au successeur de Mgr Canoz : « Au milieu des souffrances qui nous affligent, la grâce de Notre-Seigneur suscite un mouvement extraordinaire de conversions. Des villages entiers sollicitent la faveur de venir à nous et de recevoir le baptême. Si j'avais des ressources, je pourrais fonder en quelques mois plus de vingt nouvelles chrétientés. » La lettre d'où nous tirons ces paroles est du mois de novembre 1891.

La Providence envoya quelques secours. Mgr La-

dislas Zaleski, le second assistant de Mgr Agliardi au concile de Bangalore, aujourd'hui Délégué Apostolique de Sa Sainteté en remplacement de Mgr Ajuti, daigna faire une généreuse aumône à la mission du Maduré ; cette aumône fut affectée aux nouvelles chrétientés de Tuticorin. « Avec ce secours providentiel, écrit le P. Verdier, j'ai pu dire, au nom du divin Maître : *laxate retia.* Douze chapelles, dont le besoin était plus urgent, ont été construites dans douze villages. »

Le dernier recensement assigne 76,000 catholiques au seul district du Sud. Concluons.

Les missionnaires du Maduré continueront à planter, à arroser leurs plants de leur sueur ; et Dieu, qui est toujours libéral de sa grâce, continuant à donner l'accroissement, le troupeau de JÉSUS-CHRIST grandira de plus en plus, nous en avons la ferme espérance. On serait d'ailleurs loin de la vérité si on envisageait le progrès de la population catholique comme représentant le profit net réalisé par les missionnaires. Outre des multitudes d'enfants et d'adultes païens auxquels ils ont ouvert l'entrée du ciel au moment de la mort ; outre des milliers d'âmes régénérées par le baptême, ils ont opéré un autre bien non moins réel, que nous croyons pouvoir appeler une transformation de l'état de la Mission. Oui, nous osons bien le dire, à la gloire de Celui sans le secours duquel les hommes travaillent en vain : si ces vaillants apôtres, choisis de Dieu pour défricher à nouveau la vigne du Maduré il y a plus d'un demi-siècle ; qui trouvèrent les pauvres chrétiens sans pasteurs ou livrés à des pasteurs merce-

naires; l'hérésie maîtresse du terrain et propageant ses erreurs sans même rencontrer un obstacle ; les églises désertes ou tombant en ruine ; le sein des chrétientés déchiré par un schisme infernal; tant d'ignorance, tant de vices, tant de pratiques païennes parmi ceux qui se disaient encore chrétiens : si, disons-nous, ces mêmes apôtres revenaient aujourd'hui sur la terre et parcouraient ces mêmes contrées qui furent le théâtre de leurs labeurs, à la vue de ce grand collège dont s'enorgueillit la cité qu'ils choisirent pour leur station principale, de tant de sanctuaires dont la Mission s'est embellie, de tant de chrétientés nouvelles; en voyant ces asiles établis pour recueillir les orphelins, les vieillards, les infirmes ; ces congrégations de Vierges et de Veuves qui ont pris en si peu de temps de si beaux développements et donnent de si belles espérances ; ces ouvriers, leurs Frères, héritiers de leur zèle, si unis entre eux, si nombreux aussi, comparativement au petit nombre des premiers temps ; ces jeunes recrues qui se préparent dans le silence pour les travaux et les luttes de l'avenir : en comparant l'état actuel de la mission du Maduré avec l'état où elle se trouvait il y a cinquante ans, nos glorieux devanciers seraient saisis d'admiration ; ils béniraient Dieu dans la joie de leurs âmes ; ils béniraient ces apôtres, leurs successeurs, travailleurs infatigables, qui se dépensent joyeusement à la culture d'une terre qui leur fut si chère ; ils béniraient tant de généreux bienfaiteurs auxquels revient une si large part du bien qui s'est accompli. Ou plutôt, ces Frères bien-aimés, nos aînés et nos pères, quel besoin ont-ils de revenir ici-bas ?

Ils voient toute chose du haut du Ciel, et une part de leur félicité consiste à louer les miséricordes du Seigneur, à le conjurer qu'il veuille bien continuer ses bénédictions à cette chère Mission, et les répandre abondantes sur ceux qui lui accordent le double bienfait de leurs aumônes et de leurs prières (1).

1. On trouvera à la fin du second volume les Notices sur les derniers Défunts de la Mission.



TABLEAU

représentant l'état de la Mission du Maduré en 1891.

District du Nord.

Stations principales.	Églises.	Chapelles.	Population chrétienne.	Observations.
Trichinopoly	4	12	13,882	Outre le collège Saint-Joseph, le District du Nord possède 43 écoles de garçons et 5 écoles de filles, 2 orphelinats, 1 hôpital ou catéchuménat, 4 couvents de religieuses.
Tanjaour	4	10	3,280	
Vallam	16	48	5,878	
Pattoucottey	5	11	3,350	
Aour	5	22	4,261	
Oniour	1	13	1,658	
Maleyadipatty	7	21	6,978	
Manarcoudy	8	18	4,833	
Negapatam	3	7	3,950	

District du Centre.

Stations principales.	Églises.	Chapelles.	Population chrétienne.	Observations.
Maduré	1	16	2,532	Le District du Centre entretient 70 écoles de garçons et 3 écoles de filles. Il y a un hôpital à Maduré et un couvent de religieuses, un autre hôpital à Sarougany.
Dindigul	5	20	6,500	
Panchampatty	5	20	4,989	
Siloucouverpatty	1	19	3,300	
Anumandampatty	1	3	1,000	
Poudoupatty	5	16	6,330	
Ideicatour	8	11	4,130	
Kamoudy	6	34	5,600	
Ramnad	6	20	3,000	
Sarougany	1	4	1,519	
Souseiperpatnam	6	42	5,123	
Souranam	3	22	6,320	
Calladitidel	4	19	3,200	
Poulial	7	31	6,927	
Coutelour	1	36	4,100	
Kodikanel	1	2	250	

District du Sud.

Stations principales.	Églises.	Chapelles.	Population chrétienne.	Observations.
Palamcottah	6	4	1,532	Palamcottah et Tuticorin ont chacun une grande école, où les élèves se préparent pour la matriculation. Il y a de plus dans le District 38 écoles de garçons, 12 écoles de filles et 19 écoles mixtes, 4 couvents de religieuses. Adeikalabouram est un grand orphelinat avec hôpital et catéchuménat. En additionnant les nombres qui indiquent la population chrétienne de chaque station on obtient pour total 181,417. Il y a de plus, dans le Maduré, environ 30,000 chrétiens qui ne sont pas sous la juridiction de l'Évêque de Trichinopoly. Les nombreuses chrétientés nouvellement fondées autour de Tuticorin ne sont pas marquées dans ce Tableau.
Kamanayakenpatty	10	14	4,800	
Sendamaram	3	12	3,053	
Viravanellour	7	13	6,075	
Vadakenkoulam	6	3	5,615	
Callikoulam	8	10	4,995	
Sattankoulam	11	7	3,680	
Poudour-Pragasabouram	4	7	2,750	
Sokenkoudirouppou	6	11	7,659	
Tuticorin	1	5	4,300	
Poutiampoudour	4	17	2,705	
Punicael	7	19	5,380	
Adeikalabouram	1		760	
Virapandiapatnam	4	2	2,928	
Manapade	1	6	3,742	
Periataley	1	3	2,292	
Edindagarey	6	5	6,271	

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — La Lutte. (1837-1847.)

CHAPITRE DEUXIÈME. — Les Conquêtes. (1847-1858.)



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, à Bruges.



DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

